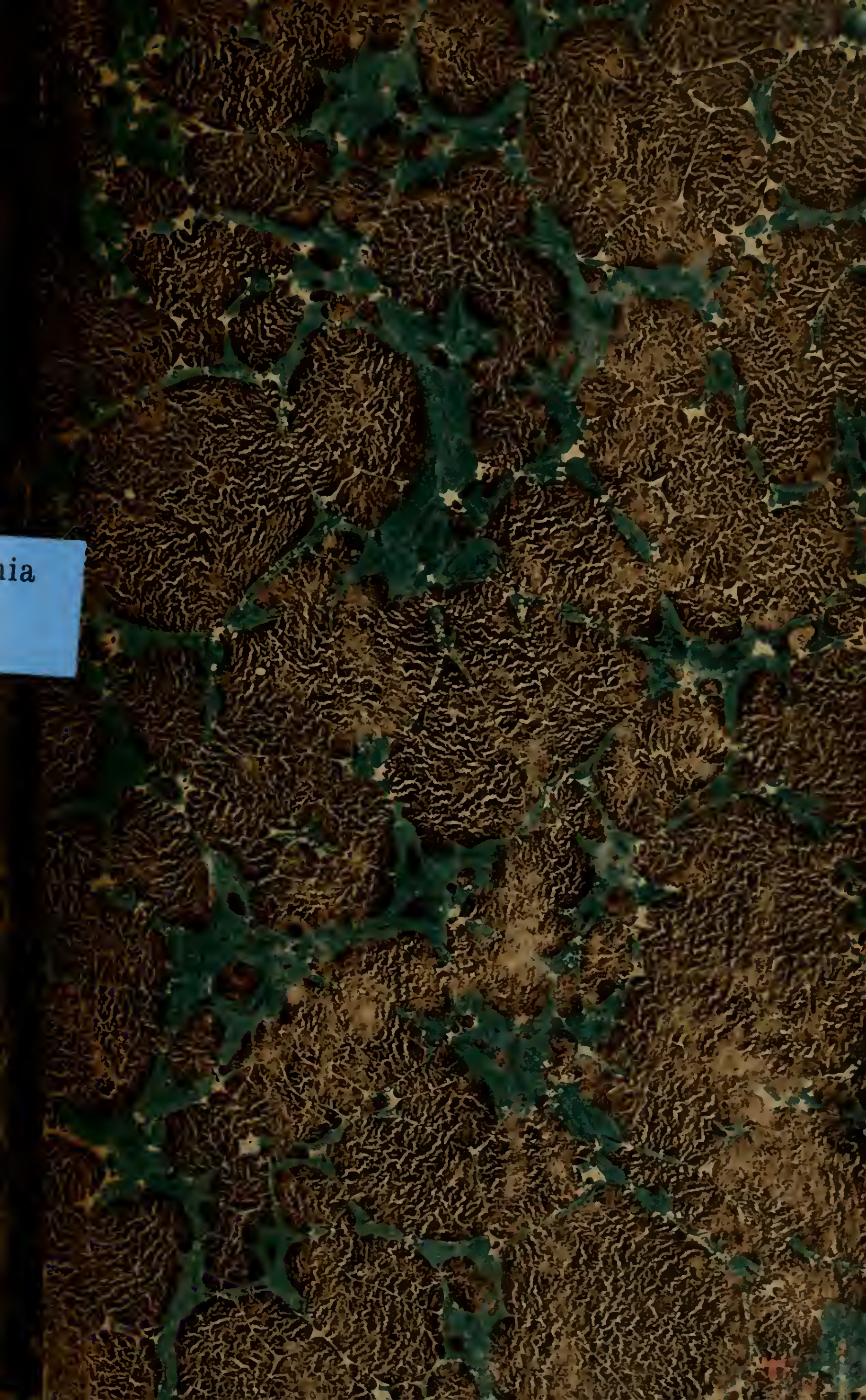

nia

HR

à Monsieur l'avocat général Cavan[illegible]

offert par l'amitié et la

reconnaissance de l'auteur.

HISTOIRE

DES

COMTES DE TOULOUSE,

PAR

B.-A. MARTURÉ, AVOCAT.



CASTRES,

IMP. DE J. AUGER, GRAND'RUE.

1827.

INTRODUCTION.

S'il fut un temps où l'étude de notre histoire fut négligée en France, il faut convenir que nous sommes aujourd'hui bien éloignés de mériter un semblable reproche. On dirait que fatigués des longues et terribles secousses que le monde a éprouvées dans les trente dernières années qui viennent de s'écouler, les esprits cherchent à se distraire du choc encore récent des révolutions contemporaines par une étude plus approfondie des anciennes révolutions opérées dans notre vieille France. La plus louable émulation s'est emparée des écrivains français. Non contens de reproduire les grands événemens de l'histoire générale, ils semblent s'être partagé la tâche non moins utile d'éclaircir par de profondes recherches et par de savantes investigations l'histoire particulière des diverses provinces dont la réunion lente et successive forma, après une durée de plusieurs siècles, le beau royaume de Philippe-Auguste, de St. Louis et de Louis XIV. Presque toutes les provinces de ce bel Empire qui, jusqu'à ce jour, n'avaient eu que des chroniqueurs obscurs et des annalistes sans talent, ont trouvé des historiens distingués.

2074264

L'Aquitaine et la Normandie possèdent maintenant des histoires dignes des grands événemens dont elles furent le théâtre aux époques du moyen âge. Deux hommes d'état, dont de longs travaux administratifs et de hautes dignités paraissaient devoir absorber tous les instans, ont cependant trouvé assez de loisir pour écrire, l'un (1), l'histoire des ducs de Bourgogne, et l'autre (2), l'histoire de Bretagne, avec cet admirable talent qui ne brille pas moins dans un ouvrage littéraire, qu'à la tribune de la chambre des pairs. Enfin, l'illustre écrivain (3) qui, sur les ruines de Carthage, traça avec la noble simplicité des historiens de l'antiquité les belles pages où revivent le génie d'Annibal et la beauté morale de Scipion, consacre désormais sa plume à l'histoire de cette France héroïque qui produisit les Couci, les du Guesclin et les Bayard.

Ainsi, à la place de ces sèches et monotones annales qui usurpèrent trop long-temps le nom d'histoires, et à la place de ces chroniques sans couleur et sans intérêt, qui n'étaient, selon l'expression de M. de Sismondi, que *des images de la mort comme les tombeaux et les couvents où elles étaient déposées*, nous aurons des ouvrages, où l'intérêt de la narration égalera l'intérêt des événemens; car, nous y retrouverons ces détails de mœurs, cette foule d'usages, de croyances et d'idées qui forment le

(1) M.r de Barante.
(2) M.r le comte Daru.
(3) M. de Chateaubriand.

caractère d'un peuple et la physionomie d'un siècle, et cette peinture des temps chevaleresques, où parurent dans tout leur éclat les nobles paladins qui faisaient l'orgueil de notre vieille France.

On croira facilement tout ce qu'il faut de soins et d'études pour obtenir un semblable résultat. A l'exemple des écrivains qui m'ont frayé la route, après avoir éprouvé quelque lassitude dans la lecture de nos anciennes chroniques, après avoir secoué la poussière des énormes in-folio que la génération actuelle ne daigne plus feuilleter, je me suis proposé d'écrire l'histoire des comtes de Toulouse, convaincu qu'elle est aussi indispensable pour ceux qui veulent connaître l'histoire des temps reculés de la monarchie que peut l'être l'histoire des ducs d'Aquitaine, de Bourgogne et de Normandie. C'est avec le secours que ces chroniques m'ont fourni, que je me propose d'appeler l'attention sur des siècles peu connus, d'interroger les institutions de nos pères, de peindre leurs mœurs, de retracer leurs actions héroïques, d'écrire en un mot l'histoire des vieux âges sous le gouvernement des anciens comtes de Toulouse. Quelques hommes studieux, sensibles à l'intérêt qui se rattache aux souvenirs de la patrie, voudront-ils me suivre dans des routes qui sont aujourd'hui presqu'ignorées ? Si je ne puis leur offrir en moi un guide qui sache embellir par le charme des récits et par la variété des peintures les objets que j'aurai à leur présenter, je serai du moins un guide fidèle ; je tâcherai de donner à chaque

époque la couleur qui la distingue et de conserver aux personnages le caractère que l'histoire leur a depuis long-temps assigné. Je mettrai sur-tout mes soins à éloigner de mes tableaux tous ces ornemens recherchés qui les surchargent sans les parer et qui offrent trop souvent le goût efféminé, et l'art maniéré des modernes à coté de la simplicité de nos bons historiens.

On sait que l'histoire que Guillaume Catel nous a laissé des anciens comtes de Toulouse, n'est qu'un recueil des actes et des chartes que l'auteur avait trouvées dans les archives des divers seigneurs de la province et dans les cartulaires des anciennes abbayes. L'ouvrage de Catel a toute la sécheresse des chroniques, sans avoir l'intérêt et la naïveté qu'on retrouve dans quelques-unes d'elles ; mais Catel est le premier qui ait débrouillé le cahos de l'histoire des premiers comtes de Toulouse, et on ne saurait méconnaître les obligations que nous lui devons à cet égard. Cependant tout ce qu'on a écrit de plus exact quant aux recherches, de plus étendu quant aux détails de la vie publique et privée des comtes de Toulouse, se trouve dans l'excellente histoire générale de Languedoc, ouvrage qui ne pouvait être produit que par le travail, la patience et le savoir profond des bénédictins. Mais cet ouvrage, qui forme cinq gros volumes in-folio, ne traite point d'une manière suivie l'histoire des comtes de Toulouse. Tout ce qu'on lit dans cet ouvrage concernant ces princes se trouve mêlé et confondu avec une foule d'autres objets étrangers à leur histoire.

D'ailleurs, l'ouvrage des bénédictins, par la patience qu'il exige de ceux qui voudraient en entreprendre la lecture, est hors de la portée du plus grand nombre des lecteurs. Une véritable histoire des comtes de Toulouse était donc encore à faire. J'ai essayé de remplir la lacune qui existe à cet égard dans nos bibliothèques. J'ai suivi ces princes dans le long période de leur domination, depuis le moment où leurs états furent démembrés du vaste empire de Charlemagne, jusqu'à l'époque où ils furent réunis à la monarchie de St.-Louis. Si dans les premiers temps ces princes célèbres par leurs exploits, leur galanterie, leurs mœurs chevaleresques nous apparaissent au milieu des ténèbres du moyen âge, comme ces héros de l'antique mythologie dont l'histoire ne fut souvent qu'un tissu de fables mêlées à quelques vérités, nous les voyons dans les âges suivans prendre une part toujours glorieuse et jamais contestée aux grands événements qui agitèrent le monde. Tantôt alliés et tantôt ennemis des rois d'Angleterre, de Castille, de Léon, de Portugal et de Navarre, ils signalent leur bravoure dans les guerres si longues que ces princes soutinrent contre les Maures; leur héroïsme éclate dans les guerres saintes que les chrétiens portèrent en Orient. En Espagne, ils partagent la gloire du Cid; en Palestine, ils sont les nobles rivaux de Godefroi de Bouïllon. Honneur des siècles de la chevalerie, surnommés par leurs contemporains les rois de la vaillance, il n'est point de champ de bataille qui ne conserve le souvenir de leurs exploits. Nicée, Dorylée,

Antioche, Jérusalem, Ascalon furent témoins de leur indomptable valeur. Aussi l'imagination des poétes et des romanciers s'est-elle emparée de ces temps héroïques de l'histoire nationale si fertiles en riches souvenirs; le chantre de Godefroi, le brillant Torquato a consacré ses chants à célébrer les glorieux faits d'armes et les travaux immortels de Raymond de St. Gilles (1), ce comte de Toulouse, qui le premier conduisit les phalanges chrétiennes à la conquête de la terre sainte. Les écrivains du Nord, l'Anglais, le Germain, l'habitant de la Scandinavie ont eux-mêmes interrompu les hymnes du Barde pour venir chercher de plus riches fictions dans les récits où les hommes des anciens jours nous ont transmis les prouesses des guerriers de la belle Septimanie.

Mais si les muses ont embelli d'antiques souvenirs, c'est à l'histoire qu'il appartient de les consacrer. C'est par de simples et fidèles récits qu'il faut rendre un légitime hommage à ces vieilles réputations du moyen âge dont huit siècles n'ont pu ternir l'éclat. Parmi les grandes renommées des temps féodaux, qui n'a distingué les comtes de Toulouse, qui par l'étendue de leurs provinces, le nombre de leurs exploits, la grandeur de

---

(1) On regrettera toujours que le Tasse n'ait accordé dans sa Jérusalem délivrée qu'une place très secondaire au valereux comte de Toulouse, dont la puissance, les vertus et les qualités héroïques semblaient lui mériter d'être placé en première ligne.

leurs sacrifices, se rendirent si justement célèbres dans l'Univers ! Plus puissans que les rois dont ils étaient les feudataires, ils régnèrent pendant quatre cents ans sur la plus belle moitié de la France pour y répandre les premiers bienfaits de la civilisation, le goût des arts, les nobles inspirations de la poésie, ou pour y faire admirer le prestige de la gloire et l'éclat de quelques caractères magnanimes. Dans un siècle plus éclairé et plus poli que ceux qui les virent régner sur nos pères, nous sommes encore frappés de la splendeur qui les environne; nous aimons ces comtes de Toulouse, si vaillans et si courtois; nous assistons avec plaisir à leurs fêtes, à leurs combats; nous nous plaisons à les contempler dans leur cour si renommée, et qui, la première dans des temps encore grossiers, offrit un heureux mélange de mœurs galantes et de passions guerrières. Au milieu de ces preux, au milieu de leurs pompes, de leurs joutes et de leurs tournois, nous écoutons avec ravissement les premiers accens de la langue romane qui se font entendre sous le beau ciel du Languedoc. Les rives de l'Oronte et du Jourdain qui entendirent jadis les hymnes pieuses de David et de Salomon sont étonnées de répéter les chants que les muses ont inspirés à des hommes venus des rives de la Garonne et de la Durance; nos troubadours suivent nos chevaliers en Palestine; leurs vers tour à tour guerriers ou galans charment les cours des rois de Jérusalem, des princes d'Antioche, des comtes d'Édesse et de Tripoli; car des

Français règnent dans ces contrées lointaines: les noms des Baudouin, des Raymond de Toulouse, des Lusignan, des Courtenay, que l'Europe ne prononce qu'avec respect, sont environnés en Orient de l'appareil de la puissance souveraine. Les comtes de Toulouse forment en Asie la branche des comtes de Tripoli. Ainsi, pendant que les croisés au retour de leurs expéditions apportent en Europe les mœurs, les arts, les usages de l'Orient, l'Orient voit des familles européennes former des établissemens aux lieux où campait naguère l'arabe du désert.

Tel est le singulier attrait que nous présente l'histoire de ces croisades, dont les comtes de Toulouse furent les principaux moteurs. Deux siècles de travaux et de revers, ne purent lasser la constance de ces intrépides défenseurs du tombeau de Jésus-Christ. Ces héros de la première croisade, furent encore deux cents ans après les victimes de la dernière et de la plus fatale de ces expéditions mémorables. Ils ouvrirent et fermèrent la carrière, et parmi les princes et les rois qui la parcoururent avec eux, il n'en est point qui y aient porté un plus grand enthousiasme religieux, un dévouement plus absolu, un héroïsme plus éclatant. On les vit naître, combattre et mourir sur ces plages désolées, qui furent autrefois les témoins des miracles et des prodiges opérés sous l'ancienne et la nouvelle loi.

Malheureuses, mais héroïques toutes les fois qu'elles furent dirigées contre les puissances de l'Asie ou de l'Afrique, les croisades

devinrent atroces dès qu'elles armèrent les peuples chrétiens les uns contre les autres. Ces luttes si longues, si vives et si variées, qui eurent pour théâtre la Grèce, l'Asie mineure, la Syrie, l'Égypte et les champs où fut Carthage; ces luttes où cent peuples différens de mœurs, d'origine, de langue, de coutume, se choquèrent avec toute l'ardeur des animosités nationales, pour décider à qui l'emporterait de la religion de Jésus-Christ ou de celle de Mahomet, sont un des plus grands spectacles que l'histoire puisse offrir à la méditation des hommes; elles ont de puissans attraits pour le poéte, l'historien, le philosophe, l'homme d'état : le poéte y trouve une source inépuisable de contrastes, d'effets dramatiques et de magnifiques sujets pour ses chants; l'historien et le philosophe y puisent de hautes leçons de politique et de morale; l'homme d'état est frappé des résultats vastes et féconds produits par ces grandes secousses, qui, en ébranlant le monde, l'éclairent et le civilisent. Mais que nous offre dans sa monotone atrocité une croisade dirigée contre un peuple chrétien? Tous les malheurs, toutes les calamités d'une guerre civile et religieuse; des bûchers, des inquisiteurs, des prêtres armés du glaive et des soldats moins guerriers que bourreaux. Telle fut la croisade contre les Albigeois, suscitée par l'ambition des pontifes romains et conduite par le féroce Montfort; elle se présente comme un sanglant épisode dans l'histoire des comtes de Toulouse. Trop long-temps de serviles écrivains la célébrèrent avec une lâche complaisance. Les proscripteurs

trouvèrent des panégyristes et nulle voix n'osa s'élever pour défendre la cause ou pour honorer la tombe des proscrits. On insulta même au malheur des victimes, parce que ces victimes étaient tombées sous un fer qu'on réputait sacré. Aujourd'hui que les ames peuvent se livrer à leurs généreuses inspirations, d'autres obstacles viennent s'offrir à celui qui saisit la plume vengeresse. Il s'arrête effrayé à l'idée de tracer le tableau de cette vaste proscription qui, pendant vingt années, décima un peuple paisible et religieux. L'image des combats qui se mêle ici à celle des proscriptions, ne saurait enlever au tableau sa couleur sombre et lugubre, car l'imagination n'aime point des champs de bataille où l'appareil des supplices se montre à côté des trophées de la guerre. Ces champs de bataille perdent même l'antique éclat qu'y répandaient jadis les vertus chevaleresques des comtes de Toulouse. On ne retrouve plus dans ces princes ce brillant héroïsme et ce caractère magnanime, indomptable, que les Sarasins avaient admiré dans le Nestor de la première croisade. Ces descendans du fier Raymond de St. Gilles, ne sont plus que des guerriers vulgaires et des princes avilis. Ils courbent un front dégradé sous la main qui les opprime et qui les couvre de honte et d'opprobre. Excommuniés par les papes, dépossédés par les conciles, dépouillés même par les rois dont ils sont les feudataires, ces grands vassaux de la couronne de France, ne conservent plus qu'une ombre de leur ancienne puissance. Privée de la plus grande partie de ses états, l'illustre race des comtes

de Toulouse touche à son terme; elle va s'éteindre; un tendre rejeton est encore debout, il est vrai, sur les ruines de cette maison autrefois si redoutable; mais on dirait que l'héritière (1) du dernier Raymond ne reste que pour contempler de ses tristes regards l'immensité des débris qui l'environnent. Des passions héroïques semblent toutefois la distraire dans son malheur; cette femme forte aime les périls et la gloire; elle paraît à la fin de sa dynastie comme pour la fermer d'une manière digne de ses glorieux ancêtres, et pour cacher s'il est possible la faiblesse de son père et de son aïeul.

Tels sont les tableaux tour à tour brillans ou sombres que nous présente l'histoire des comtes de Toulouse; ils font passer successivement sous nos yeux les événemens les plus mémorables et les personnages les plus célèbres du moyen âge; ils nous offrent une peinture aussi riche que variée des mœurs, des usages, des institutions et des croyances qui régnèrent chez nos ancêtres dans des temps qui ne ressemblent ni à ceux qui les précédèrent, ni à ceux qui les ont suivis; ils nous montrent avec leurs physionomies vives, spirituelles et animées ces brillantes nations des Aquitains et des Provençaux, long-temps séparées du reste de la nation française et qui devaient un jour s'y réunir pour former avec elle la première et la plus noble nation de l'Univers.

---

(1) Jeanne, fille de Raymond VII, mariée à Alphonse, comte de Poitiers, frère de St. Louis, fut le dernier rejetton des comtes de Toulouse.

Je déclare, qu'ayant rempli toutes les formalités voulues par les Lois, je poursuivrai devant les Tribunaux tous Éditeurs et Imprimeurs d'éditions contrefaites, et que je ne reconnaîtrai pour valables, et comme appartenant à la présente édition, que les seuls exemplaires qui seront revêtus de ma signature.

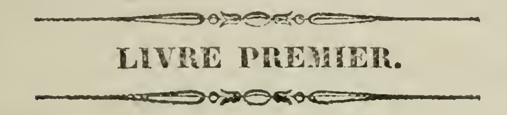
Marturé



HISTOIRE

DES

COMTES DE TOULOUSE.



LIVRE PREMIER.

Une dynastie venait de finir et la France avait vu passer le sceptre des mains des indignes successeurs de Clovis aux mains des valeureux chefs de la race des Carlovingiens. Cette seconde dynastie commença par trois générations de héros pour dégénérer bientôt après et s'éteindre d'une manière aussi obscure que la première. Mais brillante à son origine, elle jeta un immortel éclat qui, après mille ans écoulés, fait encore l'orgueil du trône et la gloire de la nation ; elle montra à sa tête trois hommes aussi puissans par leur génie qu'illustres par l'élévation de leur fortune et

la grandeur de leurs services ; Charles-Martel, Pépin et Charlemagne ne se succédèrent que pour se surpasser ; avec la puissance ils semblèrent se transmettre les secrets de leur politique et le dernier devait accomplir tous les desseins conçus par ses dévanciers.

Parmi les entreprises qui illustrèrent leurs règnes, il n'en est point de plus mémorables que les guerres qu'ils soutinrent pendant cinquante ans contre les peuples belliqueux de l'Aquitaine. Puissans encore après leurs défaites et terribles après leurs revers, ces peuples avaient perdu et recouvert plusieurs fois leur indépendance lorsque Charlemagne parvint enfin à les dompter. Cet illustre
778. empereur venait de célébrer la naissance d'un fils. Ce royal enfant qui devait un jour laisser avilir en ses mains l'autorité souveraine, fut armé du sceptre en naissant. Le royaume d'Aquitaine, conquis et démembré par Charlemagne, fut rétabli pour être l'apanage du prince nouveau-né. Ce royaume renferma toutes les provinces qui avaient été soumises aux Visigots, c'est-à-dire, qu'il comprit presque toute la partie de la France, située entre la Loire et les Pyrenées. En plaçant son jeune fils sur le trône d'Aquitaine, Charlemagne pourvut au gouvernement de ce royaume, en

établissant dans chacune des provinces dont il était composé, un gouverneur particulier, sous la dénomination de comte, qui réunissait dans ses mains tous les pouvoirs souverains et les exerçait au nom du monarque qui était encore au berceau. L'administration des finances, la distribution de la justice, le commandement des armées furent dévolus à ces gouverneurs, qui, créatures de l'empereur et révocables à sa volonté, n'usèrent d'abord de leurs prérogatives que dans l'intérêt de la couronne dont ils étaient les officiers. Le comté de Toulouse, un des principaux qui furent établis dans le royaume d'Aquitaine, n'eut d'abord qu'un territoire assez circonscrit, puisque plusieurs villes voisines, telles qu'Albi et Carcassonne, n'étaient point comprises dans son ressort et avaient des comtes particuliers. Il résulte en effet des preuves rapportées par les anciens historiens (1), que le comté de Toulouse n'était composé dans l'origine que du seul territoire désigné sous le nom de *Pagus Tolosanus*, qui comprenait le pays renfermé dans les limites de l'ancien évêché de Toulouse avant qu'il eût été démembré par le pape Jean XXII.

(1) Catel, hist. des comtes de Toulouse, chap. 3.

Peu remarquable par l'étendue de son territoire, le comté de Toulouse le fut d'avantage par la ville qui était sa capitale, et qui le devint de tout le royaume d'Aquitaine. Favorisée de la nature et embellie par les arts, la ville de Toulouse était une des plus anciennes et des plus célèbres cités qui fussent dans les Gaules. Les palais dont les Romains l'avaient décorée s'élevaient sur les rives du fleuve qui baignait ses remparts. Les temples d'Apollon et de Diane faisaient admirer la belle simplicité de l'architecture romaine, non loin du lieu où l'église de St.-Saturnin attirait les regards par la pompe de son style gothique. Les hautes tours qui défendaient son enceinte conservaient encore les marques des sanglants assauts que leur avaient livré tour à tour les Romains, les Goths, les Francs et les Arabes. Vingt peuples divers avaient mêlé leur poussière à la poussière de ses ruines. Au milieu de ses murs, un capitole, bâti sur le modèle du capitole qui pendant huit cénts ans domina sur l'Univers, attestait l'antiquité de son origine et semblait promettre à la cité Palladienne, les nobles destinées de la ville éternelle. Sous la domination romaine, les plus illustres personnages de l'empire étaient sortis des écoles de Toulouse pour

enseigner les lettres, pour commander les armées, ou pour siéger dans le Sénat. La république y avait trouvé des alliés, et César d'intrépides auxiliaires pour renforcer ses légions. Dans les premiers siècles de l'église, Toulouse était devenu la patrie des saints et des martyrs. Le christianisme persécuté, en y jettant de profondes racines avait ajouté à la gloire d'une ville que tous les genres d'illustration avaient rendue célèbre dans l'Univers. Les conquérants, qui l'enlevèrent à ses anciens possesseurs, avaient été jaloux d'en faire la capitale de leur empire. Les Visigots et les rois descendus de Clovis (1), y avaient établi le siége de leur domination; enfin, la renommée de Toulouse était parvenue aux extrémités du monde, lorsque Charlemagne en fit la capitale du nouveau royaume d'Aquitaine.

Chorson, que d'autres appellent Torsin, personnage éminent par sa naissance et par d'anciennes dignités, fut le premier que Charlemagne éleva sur le siége des comtes

---

(1) Sous la première race il y eut des princes qui prirent le titre de rois de Toulouse, à l'imitation des Visigots, entr'autres Aribert, frère de Dagobert, roi de France.

de Toulouse. L'amour du merveilleux qui n'inspira que trop souvent les plumes qui rédigèrent nos anciennes chroniques, a fait mêler plusieurs fables aux récits qui nous sont parvenus touchant ce premier comte de Toulouse. L'auteur d'un vieux manuscrit nous le représente recevant ses armes et les marques de sa nouvelle dignité d'un ange, qui les lui avait apportées après avoir éprouvé sa foi dans un songe mystérieux. En séparant les fables de ce que nous savons de certain relativement à la vie de Chorson, nous pouvons le placer au rang des plus vaillans officiers qui accompagnèrent Charlemagne dans ses expéditions en Espagne, et qui combattirent à leur retour dans les fameux défilés de Roncevaux. Si plusieurs auteurs lui donnent une origine étrangère en le faisant descendre de la nation des Goths, ou de celle des Sarrasins, des historiens (1) dont l'autorité a plus de poids, nous assurent qu'il appartenait à la race noble des Francs; il en est même qui prétendent qu'il était issu des anciens rois d'Aquitaine.

Le souvenir de son origine fut peut-être la cause de ses malheurs. Appelé à combat-

(1) Adrevaldus, Guidon et le continuateur d'Aimon.

tre ces ſiers Gascons, sur lesquels ses pères avaient régné, Chorson fut vaincu, et oubliant la fidélité d'un sujet au sein de la mauvaise fortune, il déposa entre les mains de son vainqueur un serment qui le rendait rebelle à son souverain. L'empereur apprit sur les bords du Rhin les désastres de son armée et la félonie de Chorson; une diète fut assemblée à Worms pour le juger. Humilié par sa défaite, accablé par le souvenir de sa trahison, dépouillé de l'ancienne faveur de son maître, Chorson parut devant le Tribunal rédoutable dans l'attitude d'un suppliant que sa conscience accuse et qui a mérité les malheurs qui l'ont frappé. La sentence prononcée par la diète le condamna à la perte de son gouvernement et de ses dignités, et à terminer dans l'exil une vie qui jusqu'alors avait été comblée des faveurs de la gloire et de la fortune.

Un prince illustre par ses exploits, comme il le fut dans la suite par la sainteté de sa vie, Guillaume, qui avait déjà rendu ses armes redoutables aux Sarrasins, mérita d'être 790.
élevé à la dignité de comte de Toulouse après la condamnation de Chorson. En faisant choix de ce dernier, Charlemagne s'était montré généreux, puisqu'il avait accordé sa confiance

à un descendant des rois d'Aquitaine, que la prudence aurait dû lui faire considérer comme un ennemi. Mais en élevant Guillaume à la dignité de comte de Toulouse, il récompensa un prince de sa propre famille, s'il est vrai comme le dit un auteur contemporain (1), que Guillaume issu de Pépin appartînt au sang royal. Formé dès sa plus tendre jeunesse sous les yeux de l'empereur et comblé de ses bienfaits, Guillaume l'accompagna dans ses expéditions et fut appelé dans ses conseils. Ses exploits eurent tant d'éclat qu'il a été célébré par nos vieux romanciers dans des romans dont plusieurs portent son nom, mais qui ne doivent pas inspirer plus de confiance que les récits fabuleux débités sur les chevaliers de la table ronde, dont l'Anglais Camden a placé l'existence au nombre des chimères, quoique les compatriotes de ce savant montrent encore la célèbre table ronde dans le château de Winchester. C'est ainsi que les grandes actions de valeur que Guillaume fit à la bataille d'Orbieu ont été l'origine des fables que nous lisons dans nos anciens livres de chevalerie qu'un moine du onzième siècle écrivit sous le nom de l'archevêque Turpin,

(1) Eginhard, annales, pag. 242.

et qui ont été embellies dans la suite par l'imagination de l'Arioste. Cependant tout ce que l'admiration de ses contemporains a mêlé de merveilleux à la vie de Guillaume, n'a pu altérer la vérité historique touchant cet illustre personnage.

Le comté de Toulouse par sa proximité de la marche d'Espagne et à cause des invasions auxquelles il était exposé de la part des Sarrasins, exigeait la présence d'un chef dont la fidélité fût éprouvée. Le souvenir de la trahison de Chorson était encore récent; occupé vers les extrémités de l'empire à soumettre les Saxons, Charlemagne ne crut mieux assurer la défense de ses provinces méridionales, qu'en les confiant à un prince, qui avait été constamment fidèle à sa bonne, et à sa mauvaise fortune. A peine en possession de son gouvernement de Toulouse, Guillaume eut à repousser les invasions des Sarrasins, de ces éternels ennemis de la chrétienté que Charles-Martel avait eu tant de la peine à vaincre, et qui rédoutables même après leurs défaites, s'avançaient continuellement à la conquête du midi de la France. Ces disciples de Mahomet déjà maîtres de l'Afrique et de l'Espagne, et à qui le prophète avait promis l'empire du monde et la destruction de la religion

du christ, passèrent de nouveau les Pyrenées et rentrèrent dans la Septimanie que leurs pères avaient autrefois ravagée. Narbonne fut la première ville qui éprouva la fureur d'un peuple barbare; ses faubourgs embrasés attestèrent la rage qui animait les Sarrasins. Vainqueurs sous les murs qu'ils venaient d'abandonner aux flammes, ils marchèrent vers Carcassonne et en firent le siége, mais plus heureux que dans les premiers combats qu'il leur avait livrés, Guillaume sut enfin mettre un terme aux ravages de ces ennemis du nom chrétien.

Après avoir signalé son courage à la tête des armées, Guillaume renouvella les exemples si souvent donnés par les premiers personnages de l'empire. Au tumulte des camps et aux agitations de la vie, il voulut faire succéder le calme de la retraite. Ni les séductions de la cour, ni les invitations d'un puissant monarque ne purent vaincre ses saintes résolutions. Il se dépouilla de ses dignités pour embrasser l'état monastique dans l'ordre de St. Benoît. Charlemagne, entouré des princes de sa famille et des grands de sa cour, reçut les adieux de Guillaume avec les témoignages de la plus vive sensibilité. Honoré des regrets de ce grand homme, Guillaume s'arracha de ses bras pour se rendre dans le désert

qu'il avait choisi pour y finir ses jours. L'église de Brioude fut témoin de son sacrifice. Déposant ses armes sur l'autel pour se revêtir du cilice et prosternant son front sur le tombeau de St. Julien, il prononça le serment de consacrer à Dieu les restes d'une vie dont les grandeurs de la terre n'avaient pu calmer les inquiétudes. De Brioude, il se rendit dans le diocèse de Lodève, pour y faire construire le monastère connu sous le nom de St. Guillem du Désert, qu'il bâtit dans un lieu solitaire, parmi des rochers du haut desquels l'Hérault précipite son cours et se répand en mugissant dans les campagnes. C'est dans cette solitude, qu'oubliant l'orgueil du commandement dans une rigide observance de la discipline monastique, et rappelant les austérités de St. Jérôme dans la grotte de Bethléem, Guillaume termina sa vie par une sainte mort, pendant que Charlemagne, après avoir reçu dans Rome la couronne de l'empire d'occident, remplissait l'Univers du bruit de ses 812.
exploits.

En parcourant l'histoire du moyen âge, on s'arrête involontairement devant cette grande image de Charlemagne qui brille au milieu des ténèbres de ces malheureux temps, comme une vive lumière dans une nuit profonde.

Mais après avoir contemplé le vaste édifice élevé par ce puissant empereur, on le voit s'écrouler bientôt après sa mort et les indignes enfans d'un grand homme se disputer les lambeaux ensanglantés de la monarchie. Charlemagne ne survécut que deux années à l'illustre solitaire de St. Guillem du Désert. Privé de ces deux puissans soutiens l'empire est presque en même temps envahi par les Normands et les Sarrasins, déchiré par la guerre civile et par les discordes qui éclatent dans la famille impériale; le royaume d'Aquitaine est en proie aux mêmes fléaux. Les rélations écrites dans ces temps anarchiques nous signalent, comme un des artisans des funestes dissentions qui désolèrent l'empire et la famille de Charlemagne, le fils du saint fondateur qui venait de laisser l'exemple d'une vie héroïque et d'une mort sublime. Bernard, qui va s'offrir à nos yeux, ou comme un grand coupable chargé des malédictions publiques, ou comme une illustre victime des vengeances des cours, ne succéda point immédiatement à son père dans le gouvernement du comté de Toulouse. Soit que l'empereur ne lui eût pas accordé assez de confiance pour le juger digne d'occuper un poste auquel était attaché la garde des frontières; soit que fidèle aux maximes de

sa politique, Charlemagne ne voulut point donner le fils pour successeur à son père, dans la crainte que les charges et les dignités ne devinssent héréditaires, Béranger, prince de la famille impériale (1), fut choisi pour consoler les peuples de la perte du vertueux chef qui était allé s'ensevelir dans la solitude de St. Guillem du Désert. Dépositaire d'un grand pouvoir auquel la faiblesse de Louis-le-Débonnaire laissa acquérir encore une plus grande extension, Béranger répondit à l'attente des peuples et à la confiance du prince, et les crimes de l'ambition si fréquents sous les gouvernemens faibles, ne troublèrent point la province sous l'administration de ce sage et fidèle serviteur.

Mais si sa carrière fut exempte des crimes que l'ambition ne provoque que trop souvent, celle de son successeur se rattache malheureusement à toutes les scènes de scandale et de discorde qui déshonorèrent le règne de Louis-le-Débonnaire. Le prince à qui ses contemporains donnèrent ce surnom et à qui l'histoire l'a conservé, moins pour exprimer sa bonté que pour donner une idée de son

---

(1) Eginhard parle de lui dans ses annales, sous l'année 819.

extrême faiblesse, espéra sans doute, que le fils d'un homme qui avait terminé sa vie dans les exercices de la plus austère piété, donnerait à la cour l'exemple de toutes les vertus. Après avoir succédé à Béranger dans le comté de Toulouse, Bernard fut élevé aux premières dignités de l'état; il reçut de la confiance de Louis la place de camérier ou chambrier, qui est la même que nous connaissons aujourd'hui sous le titre de grand chambellan. Bernard trahit-il une confiance auguste? Fut-il le plus pervers ou le plus infortuné des hommes? A la distance où nous sommes placés, il est difficile de prononcer entre les accusateurs et l'accusé; trop de passions se trouvent mêlées à ces fameux débats; mais ces débats servent à caractériser une des époques les plus honteusement célèbres de notre histoire; une époque où l'on vit les nations avilies dans la personne de leurs souverains, et l'autorité royale dégradée par les mains de ses propres dépositaires.

Lorsque Bernard fut appelé à la cour de Louis-le-Débonnaire, ce prince avait déposé la couronne d'Aquitaine pour la placer sur la tête du second de ses fils; il avait senti que la couronne de Charlemagne était assez pesante pour lui ! Incapable de marcher sur les traces de son père et de s'élever à la hauteur

de ses conceptions, il sembla ne vouloir le prendre pour modèle que dans les choses les moins dignes d'être imitées. A son exemple, il fit le partage de ses états entre ses enfans. Il en avait trois : Lothaire, Pépin et Louis. Ayant associé à l'empire son fils aîné Lothaire, donné l'Aquitaine au second, et la Bavière à Louis son troisième fils, l'ascendant qu'exerçait sur son esprit une nouvelle épouse, aussi fière qu'ambitieuse, le porta bientôt à faire un nouveau partage. Il ne voulait pas laisser sans états l'enfant d'une femme qu'il idolâtrait. Cet enfant était Charles-le-Chauve, destiné à régner un jour sur la France. Par le nouveau partage Charles obtint les vastes provinces connues sous le nom de l'Allémannie et de la Rhétie et une partie de la Bourgogne, qui furent démembrées des états de ses trois frères. Les princes dépossédés éclatèrent en murmures et en menaces; ils accusèrent le duc de Septimanie (tel est le titre que Bernard portait à la cour de Louis-le-Débonnaire) d'avoir employé sa funeste influence pour les faire dépouiller. A la voix des princes et des courtisans se mêla une voix plus grave; c'était celle de Vala, abbé de Corbie. Cet homme, voué au cloître, n'était pas inaccessible aux ardentes passions qui fermentent dans les

cours. La sainteté de son ministère donnait plus d'autorité à ses paroles que la fausse austérité dont il affectait de parer sa vie. Quoique le sang l'unit à la famille de Charlemagne, et que le caractère dont il était revêtu semblât lui faire un devoir d'éviter toute occasion de trouble et de scandale, on ne saurait croire avec quelle indiscrète ardeur il se livra aux accusations les plus téméraires. Dans ses emportemens, il ne respecta ni l'honneur du trône, ni celui de l'impératrice. Il accusa l'épouse de son souverain d'avoir souillé la couche impériale par un commerce adultérin avec le duc de Septimanie. Enhardis par l'exemple que venait de donner un tel accusateur, les princes s'affranchirent de toute décence et de toute retenue. Après avoir livré de sanglants outrages au lit de leur père et de leur empereur, ils coururent aux armes et se préparèrent à commencer la guerre civile. Peut-être n'eurent-ils d'abord d'autre dessein que de renverser du pouvoir le ministre dont ils redoutaient l'ascendant. De son côté le duc de Septimanie semblait éprouver une secrète fierté à braver des ennemis puissans. La nature avait réuni dans sa personne tous les moyens de plaire et de séduire, et la fortune l'avait comblé des plus brillantes

faveurs.

faveurs. Assis sur les marches du trône il était difficile de l'en précipiter sans porter le trouble et la confusion dans l'état. Louis avait besoin d'un tel appui; s'en priver s'était se livrer sans défense à ses plus cruels ennemis. Louis vit le précipice et ne sut pas l'éviter. Monarque sans volonté il sacrifia son ministre. La plus impérieuse de toutes les passions, l'amour dont il éprouvait les atteintes ne put elle-même lui inspirer assez de fermeté pour s'opposer à la dégradation de sa royale compagne. Louis sacrifia l'impératrice, comme il avait sacrifié son ministre. La première augmenta le nombre de ces reines qui échangèrent un brillant diadème avec le voile de la pénitence. Rélégué dans les provinces qui formaient son gouvernement, le duc de Septimanie attendit qu'une nouvelle révolution lui rendît la faveur et le pouvoir dont il venait d'être privé. Tandis que les monastères de Lâon et de Poitiers étaient les confidens des ennuis d'une illustre reine, les rochers des Pyrenées virent souvent s'asseoir à leurs pieds le ministre qui n'a guère réglait les destinées des peuples.

Cependant la dégradation de l'impératrice et l'exil du duc de Septimanie étaient loin d'avoir satisfait la vengeance des princes ligués;

ils exigèrent bientôt un plus grand sacrifice ils osèrent parler d'abdication, et le fils de Charlemagne consentit volontairement à subir le sort du dernier roi de la race de Clovis. Lothaire, en s'emparant du souverain pouvoir, fit éclater toute la haine qu'il nourrissait contre l'ancien ministre de son père. A la manière dont il l'exerça, on eût dit qu'il n'avait été impatient de s'en saisir qu'afin d'assouvir sa vengeance sur le duc de Septimanie. Il le poursuivit dans ses parens, dans ses amis, dans ses créatures; mais les abus de son autorité violente et capricieuse soulevèrent bientôt contre lui la foule des mécontens. La tyrannie de Lothaire fit presqu'aimer la faiblesse de Louis; on se reprocha de n'avoir pas su apprécier son indulgente bonté et ses vertus paisibles. Ceux qui l'avaient dépouillé, ses enfans eux-mêmes, conspirèrent pour le replacer sur le trône. Il y reparut pour pardonner à ses ennemis, et pour faire chérir cette clémence infinie, qui n'est la première de toutes les vertus royales, que lorsque le monarque qui l'exerce a assez de pouvoir et assez de volonté pour faire respecter son autorité. Avec Louis on vit reparaître sur le trône l'impérieuse et belle Judith, qui, sortant du monastère de Sainte Radegonde de Poitiers,

ne parut jamais plus digne, aux yeux de courtisans, d'être l'idole et l'ornement d'une cour qui adorait ses caprices. Cette illustre victime des révolutions des cours se sentait sans doute plus propre à faire admirer dans sa personne les qualités d'une reine que les vertus d'une pénitente. Si quelque chose put altérer la joie que dut lui causer son triomphe, ce fut de ne pouvoir le faire partager au favori qui avait partagé sa disgrace et dont la haute faveur avait été long-temps un objet d'envie pour les courtisans même les plus favorisés des dons de la fortune ou des bienfaits du souverain. Mais en rappelant son épouse, Louis sembla craindre la présence du duc de Septimanie. C'est en vain que ce puissant seigneur après avoir demandé et obtenu d'être admis à se purger des crimes qui lui étaient imputés, et après avoir offert le duel, suivant la loi des Francs, à quiconque voudrait se porter pour son accusateur, s'était vu déclarer innocent par une diète assemblée à Thionville; Louis ne voulut point ratifier le décret de la diète en rappelant son ancien ministre. Mais en prolongeant son exil, on ne sait si c'est l'époux qui croyait venger son honneur offensé, ou si c'est le monarque qui voulait satisfaire aux vœux des peuples.

Aigri par sa disgrace et se livrant à la violence de son caractère, le duc de Septimanie ne songea plus qu'à se faire craindre. Si dans la première partie de sa carrière politique il est difficile de ne pas l'absoudre lorsqu'on le voit en butte aux fureurs de ses ennemis, dans la seconde on est forcé de reconnaître qu'il employa tout l'ascendant dont il jouissait pour venger sa querelle. Cet homme si dévoué aux intérêts de Judith et de son fils, ne craignit point d'épouser des intérêts contraires pour faire sentir toute la puissance qui était encore attachée à son nom. Mécontent des changemens opérés à la cour de son père, Pépin, roi d'Aquitaine, s'était retiré dans ses états malgré la défense de l'empereur. Il se livrait dans Toulouse aux ressentimens d'un prince irrité lorsque le duc de Septimanie s'offrit à lui comme le ministre de ses vengeances. Ces deux cœurs ulcérés, qu'animait d'abord une antipatie mutuelle et profonde, se rapprochèrent et convinrent d'unir leurs efforts pour opérer une nouvelle révolution à la cour de Louis-le-Débonnaire. La révolte de Pépin entraîna bientôt après celle de ses deux frères, Lothaire et Louis; les trois princes rassemblèrent une armée entre Bâle et Strasbourg, dans une plaine qui a porté depuis

le nom de *Champ du Mensonge*. Louis-le-Débonnaire, après avoir assemblé et consulté des conciles pour savoir s'il lui était permis de combattre, se résolut enfin à prendre les armes pour s'opposer aux entreprises de ses fils; il parut dans le camp, non point dans l'attitude d'un souverain impatient de venger son autorité outragée, mais comme le plus faible et le plus timide des hommes. Son camp présentait l'aspect d'un concile; il était rempli d'évêques et de moines. C'est au milieu de cette milice que parut, moins pour combattre que pour s'humilier, le Débonnaire empereur. Les armées étaient en présence, et jamais le dessein de combattre ne fut plus éloigné de la pensée de Louis. Comment l'eût-il osé? Dans l'armée des princes était le pape Grégoire IV. Les pontifes commençaient déjà à s'arroger le droit de déposer les souverains; mais ils étaient loin encore de disposer des couronnes avec l'autorité impérieuse et absolue qu'ils affectèrent quelques siècles après. Le pontife qui s'était présenté dans le camp comme le médiateur et l'arbitre des rois, eut recours à la ruse pour couvrir d'une apparence de négociation le noir complot qui se préparait. Louis était déjà captif au milieu de son armée qui s'était rendue complice de la trahison,

lorsqu'il se vit intimer les volontés des prélats qui le condamnèrent à la pénitence publique et à rester enfermé dans une cellule du couvent de St. Médard de Soissons, revêtu du sac et du cilice.

Cette honteuse révolution n'apporta que fort peu de changement dans la fortune du duc de Septimanie. Il était dans la destinée de ce seigneur de n'obtenir d'heureux résultats dans ses entreprises, que lorsqu'il se dévouait au service de son ancien bienfaiteur; peut-être son cœur fut-il ému par les malheurs et la résignation de Louis; il s'arma pour le rétablir sur le trône, après avoir été le premier artisan de la révolte. L'empereur signala sa reconnaissance en rendant au duc de Septimanie la faveur et les dignités dont il l'avait autrefois comblé. Il reparut à la cour, et tout fait présumer qu'il eut une grande influence sur le nouveau partage que Louis fit de la monarchie. Le duc de Septimanie avait-il alors abandonné les intérêts de Pépin pour ceux de Charles-le-Chauve? On ne peut guères en douter en voyant les avantages que le nouveau partage accordait à ce dernier. Par ce partage Pépin conservait le royaume d'Aquitaine, mais cette magnifique portion de l'héritage de son aïeul était loin de satis-

faire son ambition. Il avait déjà tout disposé pour faire valoir ses réclamations les armes à la main, lorsque la mort vint arrêter ses projets. Il laissait deux fils : Pépin, l'aîné de ces deux princes, devait lui succéder; mais Louis-le-Débonnaire, soit qu'il voulût punir les enfans de la révolte de leur père; soit qu'il voulût plaire à l'ambitieuse Judith, donna à Charles-le-Chauve le royaume dont il dépouillait Pépin, qui aussi malheureux que son père avait été coupable, connut toute l'amertume qui est attachée à l'existence d'un roi détrôné.

Qui ne s'arrêterait ici pour envisager le triste sort de la postérité de Charlemagne, de cet heureux et puissant héritier de la plus belle partie de l'empire Romain ! Son fils, Louis-le-Débonnaire, meurt de chagrin et d'inanition victime de l'ingratitude de ses enfans, après avoir été deux fois dégradé par eux de la dignité impériale et enfermé dans un monastère; Bernard, roi d'Italie, à qui son oncle avait fait crever les yeux, expire dans les plus horribles tourmens; Charles-le-Chauve, cet objet de tant de prédilections, et dont le berceau avait été environné de tant d'hommages, mourra bientôt empoisonné par son propre médecin; Lothaire, dont l'ambition

avait porté le trouble et la désolation dans tout l'empire, en butte aux terreurs les plus superstitieuses, prend l'habit de moine dans l'abbaye de Prom, et termine par une mort obscure, une vie misérablement agitée!

Mais les peuples étaient-ils plus heureux que leurs princes dans ces temps de trouble et de confusion ? Nous venons de les voir livrés à tous les fléaux de la conquête, en proie aux continuelles invasions des Sarrasins. Les ravages de ces derniers eurent à peine cessé, qu'on eut à se défendre contre un peuple bien plus rédoutable, et bien plus difficile à vaincre; c'était les Normands, ou hommes du nord, venus des forêts de la Scandinavie, et des bords de la mer Baltique. Ces peuples joignaient à un instinct féroce, le goût du brigandage dont le pays ingrat qu'ils habitaient leur faisait sentir le besoin. Depuis long-temps ils avaient cherché à pénétrer dans les provinces méridionales de l'Europe; la main puissante de Charlemagne les avait rejettés dans leurs affreux climats; mais on avait entendu ce prince exprimer toute la crainte que lui causait l'audace de ces pirates, qui couvraient la mer de leurs innombrables nacelles. *Si malgré toute ma puissance, ils insultent mes frontières*, disait-il, *qu'oseront-ils quand*

je ne vivrai plus (1)? Les pressentimens de Charlemagne ne tardèrent pas à se réaliser. Contenus par cet empereur, ils ne connurent plus d'obstacles lorsque son faible successeur fut parvenu à l'empire; on les vit redescendre sur nos rivages, dévaster le pays, mettre les villes au pillage, égorger les habitans, après avoir incendié les habitations. Les peuples éperdus à leur aspect fuyaient de toutes parts, sans oser se défendre : on n'entendait que ces paroles : *Dieu protecteur, sauvez-nous de la fureur des Normands !* Ils emmenaient les hommes en esclavage, partageaient entr'eux les femmes et les filles, prenaient jusqu'aux enfans pour les élever dans leur métier de pirates, et revenaient sur leurs vaisseaux couverts de sang et chargés de butin.

Les Normands avaient déjà pillé Rouen pour la seconde fois; ils étaient entrés dans Paris qu'ils avaient brûlé; Charles-le-Chauve, renfermé dans St. Denis, n'avait osé soutenir un siége, et avait acheté la paix, ou plutôt une trève momentanée, qui loin de désarmer ces hommes avides ne fit que redoubler en eux la soif du pillage, lorsque ces barbares après avoir dévasté le nord de la France, se

---

(1) Eginhard, vita Carol. magn., tom. 2, pag. 100.

répandirent comme un torrent sur le midi. Tout fut inondé depuis Bordeaux jusqu'à Narbonne. Charles-le-Chauve, qui n'avait osé se défendre dans St. Denis, soutint un siége dans Toulouse. Il comprit enfin que le fer valait mieux que l'or pour repousser de si dangereux ennemis. Les Normands levèrent le siége de Toulouse, et les peuples revenus de leur effroi seraient peut-être parvenus à les chasser entièrement, si la politique de Pépin n'eût cherché un appui dans ce peuple féroce pour se maintenir dans le royaume d'Aquitaine, dont son grand père venait de le dépouiller, et dont les armes de Charles-le-Chauve étaient à la veille de l'expulser.

Par un contraste singulier, jamais le goût de la retraite et de la vie contemplative n'avait eu autant d'attraits pour les hommes, que dans ces temps de carnage et de dévastation. Dans ces champs ravagés par les Normands et les Sarrasins, et où deux ardens compétiteurs (Charles et Pépin) se disputaient l'empire, on ne voyait de tous côtés que pénitens et anachorètes, donnant l'exemple de la plus rigoureuse austérité. Les uns choisissaient leur demeure dans le sein des rochers; les autres construisaient des cellules de roseaux, sur les bords des rivières et des torrens. Les victimes

de ce pieux enthousiasme étaient pour la plupart des hommes favorisés des avantages de la naissance et de la fortune, échappés aux séductions des plaisirs, ou aux prestiges de la grandeur. Pleins de cette profonde mélancolie inconnue aux peuples de l'antiquité, et qui, comme l'observe un écrivain de nos jours, *fut souvent une maladie, et quelquefois un sentiment pour les peuples modernes* (1), ils s'arrachaient avec violence des bras de leurs épouses, et même de leurs amantes, pour offrir à Dieu le sacrifice d'une âme brisée et d'un cœur brûlant de passions. C'est alors que furent jettés les premiers fondemens de ces établissemens monastiques que les siècles suivans virent se multiplier au point que toutes nos contrées en furent couvertes. C'est dans les déserts honorés alors par la vie pénitente et les miracles que des hommes pieux et simples attribuaient à quelque saint ermite que s'élevèrent dans la suite les abbayes de Vabres en Rouergue, de Bonnecombe, de St. Pons de Thomières, l'abbaye d'Aniane (2), glorieuse d'avoir vu sa réforme

(1) M. de Marchangy.

(2) La fondation de l'abbaye d'Aniane remonte à la fin du 8.me siècle.

suivie par l'abbaye de Cluni, l'abbaye de Sauve, célèbre dans le 13.me siècle, l'abbaye d'Ardorel, renommée par l'austérité de ses cénobites. Il faut même l'avouer avec un de nos écrivains (1) les moins disposés à reconnaître le bien qu'on pu faire les établissemens monastiques : *ce fut long-temps une consolation pour le genre humain qu'il y eût de ces asiles ouverts à tous ceux qui voulaient fuir les oppressions du gouvernement Goth et Vandale.* Ces vieux monastères dont nous ne voyons plus aujourd'hui que quelques ruines cachées dans des vallées profondes, étaient alors les seuls asiles où les hommes connussent encore la paix que les Normands et les Sarrasins avaient bannie de nos climats. Placés pour la plupart dans des lieux déserts et sauvages, rien à l'entour ne révélait leur existence. Le tintement de la cloche ou la pointe des clochers qui s'élevaient au-dessus des arbres de la forêt, annonçaient seuls à l'étranger qui errait sur ces bords qu'il approchait de l'asile du repos et de la prière. S'il avançait, il était frappé du silence qui régnait

---

(1) Voltaire, essai sur les mœurs et l'esprit des nations, chap. CXXXIX.

autour de l'enceinte monacale. De hautes murailles, flanquées de tours et de bastions, environnaient ces abbayes autour desquelles régnaient des fossés larges et profonds. Semblables aux forteresses féodales, elles présentaient un aspect formidable. Parmi les religieux qui peuplaient ces solitudes, il n'était pas rare de rencontrer des princes qui, descendus volontairement du trône, y occupaient une modeste cellule, et dont toute l'histoire est aujourd'hui gravée sur la pierre tumulaire, qui gît dans l'obscurité d'un cloître et que les ans et la poussière ont rongée.

J'ai cru nécessaire de caractériser l'état de la société et de faire connaître les croyances, les sentimens et les idées qui régnaient dans ces temps affreux où les Normands couvraient nos provinces de sang et de ruines. Le goût de la vie contemplative, que le christianisme avait si fortement exalté peut avoir des charmes pour l'homme considéré individuellement; mais il faut convenir que cette disposition de l'âme doit être nécessairement fatale aux peuples, considérés en corps de nation; et par une déplorable destinée, ce fut presque toujours à l'approche de ces grandes invasions de barbares que les chrétiens coururent en foule s'ensevelir dans leurs solitudes. Par une

fatalité non moins déplorable, la faiblesse et les fautes des princes causaient encore plus de maux que les ravages des Normands; tout conspirait contre l'état, les hommes, les mœurs, et les lois. La décadence rapide de la maison de Charlemagne s'était annoncée dans les princes avant de se manifester dans les institutions. Louis-le-Débonnaire, tout en laissant avilir l'autorité souveraine, était resté fidèle aux maximes du gouvernement de son père. Charles-le-Chauve acheva de ruiner le plan de gouvernement créé par le génie de son aïeul, pendant que les Normands et les dissentions civiles l'ébranlaient de toutes parts. Au système vaste, simple et régulier de Charlemagne, succéda le bizarre système du gouvernement féodal. Jusqu'à Charles-le-Chauve les charges et les dignités avaient été amovibles; les comtes et les gouverneurs de province, nommés par le prince, étaient révocables à sa volonté. L'autorité royale fut anéantie le jour où Charles rendit les dignités héréditaires. « Dès que les comtés devinrent le patrimoine de quelques familles, dit un profond publiciste (1), tout ce qui subsistait encore de

(1) Mably, observations sur l'histoire de France, liv. 2, chap. 5.

l'ancien gouvernement disparut en peu de temps. Il serait difficile de peindre la confusion où se trouvèrent tous les ordres de l'état, et l'anéantissement sur-tout dans lequel tombèrent des princes sans soldats, sans argent, et qui, n'ayant plus de lois à faire parler pour eux, ni de grâces à accorder, ne devaient rencontrer que des sujets infidèles et désobéissans. Jusques alors Charles-le-Chauve avait toujours été aidé des secours de quelques comtes disposés à le suivre à la guerre avec les hommes de leurs provinces, et ces forces le mettaient en état de se faire craindre des seigneurs, ou de les contraindre du moins à se conduire à son égard avec quelques ménagemens. Après la révolution, les comtes furent presque toujours cités inutilement par le roi. Leur nouvelle fortune leur donnait de nouveaux intérêts, et les occupa entièrement ».

Mais c'est précisément au milieu de la confusion, causée par cette étrange révolution, que nous trouvons l'origine des comtes héréditaires de Toulouse; nous les voyons paraître pour la première fois dans l'histoire à l'époque des querelles sanglantes de Charles et de Pépin; ils commencent à s'élever au moment même où le gouvernement féodal

prend naissance (1). Un heureux traître,
849. Frédelon, général de Pépin, qui commandait dans Toulouse pour ce prince, obtint pour prix d'une infame trahison la dignité de comte héréditaire de Toulouse, qui lui fut conférée par Charles-le-Chauve. Le comté de Rouergue qu'il possédait lorsqu'il parvint à celui de Toulouse, faisait de Frédelon un des plus puissans seigneurs de l'Aquitaine, et le comté de Querci, donné à son frère Raymond, qui lui succéda dans ses diverses dignités, rendait cette famille une des plus considérables du royaume.

C'est donc vers le milieu du 9.me siècle qu'il faut placer l'origine de ces pouvoirs nouveaux, de ces grandes dignités, destinées à jouer un jour un si grand rôle dans l'histoire de la monarchie; c'est alors que s'élévent ces ducs, ces comtes héréditaires qui arrachèrent à la couronne de belles et vastes provinces qui n'y furent plus attachées que

(1) Je ne prétends pas avancer que le gouvernement féodal n'ait été connu en Allemagne et en Italie avant son établissement en France. On a cru le reconnaître dans la législation des Lombards. Je laisse à Montesquieu, à l'abbé du Bos, au comte de Boullainvilliers le soin de traiter ces graves et savantes questions. Quant à moi je me contente d'énoncer un fait.

par

par les faibles liens *de la foi et hommage* et du service militaire; ces ducs d'Aquitaine, de Bourgogne, de Normandie, ces comtes de Flandre, de Champagne, de Toulouse, qui devaient briller d'un si vif éclat sous le règne de nos rois-chevaliers. Le temps en faisant disparaître successivement ces grands pouvoirs qui vinrent s'éteindre sous les rois de la troisième dynastie, après avoir pris naissance au milieu de l'anarchie de la seconde race, le temps n'a pu détruire les imposans souvenirs attachés à la glorieuse existence de nos antiques pairs, et ceux qui ont suivi les vicissitudes et les révolutions diverses qu'ils ont éprouvées dans le cours des âges, aiment à connaître leur origine, comme on se plait à remonter vers la source des fleuves qu'on a vu s'engloutir dans les mers.

Si les comtes de Toulouse qui devaient acquérir une place si brillante et si honorable parmi les preux de nos temps féodaux, sont forcés de reconnaître un traître et un félon pour l'auteur de leur fortune, il faut avouer qu'à peine établis sur le siége de leur nouvelle domination ils s'efforcèrent de faire oublier la tache qu'offrait leur élévation récente. Raymond I.er qui succéda à Frédelon son frère, sut tenir d'une main

ferme au milieu des traverses d'une administration, troublée par les courses des Normands
864. et par les entreprises du dernier Pépin, le gouvernail que des factions cherchaient à lui ravir. En possession des comtés de Toulouse, de Rouergue et de Querci, sa puissance territoriale lui garantissait l'affermissement de son autorité naissante. Mais le bonheur qui accompagna ses entreprises ne préserva point son âme de ces amertumes secrètes et de ces profonds dégoûts de la vie dont le christianisme avait fait connaître aux hommes toute la puissance. Si j'avais besoin de donner un exemple de ce penchant irrésistible dont je parlais tantôt et qui poussait les hommes les plus favorisés de la fortune, à chercher au milieu même de leurs plus grandes prospérités, un refuge contre les vagues passions de leur cœur, je rappellerais que Raymond fut le fondateur de l'abbaye de Vabres en Rouergue, et qu'un de ses fils voulut vivre et mourir en simple religieux dans le monastère doté par la munificence de sa famille. Ce René des anciens jours avait donc éprouvé les sentimens tristes et délicieux à la fois si éloquemment exprimés par le René (1) de

(1) Histoire de René, par M.r de Chateaubriand.

notre âge ! Il avait donc reconnu, que *les Européens incessamment agités, sont obligés de se bâtir des solitudes, et que plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent !*

D'autres idées et d'autres sentimens occupent l'existence des hommes de nos jours. Les peintures de nos anciennes mœurs et de nos vieilles croyances paraîtront même un peu romantiques à certains lecteurs dédaigneux; mais je me garderai bien de représenter un personnage du 9.me siècle avec les idées, les croyances et les sentimens des hommes du 19.me

Il est impossible, en parcourant l'histoire du moyen âge, de ne pas être frappé du caractère grave, triste et mélancolique qui domine chez les peuples de notre vieille Europe. Sous le brillant soleil du midi, la nation des Aquitains diffère peu à cet égard des peuples de l'Angleterre et de la Calédonie. Partout on reconnaît l'influence que le christianisme a exercé sur la société; non-seulement on la retrouve dans les habitudes de la vie, mais dans les arts, dans les monumens de notre architecture gothique. La tente du guerrier offre même quelquefois une image de la cellule du cénobite. Comment s'étonner alors

de l'ardeur avec laquelle des hommes de toutes les conditions couraient s'ensevelir dans des retraites monastiques ! Quand nous lisons l'histoire de ce comte de Cerdagne qui abandonna les fraiches vallées des Pyrenées et se retira au monastère de Mont-Cassin, après avoir fait le partage de ses domaines entre ses enfans ; quand nous lisons l'histoire de Ramire (1), ce fils de Dom Sanche, roi d'Aragon, qui après avoir vécu pendant quarante années dans l'abbaye de St. Pons de Thomières, en sortit pour régner, et qui après avoir connu les soucis du trône, rentra dans le cloître pour y finir ces jours, ne croyons-nous pas les reconnaître dans ces froids simulacres, dans ces statues gothiques, qui les mains jointes et agenouillées sur des tombeaux, semblent respirer encore l'ardeur de la prière et de la pénitence, sous les voûtes de nos anciennes cathédrales et de nos vieilles basiliques ?

S'il nous arrive parfois de nous arrêter involontairement à leur aspect, et de rester immobiles et livrés à la rêverie que nous font éprouver les souvenirs confus des temps où vécurent les hommes qui nous sont représentés

(1) Annales d'Aragon, par Zurita, historien Espagnol.

dans ces images inanimées, qu'on imagine combien une peinture fidèle de la vie de nos simples et pieux ancêtres devrait avoir de charmes dans l'historien qui aurait soin de conserver, et de faire revivre dans son ouvrage, ces détails de mœurs, ces usages caractéristiques, qui distinguent les vieux habitans de notre France, des peuples de l'antiquité ainsi que des peuples modernes. Je dirai plus : c'est par ces détails de mœurs, c'est par cette peinture des antiques usages que je dois m'efforcer (1) plus qu'un autre de donner à mes récits l'intérêt que me refusent les événemens obscurs que j'ai a raconter dans cette première partie de l'histoire des comtes de Toulouse. D'autres historiens peuvent puiser l'intérêt qui anime leurs récits dans la gloire qui environne un personnage célèbre, dans la curiosité qu'excite une révolution que subit un empire, dans l'éclat que répand le génie des lettres et des arts chez des peuples parvenus au dernier période de la civilisation ; mais rien de pareil ne se présente ici jusqu'à l'époque mémorable où les croisades ébranleront l'Europe pour la précipiter sur l'Asie. Pendant plus de deux cents ans l'historien des comtes de Toulouse ne fait que

(1) Ces détails trouveront principalement leur place à la fin de l'ouvrage, où je m'occuperai d'en tracer un tableau général.

marcher à travers des événemens obscurs, pour rencontrer des personnages plus obscurs encore. Que seraient ces tristes et monotones annales, si le tableau des antiques mœurs ne venait distraire l'imagination de la fatigue que font éprouver les détails puérils qui remplissent trop souvent les histoires de province?

Le vieux chroniqueur Guillaume-Catel qui a donné le titre d'*Histoire des Comtes de Toulouse*, à la collection d'actes et de chartes qu'il publia il y a deux cents ans, comme on donnerait le nom de palais à un amas de matériaux confusément entassés, Catel est beaucoup plus occupé à faire connaître la généalogie et les alliances des comtes de Toulouse, qu'à saisir les différences caractéristiques qui distinguent les diverses époques et à marquer l'accroissement progressif de cette puissante maison de Toulouse qui devait bientôt étendre son autorité sur la plus grande partie du midi de la France. Les doctes bénédictins qui nous ont laissé une précieuse histoire de la province de Languedoc ont tout lu et tout recueilli; mais ils n'ont pas su éviter le reproche que le peintre (1) des mœurs et de l'esprit des nations adressait à la foule des historiens, lorsqu'il disait:

(1) Voltaire, essai sur les mœurs et l'esprit des nations, chap. LXIV.

que l'histoire de l'Europe était devenue un immense procès-verbal de contrats de mariage, de généalogies et de titres disputés, qui répandent partout autant d'obscurité que de sécheresse, et qui étouffent les grands événemens, la connaissance des lois et celle des mœurs, objets plus dignes de l'attention.

En rattachant aux grands événemens de l'histoire générale, les événemens arrivés sous les premiers comtes de Toulouse, nous devons d'abord nous occuper à suivre les progrès de leur puissance. Nous avons déjà vu qu'une grande révolution c'était opérée sous le règne de Charles-le-Chauve : d'amovibles les dignités étaient devenues héréditaires. Bientôt les grands possesseurs de fiefs remplacèrent par une autorité absolue, l'autorité limitée qu'ils avaient d'abord exercée. Ils régnèrent en souverains sur ces mêmes domaines qu'ils tenaient de la libéralité du prince et qui dans l'origine leur avaient été donnés *en bénéfice*, pour employer l'expression qui était alors usitée, c'est-à-dire, qui leur avaient été donnés à vie. Après avoir porté cette grande atteinte à l'autorité royale, et avoir ainsi préparé l'entière ruine de sa maison, Charles-le-Chauve, confirma dans une diète tenue à Kiersi sur Oise l'hérédité des dignités et des fiefs, qui

achevèrent en peu de temps d'envahir les faibles restes de l'autorité royale dans les mains de ses successeurs. C'est sous l'année 877, que les historiens placent la confirmation que fit Charles des charges et des dignités, et dès long-temps avant Bernard II, fils de Raymond I.er, qui succéda à son père dans le comté de Toulouse, s'intitulait *comte et marquis par la grâce de Dieu*, ce qui annonçait une autorité indépendante et absolue. Catel rapporte qu'il prenait même le titre de duc, car dans ce temps on usait assez indifféremment des titres de ducs, de marquis et de comte. Le *ducatus*, lors de la création des comtes de Toulouse, était pris pour chef ou gouverneur de province; le marquis était celui qui était préposé à la garde des *marches*, ou provinces frontières; le comte était le seigneur investi par le prince d'un territoire fixe et déterminé; et nous verrons dans la suite les comtes de Toulouse prendre les titres de ducs de Narbonne, et de princes ou marquis de Gothie.

Ainsi donc avant la fin du 9.me siècle, les comtes de Toulouse jouissaient d'une autorité indépendante et absolue, non-seulement sur les comtés de Toulouse, de Rouergue et de Querci, mais encore sur les comtés de Carcassonne et de Rasez qui furent réunis à

leurs domaines sous Bernard II. Ils sont plutôt, il est vrai, de grands terriens et des seigneurs puissans, que des princes environnés de l'appareil de la puissance souveraine; ils ont de nombreux vassaux, mais ils sont encore sans relations avec les nations voisines qui occupent au delà des Pyrenées les campagnes de l'Aragon, de la Navarre et des Asturies; et faut-il s'en étonner lorsque l'on sait que dans le sein même de la France les provinces les plus rapprochées étaient alors sans communication et qu'un abbé de Cluni invité par Bouchard, comte de Paris, d'emmener des religieux à St. Maur-des-Fossés, s'excusait de faire un si long voyage dans un pays étranger et inconnu. Les états des comtes de Toulouse sont déjà considérables, mais il y a encore loin, du manoir seigneurial de Bernard II à la cour brillante d'Alphonse I.er et de Raymond V. La fin du 9.me siècle est même couverte de tant d'obscurité que nous ne connaissons aucune circonstance de la vie du successeur de Bernard II. Catel, qui consacra ses laborieuses recherches à la découverte de tous les documens qui pouvaient éclaircir l'histoire des comtes de Toulouse, est forcé de convenir qu'il ne sait autre chose touchant ce comte de Toulouse,

sinon qu'il était frère de Bernard et qu'il s'appelait Eudes ou Odon.

En parcourant l'histoire de ces temps on cherche en vain quelque droit fixe, quelque loi fondamentale; mais on reconnaît bientôt que tout est dans la plus grande confusion. On n'aperçoit ni droit de naissance, ni droit d'élection. Jusques ici nous avons vu le fils ou le frère du dernier comte hériter de son entière succession; mais dans les premières années du 10.me siècle nous voyons les domaines de la maison de Toulouse partagés entre les deux fils d'Odon. L'aîné, Raymond II, lui succéda dans le comté de Toulouse, tandis qu'Ermengaud, son puîné, hérita du comté du Rouergue; et ils possédèrent par indivis le Querci et l'Albigeois, qui avait dû être ajouté sans doute aux domaines de leur maison durant la vie de leur père. Quelques années après les deux frères héritèrent encore,
918. après la mort de Guillaume-le-Pieux, comte d'Auvergne, du marquisat de Gothie qui se composait de la plus grande partie du diocèse de Narbonne; de ceux d'Elne ou de Roussillon, de Béziers, Agde, Lodève, Maguelonne et Nîmes.

Voilà à quel degré de puissance étaient déjà parvenus les comtes de Toulouse, dans

un temps où Charles-le-Simple, après avoir vu son père, Louis-le-Bégue, achever de ruiner la monarchie en démembrant la plus grande partie de son domaine, était lui-même contraint d'abandonner ses plus belles provinces à l'ambition d'un chef (1) audacieux et puissant. Encore quelques années et le beau royaume de France sera réduit aux seules villes de Lâon et de Soissons! Déjà les comtes d'Anjou, les ducs de Bretagne, les ducs de Bourgogne et les comtes de Provence avaient jetté les fondemens de leur domination; Boson avait fondé le royaume d'Arles; tout s'agite, s'élève et semble annoncer les grands événemens qui vont donner une nouvelle face aux différentes nations qui se sont formées des débris de l'empire romain. Un Alfred-le-Grand, bien inférieur aux comtes de Toulouse en puissance territoriale, illustrait le trône d'Angleterre par les éminentes qualités qui font les rois et les héros. Digne chef d'une nation qui devait étendre son commerce dans toutes les parties du monde, ses vaisseaux faisaient

(1) Rollon, chef de ces mêmes Normands dont nous avons déjà parlé, et qui donnèrent leur nom à cette partie de la Neustrie, appelée depuis Normandie, que Charles-le-Simple venait de leur céder.

des tentatives pour trouver un passage aux Indes, par le nord de l'Europe et de l'Asie, dans le temps même (1) où nos comtes de Toulouse s'occupaient à faire des pélerinages et à fonder des monastères. Un autre monarque à qui l'histoire a aussi donné le titre de grand, Alphonse, roi de Léon et des Asturies, régnait au delà des Pyrénées, et disputait à l'empire des Califes, les provinces que Pélage avait défendues contre les successeurs d'Abderame. En Italie, les évêques de Rome encore soumis aux empereurs, travaillaient à élever la puissance pontificale, aux pieds de ce même capitole où la victoire avait couronné les Scipions et les Paul Emile. L'empire d'occident s'écroulait de toutes parts. Cependant dans le siècle suivant, Othon fit revivre en Allemagne le génie vaste et les grands desseins de Charlemagne. Rome, où il se fit couronner empereur des Romains, le salua des noms de César et d'Auguste. Moins grand, mais non moins heureux que le monarque Germain, Hugues-Capet n'avait pas encore élevé le trône qui devait un jour éclipser tous les trônes de l'Univers, et autour duquel devait se ranger pour l'embellir ou le défendre, la noblesse

---

(1) Vers la fin du 9.me siècle.

la plus brave, la plus brillante et la plus polie de l'Europe.

Mais la décadence de la maison de Charlemagne s'accélère avec tant de rapidité depuis le règne de Charles-le-Simple, que l'on peut dire que la troisième dynastie est déjà en possession du trône. Eudes, comte de Paris, et fils de Robert le Fort, bisaïeul de Hugues-Capet, l'avait déjà occupé pendant l'espace de dix années (1), lorsque sa mort y fit remonter Charles-le-Simple, sur qui Raoul, duc de Bourgogne, l'usurpa vingt-cinq ans après. 923.
C'est à l'époque de l'usurpation de Raoul et de la captivité que Charles-le-Simple subit dans le château de Péronne, pendant les sept dernières années de sa vie, que les historiens font remarquer l'accroissement nouveau que reçut la puissance déjà si considérable des comtes de Toulouse. Raymond-Pons, qui dans le cours de cette révolution avait succédé à Raymond II, son père, dans le comté de Toulouse, imita l'exemple donné par les principaux seigneurs du midi de la France, qui refusèrent de reconnaître Raoul pour leur souverain. Mais comme eux, il fit servir l'apparente fidélité qu'il conservait au roi

(1) De 888 et 898.

prisonnier, pour étendre sa puissance sur des provinces qui n'avaient pas encore été soumises à la domination de sa famille; il s'empara de cette partie de la Provence, située à la droite du Rhône et qui a formé depuis la partie orientale de la province de Languedoc, tandis qu'Ermengaud, son oncle, profitait des mêmes circonstances pour réunir le diocèse d'Usez aux comtés de Rouergue et de Querci dont il se trouvait investi.

Raoul éprouvait le besoin de gagner l'affection des grands du royaume pour affermir son autorité long-temps combattue; il sut faire avec adresse les concessions que la politique lui dictait pour soumettre des vassaux dont la puissance égalait et surpassait même la puissance royale. Après la mort de Charles-le-Simple, il passa la Loire afin de réduire sous son obéissance les provinces méridionales du royaume qui refusaient de le reconnaître pour roi. « Raoul étant arrivé en Aquitaine en 932, disent les auteurs de l'histoire générale de Languedoc, et s'étant avancé dans le pays, Raymond et Ermengaud, princes de Gothie, allèrent à sa rencontre, se soumirent enfin à son autorité, et lui prêtèrent serment de fidélité.

» On ne dit point quelles furent les con-

ditions auxquelles Raymond et Ermengaud se soumirent à Raoul; mais il n'y a pas lieu de douter que ce dernier à qui il importait extrémement de gagner les deux princes de Gothie, n'ait disposé alors en leur faveur du duché d'Aquitaine qu'ils possédèrent depuis par indivis, et qu'il n'ait pourvu Ermengaud du comté de Gévaudan, et Raymond de ceux d'Auvergne et de Velai.

» Depuis l'entrevue dont on vient de parler, Raoul fut généralement reconnu pour roi dans le Languedoc et la Gascogne. Ainsi on y data dans la suite les actes des années du règne de Raoul, et dans quelques-uns depuis la soumission d'Ermengaud et de Raymond, princes de Gothie. C'est par-là que finit cette espèce d'interrègne qui dura neuf ans. La maison de Toulouse profita de cette conjoncture pour augmenter son autorité et son indépendance. Aussi les comtes de Toulouse et de Rouergue prennent-ils alors la qualité de *princes*, et les historiens ne font pas difficulté de la leur donner, et même celle de *très-puissans princes* (1). »

Il ne faut cependant pas conclure de la disposition qu'on présume que Raoul fit de

(1) Hist. générale de Languedoc, tom. 2, pag. 66.

l'Aquitaine en faveur d'Ermengaud et de Raymond, que ces deux seigneurs aient été ducs d'Aquitaine et qu'ils aient transmis ces titres à leurs successeurs. Ce titre resta toujours attaché à la maison des comtes de Poitiers, qui avait commencé dans la personne de Rainulfe dans le temps même où celle des comtes de Toulouse commençait dans celle de Frédelon. Si les comtes de Toulouse prirent quelquefois un titre (1) qui semblait les désigner comme les seigneurs Suzerains de l'Aquitaine, il faut observer que ce titre devait être restreint à certaines parties de cette province, où les comtes de Toulouse possédaient de vastes domaines, tels que le Rouergue, le Querci et l'Albigeois. Il est fort douteux qu'ils aient étendu leur domination sur toute l'Aquitaine, même durant la vie de Raoul; mais ce qu'il y a de certain, c'est que lorsque Louis d'outremer eut remonté sur le trône usurpé par Raoul, il disposa en faveur de Guillaume, comte de Poitiers, surnommé Tête d'Étoupes, du duché d'Aquitaine et des comtés d'Auvergne et de Velai dont Raymond-Pons avait joui jusqu'à sa mort, et les seigneurs de la

(1) *Primarchio et dux Aquitanorum*, et quelquefois, *dux et marchio Aquitanorum*.

maison

maison de Poitiers restèrent en possession de ce magnifique héritage, jusqu'au moment où la fille de Guillaume IX, cette jeune et belle héritière du duché de Guienne l'apporta en dot à Louïs-le-Jeune, qui par un divorce impolitique priva bientôt sa couronne de ces beaux et riches domaines que la jalouse Angleterre se hâta de réunir aux immenses possessions qu'elle avait au sein de la France.

Raymond-Pons, dont la valeur s'était long-temps exercée contre les Hongrois, peuples féroces venus de la Scythie, et qui ravagèrent la France après les Normands, se signala comme la plupart de ses ancêtres par des fondations monastiques. « Il avait déjà fondé le monastère de Chanteuge et rétabli celui de St. Allire, situés dans le comté d'Auvergne, lorsque sa dévotion envers St. Pons, martyr de Nice, qui l'avait engagé à ajouter son nom à celui de Raymond, le porta à fonder une nouvelle abbaye sous l'invocation de ce Saint. Il la fit bâtir dans un vallon arrosé par la petite rivière de Jaur, et pria Arnoul, abbé de St. Geraud d'Aurillac, monastère qui était alors dans une grande régularité, de lui donner de ses religieux pour y établir la règle de St. Benoît. Cet abbé voulant seconder les

pieuses intentions du comte de Toulouse, lui accorda sa demande et nomma pour premier abbé de St. Pons de Thomières, un de ses disciples nommé Oger, qui fut béni par plusieurs évêques de la province assemblés à cette occasion. Raymond et Garsinde sa femme, dotèrent richement le nouveau monastère. Leur charte est datée du mois de novembre de l'an 936. Le comte déclare qu'il fait cette fondation pour le salut de *Raymond son père, de sa mère, de ses parens et de ses vassaux* (1).»

Ainsi sur les montagnes et dans les vallées du midi de la France s'élevaient des milliers de monastères dont l'œil se plaît encore aujourd'hui à contempler les ruines ! Véritables sépulcres, ces demeures monastiques parlent bien plus vivement au cœur et à l'imagination que les fastueux monuments que l'orgueil des rois d'Egypte éleva sur les rives du Nil, ou que ces élégants mausolées dont le goût attique décora les champs et les promontoires de la Grèce et de l'Italie ! Ces antiques abbayes dont l'architecture gothique, suivant l'observation d'un illustre écrivain, se mariait admirablement avec les vieilles forêts de la Gaule, n'avaient pas été bâties comme la plupart des

(1) Hist. générale de Languedoc, tom. 2, pag. 71.

monuments de l'antiquité pour éterniser un nom, ou pour satisfaire l'orgueil d'un grand de la terre; silencieuses comme la mort et graves comme les pensées du chrétien, elles mêlaient sans cesse les images du trépas à celles de l'éternité, et semblaient ne promettre le repos aux cendres de leurs pieux fondateurs, qu'afin de leur assurer une résurrection bien-heureuse!

Il était un autre genre de dévotion qui peut encore mieux faire connaître le caractère à la fois crédule, religieux et aventurier de nos ancêtres. Dès les premiers siècles de l'église l'usage s'était établi parmi les chrétiens de faire des pélerinages à Jérusalem. Long-temps avant St. Jerôme on avait vu les plus illustres personnages de Rome, abandonner leurs palais pour aller visiter les lieux où s'étaient accomplis les mystères de la Rédemption. Parmi les peuples convertis à la foi chrétienne, les habitans des Gaules furent des premiers à imiter l'exemple donné par les chrétiens de l'église naissante. Les bibliographes nous ont conservé un *itinéraire de Bordeaux à Jérusalem* (1)

(1) M.r de Chateaubriand l'a imprimé à la fin de son *itinéraire de Paris à Jérusalem* ; il avait été imprimé pour la première fois en 1588, par Pierre Pithou, d'après un manuscrit sur vélin de sa bibliothèque.

composé vers l'an 333 de l'ère chrétienne par un pélerin de l'Aquitaine. Cet itinéraire, qui est pour les savans un des plus précieux monumens de l'état où se trouvait la science de la géographie dans le moyen âge, est aussi pour nous un témoignage remarquable de la force qu'avaient les nouvelles croyances à une époque qui précéda de près de huit cents ans l'époque où nous sommes parvenus. Dans le 6.me siècle on avait vu St. Sylvain, d'une famille illustre de Toulouse, après avoir consacré sa jeunesse à l'état militaire, faire un pélerinage à la Terre Sainte; comme ses dévanciers il se revêtit du cilice, prit la panetière et le bourdon, et se rendit à Jérusalem (1). Ces exemples donnés par des pénitens austères, furent bientôt imités par des personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition : les rois, les princes, les artisans, se couvraient de rosaires et de coquilles et allaient invoquer le Saint dont la renommée leur avait fait connaître les miracles. Les pélerinages devinrent sur-tout fréquents dans les 9.me et

---

(1) La rélation du pélerinage de St. Sylvain a été écrite par Antenor son contemporain, et se trouve au tom. III du mois de février du recueil des Bollandistes.

10.me siècles. Ceux qui ne pouvaient aller jusqu'à Jérusalem, se rendaient à St. Jacques en Galice, à l'abbaye de Conques en Rouergue, à St. Pierre de Rome, ou au tombeau de St. Thomas de Cantorbery; mais le plus grand nombre s'acheminaient vers Jérusalem. Que de peuples et de pays divers ne visitait pas le pélerin avant d'arriver au terme de sa longue pérégrination! Parti de Bordeaux, de Toulouse, de Narbonne, il rencontrait sur sa route des cités célèbres, qui toutes offraient à son ardente dévotion quelques pieuses reliques, restes vénérés des ossemens des saints et des martyrs. Après avoir visité Nîmes, fameuse par ses arènes, Arles, surnommée la petite rome des Gaules, Avignon, Orange, Embrun, il arrivait aux pieds des Alpes, gravissait le Mont Genèvre, et descendait dans les riches campagnes de la Lombardie. En continuant sa route vers l'Est, le pélerin passait à Bergame, Bresce, Vérone, Vicence et se trouvait enfin dans Aquilée, par où les barbares pénétrèrent dans l'empire romain. Il parcourait ensuite le Frioul, la Carniole, la Styrie, côtoyait les frontières de la Hongrie, et entrait dans Sirmium, qui était alors une des villes les plus considérables de l'empire d'Orient. Que de traverses et de fatigues supportées uniquement

pour avoir la satisfaction d'accomplir un vœu, ou d'expier des péchés que la conscience timorée du chrétien exagerait peut-être! Un homme obscur, un simple pélerin traversait ces pays autrefois dévastés par des conquérants, mais bien différent de ces ravageurs de provinces, il passait silencieux et rêveur à travers ces mêmes empires tour à tour élevés ou détruits par leurs mains inexorables, ne demandant aux habitans de ces régions inconnues, qu'un humble gîte, et n'offrant à ses hôtes pour récompense de leur hospitalité, que la promesse de prier pour eux sur le tombeau du Sauveur du monde!

Ce descendant des Tectosages parti des rives de la Garonne, après avoir vu se dérouler devant lui le cours majestueux du Danube, se rendait de Belgrade à Constantinople. Au spectacle imposant de la nature, succédait alors le tableau magnifique qu'offrait l'aspect de cette ville, resplendissante de tout l'éclat que donnent le luxe, les arts et la magnificence. Ses yeux ne pouvaient se lasser de contempler la beauté des sites, la pureté du ciel, la pompe des bâtimens; et cependant l'image des vieux donjons, des châteaux crénelés, et des montagnes de la France, venait s'offrir à la pensée du pélerin avec tous les charmes

que de tendres et pieux souvenirs prêtent à la patrie absente. Echappé avec peine aux séductions que lui offrait la capitale de l'empire, le voyageur Aquitain traversait le Bosphore, et trouvait sur les côtes de la Propontide le tombeau de ce même Annibal dont il avait suivi la trace depuis les Pyrenées jusques sur la cime des Alpes. Parvenu à Nicomédie et dirigeant sa route vers le midi, il arrivait à Nicée, célèbre par deux conciles, et pouvait encore suivre la trace d'un conquérant plus fameux dans ces campagnes de l'Asie mineure qui virent passer Alexandre, et qui devaient un jour se voir inondées par toutes les nations de l'Occident. Il traversait lentement les plaines autrefois si renommées de la Bithynie, de la Galatie, de la Capadoce, de la Cilicie. Après avoir parcouru tant de régions dont la plupart n'étaient célèbres que dans l'antiquité profane, le pélerin commençait à recevoir le prix de ses longues fatigues, en approchant d'Antioche. Cette ville, qu'on appela long-temps la reine de l'Orient, ne pouvait être aperçue par les disciples de l'évangile, sans qu'ils éprouvassent les plus vives émotions; c'est dans ses murs que les fidèles avaient pris pour la première fois le titre de chrétiens. Notre pélerin était déjà sur la terre des miracles et des prodiges.

En continuant sa route le long de la voie romaine qui bordait le rivage de la Syrie, il visitait les restes de la puissante ville de Tyr, dont l'antiquité raconte tant de merveilles, et se trouvait aux pieds du Mont Carmel, et non loin de l'héroïque Ptolémaïs (1) qui devait un jour être redevable de sa renommée aux exploits de nos chevaliers. Désormais il ne fera plus un pas sans rencontrer à chaque instant quelques monumens de sa foi; il marche environné de tous les souvenirs que lui présente en foule cette terre sacrée. Mais c'est vers le Jourdain qu'il se dirige d'abord; il n'a passé le Rhône, le Pô, le Danube, et n'est parvenu jusqu'aux rives de l'Euphrate, que pour se fortifier dans les eaux révérées du Jourdain. A la vue de ce fleuve profondément encaissé, et dont les ondes bourbeuses et jaunâtres roulent lentement (2) au milieu des saules et des roseaux qui bordent ses rives, le pélerin se croit transporté dans ces temps

---

(1) Aujourd'hui St. Jean-d'Acre.

(2) Je vis un fleuve jaune que j'avais peine à distinguer de l'arène de ses deux rives. Il était profondément encaissé, et roulait avec lenteur une onde épaissie : c'était le Jourdain.

Itinéraire de Paris à Jérusalem, par M.[r] de Chateaubrian, tom. 2, pag. 184, de la 3.[me] édition.

célébrés par l'écriture, où Jésus-Christ fut baptisé pas St. Jean. Non loin de ces bords il aperçoit le lieu où Elie prophétisa, et celui où David tua Goliath; en avançant du côté de Jérusalem, il voit le champ où était la maison de Job, salue les murs de l'antique Sichem, et le lieu encore plus cher aux chrétiens où Jésus-Christ s'entretint avec la Samaritaine.

Mais c'est à l'aspect de Jérusalem que le pélerin sent assaillir son âme par une foule de sentimens inéfables et profonds; il voudrait tout voir et tout parcourir à la fois : les piscines, la caverne où Salomon tourmentait les démons, les vestiges du palais de ce roi et de celui de David, la maison d'Ezéchias, la source de Siloë, la colonne près de laquelle notre Seigneur fut flagellé, la vallée de Josaphat, la montagne des oliviers, le tombeau de Lazare et le sépulcre d'un Dieu, ce *seul tombeau qui n'aura rien à rendre à la fin des siècles!*

Il ne fallait pas moins que toute la puissance que les croyances religieuses avaient acquis parmi les habitans de l'Aquitaine et de l'ancienne province Narbonnaise, pour leur faire braver tant de périls et de fatigues. Ces mêmes hommes, qui avaient à peine entendu parler des peuples qui occupaient les

pays limitrophes de la France, et pour qui les provinces les plus rapprochées étaient souvent des pays inconnus, ne craignaient point de s'exposer à des voyages dont la seule idée effrayait l'imagination pour aller se prosterner sur un sépulcre vide et adorer la trace où Jésus avait imprimé ses pas. Le pélerin, armé de son bourdon et paré de son chapelet, voyageait paisiblement sur des chemins infestés de brigands; des bandes armées qui ne vivaient que de pillage, laissaient passer avec respect ces pieux voyageurs; de longues files de convertis et de pénitens parcouraient des routes souvent impraticables et s'égaraient dans des forêts immenses; quelquefois on les entendait sur la cime des montagnes faisant la prière du voyageur ou répétant les cantiques de Sion. Ce qui contribua le plus à répandre le goût ou plutôt la fureur de ces pélerinages, ce fut une croyance généralement répandue et qui régna chez la plupart des chrétiens occidentaux depuis le milieu du 10.me siècle, jusqu'au commencement du 11me. On s'imagina que les mille ans (1) dont parle St. Jean étaient accomplis, et que la fin du monde allait arriver. Cette rêverie répandit une

(1) Revel. x. x. 2, 3, 4.

consternation générale parmi les chrétiens. Plusieurs renoncèrent à leurs biens (1), abandonnant leurs familles et leurs amis, et se hâtèrent de se rendre dans la Terre Sainte où ils croyaient que Jésus-Christ devait apparaître bientôt pour les juger. Cette croyance était si universelle et si forte qu'elle influa jusques sur les actes civils. Plusieurs chartes écrites vers la fin du 10.me siècle commencent ainsi : *Puisque la fin du monde approche, et que différentes calamités et jugemens de Dieu annoncent manifestement cette catastrophe comme très prochaine*, etc. (2) Par un effet de cette frayeur un grand nombre de pélerins se rendirent à Jérusalem, dans le dessein d'y mourir ou d'y attendre la venue du Seigneur. La plupart se disposaient à ce

---

(1) Robertson, introd. à l'histoire de Charles-Quint.

(2) Appropinquante etenim mundi termino et ruinis crebrescentibus jam certa signa manifestantur, etc. Les auteurs de l'histoire générale de Languedoc, tom. 2, dans la partie du volume qui contient les preuves, pag. 86, 89, 90, 117, 158, ont imprimé cinq ou six chartes trouvées dans les cartulaires de l'abbaye de Lezat et qui débutent toutes par ces mêmes paroles; elles sont sous les années 944, 945, 948, 965, et 1001; ce qui prouve qu'on resta plus d'un demi siècle livré à ces terreurs superstitieuses.

saint pélerinage en faisant des libéralités aux monastères, qui profitèrent de ces terreurs superstitieuses pour accroître leur biens, déjà si considérables. On vit une foule de seigneurs, et notamment Arnaud et Roger, comtes de Carcassonne et de Comminges, se dépouiller en faveur des églises dans l'espérance que ces pieuses libéralités fléchiraient la colère céleste au jour de la terrible catastrophe.

Ces croyances toutes insensées qu'elles étaient, pouvaient avoir des résultats salutaires, dans ces temps de misère et d'oppression où les peuples furent livrés à toute la tyrannie du gouvernement féodal; elles seules pouvaient mettre un frein aux passions des grands et adoucir les rigueurs intolérables de leur autorité absolue; mais ces esprits malades, ces imaginations épouvantées qui à chaque instant croyaient voir arriver la fin du monde, n'étaient cependant pas affranchis de tous soins terrestres, de toutes pensées ambitieuses. Il est même remarquable que c'est au milieu de cette consternation générale, produite par des craintes chimériques, que la plupart des seigneurs du midi de la France jettèrent les fondemens de leur domination. C'est alors que nous voyons s'élever, aux pieds des Pyrenées, et sur les terres dépen-

dantes des domaines des comtes de Toulouse, l'illustre maison de Foix, qui devait un jour s'allier aux rois d'Aragon et monter sur le trône de Navarre; les comtes de Comminges qui pendant long-temps étendirent leur domination sur les comtés de Carcassonne et de Rasez; les vicomtes d'Albi qui commencent dans Aton, dont les fils formèrent les deux branches des vicomtes d'Ambialet et des vicomtes de Lautrec; les seigneurs de Montpellier, dont les descendants devaient s'asseoir sur presque tous les trônes de l'Europe (1), et une foule de vassaux et d'arrières vassaux de ces grandes dominations, dont les châteaux et les forteresses s'élevaient sur les crêtes des rochers et dans les gorges des montagnes. L'anarchie féodale était alors à son comble. « Celui qui n'avait pu se saisir que de deux ou trois bourgades rendait hommage aux usurpateurs d'une province; et qui n'avait qu'un château relevait de celui qui avait usurpé une ville. De tout cela s'était fait un assemblage monstrueux de membres qui ne formaient point un corps.

(1) On remarque que tous les souverains de l'Europe qui régnaient en 1630 descendaient par les femmes de Guillaume VI, seigneur de Montpellier, qui vivait dans le 12.me siècle.

» Le temps et la nécessité établirent que les seigneurs des grands fiefs marcheraient avec des troupes au secours du roi. Tel seigneur devait quarante jours de service, tel autre vingt-cinq. Les arrières vassaux marchaient aux ordres de leurs seigneurs immédiats; mais si tous ces seigneurs particuliers servaient l'état quelques jours, ils se faisaient la guerre entr'eux presque toute l'année. En vain les conciles avaient réglé qu'on ne se battrait point depuis le jeudi jusqu'au point du jour du lundi, ni dans le temps de Pâques, et dans d'autres solennités; chaque château était la capitale d'un petit état de brigands; chaque monastère était en armes (1). »

Voilà en quel état se trouvait la France lorsque Hugues-Capet parvint (2) au trône. Ce chef de la troisième dynastie, l'égal des comtes de Toulouse en dignité puisqu'il était pair de France, était bien moins puissant que ces redoutables feudataires. Quoiqu'il possédât le duché de France qui s'étendait jusqu'en Tourraine, qu'il eut de vastes domaines en Picardie et en Champagne, Guillaume-Taillefer, qui refusa long-temps de le reconnaître pour roi,

(1) Voltaire, essai sur les mœurs et l'esprit des nations, chap. XXXVIII.

(2) En 987.

était un bien plus grand terrien, puisque outre les comtés de Toulouse, d'Albigeois et de Querci, il possédait encore celui de St. Gilles, qui se composait de la partie méridionale du diocèse de Nîmes et de celui de Lodève, auquel il réunit dans la suite une partie de la Provence. Raymond-Pons, père de Taillefer, avait même étendu sa domination depuis la Loire jusqu'aux Pyrenées, la mer méditerranée et le Rhône; mais après sa mort arrivée en 950, Louis d'outremer investit Guillaume, comte de Poitiers, du duché d'Aquitaine et du comté d'Auvergne, dont la maison de Toulouse avait joui paisiblement jusqu'alors.

Avec des qualités bien différentes de celles de son père, Guillaume-Taillefer obtint comme lui l'amour de ses sujets. La tombe de Raymond avait été honorée des regrets et des bénédictions des peuples, soumis à sa domination, preuve certaine que son administration avait dû être équitable et paternelle. La jeunesse de son fils fut protégée par le dévouement de ces mêmes peuples, qui coururent aux armes pour le défendre contre les ennemis de sa maison. Les Aquitains et les Auvergnats firent surtout éclater l'attachement qu'ils éprouvaient pour les seigneurs de la maison de Toulouse, lorsque le comte de Poitiers voulut faire valoir

les droits, que lui donnaient les dernières dispositions de Louis d'outremer. Guillaume-Taillefer mérita-t-il ces témoignages d'amour? L'histoire lui reproche des penchants déréglés. Son père avait bâti des églises et fondé des monastères; le fils se signala par des usurpations multipliées des biens ecclésiastiques. Le siècle était celui des pénitens et des anachorètes; Guillaume se livra à tous les excès où l'entraînaient des passions fougueuses. Trois femmes partagèrent sa couche, et les nombreuses maîtresses qu'il choisit et délaissa tour à tour, les lui firent successivement répudier. Parvenu à une extrême vieillesse, il fut témoin de l'affermissement de la troisième dynastie, dont il avait long-temps combattu les prétentions au trône, et le mariage de sa fille Constance avec Robert, fils de Hugues-Capet, lui mérita d'être une des tiges de cette race auguste, qui en mêlant son sang au sang de toutes les maisons souveraines, a acquis le droit de porter la première couronne de l'Univers.

Pons, que Guillaume-Taillefer avait eu de sa seconde femme Emma de Provence, lui
1037. succéda dans le comté de Toulouse. La vie de ce prince est peu connue. On sait seulement qu'il réunit l'Auvergne et le Velai aux domaines

domaines déjà si considérables qui lui avaient été transmis par ses ancêtres; qu'il fit un pélerinage à St. Jacques en Galice, et qu'il ne vécut pas assez pour être témoin du grand pélerinage qui devait réunir et faire marcher sous les mêmes bannières toutes les nations de l'Occident.

Les ténèbres qui ont trop long-temps couvert la première partie de l'histoire des comtes de Toulouse se dissipent enfin. jusques vers la fin du 11.me siècle, l'histoire de ces princes, pleine d'incertitude et d'obscurité, n'est pour ainsi dire que l'histoire des fondations monastiques et des usurpations seigneuriales; elle ne commence à prendre de la vie et de l'intérêt, qu'à l'époque mémorable de la première croisade. Mais avant que l'Europe se précipitât sur l'Asie, les comtes de Toulouse avaient déjà frayé la route que devaient parcourir les croisés. Guillaume IV, qui à la mort de Pons son père, partagea les états de la maison de Toulouse avec son frère, Raymond de St. Gilles, est le premier de sa famille qui ait entrepris un pélerinage à Jérusalem. Il crut sans doute avec son siècle, que la mort perdrait ses terreurs dans les champs de la Palestine; modeste pélerin, il ne devança que de quelques années son glo-

rieux successeur, et mourut en pénitent dans ces mêmes lieux que son frère devait bientôt aller visiter à la tête de cent mille combattans.

Fin du premier Livre.

HISTOIRE

DES

COMTES DE TOULOUSE.



LIVRE SECOND.

Nous sommes enfin parvenus aux belles époques de l'histoire des comtes de Toulouse. Si des événemens obscurs et des noms sans gloire et sans célébrité ont trop long-temps rempli les pages de leur histoire, les actions immortelles de l'émule du Cid et de Godefroi-de-Bouïllon vont couvrir de leur éclat cette foule de princes sans renommée, qui ont passé successivement sous nos yeux. Raymond de St.-Gilles est le premier comte de Toulouse qui ait rempli la chrétienté du bruit de ses exploits; c'est celui qui a acquis le plus d'illustration à la maison souveraine qui, pendant quatre cents ans, régna sur la

plus belle moitié de la France. Né dans un siècle fécond en caractères chevaleresques, Raymond se montra digne par ses qualités héroïques d'être l'exemple et le modèle des chevaliers. La chevalerie était alors dans tout son éclat; le goût des aventures, un penchant irrésistible pour les actions extraordinaires distinguaient les princes et les seigneurs de son temps. La valeur des Paladins tenait véritablement du prodige. Vers le milieu du 11.me siècle elle avait produit des actions incroyables. La renommée les célébrait dans le temps même où Raymond était encore dans son adolescence. Prêtant une oreille charmée à ces récits merveilleux, il écoutait avec ravissement ce que l'Europe racontait des succès inouis de quelques gentilshommes Normands. Les fils de Tancrède de Hauteville, partis de Coutances, avaient traversé les mers pour aller conquérir des royaumes. Ces brillans aventuriers montés sur de légers esquifs, armés de leurs bourdons, parés de leurs rosaires et de leurs collerettes de coquilles, avaient abordé sur les rivages de la Pouïlle; audacieux conquérants ils ne parurent d'abord que de simples pélerins; jamais entreprises plus hardies n'avaient tenté la témérité des hommes; des états souverains devinrent le

prix de leur audace; l'aîné des frères Tancrède, à qui ses contemporains donnèrent le surnom de *Bras-de-Fer*, à cause de sa force extraordinaire, régna sur la Pouille; bientôt après Robert-Guiscard, frère de Tancrède Bras-de-Fer, donna des lois à la Calabre; un troisième frère, Richard, fut proclamé prince d'Averse et de Capoue; le plus jeune de cette famille de héros, Roger, entreprit la conquête de la Sicile, qui le reconnut pour son souverain, et en lui commença une dynastie célèbre dans l'histoire, et bien capable de flatter l'orgueil national, puisqu'elle nous fait voir quelques simples gentilshommes Français, devenus par leur seul courage, les fondateurs d'un puissant royaume.

Ces glorieux événemens développèrent dans le cœur de Raymond l'héroïsme qu'il fit éclater dès ses plus jeunes années. Mais souverain d'un vaste état, ira-t-il, pour satisfaire l'ardeur guerrière qui le consume, envahir les possessions des princes étrangers? L'exemple de Guillaume, duc de Normandie, était
encore récent; la bataille de Hastings avait 1066.
couronné sa valeur, et décidé du sort de l'Angleterre; mais la victoire n'avait pu effacer l'usurpation de Guillaume. Véritable chevalier, Raymond aspire à des succès plus

honorables. Défenseur de ses alliés et vengeur du nom chrétien, il offrira le secours de son bras au roi de Castille et de Léon, que des traités d'alliance, et les droits du sang et de l'amitié unissent depuis si long-temps aux princes de la maison de Toulouse. Si l'honneur le lui commande, la politique le lui prescrit non moins impérieusement; elle lui dit qu'en défendant ses alliés, il mettra ses frontières à l'abri des entreprises des Musulmans qui occupent les plus riches contrées de l'Espagne. Les sentimens d'une généreuse émulation viennent encore aiguillonner son courage : le plus fameux guerrier de son siècle, le héros dont les exploits effaçaient les exploits des capitaines les plus renommés, Dom Rodrigue Diaz de Bivar, si connu sous le nom du Cid, fixait les regards de la chrétienté et remplissait l'Univers du bruit de sa gloire; vengeur des rois, et la terreur des Musulmans, il était sorti vainqueur de cent combats. Assez grand pour préférer la gloire du guerrier à toutes les pompes du rang suprême, il avait refusé les couronnes que la reconnaissance des peuples lui avait offertes. Alphonse, roi de Castille et de Léon, venait de lui confier le siége de Tolède et de mettre sous son commandement toutes les troupes

de son royaume. Les Maures, établis en Espagne depuis les premières années du 8.me siècle, et qui s'étaient d'abord répandus comme un torrent dans les provinces de l'Andalousie et de l'Estramadure, occupaient les plus belles parties de ce royaume; Cordoue, leur capitale, était le centre des plaisirs, des arts et de la magnificence; c'est dans Cordoue, qu'ils avaient bâti cette superbe mosquée, que les chrétiens ont transformée depuis en cathédrale, et qui, par la grandeur de ses dimensions et le nombre prodigieux de ses colonnes de jaspe, d'albâtre et de marbre qui soutiennent sa voûte, peut être considérée comme un des plus beaux monumens d'architecture qui existent en Europe. Si Cordoue frappait les regards par sa magnificence, Tolède, le boulevard de la puissance Musulmane, faisait l'orgueil d'un peuple guerrier par l'épaisseur de ses murailles et le nombre de ses tours. A la première nouvelle de ce siége, les princes et les chevaliers les plus renommés se disposèrent à voler au secours du roi de Castille et de Léon. L'histoire signale (1) le comte 1085.
de Toulouse comme un de ceux qui montrèrent le plus de zèle pour le succès de cette

(1) Mariana, liv. 10.e, c. 1.er

expédition. Tous les sentimens capables d'exalter le courage d'un chevalier Français agissaient sur le cœur de Raymond et semblaient se réunir pour l'exciter à se dévouer tout entier à sa glorieuse entreprise; il s'agissait, en effet, d'assurer le triomphe des chrétiens, de combattre à côté du Cid, et d'obtenir la main de la belle Elvire, fille du roi de Castille, et ce prix de la valeur ajoutait sans doute à l'ardeur qui l'animait. Sa galanterie, qui égalait sa magnificence et sa générosité, lui avait acquis une brillante réputation dans les cours étrangères. Après la mort de sa première femme, héritière du comté de Provence, on l'avait vu adorateur passionné de la beauté renoncer à l'avantage d'ajouter de nouveaux domaines à ses états, et n'écoutant que l'amour, rechercher la main Mathilde, fille de Roger, cet intrépide Normand, qui, quelques années auparavant, sans autre ressource que son épée avait jetté dans la Sicile les fondemens d'un nouvel empire. Vingt concurrens briguaient à l'envi la main de Mathilde; l'éclat de la première jeunesse, une grâce parfaite, une beauté ravissante lui avaient obtenu les hommages de plusieurs souverains. Raymond, après avoir envoyé une

embassade solennelle (1) à Roger pour lui demander la main de Mathilde, s'était rendu en Sicile où le mariage avait été célébré avec une magnificence royale. La mort lui avait enlevé la belle Mathilde, lorsque l'ardeur de se signaler contre les infidèles l'emmena en Espagne au secours du roi de Castille. Deux princes célèbres par leur courage, le nombre de leurs vassaux et l'étendue de leurs états faisaient partie de cette brillante expédition (2): c'était Henri de Lorraine et Raymond de Bourgogne. Tous deux émules et rivaux de gloire du comte de Toulouse, ils couraient aux combats inspirés par l'amour. Tolède et l'Andalousie affranchies du joug des Sarrasins furent témoin des fêtes nuptiales célébrées en l'honneur des trois libérateurs de la Castille. La reconnaissance d'Alphonse ne se borna point à donner ses trois filles aux trois braves paladins qui avaient tout quitté pour courir à la défense de ses états; le duc de

---

(1) Gaufrid. Malaterr., hist. Sic., ed. Murat., l. 3, c. 14 et 22.

(2) Voir sur cette expédition Dom Estavan de Garivai, compendio historial, liv. 22 et 23. Roderic, hist. d'Espagne, liv. 6, et Pedro Alloïer, hist. de Tolède, chap. 63.

Bourgogne eut le Portugal, et Henri de Lorraine la Galice pour prix de leurs généreux efforts. Plus magnanime que ses rivaux, le comte de Toulouse ne voulut point affaiblir par une ambition indigne d'un héros la gloire qu'il avait acquise; il pensa qu'il serait plus honorable d'avoir délivré le roi de Castille sans exiger le prix de ses services, que de régner sur de nouvelles provinces.

Le désintéressement du comte de Toulouse mit le comble à la réputation du chevalier, et cette expédition contre les Maures d'Espagne fut comme le prélude d'une expédition plus mémorable qui devait couvrir le comte de St. Gilles d'une gloire immortelle. Un des événemens les plus extraordinaires qui aient jamais agité le monde, commençait à ébranler l'Europe pour la régénérer. Une religion nouvelle, prêchée dans les déserts de l'Arabie, avait paru dans le 7.me siècle pour disputer au christianisme l'empire de l'Univers. Armés du glaive, les sectateurs de Mahomet avaient soumis à la loi du prophète, la Perse, la Syrie, l'Égypte et la plus grande partie de l'Afrique. La puissance de l'enthousiasme avait opéré les plus étonnantes révolutions et changé la face des plus grands empires. Maîtres de l'Espagne, les disciples de l'alcoran envahirent

le midi de la France, et les armes de Charles-Martel préservèrent la chrétienté du joug des Sarrasins. L'Europe long-temps menacée de la domination des Arabes, et qui semblait leur avoir abandonné la possession du reste du monde, fit trois siècles après des efforts inconcevables pour leur enlever la conquête de Jérusalem. Cette même ville qui pour les chrétiens était le théâtre où s'opéra le mystère de la rédemption, était aussi pour les Musulmans la ville sainte, d'où Mahomet s'était élevé pour monter au ciel. Ces croyances rivales armèrent tous les peuples de la terre. Vers la fin du 11.me siècle l'Occident se souleva pour se précipiter sur l'Asie, et le spectacle que présente cette lutte de l'Asie repoussant les efforts de l'Europe conjurée, est un des plus magnifiques tableaux que présente l'histoire moderne.

Quel fut donc le moteur de cette grande entreprise? Quel puissant génie souleva les peuples de l'Occident et les fit courir sous la bannière de la croix? Un Français de la ville d'Amiens, nommé Coucoupiètre, et généralement connu sous le nom de Pierre l'Ermite, est l'homme extraordinaire à qui l'histoire attribue cet enthousiasme guerrier qui s'empara tout à coup des nations Européennes.

Au premier aspect, rien n'annonçait en lui l'homme destiné à remplir le rôle éclatant qu'il joua dans la chrétienté. Sa taille était petite, sa mine désagréable; sa longue barbe, sa chevelure en désordre, ses vêtements négligés, les marques de la pénitence qu'on remarquait dans ses yeux creux et sur son visage décharné, semblaient le rendre plus propre à gémir dans la solitude, qu'à paraître à la tête des rassemblements tumultueux d'une multitude enthousiaste. Cependant, sous cet extérieur misérable, Pierre cachait une âme susceptible des plus vives passions. Ni la profession des armes qu'il avait exercée dans sa première jeunesse, ni l'amour qu'il avait éprouvé (1) pour une femme digne de sa tendresse et de son estime, n'avaient pu remplir le vague de son cœur. Une piété excessive l'avait arraché des bras de son épouse et l'avait emmené au fond d'une grotte inaccessible aux regards des hommes. Le jeûne, la prière, la vie contemplative, avaient exalté son âme ardente; il n'était sorti de sa retraite que pour accomplir un pèleri-
1093. nage à Jérusalem, et la vue des lieux saints avait donné à son âme une exaltation nouvelle.

(1) De la Morlière, antiquités d'Amiens, l. 1.er p. 114.

Tel est l'homme dont l'éloquence devait soulever les peuples et les princes de l'Occident contre les profanateurs du tombeau de Jésus-Christ. C'est dans l'église même du Saint Sépulcre, et sur le tombeau du Rédempteur du monde, que Pierre conçut la résolution d'affranchir du joug des infidèles les lieux qui furent le berceau du christianisme. Deux historiens contemporains, Albert d'Aix et Guillaume de Tyr (1), racontent que Jésus-Christ apparût à l'Ermite durant son sommeil et lui ordonna de tout disposer pour la délivrance des lieux témoins de sa mort et de sa résurrection. En reconnaissant dans le récit de ces naïfs et crédules historiens les idées et les croyances du siècle où ils vivaient, on ne peut s'empêcher d'être frappé de cette puissance d'imagination qui dominait toutes les facultés de l'ardent solitaire, les exaltait dans des songes mystérieux et lui faisait croire à la possibilité d'une révélation divine. Tout rempli de sa vision céleste, animé d'un esprit prophétique, Pierre courut se jetter aux pieds d'Urbain II, qui occupait alors le trône pontifical. Depuis long-temps les papes avaient jetté les fondemens d'une domination univer-

(1) Albert Aquens., liv. 1.er; Guill. Tyr, liv. 1.er

selle. Hildebrand, ce pape si fameux sous le nom de Grégoire VII, et si redoutable à tous les princes de la chrétienté, avait déjà conçu le projet d'une croisade, et ce pontife ambitieux avait cru voir dans l'accomplissement de ce projet un moyen facile de réunir un jour l'église grecque à l'église latine et d'étendre ainsi l'autorité du St. Siége sur des contrées que le schisme de Photius avait enlevées à la cour de Rome, vers la fin du 9.me siècle. Les querelles du sacerdoce et de l'empire qui mirent aux mains Grégoire VII et l'empereur Henri IV, empêchèrent le premier d'accomplir le dessein qu'il avait formé de faire marcher les princes chrétiens à la délivrance de la Terre Sainte. Urbain qui avait vécu dans l'intimité de Grégoire, et qui avait été initié par le pontife aux mystères de la politique romaine, en succédant à sa puissance, voulut succéder à ses desseins. Il écouta l'ermite et parut frappé de la force de ses discours. La tristesse profonde, le langage véhément, l'éloquence sauvage de l'ermite émurent le pontife. Il sentit facilement que cet homme inspiré souleverait les flots d'une multitude enthousiaste et emmenerait d'innombrables soldats sous la bannière de la croix. Après avoir donné à son zèle et à ses pieuses réso-

lutions les louanges les plus propres à flatter les passions de cet ardent missionnaire, il le chargea d'aller annoncer aux nations les ordres qui lui avaient été donnés par Jésus-Christ lui-même dans l'église du Saint Sépulcre. Ravi de voir ses projets adoptés par le chef des chrétiens, Pierre après avoir reçu les bénédictions du pontife, s'arracha de ses bras et semblable aux apôtres envoyés dans tout l'Univers pour annoncer les volontés célestes, le fougueux orateur parcourut les villes et 1094.
les campagnes de l'Italie, de la France et de l'Allemagne, racontant aux peuples qui accouraient en foule sur ses pas les profanations dont il avait été le témoin dans les murs de Jérusalem. Il peignit avec des couleurs si vives l'état déplorable où se trouvaient les lieux Saints, livrés à la tyrannie des Musulmans, que ses auditeurs fondaient en larmes, se frappaient la poitrine, et se reprochaient leur inaction, comme un crime indigne de la miséricorde Divine. « Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, les pieds nus, la tête découverte, le corps ceint d'une grande corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. La singularité de ses vêtemens était un spectacle pour le peuple. L'austérité de ses mœurs, sa

charité, la morale qu'il prêchait le faisaient révérer comme un saint.

» Il allait de ville en ville, de province en province, implorant le courage des uns, la piété des autres; tantôt il se montrait dans la chaire des églises, tantôt il prêchait dans les chemins et sur les places publiques. Son éloquence était vive et emportée, remplie de ces apostrophes véhémentes qui entraînent la multitude. Il rappelait la profanation des Saints lieux et le sang des chrétiens versé par torrens dans les rues de Jérusalem. Il invoquait tour à tour le Ciel, les Saints, les Anges qu'il prenait à témoin de la vérité de ses récits; il s'adressait à la montagne de Sion, à la roche du Calvaire, au mont des Oliviers, qu'il faisait retentir de sanglots et de gémissemens. Quand il ne trouvait plus de paroles pour peindre les malheurs des fidèles, il montrait aux assistans le crucifix qu'il portait avec lui; tantôt il se frappait la poitrine et se meurtrissait le sein, tantôt il versait un torrent de larmes.

» Le peuple se pressait en foule sur les traces de Pierre. Le prédicateur de la guerre sainte était partout reçu comme un envoyé de Dieu; on s'estimait heureux de pouvoir toucher ses vêtemens : le poil arraché à la mule

mule qu'il montait était conservé comme une sainte relique. A sa voix les différens s'appaisaient dans les familles; les pauvres étaient secourus, la débauche rougissait de ses travers; on ne parlait que des vertus de l'éloquent cénobite; on racontait ses austérités et ses miracles, on répétait ses discours à ceux qui ne l'avaient point entendu, et qui n'avaient pu s'édifier par sa présence (1). »

Au bout d'une année qui fut pour le prédicateur de la croisade une suite continuelle de triomphes, le pape convoqua un concile à Plaisance, pour y faire délibérer sur les moyens d'exécuter l'entreprise qui occupait si vivement les esprits; mais c'est à la France qu'était réservé de donner le premier exemple de cette ardeur religieuse et chevaleresque, qui, pendant deux siècles, fut une source de gloire et de calamités pour les peuples de l'Occident. Le concile de Plaisance, malgré l'affluence prodigieuse de prélats et de seigneurs qui s'y étaient rendus de toutes les parties de la chrétienté, n'avait produit aucun résultat. Un nouveau concile fut convoqué à Clermont en Auvergne. Urbain, qui connaissait

---

(1) Histoire des croisades, par M.r Michaud, tom. 1, pag. 84.

le caractère belliqueux des Auvergnats, passa les Alpes au mois de juillet 1095, et étant arrivé à Clermont le 14 novembre, y fit l'ouverture de ce concile mémorable, dont les décrets devaient exercer une si puissante influence sur les destins du monde. Jamais les hommes excités par les grands intérêts de la religion, de la patrie, ou par l'amour de la gloire n'avaient fait éclater un enthousiasme pareil à celui qui enflamma tous les cœurs dans les derniers jours du concile de Clermont. Urbain, à la tête de cette auguste assemblée, composée de plus de trois cents évêques et d'un nombre infini de princes et de seigneurs, proclama les résolutions du concile au milieu des acclamations d'un peuple immense. Le pontife, dans un discours digne par son éloquence d'être prononcé en présence de l'élite de la chrétienté, fit un tableau si pathétique des maux auxquels les chrétiens étaient exposés dans la Palestine, qu'il fut plusieurs fois interrompu par les larmes et les sanglots de ses auditeurs. Il fut un moment où l'assemblée vivement émue, donnant un libre cours aux sentimens qui l'animaient et répondant par mille acclamations aux cris de guerre que le pontife faisait retentir aux oreilles des assistans, s'écria par un de

ces mouvemens spontanés qui rendent une multitude agitée semblable aux vagues de la mer soulevées par la tempête, *Dieu le veut, Dieu le veut!* L'orateur s'emparant aussitôt de ces paroles inspirées, « oui chrétiens, s'écria-t-il à son tour, *Dieu le veut, Dieu le veut!* Et ces paroles que le Dieu qui m'entend a mises dans tant de bouches à la fois, sont la preuve la plus manifeste de la volonté du Ciel. Qu'attendez-vous donc, soldats de Jésus-Christ? Ignorez-vous la loi du Divin Rédempteur? *Celui qui ne prend pas ma croix et ne me suit pas, n'est point digne de moi* (1). Armez-vous donc de la croix du Sauveur! Que ce signe auguste de notre rédemption brille sur vos vêtemens et sur vos armures! Qu'il apparaisse à la tête de vos armées fixé sur les bannières qui doivent guider vos légions. »

Urbain était Français et c'est sur-tout à la valeur française qu'il se plût à faire un appel. « Nation chérie de Dieu, dit-il à ses compatriotes, c'est dans votre courage que l'église chrétienne a placé son espoir; c'est parce que je connais votre piété et votre bravoure, que j'ai traversé les Alpes, et que je suis venu

(1) Évangile selon Saint Mathieu, c. 10, v. 37 et 39.

apporter la parole de Dieu dans ces contrées. Vous n'avez pas oublié que la terre que vous habitez a été envahie par les Sarrasins, et que la France aurait reçu les lois de Mahomet sans les exploits de Charles-Martel et de Charlemagne. Rappelez sans cesse à votre esprit les dangers et la gloire de vos pères. Conduits par des héros dont le nom est immortel, ils ont délivré votre patrie, ils ont sauvé l'Occident d'un honteux esclavage. De plus nobles triomphes vous attendent sous la conduite du dieu des armées ! Vous délivrerez l'Europe et l'Asie ; vous sauverez la cité de Jésus-Christ, cette Jérusalem que s'était choisie le Seigneur, et d'où la loi nous est venue. »

Le pontife terminait à peine son discours, qu'un nombre prodigieux d'assistans s'empressèrent de prendre la croix. Le premier qui se présenta fut Adhémar de Monteil, évêque du Puy. Le pape le nomma son légat et le chargea de la direction de la croisade. Voué à la profession des armes avant de se consacrer au service des autels, Adhémar conservait dans un âge avancé le feu de la première jeunesse. Les soins de l'épiscopat et la pratique des vertus paisibles n'avaient point affaibli dans ce généreux vieillard l'ardeur guerrière qu'il avait jadis signalée dans les combats. Sa

haute taille, ses cheveux blancs, ses manières nobles et polies, la dignité de ses mœurs et la sainteté de son ministère lui conciliaient l'amour et le respect des peuples. Un homme de ce caractère parut nécessaire pour contenir dans le devoir la foule indisciplinée des croisés, que l'enthousiasme, le goût de la nouveauté, et je ne sais quel penchant pour les expéditions lointaines faisaient accourir de toutes parts pour se ranger sous les drapeaux de la croisade.

Le comte de Toulouse qui n'avait pu assister au concile de Clermont, mais qui y avait été représenté par ses ambassadeurs, n'entendit pas sans émotion les récits qui lui parvinrent touchant cette mémorable assemblée. Les croisés descendaient des montagnes d'Auvergne, et se répandant dans les campagnes du Languedoc, allaient annoncer aux barons et aux châtelains les résolutions du concile. Des fenêtres de son palais, le comte de Toulouse les voyait agitant leurs armes et faisant briller au loin la croix rouge qu'ils portaient cousue sur leurs épaules. A la vue des croisés, Raymond sentit se ranimer son ardeur guerrière. Il tressaille en songeant que le ciel réserve à ses vieux ans des exploits encore plus éclatans que ceux qui illustrèrent ses armes dans les

champs de la Castille et de l'Aragon. Les rivages lointains de la Palestine s'offrent alors à son imagination avec des charmes inconnus; la terre des miracles et des prodiges lui paraît le seul théâtre digne d'un héros chrétien; c'est là, qu'il brûle de combattre et de mourir. Illustre par des exploits qui le placèrent au premier rang des grands capitaines de la guerre sainte, nous le verrons se signaler sous les murs de Nicée, d'Antioche, de Jérusalem, dans les champs d'Ascalon, et fidèle au vœu qu'il avait fait sous le ciel de la France et dans le palais de ses pères, finir dans la Palestine des jours consacrés à la défense du tombeau de Jésus-Christ.

Le premier, qui dans l'Occident avait fait retentir le cri de guerre, l'ermite Pierre était déjà parti des rives de la Moselle, à la tête d'une armée qui croyait voir un envoyé du ciel, dans un homme qui réunissait l'audace du soldat à l'humilité du cénobite. Mais conduite par cet ardent solitaire, cette armée indisciplinée et qui, suivant les expressions d'un historien, *allait à la conquête de l'Orient en demandant l'aumône*, se vit assaillir dans sa marche par les nations dont elle traversait le territoire. Les Hongrois et les Bulgares, peuples guerriers et sauvages, attaquèrent et

taillèrent en pièces ces misérables bandes de pélerins armés, qui marchaient en désordre sous un chef inexpérimenté, plus propre à méditer dans le cloître, qu'à commander à des soldats.

Dès que les désastres éprouvés par les premiers croisés furent connus en Europe, les rois et les princes de l'Occident firent un appel à tous les peuples chrétiens. Des armées plus formidables et sur-tout plus régulières s'organisèrent sous le commandement des capitaines les plus renommés. Godefroi de Bouïllon, duc de la basse Lorraine, rassembla sur les bords du Rhin quatre-vingts mille fantassins et dix mille cavaliers. Accompagné de ses deux frères, Eustache, comte de Boulogne, et Baudouin, si célèbre dans la guerre sainte, Godefroi marcha vers Constantinople, en traversant l'Allemagne. Robert, duc de Normandie, fils de Guillaume le conquérant, parut renoncer aux voluptés dans lesquelles il était plongé pour prendre part à cette périlleuse expédition. Son goût pour les plaisirs lui avait fait perdre le royaume d'Angleterre, que lui avait enlevé son frère puiné, et le désir de se croiser lui fit engager la Normandie pour subvenir aux frais de son armement. Ardent, voluptueux, franc, sincère, capable de tous les excès,

Robert pouvait égaler les plus intrépides guerriers par sa valeur, les plus généreux par ses libéralités, et surpasser les plus déréglés par la fougue de ses débordemens. L'armée admirait un caractère plus héroïque que le sien, dans Robert, comte de Flandre, que ses rivaux surnommèrent *la Lance et l'Épée des chrétiens*; elle éprouvait une plus vive affection pour Etienne, comte de Blois, dont les lettres avaient poli les mœurs sans énerver le courage, et qui par l'étendue de ses domaines et le nombre de ses vassaux, pouvait rivaliser de puissance avec les plus grands seigneurs de son temps. Mais tous les regards s'arrêtaient avec complaisance sur un jeune héros, que sa haute naissance, sa bonne mine, un extérieur plein de grâce et de noblesse, distinguaient moins que l'héroïsme qu'il faisait éclater dans toutes ses actions; c'était Hugues-le-Grand, frère de Philippe, roi de France, moins glorieux de sa naissance que de l'honneur de commander à des chevaliers Français. Ce prince marchait environné de toute la fleur de la noblesse du royaume.

Le comte de Toulouse, dont la renommée vantait le courage et la piété, était par son âge, par son caractère, par son expérience, par sa réputation, comme le nestor de cette

troupe de héros. Paré de l'éclat de la victoire, couvert des lauriers cueillis avec le Cid dans leurs expéditions contre les Maures d'Espagne, Raymond se montra dans le camp des croisés disposé à conserver la supériorité que lui donnaient ses vieux services et ses cheveux blancs. Fier avec ses égaux, mais affable avec les soldats (1), frugal, laborieux, sévère pour lui-même, rigide observateur de la foi promise, jaloux de son autorité et plein de l'orgueil du commandement, il égala ses rivaux par son courage, par le nombre et la grandeur de ses exploits, et les surpassa par son dévouement et sa générosité.

Suivi de presque toute la noblesse des provinces méridionales de la France, Raymond 1096.
vit ranger sous ses enseignes, Roger, comte de Foix; Guillaume, seigneur de Montpellier; Pierre-Raymond d'Hautpoul; le comte de Polignac; Eléazar de Castries; Guillaume de Sabran; Raymond de l'Ille; les comtes de Forez et de Clermont; Gaston, vicomte de Béarn; Raymond, vicomte de Turenne, et une foule de barons et de chevaliers. Avec

(1) L'historien de Tancrède, dit, en parlant de Raymond, qu'il était *agneau avec les humbles, et lion avec les superbes.*

cette noblesse guerrière, marchaient sous les mêmes drapeaux des hommes consacrés à la vie monastique, ou chargés des soins du sacerdoce et de l'épiscopat. Cent mille hommes, sortis de la Gascogne, du Languedoc, de la Provence, de l'Auvergne et du Limousin, composaient l'armée du comte de Toulouse. Des femmes, des enfans et des vieillards, suivaient la troupe des combattans. A côté du baron conduisant ses vassaux, on voyait le pélerin, armé de son bourdon et paré de son chapelet, qui cheminait lentement en récitant la prière du croisé. « Les moines désertaient les cloîtres dans lesquels ils avaient fait serment de mourir, et se croyaient entraînés par une inspiration divine; les ermites et les solitaires sortaient des forêts et des déserts, et venaient se mêler à la foule des croisés. Ce qu'on aura peine à croire, les voleurs, les brigands quittaient leurs retraites inconnues, venaient confesser leurs forfaits, et promettaient, en recevant la croix, d'aller les expier en Palestine.

» L'Europe ne semblait plus qu'une terre d'exil, que tout le monde s'empressait de quitter, les artisans, les marchands, les laboureurs, abandonnaient la profession qui les faisait subsister; les barons et les seigneurs

renonçaient aux domaines de leurs pères. Les terres, les villes, les châteaux, pour lesquels on s'était fait la guerre, perdirent tout à coup leur prix aux yeux de leurs possesseurs, et furent donnés pour des sommes modiques à ceux que la grâce de Dieu n'avait point touchés, et qui n'étaient point appelés au bonheur de visiter les saints lieux et de conquérir l'Orient. Le plus grand nombre de ces pélerins allait à pied; quelques cavaliers paraissaient au milieu de la multitude; plusieurs voyageaient montés sur des chars, d'autres côtoyaient le rivage dans des barques; ils étaient vêtus diversement; armés de lances, d'épées, de javelots, de massues de fer. Près des villes, près des forteresses, dans les plaines, sur les montagnes, s'élevaient des tentes et des pavillons; partout se déployait un appareil de guerre et de fête. Ici on entendait le bruit des armes et le son des trompettes; plus loin on chantait des psaumes et des cantiques. Depuis le Tibre jusqu'à l'Océan, et depuis le Rhin jusqu'aux Pyrenées on ne voyait que des troupes d'hommes, revêtus de la croix, qui juraient d'exterminer les Sarrasins, et qui d'avance chantaient leurs conquêtes. De toutes parts se faisait entendre le cri de guerre des

croisés, *Dieu le veut, Dieu le veut* (1) ! »

Cette armée ainsi composée, après avoir passé le Rhône à Lyon, les Alpes, la Lombardie et le Frioul, s'avança vers Constantinople en suivant les côtes de l'Adriatique (2).

L'empire d'Orient était alors dans sa décadence; démembré par les Turcs et les Bulgares, il avait perdu les vastes provinces qu'il avait autrefois possédées dans l'Asie mineure; mais il s'étendait dans toute la Grèce, la Macédoine, la Thessalie, la Thrace, l'Illyrie, l'Epire, et avait même encore l'île de Candie. Les fréquentes révolutions du palais ensanglantaient le trône, et éteignaient dans le cœur des citoyens tout sentiment de respect pour leurs empereurs; cependant Constantinople était encore la première ville du monde. Spirituels et frivoles, ses habitans réunissaient à l'amour des lettres, le goût des disputes oiseuses dont ils avaient hérité des Grecs leurs ancêtres. Passionnés pour les arts et plongés dans les délices, ils considéraient les peuples

---

(1) Histoire des croisades, par M.r Michaud, tom. 1, pag. 109.

(2) Raymond d'Agiles, chapelain du comte de Toulouse, et qui l'accompagna dans son expédition, a écrit la rélation de cette croisade.

de l'Occident, et les Romains eux-mêmes, dont ils avaient long-temps subi les lois, comme des barbares; semblable à Athènes dans ses beaux jours, leur capitale était encore le centre de la politesse et du bon goût, et tandis que l'Occident possédait à peine quelques manuscrits que les moines étaient parvenus à conserver par des travaux incroyables, la bibliothèque de Constantinople pouvait rivaliser avec la célèbre bibliothèque d'Alexandrie, incendiée par le farouche Omar. Les chef-d'œuvres sortis des mains des Praxitèle et des Phidias, et qui immortalisèrent le beau siècle de Périclès, étaient encore debout dans les temples et sur les places publiques de Constantinople; mais le luxe et la mollesse avaient affaibli le courage de cette nation jadis si belliqueuse. Le besoin de se défendre contre les Turcs qui le pressaient du côté de l'Asie, entretenait encore chez ce peuple dégénéré quelques étincelles de son ancien patriotisme.

L'usurpateur qui avait enlevé l'empire à Nicéphore, Alexis Comnène, régnait sur le trône de Constantinople. Les dangers dont les Turcs le menaçaient lui avaient fait implorer les secours du pape, et ses ambassadeurs avaient paru dans le concile de Plaisance pour

engager les princes chrétiens à marcher au secours de l'empire d'Orient. Cependant à la vue de ces armées de croisés qui fondaient sur l'Asie et qui inondaient les campagnes de Constantinople, Alexis ne put se défendre d'un sentiment de crainte. Ces chefs des croisés, placés à la tête d'armées indisciplinées et dont plusieurs pouvaient être animés par des motifs d'ambition, lui parurent dangereux pour un empire mal affermi et sujet à de fréquentes révolutions. Ses frayeurs étaient d'autant plus fondées, qu'il avait aperçu parmi les princes chrétiens, le fils et l'héritier des projets de ce Robert Guiscard, qui après avoir conquis la Pouïlle, la Calabre, et la plus grande partie de ce qui forme aujourd'hui le royaume de Naples, avait long-temps aspiré à soumettre à sa domination l'empire d'Orient. Ambitieux comme son père, Bohémond, prince de Tarente, nourrissait au fond de son cœur l'espoir de réaliser ses desseins. Aussi à l'approche des premiers croisés qui descendirent en Italie pour s'embarquer sur le golfe de Tarente, le vit-on abandonner précipitamment le siége d'Amalfi (1), pour se joindre à eux; il était accompagné de son neveu Tan-

(1) Le P. Maimbourg, histoire des croisades, liv. 1.

crède, un des plus brillans et des plus héroïques guerriers de cette expédition, et dont le Tasse a immortalisé les exploits dans la Jérusalem délivrée. Le comte de Toulouse fut le dernier qui arriva devant la capitale de l'empire Grec. L'empereur voulut s'assurer par un hommage des intentions des Princes dont les armées campaient dans ses états. La fierté de nos guerriers leur avait d'abord fait rejeter avec mépris les propositions d'Alexis; mais ce prince adroit avait su emmener les plus superbes à faire l'hommage qu'il désirait. Tancrède seul était resté infléxible. Aussi fier que Tancrède, le comte de Toulouse refusa de prêter le serment qu'on exigeait; il répondit à l'empereur qu'il n'avait pas quitté le palais et les états de ses pères, pour aller chercher un maître en Orient; que si toutefois il voulait joindre ses forces à celles des croisés, et se mettre à la tête des armées chrétiennes, il lui obéirait, comme à son général.

L'artificieux Alexis, irrité du refus du comte de Toulouse, et désespérant de changer les résolutions de ce génie altier, sut opposer tant d'obstacles au départ de son armée, qu'il contraignit enfin l'infléxible Raymond à prêter le serment qu'il avait refusé; mais Raymond mit tant de restrictions dans l'hom-

mage qu'on lui arrachait, que son orgueil put encore se flatter de n'avoir pas fléchi devant le monarque, dont la politique adroite et le faste Asiatique contrastaient d'une manière si frappante, avec la franchise altière et la sauvage rudesse des guerriers de l'Occident.

Libre enfin de poursuivre sa marche, le comte de Toulouse fit passer le détroit à son armée et alla rejoindre les princes chrétiens qui étaient déjà campés dans les plaines de l'Asie mineure. Habitées par des peuples belliqueux, ces belles provinces, si célèbres dans l'antiquité, présentaient pour leur défense des montagnes inaccessibles, et des villes qui par l'étendue de leur enceinte et la force de leurs remparts, pouvaient arrêter les armées les plus formidables. Les Turcs Seljoucides régnaient sur la plus grande partie de ces contrées. Leur domination s'étendait depuis le Bosphore jusqu'à l'Euphrate. Non loin du détroit la ville de Nicée s'élevait, presqu'en face de Constantinople, et du haut de ses tours les fiers Seljoucides semblaient menacer l'empire Grec, dont la conquête devait un jour être le prix de leur valeur.

16 Mai 1097. Le 16 du mois de mai, le comte de Toulouse arriva sous les murs de Nicée, accompagné

pagné d'Adhémar de Monteil, évêque du Puy, qui partagea constamment les dangers des soldats et qui fut le fidèle compagnon du comte de Toulouse durant le cours de cette guerre. Nicée, capitale de la Bithynie, était célèbre par plusieurs conciles qui y furent tenus dans les premiers siècles de l'église. A l'époque de l'invasion des chrétiens, elle était encore une des villes les plus considérables de l'Asie. Elle était défendue par une double enceinte de murailles extrêmement épaisses et flanquées de hautes tours. S'il faut en croire les historiens, six cents mille fantassins et cent mille cavaliers composaient l'armée chrétienne, dans laquelle on comptait dix-neuf nations différentes de mœurs et de langage. Tancrède et Bohëmond, prince de Tarente, se placèrent au nord; Godefroi de Bouïllon, Baudouïn son frère, et Hugues-le-Grand occupèrent la partie orientale; le comte de Toulouse fut chargé de l'attaque du midi. Le lac Ascanius qui s'étendait dans toute la partie occidentale de la ville empêchait de l'investir de ce côté.

Le comte de Toulouse avait à peine disposé ses troupes autour de l'enceinte méridionale, qu'il eut à soutenir le choc de l'armée de Kilidge-Arslan, fils du sultan Soliman, dont le nom qui signifie épée de lion, désigne la

haute idée que les Sarrasins avaient de sa valeur. L'armée de Kilidge-Arslan descendit des montagnes pour combattre l'armée du comte de Toulouse dans la plaine de Nicée. Réuni à Godefroi de Bouillon, à Tancrède, au duc de Normandie, Raymond sortit vainqueur des deux sanglantes batailles que les Turcs livrèrent aux chrétiens. Dirigeant alors tous ses efforts contre la ville assiégée, le comte de Toulouse fit avancer les machines formidables qui devaient abattre les remparts. Le bélier frappait à coups redoublés les murailles ébranlées sous ses coups; les balistes lançaient au loin dans l'enceinte de la ville des poutres et des matières enflammées; minée par les soldats de Raymond, une des plus fortes tours s'écroula au milieu de la nuit, et le bruit de sa chute porta l'épouvante parmi les assiégés, qui ouvrirent leurs portes à l'armée des croisés.

Après la prise de Nicée l'armée chrétienne s'avança vers la Syrie, à travers les montagnes de l'Asie mineure. Le terrible Kilidge-Arslan qui n'a pu défendre la capitale de son empire, et qui a vu ses femmes et ses trésors tomber aux mains des chrétiens, brûle de venger dans leur sang la honte de sa défaite. Il prend sa marche à travers des plaines incultes et déser-

tes; il franchit des défilés inconnus aux européens et atteint l'armée chrétienne dans les champs de Dorylée. Le premier juillet à la pointe du jour des nuages de poussière annonçaient déjà l'approche des Sarrasins. Le bruit des chars et les cris des combattans, se faisaient entendre dans le camp des croisés. Le prince de Tarente, à qui les chefs avaient confié l'honneur du commandement, parcourut les rangs, fixa l'ordre de la bataille et se prépara à porter les premiers coups. Tandis que Tancrède, le duc de Normandie, le comte de Chartres couraient aux postes qui leur étaient assignés, les Sarrasins se précipitent dans le camp en poussant des hurlemens affreux; ils attaquent les chrétiens avec tant d'impétuosité que tout ordre de bataille devient inutile. Une terreur panique s'empare des croisés; leurs bataillons se dispersent, le désordre s'accroît à chaque instant; la voix des chefs, celle de Tancrède lui-même n'est plus entendue. Le découragement était extrême, lorsqu'un rayon d'espérance vint ranimer tout à coup les courages abattus. On venait d'entendre le bruit des trompettes et des clairons, qui retentissait dans les montagnes voisines et annonçait l'approche du comte de Toulouse, qui commandait l'arrière

garde de l'armée des croisés. A la vue des légions chrétiennes conduites par Raymond et par Adhémar de Monteil le combat recommence. Un nouvel ordre de bataille se développe sous le commandement du vieux Raymond. Placé au centre avec ses Gascons et ses Provençaux, le comte de Toulouse a choisi ce poste afin de porter les plus terribles coups. Les Sarrasins sont ébranlés dès le premier choc; Raymond les enfonce de toutes parts, pendant que Tancrède, Godefroi, le duc de Normandie les attaquent sur leurs flancs. Enveloppés et accablés par une grêle de flèches, les Sarrasins ne résistent plus et le comte de Toulouse, à qui les croisés avaient été redevables de la prise de Nicée, eut encore la gloire de sauver l'armée chrétienne et de remporter une victoire éclatante, dans un jour qui semblait devoir être témoin d'un effroyable désastre.

L'épouvante que l'armée chrétienne répandait dans les campagnes de l'Asie mineure, était telle, que les Sarrasins n'osaient plus paraître devant les croisés; mais cette armée dont les exploits portaient la terreur jusques dans les provinces les plus reculées de l'Asie, se vit au moment de voir arrêter ses triomphes par un malheur que les croisés ressentirent vivement. Une scène touchante et

douloureuse porta la désolation dans le camp. Le comte de Toulouse fut subitement attaqué d'une maladie qui menaça de le précipiter dans le tombeau. Étendu sur la cendre, entouré de ses soldats consternés, Raymond récitait les prières des agonisans, lorsqu'un seigneur Saxon vint annoncer que Raymond ne mourrait point de cette maladie, et que les prières de St. Gilles, avaient obtenu pour lui *une trève avec la mort.* Un miracle, dit Guillaume de Tyr, s'opéra pour sauver la vie du héros qui devait être le libérateur du tombeau de Jésus-Christ. L'armée vit avec une joie inexprimable le rétablissement du comte de Toulouse; bientôt elle s'avança vers la Cilicie. La célèbre ville de Tarse s'offrait déjà aux regards des croisés. A la vue du Cydnus qui en baignait les murs, les chrétiens encore émus du danger que venait de courir le comte de Toulouse, durent se rappeler que dans ces mêmes lieux, Alexandre, retiré mourant des eaux du Cydnus, avait failli terminer dans les champs de la Cilicie une vie plus illustre, mais pas plus héroïque que celle du nestor de l'armée chrétienne.

Cependant les croisés s'avançaient vers la Syrie; ils aperçurent bientôt les chaînes du Mont Amanus, qui les séparaient encore des

villes d'Alep et d'Antioche. Cette dernière placée comme un boulevard à l'entrée de la Syrie, pouvait rivaliser avec les premières villes du monde. Long-temps elle avait porté le titre de reine de l'orient. Si on en excepte Rome et Constantinople, aucune ville dans l'Univers connu ne pouvait l'égaler par le nombre de ses habitans, par la force et l'étendue de ses remparts. Célèbre dans l'antiquité payenne, elle était chère aux chrétiens pour avoir été le théâtre des premiers sacrifices, qu'offrirent dans ses murs, les saints et les martyrs de l'église primitive. L'art et la nature l'avaient également fortifiée. L'armée chrétienne, ainsi que le rapporte Raymond d'Agiles, était alors diminuée de plus de moitié, par les siéges, les combats, les maladies et par les garnisons qu'on avait été obligé de laisser
1097. dans les places conquises. Le 21 octobre les croisés arrivèrent sous les murs d'Antioche. Bohémond et Tancrède prirent leur poste vers l'orient; à leur droite le duc de Normandie, le comte de Flandre et le comte de Vermandois campèrent vers le septentrion; Godefroi de Bouillon, l'évêque du Puy et le comte de Toulouse étaient placés à l'occident; on laissa à découvert la partie méridionale, défendue par la montagne de l'Oronte.

Le signal fut bientôt donné pour un assaut général ; mais tous les efforts des croisés devinrent inutiles. Il fallut investir la place et empêcher toute arrivée de secours étranger. D'épouvantables calamités assaillirent les croisés. Un hyver rigoureux, des pluies continuelles, des maladies contagieuses, portèrent le ravage dans l'armée. S'il faut en croire Guillaume de Tyr, le camp n'offrit bientôt qu'un vaste hôpital. On manqua de temps et d'espace pour enterrer les morts. Un dégoût de la vie et un découragement total s'emparèrent des chrétiens. Les guerriers les plus intrépides, ces héros dont le courage avait affronté tant de périls, vaincus par la souffrance et par l'aspect de la misère, désertèrent les drapeaux de Jésus-Christ. L'ardent prédicateur de la croisade, l'ermite Pierre lui-même, dont l'éloquence avait soulevé tous les peuples de l'Europe, ne craignit point la honte attachée à une lâche désertion. Ramené dans le camp par Tancrède et par quelques soldats qui l'avaient poursuivi dans sa fuite, il eut à essuyer l'indignation de tous ceux qui s'étaient armés à sa voix et qui lui reprochaient les malheurs de tant de milliers de chrétiens, victimes de son fatal enthousiasme. L'armée était perdue, sans la généreuse résolution de quelques âmes fortes, dont le cou-

rage fut encore plus grand que les dangers qui menaçaient les croisés. Des prodiges de bravoure sauvèrent les soldats de Jésus-Christ. A la vue des dangers communs une vive émulation enflamma l'honneur des chefs et le courage des soldats. Le comte de Toulouse fut le premier à donner l'exemple de ce généreux dévouement. Secondé de Pierre de Castillon, de Raymond de Turenne, de Guillaume de Montpellier, de Pierre-Raymond d'Hautpoul, de Gouffier de Lastours (1), de Guillaume de Sabran, il resserra la garnison de plus près et livra de continuels assauts aux murs d'Antioche et des combats non moins sanglants aux armées qui s'avançaient de temps à autres pour faire lever le siége.

Le siége d'Antioche durait depuis sept mois et les croisés perdaient tout espoir de s'emparer de la ville, lorsque Bohëmond parvint à
3 Juin 1098. s'en rendre maître au moyen d'une intelligence qu'il entretenait avec plusieurs des chefs qui commandaient dans la place.

Ce facile triomphe, sans rien ajouter à la gloire de l'armée chrétienne faillit causer sa ruine. Les croisés furent bientôt assiégés à leur tour dans la ville d'Antioche et entourés

(1) D'autres l'appellent Gouffier de Latour.

d'une armée innombrable de Sarrasins, ils se virent exposés à toutes les horreurs de la famine. On rapporte que le comte de Flandre demandait l'aumône dans les rues d'Antioche. Dans cette cruelle extrémité on eut recours à une ruse innocente pour ranimer le courage des soldats et pour les faire sortir de la position désespérée où l'on se trouvait. On publia qu'on avait découvert (1) dans l'église St. Pierre d'Antioche, la lance qui avait percé le côté de Jésus-Christ. Le comte de Toulouse fut choisi pour être le gardien de ce dépôt sacré. Raymond d'Agiles, son chapelin, qui a écrit l'histoire de cette première croisade et qui rapporte tous les détails relatifs à l'invention de la lance avec une candeur et une naïveté, qui feraient croire qu'il n'était pas dans le secret des chefs, parut à la tête de l'armée, portant dans ses mains la lance miraculeuse. A la vue de cette arme sacrée, les soldats firent éclater le plus vif enthousiasme et si l'histoire ne peut se dispenser d'accuser d'imposture ceux qui eurent recours à cette supercherie, elle est obligée de convenir que cette imposture sauva l'armée.

Peu de jours après, l'armée se rangea en 28 Juin.

---

(1) Raymond d'Agiles, pag. 150 et suiv., et Guill. de Tyr, liv. 6, c. 14.

bataille sous les murs d'Antioche et se disposa au combat. Les Sarrasins, descendus des montagnes voisines, s'avancèrent en poussant de grands cris, auxquels les croisés répondaient par leurs cris de guerre : *Dieu le veut, Dieu le veut !* Le comte de Toulouse malade dans Antioche et que la douleur retenait dans son lit, entendait les cris des combattans, sans pouvoir se mêler dans le combat; il fut remplacé dans cette mémorable journée, par l'évêque du Puy, qui, à la tête des Gascons et des Provençaux et secondé par Gaston de Béarn, le comte de Die, Raimbaud d'Orange, Guillaume de Montpellier, Amenjeu d'Albret, Raymond Pelet et Gérard de Roussillon, chargea les Sarrasins avec une ardeur incroyable, les enfonça, les mit en fuite et s'empara de leur camp. Deux jours après, les croisés eurent à déplorer la perte de ce valeureux chef, que la mort avait respecté dans les combats et qui succomba dans Antioche victime d'une maladie contagieuse. Le comte de Toulouse perdit en lui un de ses plus fidèles compagnons, et l'armée honora par de touchantes funérailles les restes de cet intrépide vieillard, dont le nom sera à jamais inséparable du nom des héros qui s'immortalisèrent dans la guerre sainte.

La victoire d'Antioche venait de couronner les efforts des croisés ; mais vainqueurs de leurs ennemis, les chrétiens se livrèrent aux dissentions intestines qui troublèrent tout le camp. Leurs chefs sur-tout, s'abandonnèrent à ces funestes divisions, que le plus grand poéte de l'antiquité nous représente agitant le camp des Grecs sous les remparts de Troie. Le comte de Toulouse et le prince de Tarente se choquèrent avec toute l'ardeur de deux âmes altières. Le premier avait fait arborer son étendard sur la forteresse d'Antioche; Bohëmond se crut offensé par les prétentions de son rival. Les deux chefs coururent aux armes, l'un pour se maintenir dans la possession de la forteresse, l'autre pour l'enlever à son ennemi. Ces déplorables querelles en affaiblissant de plus en plus les forces des croisés, les éloignaient du but qu'ils s'étaient proposés. Ils étaient depuis un an dans Antioche et la conquête de Jérusalem était encore différée par suite des inimitiés qui armaient les princes chrétiens les uns contre les autres. Pour éloigner de ses yeux le spectacle de tant de déplorables divisions, le comte de Toulouse entreprit le siége de Maarah, ville forte, située entre Hamath et Alep, et où le duc de Normandie, le comte de Flandre, Tan-

crède et Godefroi de Bouillon, s'empressèrent de le joindre. Pendant long-temps les croisés éprouvèrent devant Maarah les mêmes calamités qu'ils avaient eu à essuyer dans Antioche. La détresse devint si grande dans l'armée chrétienne, que suivant quelques historiens (1) les soldats furent forcés de se nourrir de cadavres humains. Mais ces soldats exténués par la faim et sur lesquels les assiégés faisaient pleuvoir de la poix bouillante, des matières enflammées, de la chaux vive, et jusqu'à des ruches remplies d'abeilles, frappèrent leurs ennemis de tant d'épouvante et s'armèrent d'un si grand courage, que les remparts de la ville tombèrent enfin sous leurs coups. L'honneur en fut dû en grande partie au zèle et à l'intrépidité de Guillaume V, seigneur de Montpellier, qui battit les murailles avec ses formidables machines. Ces machines étaient des tours roulantes composées de trois étages; le premier était destiné aux ouvriers qui en dirigeaient les mouvemens;

---

(1) Mirabile dictu et auribus horrendum, quod nefas est dicere, nefas facere. Nam christiani non solum Turcos vel Sarracenos occisos, verum etiam canes arreptos et igni coctos comedere non abhorruerunt pro inopiâ, quam audistis.

Albert d'Aix, liv. v, chap. 29.

le second et le troisième aux guerriers qui devaient livrer l'assaut. Un pont levis, placé au sommet de ces tours roulantes et qu'on pouvait abattre sur les remparts, donnait aux assiégeans la facilité de se jetter dans la place, pendant que les béliers ébranlaient les murailles. Gouffier de Lastours, d'une ancienne noblesse du Limousin, parut le premier sur la brèche agitant dans ses mains l'étendard des croisés. Son exemple acheva d'entraîner ceux de ses compagnons qui avaient d'abord hésité à le suivre et les croisés purent bientôt arborer leurs bannières sur les murs de la ville conquise. 11 Décemb. 1098.

Terribles à leurs ennemis tant que durait le combat, les chrétiens devenaient pour eux-mêmes des ennemis non moins terribles dès que le combat avait cessé. Les mêmes discordes qui s'étaient élevées parmi les chefs de la croisade après la victoire d'Antioche, éclatèrent de nouveau après la prise de Maarah. Le comte de Toulouse et le prince de Tarente se disputèrent la possession d'une ville qu'ils venaient de ruiner de fond en comble, après avoir égorgé ou réduit en servitude ses malheureux habitans. On aurait lieu de s'étonner que le comte de Toulouse, qui en abandonnant ses états pour aller affranchir le Saint Sépulcre, avait

fait un si grand sacrifice, eût voulu manifester une tardive ambition, si l'on ne savait que l'ardente rivalité qui existait entre le prince de Tarente et lui, était la seule cause de leurs funestes querelles. Raymond, qui de tous les princes de l'Occident qui s'étaient enrôlés pour la croisade, était celui qui pouvait le plus justement prétendre à la première place par son âge, ses anciens exploits, le nombre de ses vassaux et l'élite de la première noblesse qui servait sous ses ordres, Raymond n'avait pas vu sans un secret dépit, l'ambitieux Bohëmond, s'arroger la principauté d'Antioche. La fierté de Raymond ne pouvait souffrir que le fils de ces aventuriers Normands, qui avaient conquis la Pouïlle, mais qui n'eussent peut-être obtenu qu'un rang fort médiocre à la cour des comtes de Toulouse, ses ancêtres, eût la prétention de traiter d'égal à égal, avec le chef d'une des premières maisons souveraines de l'Europe, et qui à lui seul avait emmené cent mille combattans sous les drapeaux de la croisade. Les deux rivaux troublèrent toute l'armée par leurs interminables discordes; cependant le comte de Toulouse, vaincu par les représentations des seigneurs et des évêques, sacrifia ses prétentions à l'intérêt commun. Imposant silence aux intérêts privés et aux

passions jalouses qui avaient déjà fait tant de ravages dans l'armée, ce guerrier si fier et dont la colère était si terrible, sortit à la lueur des flammes qui incendiaient la ville conquise et se disposa à accomplir le grand pélerinage qui devait faire le malheur et la gloire de sa vie. Il sortit de Maarah nu-pieds, versant des larmes de repentir et par une de ces étonnantes contradictions qui confondent l'observateur qui étudie le cœur humain, à peine eut-il parcouru quelques milles, qu'oubliant les sentimens d'humilité qu'il venait de faire éclater en présence de ses compagnons d'armes, il courut mettre le siége devant Archas, vieux château situé sur une colline à deux lieues de Tripoli, dans l'espérance de le soumettre à sa domination; il s'opiniâtra à laisser consumer son armée en pure perte devant cette forteresse, jusqu'à ce que les cris de ses soldats, le contraignirent enfin à marcher sur Jérusalem.

Après trois jours d'une marche dangereuse à travers des défilés où elle pouvait être facilement arrêtée et assaillie par un petit nombre de combattans, l'armée descendit dans la plaine de Bérite et alla camper sous les murs de Ptolémaïs, aujourd'hui St. Jean-d'Acre; puis laissant à main droite la mer et les villes

d'Antipatride et de Joppé, elle courut s'emparer d'Arimathie, appelée aussi Ramla, patrie du prophète Samuel; elle entra dans Emmaüs, ville considérable du temps des Machabées, mais qui n'était plus alors qu'une bourgade, connue sous le nom de Nicopolis, située à soixante stades, ou deux lieues et demie environ de Jérusalem.

10 Juin 1099. Ce fut des hauteurs d'Emmaüs que les croisés découvrirent, pour la première fois, les tours et les murailles de la ville Sainte. Qui saurait exprimer tout ce que ressentirent ces chrétiens à la vue de Jérusalem (1)! Ces

(1) Je conçois maintenant, dit M.r de Chateaubriand, ce que les historiens et les voyageurs rapportent de la surprise des croisés et des pélerins, à la première vue de Jérusalem. Je puis assurer, que quiconque a eu comme moi la patience de lire à peu près deux cents relations modernes de la Terre Sainte, les compilations rabbiniques, et les passages des anciens sur la Judée, ne connaît rien du tout encore. Je restai les yeux fixés sur Jérusalem, mesurant la hauteur de ses murs, recevant à la fois tous les souvenirs de l'histoire, depuis Abraham jusqu'à Godefroi de Bouillon, pensant au monde entier, changé par la mission du fils de l'homme, et cherchant vainement ce temple, dont *il ne reste pas pierre sur pierre*. Quand je vivrais mille ans, jamais je n'oublierai ce désert qui semble respirer encore la grandeur de Jéhova et les épouvantemens de la mort.

Itinér. de Paris à Jérusal., tom. 2, pag. 135 de la 3.me édition.

hommes,

hommes, venus de cent climats divers et qui parlaient des langues si différentes, confondant les diverses expressions de la commune joie dans un cri énergique et simultané, ne pouvaient se lasser de répéter Jérusalem! Jérusalem! En contemplant la cité Sainte, ils oubliaient trois années de fatigues, de privations et de souffrances; d'affreuses misères, des désastres inouis avaient cruellement éprouvé ces soldats de Jésus-Christ, et à l'aspect de quelques vieilles ruines amoncelées, à l'aspect de cette terre nue, encore frappée des malédictions célestes; à l'aspect de ces plages arides, de ces villes désolées, de ce ciel brûlant et inhospitalier, les croisés oubliaient les douceurs de la patrie, la joie innocente de leurs familles, et toutes les riantes images, que le souvenir de la terre natale, apporte en foule à l'homme qui souffre en de lointains climats!

« La vue de la Sainte cité, dit Guillaume de Tyr (1), pour laquelle ils avaient supporté tant de fatigues les fit plorer à chaudes larmes, et tomber à deux genoux en terre, la baisant et adorant, en glorifiant le bon Dieu de sa bonté, et le remerciant humblement d'avoir

(1) Traduct. de Guill. de Tyr, liv. VII, chap. 25.

exaucé les vœux de son peuple, et l'emmener aux lieux tant désirés...... La plus grande part de ceux de cheval, mirent pied à terre, et se déchaussèrent, pour, en l'honneur de celui, qui pour leur rédemption y avait marché aller jusques-là pieds nus, et en cette fervente dévotion marchant plus roides qu'ils ne souloient furent tous esbahis qu'ils se trouvèrent devant la ville ».

Jérusalem, tant célébrée par les prophètes et qui vit tous les peuples conquérans passer sur ses ruines, Jérusalem, prise et saccagée successivement par les rois d'Egypte, par ceux d'Israël, de Babylone, par les Romains, par les Perses, par les Arabes, n'offrait plus dans son intérieur que l'image d'une ville ruinée; elle formait, comme elle forme encore aujourd'hui, un carré plus long que large, d'une lieue de circuit, et ses murs présentaient quatre faces aux quatre vents. Depuis plus de vingt ans elle était au pouvoir des Fatimites, peuples sortis des sables de Cyrène, lorsque les Egyptiens la leur enlevèrent pendant que les croisés préludaient à sa conquête par la victoire d'Antioche. A l'approche de l'armée chrétienne, le lieutenant du calife, Iftikhâr-Eddaulah, se hâta de la fortifier; il en fit réparer les tours et les murailles, et

y fit apporter en diligence toutes les provisions nécessaires, tandis qu'il faisait ravager les plaines voisines, brûler les villages, combler ou empoisonner les citernes, espérant que la soif et la famine détruiraient les chrétiens avant qu'ils fussent en état de former le siége.

Des six cents mille hommes que l'Europe avait vu s'enrôler sous les drapeaux de la croisade, il ne restait guère, lorsque l'armée chrétienne parut sous les murs de Jérusalem, que vingt mille fantassins, et quinze cents cavaliers en état de combattre. Tout le reste avait péri, soit de maladie, soit dans les combats, ou ne se composait que de femmes, d'enfans et de vieillards. Un grand nombre de croisés, rebutés par les fatigues de la guerre et par les maux qu'ils avaient eu à souffrir, étaient revenus dans leur patrie; d'autres formaient les garnisons qu'on avait laissées dans les villes conquises, de sorte que l'armée qui allait faire le siége de Jérusalem était beaucoup moins forte que l'armée Egyptienne qui défendait la ville, et que les historiens élèvent à quarante mille hommes de garnison, sans compter vingt mille habitans auxquels on avait fait prendre les armes.

Avec une armée ainsi réduite, il était im-

possible d'investir entièrement la place; heureusement Jérusalem se trouvait défendue à l'orient par la profonde vallée de Josaphat, et au midi, par la montagne de Sion. Le duc de Normandie, le comte de Flandre, Tancrède, campèrent vers le septentrion, depuis la porte d'Hérode jusqu'à la porte de Cédar ou de St. Etienne. Près des Flamands, des Normands, des Italiens, se placèrent les Anglais, commandés par Edgar-Adeling, et les Bretons conduits par leur duc Alain Fergent, le sire de Château-Giron, et le vicomte de Dinan. Godefroi, Eustache son frère, Baudouïn du Bourg, établirent leurs quartiers entre l'occident et le nord, autour de l'enceinte du Calvaire, depuis la porte de Damas jusqu'à la porte de Jaffa. Le comte de Toulouse plaça son camp, à la droite de Godefroi, entre le midi et l'occident; il avait près de lui Raimbaud d'Orange, Guillaume de Montpellier, Gaston de Béarn, Isnard de Die, Raymond Pelet, Guillaume de Sabran, Raymond de Turenne. Ses troupes s'étendirent d'abord sur le penchant de Sion, et peu de jours après il fit dresser ses tentes sur les hauteurs de la montagne, au lieu même où Jésus-Christ avait célébré la pâque avec ses disciples. « Les tentes ainsi disposées, dit un historien témoin

oculaire (1), tandis que les troupes, fatiguées de la route, reposaient et construisaient les machines propres au combat, Raymond Pelet et Raymond de Turenne sortirent du camp avec plusieurs autres pour visiter les lieux voisins, dans la crainte que les ennemis ne vinssent les surprendre avant que les croisés fussent préparés. Ils rencontrèrent sur leur route trois cents Arabes; ils en tuèrent plusieurs, et leur prirent trente chevaux. Le second jour de la troisième semaine, 13 juin 1099, les Français attaquèrent Jérusalem; mais ils ne purent la prendre ce jour-là. Cependant leur travail ne fut pas infructueux; ils renversèrent l'avant-mur, et appliquèrent les échelles au mur principal. S'ils en avaient eu une assez grande quantité, ce premier effort eut été le dernier. Ceux qui montèrent sur les échelles combattirent long-temps l'ennemi à coups d'épée et de javelot. Beaucoup des nôtres succombèrent dans cet assaut; mais la perte fut plus considérable du côté des Sarrasins. La nuit mit fin à l'action et donna du repos aux deux partis. Toutefois l'inutilité de ce premier effort occasionna à notre armée un long travail et beaucoup de peine; car

(1) Robert, moine de Saint-Remy.

nos troupes demeurèrent sans pain pendant l'espace de dix jours, jusqu'à ce que nos vaisseaux furent arrivés au port de Jaffa. En outre, elles souffrirent excessivement de la soif; la fontaine de Siloë, qui est au pied de la montagne de Sion, pouvait à peine fournir de l'eau aux hommes, et l'on était obligé de mener boire les chevaux et les autres animaux à six milles du camp, et de les faire accompagner par une nombreuse escorte.

» Cependant la flotte arrivée de Jaffa procura des vivres aux assiégeants, mais ils ne souffrirent pas moins de la soif : elle fut si grande durant le siége, que les soldats creusaient la terre et pressaient les mottes humides contre leur bouche; ils léchaient aussi les pierres mouillées de rosée ; ils buvaient une eau fétide qui avait séjourné dans des peaux fraîches de buffles et de divers animaux; plusieurs s'abstenaient de manger, espérant tempérer la soif par la faim.

» Pendant ce temps-là, les généraux faisaient apporter de fort loin de grosses pièces de bois pour construire des machines et des tours. Lorsque ces tours furent achevées, Godefroi plaça la sienne (1) à l'orient de la ville; le

(1) On peut voir dans l'itinéraire de Paris à Jérusalem, tom. 3.me, pag. 1.re et suivantes, la disserta-

comte de Toulouse en établit une autre toute semblable au midi. Les dispositions ainsi faites, le cinquième jour de la semaine, les croisés jeûnèrent et distribuèrent des aumônes aux pauvres; le sixième jour, qui était le douzième de juillet, l'aurore se leva brillante; les guerriers d'élite montèrent dans les tours, et dressèrent les échelles contre les murs de Jérusalem.

---

tion de M.r de Chateaubriand, sur le siége de Jérusalem. C'est en parcourant les champs de bataille immortalisés par le Tasse, que l'illustre voyageur eut occasion de se convaincre de la scrupuleuse exactitude avec laquelle le poéte a décrit les lieux qui furent le théâtre des exploits des croisés. Les diverses circonstances du siége, dit M.r de Chateaubriand, sont presque toujours fidèlement rapportées dans le poëme; si dans les circonstances du premier assaut, le poéte a suivi son génie sans s'appuyer sur l'histoire, le dernier assaut, au 19.me chant, est absolument conforme à la vérité historique. Godefroi fit attaquer la ville par trois endroits. Le comte de Toulouse battit les murailles entre le couchant et le midi, en face du château de la ville, près de la porte de Jaffa. Godefroi força au nord la porte d'Ephraïm. Tancrède s'attacha à la tour angulaire, qui prit dans la suite le nom de la tour de Tancrède. Ainsi dans cet assaut, où le Tasse a déployé l'ardeur de son génie chevaleresque, tout est vrai, hors ce qui regarde Renaud, personnage entièrement imaginaire.

Les enfans illégitimes de la ville Sainte s'étonnèrent et frémirent, en se voyant assiégés par une si grande multitude. Mais comme ils étaient de tous côtés menacés de leur dernière heure, que la mort était suspendue sur leurs têtes, certains de succomber, ils ne songèrent plus qu'à vendre cher le reste de leur vie. Cependant Godefroi se montrait sur le haut de sa tour, non comme un fantassin, mais comme un archer. Le Seigneur dirigeait sa main dans le combat, et toutes les flèches qu'elle lançait perçaient l'ennemi de part en part. Auprès de ce guerrier étaient Baudouïn et Eustache, ses frères, de même que deux lions auprès d'un lion : ils recevaient les coups terribles des pierres et des dards, et les renvoyaient avec usure à l'ennemi.

» Tandis que l'on combattait ainsi sur les murs de la ville, on faisait une procession autour de ces mêmes murs, avec les croix, les reliques et les autels sacrés. L'avantage demeura incertain pendant une partie du jour; mais à l'heure où le Sauveur du monde
15 Juillet 1099. rendit l'esprit, un guerrier, nommé Létolde, qui combattait dans la tour de Godefroi, saute le premier sur les remparts de la ville : Guicher le suit, ce Guicher qui avait terrassé un lion; Godefroi s'élance le troisième, et tous

les autres chevaliers se précipitent sur les pas de leurs chefs; alors les arcs et les flèches sont abandonnés; on saisit l'épée. A cette vue les ennemis désertent les murailles, et se jettent en bas dans la ville; les soldats du Christ les poursuivent avec de grands cris.

» Le comte de Toulouse, qui de son côté faisait des efforts pour approcher ses machines de la ville, entendit ces clameurs. Pourquoi, dit-il à ses soldats, demeurons-nous ici? Les Français sont maîtres de Jérusalem; ils la font retentir de leurs voix et de leurs coups. Alors il s'avance promptement vers la porte qui est auprès du château de David; il appelle ceux qui étaient dans ce château, et les somme de se rendre. Aussitôt que l'Emir eut reconnu le comte de Toulouse, il lui ouvrit la porte, et se confia à la foi de ce vénérable guerrier.

» Mais Godefroi avec les Français s'efforçait de venger le sang chrétien, répandu dans l'enceinte de Jérusalem, et voulait punir les infidèles des railleries et des outrages qu'ils avaient fait souffrir aux pélerins. Jamais dans aucun combat il ne parut aussi terrible, pas même lorsqu'il combattit le géant sur le pont d'Antioche; Guicher et plusieurs milliers de guerriers choisis fendaient les Sarrasins depuis

la tête jusqu'à la ceinture, ou les coupaient par le milieu du corps. Nul de nos soldats ne se montrait timide; car personne ne résistait. Les ennemis ne cherchaient qu'à fuir; mais la fuite pour eux était impossible; en se précipitant en foule ils s'embarrassaient les uns les autres. Le petit nombre qui parvint à s'échapper, s'enferma dans le temple de Salomon, et s'y défendit assez long-temps. Comme le jour commençait à baisser, nos soldats envahirent le temple; pleins de fureur ils massacrèrent tous ceux qui s'y trouvèrent. Le carnage fut tel, que les cadavres mutilés étaient entraînés par les flots de sang jusques dans le parvis; les bras et les mains coupées flottaient sur ce sang et allaient s'unir à des corps auxquels ils n'avaient point appartenu ».

Mais bientôt un spectacle tout différent succède à ces scènes d'horreur; ces vainqueurs altérés de sang, et qui, au rapport des historiens, avaient massacré plus de soixante-dix mille (1) Sarrasins dans Jérusalem, manifes-

---

(1) Le nombre des morts, dans la seule mosquée d'Omar, dit le P. Maimbourg, monta jusqu'à dix mille. Celui des autres, qui furent tués sur les murailles, dans la ville et dans les maisons, ne se peut compter : il suffit de dire qu'on tua tout, excepté quelque peu d'esclaves, qu'on réserva pour nettoyer la ville.

Histoire des croisades, livre III.

tent tout à coup des sentimens de componction et de repentir, et s'en vont nus-pieds se prosterner sur le Saint Sépulcre, en faisant retentir les rues de Jérusalem de sanglots et de gémissemens. Ce ne sont plus ces farouches soldats qui, tantôt marchaient sur des monceaux de cadavres et faisaient éclater une horrible joie en les foulant aux pieds; aux larmes qu'ils répandent en abondance, à la contrition qui se peint sur leurs visages, vous les prendriez pour des hommes qui sortent d'une longue retraite et d'une profonde méditation de nos mystères. C'est l'exemple de Godefroi de Bouïllon qui a opéré un changement si subit; on venait de le voir, pendant que les soldats et les chefs eux-mêmes se livraient encore au pillage, s'avancer sans armes, nu-pieds, vers l'église de la résurrection, suivi seulement de quelques fidèles serviteurs. A la vue de cet acte de dévotion, les ardens Provençaux se dépouillent de leurs habits sanglants et n'aspirent qu'à imiter le sage Godefroi. Mais cette pieuse ferveur ne fut que de courte durée; le massacre recommença, et le carnage fut si grand, qu'au rapport d'Albert d'Aix, on voyait des cadavres entassés, non-seulement dans les palais, dans les temples, dans les rues, mais

dans les lieux les plus cachés et les plus solitaires.

Le sang de leurs ennemis fumait encore lorsque les croisés résolurent de rétablir le royaume de Jérusalem, et de placer la couronne sur la tête d'un prince digne de s'asseoir sur le trône de David et de Salomon. Puisque la royauté qu'on allait décerner était offerte comme une récompense due aux services rendus dans le cours de la croisade, nul ne pouvait mieux y prétendre que le comte de Toulouse. Mais doué de toutes les qualités qui pouvaient lui mériter l'estime, même de ses ennemis, Raymond était dépourvu de celles qui peuvent gagner l'affection ou commander le dévouement. Il fut le premier des princes chrétiens sur qui l'on jetta les yeux pour occuper le trône de Jérusalem et en le lui offrant, on semblait se défier encore de ce caractère altier et opiniâtre qui lui avait attiré de si ardentes inimitiés. Lui-même se défia-t-il peut-être aussi de la sincérité des suffrages qui lui étaient offerts; il est certain du moins qu'il refusa (1) les honneurs de la royauté et l'on sait pourtant

(1) Raymond d'Agiles, pag. 179 et suivantes; Albert d'Aix, liv. 6; l'abbé Guibert, liv. 7, chap. 11.

que l'ambition d'être préféré à ses rivaux agissait puissamment sur son cœur, toutes les fois qu'il y avait de la gloire à acquérir, ou seulement des prétentions jalouses à combattre ou à humilier.

Un guerrier non moins illustre et plus modeste que le comte de Toulouse, un guerrier, que la muse de l'histoire peut, à l'exemple de celle de l'épopée, offrir à l'admiration des hommes, comme le modèle des héros chrétiens, Godefroi de Bouïllon entendit proclamer son nom au milieu des acclamations des soldats. L'armée admirait en lui le parfait accord des vertus guerrières et des vertus paisibles. En se chargeant du poids de la royauté, Godefroi sembla craindre l'éclat du diadème; il ne voulut compromettre ni la simplicité du sage, ni moins encore l'humilité du chrétien. Conduit en triomphe dans l'église du Saint Sépulcre pour s'y voir décorer des marques de la royauté, il refusa la couronne en disant, qu'il ne voulait point accepter une couronne d'or, dans une ville où Jésus-Christ avait porté une couronne d'épines; il ne voulut prendre que le titre modeste de défenseur et de baron du Saint Sépulcre.

Qui aurait pu croire que ces mêmes princes, qui venaient de donner l'exemple des

plus magnanimes sentimens et de manifester une si grande indifférence pour le rang suprême, renouvelleraient les vieilles discordes qui avaient tant de fois troublé l'armée et qu'ils se disputeraient une faible partie de ces mêmes conquêtes qu'ils avaient paru dédaigner? Le comte de Toulouse qui venait de refuser un trône, voulut conserver la tour ou forteresse de David, dont il s'était rendu maître le jour de la prise de Jérusalem, disant que puisqu'il devait demeurer quelque temps dans cette ville, il voulait y être d'une manière convenable à son rang et à ses services. Godefroi répondit qu'il renoncerait à son nouveau royaume, plutôt que de laisser entre les mains d'un rival, qu'il pouvait croire animé d'une secrète inimitié, une forteresse dont il pourrait se servir pour combattre son autorité encore mal affermie. Les chefs de l'armée furent appelés à prononcer sur les différens qui divisaient les deux princes; presque toutes les voix se réunirent pour condamner les prétentions du comte de Toulouse, qui eut même la douleur de voir ses propres vassaux se déclarer contre lui.

Dans sa colère, ce vieux guerrier parut renoncer à la gloire des armes; il chercha dans ses sentimens religieux quelques conso-

lations contre l'injustice et l'ingratitude des hommes; il sortit de Jérusalem, se rendit à Jéricho et s'avança vers les bords du Jourdain. Toutes les ambitieuses pensées du conquérant disparurent, et cette âme hautaine ne parut occupée que des pratiques minutieuses du plus humble pélerin.

Cependant au bruit de la prise de Jérusalem, toutes les puissances Musulmanes tremblèrent pour la religion du prophète; ainsi que pour les chrétiens, Jérusalem, comme on l'a déjà dit, était aussi pour les Musulmans la ville sainte, d'où Mahomet s'était élevé pour monter au Ciel. La consternation se répandit dans les vastes régions de l'Asie et de l'Afrique à la nouvelle des malheurs lamentables qui avaient suivi la prise de cette ville. Des montagnes de l'Asie mineure et des bords du Tigre et de l'Euphrate jusqu'aux rives du Nil, tout prit les armes pour courir au secours de l'Islamisme menacé au centre de sa domination. Du fond de la Perse, de l'Arabie, de l'Egypte, on vit sortir des armées innombrables, qui brûlaient de venger dans le sang chrétien, les profanations de la mosquée d'Omar et le sang versé dans les murs de Jérusalem. Les chrétiens venaient d'apprendre que l'armée ennemie, composée de Syriens,

d'Arabes, de Maures, d'Ethiopiens, était arrivée à Gaza, l'ancien pays des Philistins, et qu'elle était commandée par l'Emir Afdhal, le même qui avait pris Jérusalem sur les Turcs. Ce lieutenant du Calife d'Egypte avait fait le serment d'anéantir pour jamais la puissance des croisés en Asie, et de détruire de fond en comble le Calvaire, le tombeau de Jésus-Christ et tous les monumens révérés des chrétiens.

A l'approche de cette formidable armée, le comte de Toulouse oubliera-t-il ses ressentimens et l'injure récente qu'il a reçue sous les murs de Jérusalem ? Dans ce cœur profondément ulcéré, le premier mouvement, fut un mouvement inspiré par la haine (1), peut-être même par la vengeance; mais ce cœur noble et fier n'aurait pu s'arrêter longtemps à l'idée d'une vengeance qui eut terni sa gloire et compromis le salut de l'armée chrétienne. Après un premier refus de réunir ses efforts à ceux de ces mêmes princes qui venaient de lui faire éprouver une trop sensible injustice aux yeux d'une armée témoin de ses triomphes et qui avait reçu tant de marques de sa libéralité, Raymond déposant sa haine et ne songeant qu'à l'intérêt

(1) Albert d'Aix, liv. 6, chap. 42.

commun,

commun, reprit les armes pour combattre les Musulmans. L'armée chrétienne qui s'était d'abord rassemblée à Ramla, s'avança à travers un pays sablonneux et vint camper sur les bords du torrent de Sorec, dans la plaine de Saphda ou Sarfend, située entre Joppé et Ascalon. L'armée fut rangée en neuf divisions et forma une sorte de bataillon carré, de manière de pouvoir, au besoin, faire face à l'ennemi sur tous les points.

12 Août 1099.

La plaine d'Ascalon, située à une journée et demie de Jérusalem, est bornée, à l'orient et au midi, par des montagnes, et s'étend vers l'occident jusqu'à la mer. Sur la côte s'élevait la ville d'Ascalon, où flottaient les drapeaux Musulmans. A l'extrémité de la plaine était rassemblée l'armée d'Egypte, adossée à la mer et aux montagnes. Les croisés s'avancèrent sur deux lignes. Le comte de Toulouse commandait l'aile droite; Godefroi, la gauche; le duc de Normandie, le comte de Flandre, Tancrède et Gaston de Béarn, étaient placés au centre (1).

Les croisés avaient tout au plus quinze mille hommes d'infanterie et cinq mille cava-

---

(1) Histoire des croisades par M.r Michaud, tom. 1.er, pag. 439.

liers sous les drapeaux. En retranchant ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans les rélations des historiens, on peut croire que l'armée Musulmane était dix fois plus nombreuse (1) que l'armée chrétienne. Le comte de Toulouse avait devant lui les Arabes et les Maures, qui formaient l'aile gauche de l'armée d'Afdhal. Dès le premier choc, Raymond poussa les ennemis jusqu'au bord de la mer, où plus de trois mille se précipitèrent pour éviter sa fureur; d'autres cherchèrent un asile dans la ville d'Ascalon, et s'y jettèrent en si grand nombre, que deux mille furent étouffés sur le pont-levis. Pendant que le comte de Toulouse enfonçait la gauche de l'armée ennemie, Godefroi taillait en pièces les nombreux bataillons qui, après avoir combattu à la droite, fuyaient vers les montagnes voisines du champ

(1) Il ne faut pas s'en étonner lorsque l'on sait que Charles XII, à la bataille de Pultava, dispersa quatre-vingts mille Moscovites, avec une armée de huit mille Suédois. Le P. Maimbourg, dans son histoire des croisades, observe que parmi les historiens qui ont parlé de la bataille d'Ascalon, ceux qui sont les plus modérés dans l'évaluation des forces Musulmanes, ne comptent pas moins de cent mille chevaux et trois cents mille fantassins dans l'armée ennemie.

de bataille; en un instant la déroute fut générale; les Musulmans mirent bas les armes et se laissèrent égorger sans se défendre.

La terreur dont les chrétiens venaient de frapper toutes les puissances Musulmanes, pouvait désormais suffire à la défense de leurs conquêtes en Asie. Le comte de Toulouse après avoir si vaillamment contribué à cette mémorable victoire, qui consolidait la délivrance du Saint tombeau, réclama hautement le prix de ses services. Baudouin et Bohëmond avaient acquis par le droit de l'épée, l'un le comté d'Edesse, et l'autre la principauté d'Antioche; Godefroi s'était vu décerner la couronne de Jérusalem par les suffrages de ses compagnons d'armes. Un guerrier, qui avait sacrifié son sang, ses trésors, l'élite de ses sujets, le repos de ses vieux ans et l'espoir de revoir sa patrie, serait-il donc oublié dans ce partage que les vainqueurs venaient de faire de leurs conquêtes? Si l'on n'avait fait que contrarier l'ambition de Raymond, sans blesser sa fierté, peut-être ce vieux guerrier eût-il pu consentir à laisser entre les mains de ses rivaux, les villes et les provinces conquises; ce n'étaient point les dépouilles des ennemis vaincus que réclamait le comte de Toulouse, c'était les trophées de la victoire

qu'il exigeait avec trop de hauteur peut-être, mais que ses compagnons et ses rivaux auraient dû s'empresser de lui offrir. La ville et le territoire d'Ascalon que réclamait le comte de Toulouse et que Godefroi s'obstina à lui refuser, eussent été un bien faible dédommagement, pour un prince qui, en se croisant, avait renoncé aux belles provinces du midi de la France, qui formaient l'antique patrimoine de sa famille. Accablé de dégoûts, de chagrins et de travaux, ce généreux vieillard donna pourtant l'exemple d'une constance que les historiens n'ont pas assez admirée. Au bout de sa carrière, à cette époque de la vie où les souvenirs et l'image de la patrie agissent si puissamment sur le cœur de l'homme, Raymond ne démentit pas un seul instant le vœu qu'il avait fait de consacrer le reste de ses jours à la défense du Saint tombeau; il reçut avec émotion, mais sans être ébranlé, les adieux de ses amis, de ses vassaux, des anciens compagnons de ses victoires, qui s'empressaient de quitter la Palestine, pour revoir les rivages chéris de la Provence et du Languedoc; presque seul, avec quelques nobles et vaillans chevaliers, il resta livré aux ennuis qui poursuivent un cœur Français sur les terres

étrangères, jaloux de montrer avec quel respect on devait conserver la fidélité d'un preux, et la sainteté des sermens qu'on a fait sur les autels.

Pendant que les exploits de ce petit nombre de chevaliers et la grande renommée du comte de Toulouse, de Godefroi de Bouïllon, de Tancrède, protégeaient les conquêtes des chrétiens en orient, les croisés, après quatre ans d'absence, revenaient dans leur patrie, n'apportant pour tout fruit de leurs victoires, que des palmes, des reliques, quelques morceaux de la vraie croix, ou quelques vases remplis d'eau puisée dans le Jourdain. Ces pélerins, revenus des régions lointaines, et dont les idées s'étaient agrandies en étudiant les lois, les mœurs et les usages de cent peuples divers, se voyaient accueillis avec ivresse en rentrant dans leurs foyers par des hommes charmés d'entendre de leur bouche le récit des plus étonnantes aventures. Leur présence réveillait, dans les cœurs les plus indifférens, les sentimens d'une généreuse émulation; les femmes sur-tout employaient leur influence et leurs séductions à exciter dans l'âme de leurs frères, de leurs maris, de leurs amans, cette ardeur guerrière et ces désirs de gloire qu'elles présentaient à une

jeunesse vive et passionnée, comme le plus sûr moyen de mériter leur estime et leur amour. Plusieurs de ces femmes formèrent la résolution de suivre en orient les objets de leur tendresse et de partager les dangers des preux dont elles avaient admiré la grâce et la vaillance dans les joutes des tournois. Plus d'une noble châtelaine quitta son manoir féodal, pour suivre son chevalier dans les champs de la Palestine. Ces amantes héroïques parurent quelquefois dans les combats, armées d'une lance et la tête couverte d'un casque. A l'aspect de ces jeunes amazones (1), les croisés oubliaient leurs fatigues et les ennuis d'un long voyage et combattaient avec plus d'ardeur lorsque leur courage était animé par leur présence. Malheur au guerrier qui, insensible aux reproches de ces nobles et belles dames, eut trahi les devoirs de la chevalerie! Privé de l'honneur de combattre et de vaincre à leurs côtés, il eut reçu la quenouille et les fuseaux qu'on envoyait à ceux qu'on jugeait indignes de porter les armes. L'ambitieux

(1) On vit dans les croisades, dit M.r Michaud, une troupe d'amazones commandées par un général, dont on admirait plus la parure que le courage, et que ses bottes dorées faisaient appeler *la Dame aux jambes d'or*.

Histoire des croisades, tom. 2, pag. 195.

lui-même, qui avait profité de l'absence des premiers croisés pour usurper leurs terres et leurs seigneuries, se voyait contraint de renoncer à son usurpation, et d'aller expier son crime dans la Terre Sainte. Tel fut Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers. Aimable et brillant troubadour, renommé dans le monde pour ses prouesses et ses nombreuses galanteries, il avait épousé Mathilde (1) de Toulouse, fille unique de Guillaume IV, et nièce du comte de St. Gilles. Après le départ de l'illustre capitaine dont il avait brigué l'alliance et dont les exploits étaient l'honneur de sa famille et la gloire de son pays, Guillaume n'avait pas rougi de profiter de l'absence de ce vieux guerrier, pour envahir le comté de Toulouse; un noble repentir, peut-être même la crainte des excommunications, que le concile de Clermont avait lancées contre ceux qui violeraient *la trève de Dieu* (2), et la flatteuse espérance

(1) Elle est quelquefois appelée Mahaut ou Mathilde, et quelquefois Philippe de Toulouse.

(2) Par le décret, connu sous le nom de *la paix* ou de *la trève de Dieu*, le concile de Clermont avait menacé des foudres de l'église, tous ceux qui, durant le cours de la croisade, se livreraient à des guerres particulières, ou qui usurperaient les possessions des croisés. Par le même décret, les veuves, les orphelins, les marchands, les laboureurs, étaient mis sous la sauvegarde de la religion.

d'ajouter la gloire acquise dans les armes, à la renommée qu'il ne devait encore qu'à des poésies galantes et joyeuses, le ramenèrent à des sentimens plus dignes d'un franc
1100. et loyal chevalier. Il prit la croix à Limoges, et partit pour l'orient, accompagné d'un grand nombre de ses vassaux, parmi lesquels on voyait une multitude de femmes et de jeunes filles. A la veille d'entreprendre le long et dangereux pélerinage, il fit ses adieux (1) à la cour brillante qu'il avait long-temps égayée par ses chansons, à la chevalerie qu'il avait tant aimée, aux montagnes du Limousin, et aux pénates hospitaliers qu'il allait quitter pour chercher des aventures et des périls.

Avec Guillaume, duc d'Aquitaine, se croisa aussi Hugues de Lusignan, frère utérin du comte de Toulouse, et dont le nom illustre et malheureux devait un jour rappeler en orient le souvenir d'un grand désastre, après avoir brillé de tout l'éclat du diadème (2). Bernard-Aton, vicomte d'Albi, de Nîmes, de

(1) Voir son nom dans l'histoire des troubadours, par l'abbé Millot, tom. 1.er

(2) A la mort de Baudouin V, un des rois Français qui régnèrent à Jérusalem, la couronne fut, en 1186, mise sur la tête de Guy de Lusignan, second mari de Sybilie, mère du dernier roi. Le nouveau monarque perdit la fameuse bataille de Tibériade, qui entraîna bientôt après la perte de Jérusalem.

Carcassonne, de Béziers, rassembla dans ses nombreux domaines l'élite de ses vassaux, et partit pour aller se réunir à son oncle le comte de Toulouse, après avoir fait de touchants adieux à la belle Cécile de Provence, sa femme, à sa vieille mère Ermengarde, vicomtesse de Carcassonne, et s'être préparé au saint pélerinage, par des actes d'une pieuse munificence (1). Agenouillé aux pieds des autels dans l'abbaye de St. Guillem du Désert, il invoqua le saint patron de ce vénérable monastère; il lui adressa sa prière, pour sa famille, pour ses vassaux, pour la prospérité de ses armes. Guillaume-Jourdain, comte de Cerdagne, et cousin du vicomte d'Albi, quitta également les objets de ses plus tendres affections, pour livrer sa vie aux tribulations et à la fortune inconstante et orageuse du croisé.

Ce n'était pas seulement dans le Limousin, la Provence et le Languedoc, que les exploits des conquérants de la Terre Sainte excitaient une généreuse émulation; en Allemagne et dans le nord de la France, on montrait le même zèle et le même empressement. A la

---

(1) Bernard-Aton donna à son départ pour la Terre Sainte, l'église de St. Pons de Thomières à l'abbaye de St. Guillem du Désert.

nouvelle de la prise de Jérusalem, Etienne, comte de Blois et Hugues-le-Grand, comte de Vermandois, qui après la bataille d'Antioche avaient abandonné les drapeaux de la croisade pour revenir dans leur patrie, n'avaient pu en rentrant dans leurs foyers soutenir l'accueil glacé, et les regards accusateurs de ceux qui leur reprochaient d'avoir trahi la cause de Jésus-Christ. Honteux de leur désertion, ils voulurent en effacer la tache; ils reprirent les armes et coururent expier dans la Palestine des remords, que la gloire des libérateurs de Jérusalem rendait encore plus importuns et plus cruels. Le comte de Nevers et le duc de Bourgogne, qui n'avaient point fait partie de la première expédition, furent jaloux de marcher sur les traces de leurs dévanciers. Leur exemple fut suivi en Allemagne par le comte Conrad, maréchal de l'empereur, par Wolf IV, duc de Bavière, par la princesse Ide, duchesse d'Autriche. Cette princesse serait la première à qui l'histoire aurait attribué cette héroïque détermination, si la comtesse de Toulouse ne l'avait dévancée dans sa périlleuse carrière, lorsqu'en accompagnant, quelques années auparavant, son mari dans la croisade, elle fraya la route à toutes ces nobles et grandes dames, que l'on

vit dans la suite *quitter la quenouille, que filaient alors les reines, pour suivre leurs maris outre-mer.* Exemple digne d'être donné par l'illustre fille d'Alphonse (1) et la magnanime compagne de Raymond de St. Gilles!

La plupart de ces nouveaux croisés traversèrent le territoire des Hongrois et des Bulgares et se rendirent sous les murs de Constantinople, où plus de deux cents mille pélerins se trouvèrent bientôt réunis. Lorsqu'ils arrivèrent devant cette capitale de l'empire d'orient, de tous les chefs qui avaient commandé dans la première expédition, le comte de Toulouse était presque le seul qui fût resté à la tête des armées chrétiennes. Les uns étaient revenus dans leurs états, les autres se trouvaient éloignés du théâtre de leurs anciens exploits. Robert, retenu par l'amour sous le ciel de l'Italie, oubliait aux pieds de la belle Sybille, fille du comte de Conversana, son duché de Normandie et même le trône d'Angleterre, où il lui eût été facile de monter, et libre de son vœu, après avoir affranchi Jérusalem, il s'abandonnait avec tous les charmes d'une délicieuse paresse, aux rêves de son esprit insouciant et aventurier. Le comte de Flandre,

(1) Alphonse VI, roi de Castille et de Léon.

rendu à l'amour de ses sujets, se montrait heureux de faire bénir la douceur de son gouvernement, à ces mêmes peuples qui avaient admiré son indomptable courage sur les champs de bataille. L'ambitieux Bohëmond, expiait son goût effréné pour les conquêtes dans une cruelle captivité que les Turcs lui faisaient subir, et dont il ne devait sortir que pour aller faire admirer aux rois et aux peuples de l'Europe, ce front couvert de cicatrices et à qui la victoire donna de si puissantes séductions aux yeux d'une jeune princesse (1), fille du roi de France. Le sage et pieux Godefroi n'était plus. A peine assis sur le trône de Jérusalem, il avait succombé, dans toute la force de l'âge et au milieu des triomphes, dont sa modestie s'efforçait de tempérer l'éclat, à une violente et subite maladie, qui répandit la consternation dans tous les cœurs. Tancrède, resté en Asie, semblait attendre l'occasion de pouvoir étonner l'orient par des exploits capables d'effacer les prouesses des plus héroïques et des plus brillants chevaliers; mais l'inimitié que ce jeune

(1) Constance, fille de Philippe I.er, veuve de Hugues, comte de Troyes, et mariée en secondes noces à Bohëmond, prince de Tarente et d'Antioche.

héros nourrissait contre Raymond, le retenait dans la principauté d'Antioche, que son oncle, Bohëmond, avait confiée à ses soins; bientôt il devait ternir sa gloire en faisant jetter dans les fers ce vénérable comte de Toulouse, dont l'Europe et l'Asie ne prononçaient le nom qu'avec admiration et respect, et qui, suivant les expressions d'Anne Comnène, brillait au milieu des guerriers de l'occident, comme le soleil au milieu des étoiles du firmament.

En voyant arriver ces croisés qui avaient abandonné les rives de la France pour partager ses travaux et ses dangers, Raymond dut sans doute espérer que cette brillante élite des guerriers de l'Europe, lui présenterait des compagnons plus dévoués ou des rivaux plus équitables que ceux qu'il avait rencontré dans le cours de ses précédentes conquêtes. En apercevant, même à la tête de ces nouveaux croisés, le seigneur puissant et redouté, qui dominait sur l'Aquitaine, et qui avait envahi le comté de Toulouse, avant de prendre la croix, le comte de St. Gilles dut croire qu'il trouverait désormais plus de franchise et de loyauté dans cet ancien ennemi de sa maison, que dans les premiers compagnons de ses victoires. Puisque le duc d'Aquitaine brûlait de se signaler sous la bannière

de la croix, sans doute qu'il détestait l'odieuse usurpation dont il s'était d'abord rendu coupable, et qu'il allait s'empresser de l'expier. Le comte de Toulouse voyait d'ailleurs marcher à côté de Guillaume, des seigneurs dont la présence semblait lui garantir la sincérité et les amicales dispositions du duc d'Aquitaine; le comte de Cerdagne, le vicomte d'Albi et Hugues de Lusignan, dont Guillaume était accompagné, étaient les parens chéris et les fidèles vassaux du comte de Toulouse. En réclamant leur intrépide assistance, Raymond promettait à leur ambition des principautés et des royaumes; à la confiance qui les inspirait, on eût dit que l'Asie entière allait être ébranlée sous les coups de ces nouveaux conquérants; dans l'ivresse de leurs espérances, ils ne voyaient point de bornes à leurs rapides conquêtes : je vais raconter leurs désastres.

Le comte de Toulouse, après la victoire d'Ascalon et depuis le départ des premiers croisés, avait fait son séjour à Laodicée; il n'en était sorti que pour pousser des expéditions dans le voisinage, et soumettre à ses armes, les villes de Maraclée, de Valenia, de Tortose, situées toutes trois sur le rivage de Syrie; il se trouvait à la cour de l'empereur Alexis, lorsque les nouvelles armées

Européennes arrivèrent sous les murs de Constantinople. Le monarque Grec, à qui le souvenir des désordres commis précédemment dans ses états par les chrétiens, faisait redouter les excès de cette multitude de pélerins qui se pressaient autour de sa capitale, en menaçant de l'envahir, et qui s'était même vu assiéger par eux jusques dans son palais, 1101.
eut recours au comte de Toulouse pour se délivrer de ces hôtes incommodes et dangereux. Raymond leur fit passer le Bosphore, et les différens corps qui composaient l'armée chrétienne, se réunirent sous son commandement dans les plaines de Nicomédie.

Mais, où marchaient ces nombreuses armées de pélerins? Ce n'était point à la conquête de Jérusalem, puisque cette ville n'était plus au pouvoir des infidèles. Elles allaient dans le Corazan, cet ancien pays des Parthes, fonder des royaumes et des principautés chrétiennes, sur les débris des provinces Musulmanes. La fortune de Baudouin, de Bohëmond, de Godefroi, avait réveillé les espérances et excité l'ambition de cette noblesse aventurière, qui avait abandonné ses châteaux et ses baronnies dans l'espoir de conquérir des empires. Dans le partage des nations vaincues, le moindre chevalier espérait avoir au moins

une province. Toutes ces troupes rassemblées composaient une armée de cinquante mille chevaux, de cent mille fantassins, et d'un nombre presque aussi grand de femmes, d'enfans, de serviteurs et autres gens qui n'étaient pas armés. Elles formèrent trois corps; le premier était commandé par le comte de Toulouse, qui avait sous ses ordres le duc de Bourgogne, le comte de Chartres et l'archevêque de Milan, qui, se confiant en la vertu d'une sainte relique, donnait la bénédiction aux croisés avec un bras de St. Ambroise, tandis que Raymond portait avec lui la lance qu'on avait trouvée dans l'église St. Pierre d'Antioche.

Cette armée s'avança vers Nicée; elle traversa la Galatie, assiégea et prit Ancyre, capitale de cette province, et alla échouer contre la forteresse de Gangras, située sur les bords du fleuve Halys, où les croisés trouvèrent le terme de leurs prospérités. Ils s'étaient engagés dans les montagnes de la Paphlagonie, et la disette commençait à se faire sentir. Les Turcs saisirent ce moment pour harceler l'armée chrétienne et la fatiguer par des combats sans cesse répétés. Le terrible Kilidge-Arslan, dont les chrétiens au commencement de la guerre avaient éprouvé

la

la valeur sous les murs de Nicée et dans les champs de Dorylée, et qui après la perte de sa capitale avait établi le siége de son empire dans la ville d'Iconium, attendait avec une sombre impatience l'occasion de venger ses anciens désastres; il brûlait de se trouver en présence de ce même comte de Toulouse, qui, à Dorylée, lui avait arraché la victoire, au moment où elle allait couronner ses drapeaux; réuni au sultan de Mossoul, il combine ses dispositions de manière à pouvoir accabler l'armée chrétienne; le jour de la 1101.
grande bataille (1) est enfin fixé; le dernier jour de juillet, les Turcs commencent à s'ébranler; les croisés sont assaillis de toutes parts; pendant long-temps la vigoureuse résistance des chrétiens parut leur devoir assurer la victoire, mais fatigués par la grandeur même de leurs efforts, ils s'abandonnent à ce fatal découragement qui précède la perte des batailles et qui en rend les suites plus désastreuses. Les Gascons et les Provençaux qui jusqu'à la fin de la journée avaient fait des prodiges de valeur, tombent sous le fer Musulman ou fuyent dispersés dans la plaine.

(1) On ne sait pas d'une manière précise dans quel lieu elle se donna; on sait seulement qu'elle fut livrée sur les bords du fleuve Halys.

Le comte de Toulouse soutient encore le combat; mais accablé par le nombre, il se retire sur un rocher escarpé, et dans ce poste, il se défend, lui onzième, contre les ennemis qui l'entourent; le comte de Blois, en apprenant les dangers que court le comte de Toulouse, vole à son secours et parvient, après mille périls, à le dégager et à le faire sortir d'une position désespérée. Ces deux chefs, restés presque seuls sur le champ de bataille, purent alors contempler l'immensité du désastre qui venait d'accabler l'armée chrétienne.

Huit jours après, le deuxième corps de l'armée des croisés, commandé par le comte de Nevers, rencontra l'armée victorieuse qui le tailla en pièces et le mit en déroute. Le troisième, qui sous les ordres du duc d'Aquitaine s'avançait vers Héraclée, ne put échapper à l'activité de Kilidge-Arslan. Cette armée, réjouie dans sa marche par des ménestrels, des jeunes filles et par tout le luxe d'une cour galante et voluptueuse, n'offrit bientôt qu'une horrible confusion de morts et de blessés. Ces jeunes filles, ces femmes élégantes, ces beautés délicates qui, entraînées par l'enthousiasme de la croisade, avaient abandonné les plaisirs et les fêtes de la cour de

Poitiers, tombèrent pour la plupart au pouvoir des vainqueurs, et furent destinées au harem du sultan de Mossoul. Un sort semblable fut réservé à la duchesse d'Autriche. Cette princesse, après avoir dédaigné les paisibles occupations de son sexe, les jouissances du pouvoir et s'être dérobée aux hommages de ses courtisans pour n'écouter que des passions héroïques, était sans doute loin de s'attendre qu'elle serait un jour foulée aux pieds des chevaux, et traînée comme une esclave dans un sérail de l'Asie !

Mais lorsque le sexe et la beauté subissaient de si indignes traitemens, où étaient donc ces vaillans chevaliers qui avaient juré de vaincre ou de mourir pour leur défense ? Le comte de Vermandois, percé de deux flèches durant le combat, allait mourir à Tarse ; le duc de Bavière et le duc d'Aquitaine se sauvaient à pied et presque nus pour gagner la ville d'Antioche ; le duc de Bourgogne, le comte de Blois, Hugues de Lusignan et le comte de Vendôme, fugitifs comme tout le reste de l'armée, ne devaient échapper à ce désastre, que pour aller se faire tuer devant Ramla ; le grand capitaine, dont le seul nom avait inspiré la terreur aux Sarrasins, le comte de Toulouse, frappé d'une terreur panique,

fuyait lui-même vers Sinope avec un petit nombre de chevaliers.

Qui n'admirerait pourtant l'invincible constance de ce prince! Après les triomphes de la croisade, lorsque la plupart des chefs s'empressaient d'aller recueillir en Europe des louanges et des applaudissemens, presque seul sur cette terre de tribulations, il était resté pour accomplir le vœu du chrétien et le serment du guerrier. Après un grand revers, le désastre qu'il venait d'éprouver, loin d'ébranler sa résolution, ne fit que la raffermir davantage. Il entendit, avec le calme d'une conscience pure, les reproches de ses ennemis et de ses détracteurs, qui eurent l'injustice de lui imputer des malheurs que sa prévoyance avait signalés en montrant les dangers que courait l'armée chrétienne en s'engageant dans les montagnes de la Paphlagonie. L'insubordination des croisés et la funeste indépendance dont chacun de leurs chefs prétendait jouir, n'avaient pas permis au comte de Toulouse de faire prévaloir les conseils de la sagesse et de l'expérience. La fierté du vieux guerrier n'eut pas moins à souffrir des persécutions exercées par un de ses anciens compagnons d'armes; jetté sur des rivages ennemis par une tempête que venait

d'essuyer le vaisseau qu'il montait en se rendant en Syrie, Raymond tomba au pouvoir de Tancrède, qui ne rougit point de faire plonger dans un cachot cet illustre et malheureux vieillard.

Cependant la voix de l'honneur, que Tancrède ne pouvait long-temps méconnaître, et les cris des soldats, forcèrent un implacable ennemi à briser les fers de son noble prisonnier. Rendu à la liberté, le comte de Toulouse se mit à la tête du petit nombre de croisés qui s'étaient rassemblés auprès de la ville de Tarse, et courut mettre le siége devant Tortose, que les infidèles avaient reprise. Dès qu'il eut soumis cette place, il assiégea Tripoli, qui résista à toutes ses attaques, et Giblet dont il s'empara avec le secours des Pisans et des Génois qui avaient mis leurs flottes à sa disposition. Maître de Giblet, il se présenta de nouveau devant Tripoli, mais les fatigues et les travaux avaient épuisé les forces et détruit la santé du vieux soldat de Jésus-Christ; il vit approcher le terme de sa vie avec la stoïque indifférence du sage et la religieuse résignation du chrétien, et fut inhumé dans la forteresse de Mont-Pélerin, 1105.
qu'il avait fait construire devant Tripoli pour battre cette ville ennemie. En marquant son

tombeau au pied de cette forteresse qui dominait ces rivages fameux, sans doute que les pressentimens de son âme guerrière lui montraient dans l'avenir, se pressant autour de son mausolée, tous ces nobles soldats de la France, qui pendant deux siècles devaient accourir sur ces mêmes rivages, pour imiter les prouesses de leurs pères, et pour mêler leurs cendres aux cendres de leurs héroïques dévanciers.

Fin du second Livre.

HISTOIRE

DES

COMTES DE TOULOUSE.

LIVRE TROISIÈME.

Détournons maintenant les yeux de ces rivages lointains, qui brillent de l'éclat des premières victoires des croisés, mais où fume encore le sang chrétien; revenons vers ces régions occidentales que la plupart de nos guerriers ne devaient plus revoir, et que la nouvelle de leurs désastres venait de plonger dans le deuil. En leur faisant un dernier adieu, lorsqu'il s'enrôla pour la croisade, Raymond de St. Gilles avait confié l'administration de ses états, ou plutôt il s'en était irrévocablement démis en faveur de son fils Bertrand, qu'il avait eu d'un premier mariage

avec la fille du comte de Provence. Les états de la maison de Toulouse s'étendaient alors, au levant, jusqu'aux Alpes; au midi, jusqu'à la Durance, la Méditerranée et les Pyrenées; au couchant, jusqu'aux limites du duché de Gascogne, et enfin au nord, jusqu'à l'Isère, les montagnes d'Auvergne et la Dordogne. Trente ans avant la croisade, et après l'extinction des comtes de Rouergue, qui formaient la branche puînée des princes de la maison de Toulouse, les états de ces derniers avaient été considérablement accrus par la réunion à leurs domaines, du Rouergue, du Querci et du diocèse d'Usez, et Raymond de St. Gilles y avait ajouté le duché de Narbonne, dont il avait hérité de Berthe sa cousine, et une partie de la Provence, qui lui avait été apportée en dot par sa première femme, de sorte qu'à la fin du 11.me siècle, les comtes de Toulouse pouvaient être considérés comme les plus grands terriens du royaume, sans en excepter le roi lui-même. Telle était la puissance de la maison de Toulouse, lorsque le comte de St. Gilles partit pour l'orient. Jeune et sans expérience, son fils se vit bientôt entouré d'ennemis. Le plus dangereux était ce même Guillaume IX, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers, qui ayant

épousé la fille unique de Guillaume IV, comte de Toulouse, comme je l'ai déjà dit, envahit cette ville et la plus grande partie de son territoire, où il se maintint pendant plusieurs années, et ne les abandonna que pour entreprendre la malheureuse expédition que je viens de raconter. Cruellement éprouvé par l'adversité, désabusé de ses rêves de gloire, et des brillantes illusions, créées par son imagination mobile et romanesque, Guillaume était revenu en Europe à travers les tempêtes et les périls qui l'avaient poursuivi sur la méditerranée. Fidèle à sa muse, et même à la gaieté au milieu de ses plus grandes disgraces, il était revenu en chantant (1) les malheurs de toute espèce qui l'avaient assailli sur les terres étrangères. Des trente mille hommes sortis de la Guienne, du Limousin et du Poitou, pour suivre en orient le brillant seigneur des Aquitains, un très petit nombre avait eu le bonheur de rentrer avec lui sous le toit paternel. Si quelque chose

---

(1) Dans un poëme que nous n'avons point, mais où sa gaieté respirait, selon Orderic Vital, malgré la tristesse du sujet.

Voir son article dans l'abbé Millot, histoire des troubadours.

avait été capable de distraire le comte Bertrand de ces désirs de conquête qui tourmentaient l'existence des Européens, les tristes récits de Guillaume et de ses infortunés compagnons, auraient sans doute produit cet heureux effet; mais paisible possesseur du magnifique héritage de ses ancêtres, plus inconsidéré que son père, puisqu'il avait l'expérience de ses malheurs, Bertrand se livra, avec toute l'ardeur de son âge et de son caractère, à cette funeste passion des croisades qui devait un jour causer la ruine de son peuple, de sa famille et de ses états. Ni la présence du redoutable compétiteur qui l'avait déjà une fois expulsé de sa capitale, et qui, après avoir vu ses espérances déçues dans ses expéditions outre-mer, n'attendait que l'occasion de pouvoir réunir les fertiles campagnes du Languedoc, à son riche duché d'Aquitaine; ni mille autres dangers auxquels son absence allait exposer le comté de Toulouse récemment recouvré; ni l'empire qu'exerçait sur son cœur une épouse (Hélène de Bourgogne) qui s'était offerte à son amour, avec tous les charmes de la jeunesse et toutes les séductions de la vertu, rien ne put le détourner de sa fatale résolution.

Ainsi que son père, Bertrand, en partant

pour la Syrie, vit ranger sous ses bannières cette foule de barons et de chevaliers qui, bardés de fer et montés sur leurs grands chevaux de bataille, sur ces superbes palefrois, aussi intrépides que leurs maîtres, faisaient alors la principale force des armées; cependant on n'était plus animé, comme dans la première croisade, par ce vif enthousiasme qui avait fait déserter les châteaux; les derniers désastres des croisés avaient éteint, ou du moins considérablement refroidi cet enthousiasme guerrier. Les familles, plongées dans le deuil, se racontaient mutuellement les pertes qu'elles avaient à déplorer. Chaque jour les églises se remplissaient de veuves et d'orphelins, qui allaient demander à Dieu le retour de leurs pères, de leurs maris, dont ils ignoraient le sort, et qu'ils ne devaient plus revoir. Plus d'une amente, dut sans doute, dans ces jours de tribulations, se rendre sur la grève solitaire qui couvrait les rivages de la méditerranée, pour attendre le navire ardemment désiré, qui tous les soirs trompait son avide espérance.

Guillaume V, seigneur de Montpellier, et Gérard, comte de Roussillon, qui, après avoir partagé les travaux et les dangers de la première croisade, étaient revenus dans

leur patrie, ne craignirent point de s'exposer à de nouveaux périls à la voix de l'honneur et de la religion. Raymond, comte de Melgueil, marcha sur leurs traces. On s'étonne aujourd'hui de tant de persévérance à poursuivre une entreprise malheureuse et remplie de dangers; toutefois ne demandons pas compte à ces grands courages de leurs imprudentes mais héroïques résolutions. Exaltation religieuse, ardeur chevaleresque, crainte, peut-être, de ne pas laisser à leurs familles assez de titres d'illustration, qu'importe quels que soient les motifs qui les firent s'élancer de nouveau dans une carrière périlleuse! La France nouvelle, qui doit une grande partie de sa gloire à la témérité même que ses guerriers portèrent dans des entreprises non moins hasardeuses, et non moins fatales, ne doit point déshériter de leur antique gloire, les preux et les paladins de la vieille France!

Éclairés par l'expérience de leurs dévanciers, les nouveaux croisés ne commirent point la faute de faire par terre l'immense trajet qui les séparait de la Palestine. Ils savaient d'ailleurs tout ce qu'ils avaient à craindre de la férocité des Hongrois et des Bulgares, et de la perfidie des Grecs. Quarante galères, équipées à St. Gilles, sur le Rhône, furent des-

tinées à transporter en Asie l'armée du comte de Toulouse. L'exemple des Vénitiens, des Pisans et des Génois qui couvraient la méditerranée de leurs vaisseaux et qui s'enrichissaient par le commerce, pendant que la guerre épuisait les autres nations, avait prouvé aux pélerins que la voie de la mer, était la voie la plus sûre. L'armée mit à la voile (1), se rendit à Pise, où une flotte Génoise (2) l'attendait pour se joindre à la flotte Toulousaine, et alla débarquer en Grèce, sur les possessions de l'empereur Alexis. Mars 1109.

Ce monarque, en apprenant l'arrivée du comte de Toulouse, envoya au-devant de lui une ambassade solennelle, afin de renouveller avec ce prince les anciennes liaisons qu'il avait autrefois entretenues avec le comte Raymond son père. Reçu à la cour impériale avec toute la magnificence qui régnait dans la capitale de l'empire Grec, Bertrand se déroba bientôt aux séductions que lui offrait une ville qui était alors la première ville du monde. Il remit à la voile, et se dirigea vers Antioche. Tancrède, resté en orient, après le départ des croisés, avait fixé son séjour dans cette

(1) Albert d'Aix, liv. 11, chap. 3 et suiv.
(2) Guill. de Tyr, liv. 11, chap. 9.

métropole de la Syrie, dont quelques années auparavant Bohëmond et le comte de St. Gilles s'étaient si vivement disputé la possession. Depuis la mort de son oncle, Tancrède gouvernait cette belle principauté, sur laquelle la maison de Toulouse conservait toujours des prétentions, qui étaient assez justifiées par les sacrifices qu'elle n'avait cessé de faire durant tout le cours de la guerre sainte, et le neveu de Bohëmond, ne vit point, sans une inquiète jalousie, l'arrivée d'un prince dont la présence lui manifestait suffisamment les intentions. Ainsi, en abordant sur une terre, où les exploits, les services et la renommée de son père auraient dû le faire accueillir comme un généreux auxiliaire accouru au secours des chrétiens, Bertrand se trouva exposé à la haine et peut-être aux embûches d'un implacable ennemi. Dès leur première entrevue, il fut facile, malgré la froide politesse qu'ils s'imposèrent mutuellement, de remarquer la sombre défiance qu'ils nourrissaient l'un pour l'autre, et de prévoir les terribles éclats qui allaient succéder au rôle contraint qu'ils se voyaient forcés de jouer. Les deux ardens compétiteurs s'étaient présentés à l'entrevue, armés de pied en cap et suivis d'une nombreuse escorte:

Tancrède, plus fier et plus impétueux; Bertrand, plus calme et non moins ferme que son rival. Le premier, couvrant un reste de ruse Normande, sous le brillant éclat d'une réputation toute chevaleresque; le second, jaloux de conserver cette probité sévère, cette précieuse loyauté, dont son père avait été l'exemple et le modèle. Tous deux, prêts à courir aux armes, l'un avec tout l'orgueil qu'inspire un nom déjà fameux; l'autre avec l'intrépide résolution d'un guerrier qui a un grand nom à honorer et à soutenir.

Avec tant de motifs de haine et de jalousie, le plus léger différent devait leur servir de prétexte pour se combattre avec toute l'ardeur que l'âge, l'ambition et la rivalité excitaient dans leurs âmes. Bertrand n'eut pas plutôt réclamé la restitution de la partie de la ville d'Antioche, qui avait autrefois appartenu à son père, que Tancrède, dissimulant le dépit que lui causait une telle demande, feignit de l'accorder, mais en exigeant, avant tout, que le comte de Toulouse l'aidât à reprendre la ville de Mamistra en Cilicie, que les Arméniens avaient livrée depuis peu à l'empereur Alexis. En faisant cette proposition, Tancrède savait fort bien qu'elle ne serait pas acceptée par Bertrand; il savait que

ce dernier, qui arrivait de Constantinople, satisfait et flatté de la réception brillante qu'il y avait reçu, n'irait point, pour complaire à son ennemi, prendre les armes contre un souverain qui venait de recevoir de lui l'assurance d'une inviolable fidélité. Tancrède attendait le refus du comte de Toulouse pour éclater; Bertrand n'eut pas plutôt répondu avec l'austère et naïve franchise d'un chevalier, qui ne connaît ni fraude ni détour, que Tancrède ne garda plus de mesure; afin de détruire ou d'affaiblir les forces de son rival, il fit refuser toute espèce de subsistance à ses troupes, et contraignit ainsi son adversaire à remonter sur ses vaisseaux pour chercher une terre plus hospitalière et des ennemis moins implacables.

Mais la fortune jalouse qui avait tourmenté la destinée du père, ne se montra pas moins contraire pour le fils; elle voulut lui susciter un ennemi jusques dans un de ses proches, dans un seigneur qui avait été long-temps un des plus dévoués et des plus fidèles vassaux de la maison de Toulouse, dans Guillaume-Jourdain, comte de Cerdagne, qui ayant abandonné les vastes domaines qu'il possédait au de là et en de çà des Pyrénées, dans l'espérance de fonder une principauté en orient,

et

et s'étant trouvé en Syrie au temps de la mort de Raymond de St.-Gilles son oncle, lui avait succédé dans le commandement des troupes, et dans le gouvernement du pays conquis par ce dernier. Ce seigneur se trouvait en possession des places d'Archas, de Giblet et de Tortose, et il était occupé à continuer le siége de Tripoli, commencé par son oncle, lorsque Bertrand, après ses démêlés avec Tancrède, se présenta devant Tortose, qui lui ouvrit ses portes. Le comte de Toulouse avait espéré que sa seule présence suffirait pour le faire reconnaître, comme seigneur légitime, dans toute l'étendue du pays qui avait été soumis à la domination de son père; mais le comte de Cerdagne prétendit garder, à titre d'héritier et de successeur de Raymond de St. Gilles, les conquêtes que ce dernier ne lui avait confiées qu'à titre de dépôt, et pour en conserver la possession, il implora la protection de Tancrède, tandis que le comte de Toulouse appela le roi de Jérusalem à son secours.

Le frère de Godefroi de Bouillon, Baudouin, ci-devant comte d'Edesse, occupait depuis neuf ans le trône de Jérusalem; intrépide guerrier et digne successeur du héros dont les chrétiens révèrent la mémoire, il avait employé

tous ses soins à étendre le limites de son royaume (1), que des ennemis puissans envi-

---

« (1) Le royaume de Jérusalem, dit l'abbé Guénée, s'étendait, du couchant au levant, depuis la mer méditerranée jusqu'au désert de l'Arabie, et du midi au nord, depuis le fort de Darum au-delà du torrent d'Egypte jusqu'à la rivière qui coule entre Bérith et Biblos. Ainsi, il comprenait d'abord les trois Palestines, qui avaient pour capitales : la première, Jérusalem ; la deuxième, Césarée maritime, et la troisième, Bethsan, puis Nazareth : il comprenait en outre tout le pays des Philistins, toute la Phénicie avec la deuxième et la troisième Arabie, et quelques parties de la première.

» Cet état, disent les assises de Jérusalem, avait deux chefs seigneurs, l'un spirituel et l'autre temporel : le patriarche, était le seigneur spirituel, et le roi, le seigneur temporel.

» Le patriarche étendait sa juridiction sur les quatre archevêchés de Tyr, de Césarée, de Nazareth et de Krak ; il avait pour suffragans les évêques de Bethléem, de Lyde et d'Hébron ; de lui dépendaient encore les six abbés de Mont-Sion, de la Latine, du Temple, du Mont-Olivet, de Josaphat et de Saint Samuël ; le prieur du Saint Sépulcre, et les trois abbesses de Notre Dame-la-Grande, de Sainte-Anne et de Saint-Ladre.

» Les archevêques avaient pour suffragans : celui de Tyr, les évêques de Bérith, de Sidon, de Panéas et de Ptolemaïs ; celui de Césarée, l'évêque de Sébaste ; celui de Nazareth, l'évêque de

ronnaient de toutes parts. Les nouveaux états

Tibériade et le prieur du Mont-Tabor ; celui de Krak, l'évêque du Mont-Sinaï.

» Les évêques de St. George, de Lyde et d'Acre avaient sous leur juridiction : le premier, les deux abbés de St.-Joseph-d'Arimathie et de St.-Abacuc, les deux prieurs de St.-Jean-l'Evangéliste et de Ste.-Catherine du Mont-Gisart, avec l'abbesse des Trois-Ombres ; le deuxième, la Trinité et les Repenties.

» Tout ces évêchés, abbayes, chapitres, couvens d'hommes et de femmes, paraissent avoir eu d'assez grands biens, à en juger par les troupes qu'ils étaient obligés de fournir à l'état. Trois ordres surtout, religieux et militaires tout à la fois, se distinguaient par leur opulence ; ils avaient dans le pays des terres considérables, des châteaux et des villes.

» Outre les domaines que le roi possédait en propre, comme Jérusalem, Naplouse, Acre, Tyr et leurs dépendances, on comptait dans le royaume quatre grandes baronnies : elles comprenaient, la première, les comtés de Jafa et d'Ascalon, avec les seigneuries de Rama, de Mirabel et d'Ybelin ; la deuxième, la principauté de Galilée ; la troisième, les seigneuries de Sidon, de Césarée et de Bethsan ; la quatrième, les seigneuries de Krak, de Montréal et d'Hébron. Le comté de Tripoli formait une principauté à part, dépendante, mais distinguée du royaume de Jérusalem ».

(Mémoire de l'abbé Guénée, sur la Terre Sainte, dans le 50.me vol. des mémoires de l'académie des inscriptions.

chrétiens, fondés en Asie par les croisés, éprouvaient la nécessité de réunir leurs efforts pour affaiblir la puissance des califes d'Egypte, opposer une barrière aux entreprises des Turcs et des Sarrasins, et pour s'assurer des villes maritimes de Syrie, afin de recevoir les flottes et les secours de l'Europe. Nul plus que Baudouin n'éprouvait le besoin de cette réunion. Continuellement exposé aux attaques des Egyptiens, qui étaient venus lui livrer de sanglantes batailles jusques sous les murs de Ramla, le roi de Jérusalem devait vivement apprécier les avantages qu'allaient lui donner les nombreux renforts emmenés d'Occident par le comte de Toulouse. A peine ce prince l'eut-il informé de son arrivée et de la conduite déloyale du comte de Cerdagne, que Baudouin lui envoya la promesse de marcher incessamment à son secours. Le roi s'avança bientôt vers Tripoli, dont Bertrand était alors occupé à faire le siége. Cette ville, prise d'abord par les Egyptiens avant la première croisade, et retombée au pouvoir d'un commandant Turc, avait de nouveau reconnu, pour se défendre contre les chrétiens, l'autorité du calife d'Egypte (1). Tancrède et le comte de

(1) Hist. des croisades, par M.r Michaud, tom. 2, pag. 41.

Cerdagne, qui avaient été sommés par le roi de Jérusalem d'avoir à restituer au comte de Toulouse toutes les places qu'ils détenaient injustement, se rendirent au-devant du monarque dont ils craignaient le ressentiment, lui demandèrent sa médiation et promirent d'exécuter ses volontés. Par les accords qui furent dressés, la forteresse d'Archas, la ville de Tortose et toute la partie du pays conquis par le comte de Cerdagne, lui restèrent en toute propriété, et la forteresse de Mont-Pélerin, les villes de Giblet et de Tripoli, et leurs dépendances, demeurèrent sous la domination du comte de Toulouse, avec clause expresse, que si l'un des deux venait à mourir sans enfans, l'autre lui succéderait dans toute l'étendue de ses domaines, situés en Orient.

Par les accords qui venaient d'être signés, on avait disposé de la ville de Tripoli, qui était encore au pouvoir des Egyptiens. Les princes s'étaient donc engagés, par leurs propres conventions, à soumettre cette ville ennemie. Le roi de Jérusalem, le comte de Toulouse, Tancrède et le comte de Cerdagne, ayant réuni leurs efforts, la place succomba le 10 juin et forma la capitale d'un nouvel 1109.
état, qui fut gouverné, pendant quatre-vingts

ans, par des princes de la maison de Toulouse. Le comté de Tripoli, renommé par ses productions, s'étendait depuis un ruisseau, situé entre les villes de Maraclée et de Valenia jusqu'à un autre ruisseau qui coule entre les villes de Giblet et de Bérythe, et comprenait tout le territoire que le dernier traité avait accordé au comte de Cerdagne, mais qui, conformément au même traité, était rentré sous la domination du comte de Toulouse, à la mort de Guillaume-Jourdain, arrivée peu de temps après sa conclusion. La ville de Tripoli, qui long-temps avant la première croisade était fameuse par la richesse de ses manufactures, n'était pas moins remarquable par d'autres richesses. « Une bibliothèque établie dans cette ville, et célèbre dans tout l'Orient, conservait en dépôt les monumens de l'ancienne littérature des Persans, des Arabes, des Egyptiens et des Grecs. Cent copistes y étaient sans cesse occupés à transcrire des manuscrits; le cadi envoyait dans tous les pays, des hommes chargés d'acheter des livres rares et précieux. Après la prise de la ville, un prêtre attaché au comte Bertrand de St. Gilles, entra dans la salle où se trouvait rassemblé un grand nombre d'exemplaires du coran, et comme il déclara que la

bibliothèque de Tripoli ne renfermait que des livres impies de Mahomet, elle fut livrée aux flammes. Quelques auteurs orientaux ont déploré avec amertume cette perte irréparable; mais aucune de nos chroniques contemporaines n'en a parlé, et leur silence montre assez l'indifférence profonde avec laquelle les soldats francs furent témoins d'un incendie qui dévora cent mille volumes (1). »

Le comté de Tripoli forma avec le royaume de Jérusalem, le comté d'Edesse et la principauté d'Antioche, les quatre grandes seigneuries que les croisés fondèrent en Orient. Plus d'un an avant la prise de Jérusalem, Baudouin, excité par l'appât d'une conquête que convoitait son ambition personnelle, s'était séparé de ses compagnons d'armes pour aller soumettre les fertiles provinces qui s'étendaient sur les rives de l'Euphrate. Reçu comme un libérateur par les habitans d'Edesse, le frère de Godefroi avait établi dans cette ville célèbre le siége de sa nouvelle domination, dont il recula les limites jusqu'aux bords du Tigre et jusqu'aux chaînes du Mont-Taurus, et dont il fit le premier boulevard de la puis-

---

(1) Hist. des croisades par M.r Michaud, tom. 2, pag. 42.

sance des chrétiens en Orient. Non moins heureux que Baudouin, Bohëmond, prince de Tarente, était parvenu, en employant tour à tour la ruse et la force, à s'approprier la principauté d'Antioche, malgré la vive résistance de Raymond de St. Gilles; elle s'étendait depuis la ville de Tarse en Cilicie jusqu'à celle de Maraclée, sur le rivage de la mer de Phénicie; ces deux principautés bien plus étendues et bien plus riches que le royaume de Jérusalem et que le comté de Tripoli, avaient pour voisins et pour ennemis, les sultans d'Alep, de Mossoul, de Damas, et les califes de Bagdad. Malgré les nombreuses victoires des chrétiens, ces diverses puissances Musulmanes étaient loin de s'avouer vaincues. A peine leurs armées étaient-elles détruites ou dispersées, que des armées plus formidables accouraient des montagnes de l'Asie mineure et des rives de l'Euphrate pour venger ou réparer leurs défaites. Pendant que Baudouin rejetait dans les déserts de l'Arabie et de l'Idumée les armées Egyptiennes qui s'avançaient continuellement sur le territoire de Jérusalem, les comtes d'Edesse et les princes d'Antioche n'étaient pas moins occupés à repousser les invasions des Turcs et des Sarrasins, ennemis bien plus redoutables et bien

plus difficiles à vaincre que les Arabes et les Egyptiens. Peu de temps après la prise de Tripoli, Tancrède se vit assiégé dans Antioche, par une de ces armées que les historiens portent à cent mille hommes. L'occasion était favorable, si le comte de Toulouse eut voulu en profiter, pour laisser accabler un dangereux rival, dont il avait éprouvé la funeste inimitié; mais à la vue des périls qui menaçaient les chrétiens, le fils de Raymond de St. Gilles ne se rappela que des belles actions de son père; l'exemple de grandeur d'âme et de magnanimité donné sous les murs d'Ascalon, par le nestor de l'armée chrétienne, fut noblement imité par un fils digne de marcher sur les traces d'un héros dont les croisés avaient admiré les vertus. Jeune encore et déjà au terme de sa carrière, une noble et touchante inspiration avait sans doute appris à Bertrand que la tombe du guerrier chrétien s'honore plus des larmes d'un ennemi, que des sanglants trophées que l'orgueil étale au jour de ses funérailles. C'est avec un visage calme et serein que Raymond de St. Gilles avait vu approcher la mort, qu'il avait tant de fois bravée sur les champs de bataille; plus heureux que son père, Bertrand la trouva dans les combats. Avril 1112.

En mourant, il laissa son jeune fils en pos-

session du comté de Tripoli, pour lequel il avait abandonné les belles provinces du midi de la France. Ses descendans renoncèrent comme lui au comté de Toulouse pour se fixer en Orient. Il serait difficile aujourd'hui de chercher les motifs de ce grand sacrifice, ailleurs que dans les idées et les croyances de ce siècle, qui faisaient préférer des montagnes stériles et des campagnes sabloneuses, honorées par les miracles de la religion, aux rivages riants, et aux aspects enchanteurs des montagnes de la France.

Il faut cependant convenir que c'est un singulier et beau spectacle, même pour notre siècle si fécond en événemens extraordinaires, que ces hautes et rapides fortunes, que les croisés fondèrent en Orient. *Il faut avouer*, dit Voltaire (1), *quand on lit l'histoire de ces temps, que ceux qui ont imaginé des romans, n'ont guère pu aller par leur imagination au-delà de ce que fournit ici la vérité.* Lorsque Voltaire s'exprimait ainsi, il parlait seulement de Baudouin, comte de Flandre, qui ayant fait vœu d'aller à la terre sainte, se saisit

(1) Essai sur les mœurs et l'esprit des nations, chap. LVII.

en chemin de l'empire de Constantinople, et de Jean de Brienne, cadet de la maison de Champagne, qui, après avoir été sur le point de subjuguer l'Égypte, était monté sur ce même trône de Constantinople. Mais dès long-temps avant, la victoire avait prodigué à nos guerriers ses nombreuses et brillantes faveurs. Le nouvel éclat qu'acquirent nos familles historiques de France transplantées en Asie et donnant des lois aux peuples qui habitaient aux pieds du Mont-Liban, parmi les rochers de la Palestine, et dans les sables de l'Arabie et de l'Idumée, est un des prodiges opérés par les croisades, que notre siècle tout dédaigneux qu'il est pour ce qui concerne l'histoire du moyen âge est forcé d'admirer. Il y a quelque chose de merveilleux dans ces coups inattendus de la fortune, qui portèrent sur le trône de David et dans le pays des anciens rois d'Assyrie, les enfans de ces hommes du nord, sortis des forêts de la Germanie, et dont la postérité alla régner sur les rives de l'Euphrate, de l'Oronte et du Jourdain. l'Orient vit des familles françaises en possession non-seulement de la principauté d'Antioche, des comtés d'Edesse et de Tripoli, mais des

principautés de Tiberiade, des comtés de Jaffa, d'Ascalon, de Cesarée, de Naplouse; l'Asie se montra étonnée d'obéir aux lois des Francs, et aux coutumes (1) féodales des peuples de l'Occident. Non-seulement le 12me siècle vit neuf rois tous Français d'origine se succéder sur le trône de Jérusalem, et dont l'un (2) porta la terreur de ses armes jusques sur les bords du Nil, et aurait probablement planté ses étendards sur les ruines de l'antique Memphis, si la mort ne l'eût arrêté dans l'accomplissement de ses projets, mais il vit de simples chevaliers, des guerriers même sans nom et sans fortune, opposer long-temps une barrière aux progrès des puissances Musulmanes. On n'oubliera jamais ce Renaud de Chatillon, aussi cher à l'amour qu'à la victoire; sa bonne mine et ses exploits lui firent obtenir la main de la princesse d'Antioche, veuve de Raymond de Poitiers; devenu chef

(1) Dans les coutumes, autrement dites *assises et bons usages du royaume de Jérusalem*, Godefroi de Bouillon avait adopté la plupart des usages et des institutions de la féodalité; il avait même conservé l'épreuve par le fer et par le feu, qui avait commencé chez les nations du nord.

(2) Baudouin, frère de Godefroi.

d'une armée dans laquelle il avait été simple soldat, il fit la guerre à l'empereur de Constantinople, ravagea l'île de Chypre, tourna bientôt ses armes contre le puissant Noureddin qui étendait sa domination sur l'Egypte, la Syrie et les plus belles provinces de l'Orient, poussa ses expéditions sur les bords de la mer rouge, et conçut le hardi projet (1) d'aller jusques dans les villes de la Mecque et de Médine piller le tombeau de Mahomet. Le siècle suivant vit des chevaliers Français régner dans Argos, Thébes et Corinthe. La Grèce eut des ducs d'Athènes, des grands sires de Thèbes et des princes d'Achaïe. Les nouveaux seigneurs de ces célèbres et malheureuses contrées, les Othon de la Roche, les Guillaume de Champlite, les Géoffroi de Ville-Hardouin, purent faire admirer la grâce et la courtoisie françaises, dans des lieux encore pleins des souvenirs qu'y avaient laissé l'atticisme et les mœurs élégantes d'Alcibiade, de Périclès et d'Aspasie. La patrie des Miltiades, des Thémistocles et des Épaminondas put reconnaître dans nos soldats, des guerriers non

(1) Hist. des croisades par M.r Michaud, tom. 2, pag. 256.

moins héroïques, que ceux qui avaient combattu à Marathon, à Leuctres et à Salamine. Il est doux et consolant pour l'historien épris de la gloire de sa patrie, de songer qu'au moment où il retrace tant d'illustres souvenirs, un noble et généreux émule (1) de nos anciens chevaliers, soutient l'honneur de la France, sur cette même terre, autrefois témoin des exploits de la chevalerie et des triomphes de la liberté !

Sur quels rivages lointains ne retrouve-t-on pas de nobles vestiges de la valeur française ! Les îles de Chypre, de Rhodes, de Corfou, furent aussi le théâtre des exploits des antiques croisés; là régnèrent (2) aussi nos rois chevaliers et nos soldats de la croix. *Je parcourais à Rhodes*, dit un illustre voyageur (3), *une longue rue appelée encore la rue des chevaliers. Elle est bordée de maisons gothiques; les murs de ces maisons*

---

(1) Le colonel Fabvier.

(2) Henri de Lusignan régna dans l'île de Chypre en 1248, et les chevaliers de St. Jean de Jérusalem, dans l'île de Rhodes, qu'ils gardèrent depuis 1304 jusqu'en 1522, époque où ils s'établirent dans l'île de Malte.

(3) M.r de Chateaubriand, itinéraire de Paris à Jérusalem, tom. 2, pag. 82, 3.me édition.

sont parsemés de devises gauloises et des armoiries de nos familles historiques. Je remarquai les lis de France couronnés, et aussi frais que s'ils sortaient de la main du sculpteur. Les Turcs qui ont mutilé partout les monumens de la Grèce, ont épargné ceux de la chevalerie : l'honneur chrétien a étonné la bravoure infidèle et les Saladin ont respecté les Couci.

Puisse le souvenir de la valeur de nos preux, réveiller dans tous les cœurs français le viel honneur de nos pères ! Puisse la Grèce, libre et vengée, montrer à nos descendans les trophées élevés sur ses rivages par le courage de quelques officiers français ! Que leurs noms brillent à jamais dans l'histoire, mêlés aux noms des Chatillon, des Turenne, des Lusignan ! Que les dignes rejettons de ces illustres familles, accourent sous les bannières de la croix et de la liberté, afin de pouvoir dire un jour, comme leurs nobles ancêtres, au milieu des pompes et des solennités de nos fêtes nationales :

Nous combattions, Seigneur, avec Montmorenci,
Melun, Destaing, de Nesle et ce fameux Couci.

C'est ainsi qu'en retraçant au 19[me] siècle les exploits des anciens croisés, je puis offrir

aux guerriers de l'époque actuelle les brillans modèles que présente en foule l'histoire du moyen âge. Les comtes de Toulouse y occupent incontestablement une des premières places. Pendant que les Baudouin, les Foulques d'Anjou, les Lusignan, les comtes de Champagne, se succédaient sur le trône de Jérusalem, et que les Josselin de Courtenay, les Tancrède, les Roger de Sicile, les Raymond de Poitiers (1), tous princes ou seigneurs du sang français, défendaient le comté d'Edesse et la principauté d'Antioche, trois princes de la maison de Toulouse, Pons, Raymond Ier et Raymond II, firent revivre sur le siége des comtes de Tripoli la haute valeur de leurs ancêtres; mais l'Orient ne fut pas moins étonné de la fatalité qui les poursuivit, que de la gloire nouvelle qu'ils ajoutèrent à l'antique illustration de leur maison. Pons, fils de Bertrand, né à Toulouse, et qui avait accompagné son père en Orient, était à peine âgé de quinze ans lorsqu'il lui succéda dans le comté de Tripoli. Sa jeunesse, sa valeur, ses précoces

(1) Raymond de Poitiers était Toulousain, étant né à Toulouse pendant l'usurpation de Guillaume IX, son père.

vertus

vertus qui fixaient déjà sur lui l'attention des princes chrétiens, lui méritèrent l'estime et l'amitié de Tancrède, qui, oubliant les ressentimens qu'il avait long-temps nourris contre l'aïeul et le père de ce jeune guerrier, l'aima avec toute la tendresse d'un homme, dont le cœur vivement passionné se livre avec transport à tous les sentimens qu'on lui inspire. Le héros que l'histoire et la poésie nous ont représenté comme le brillant modèle des preux chevaliers, le brave Tancrède, préoccupé de sa mort prochaine, se sentait ému par la franchise et la candeur du jeune comte de Tripoli. Il y avait dans ce cœur ingénu, je ne sais quoi de doux, de tendre et de fier, qui plaisait à l'ancien compagnon de Godefroi de Bouïllon. Étonné d'aimer dans le fils, des vertus qu'il avait détestées dans le père, Tancrède ne pouvait cependant résister à ces grâces naïves et enfantines, à cet heureux don de plaire, qui a de si puissantes séductions dans le bel âge de la vie. De ses mains tant de fois victorieuses et maintenant défaillantes, il présenta aux vieux soldats qui entouraient son lit de mort, le jeune guerrier dont l'héroïsme naissant lui faisait concevoir les plus hautes espérances; il le présenta à l'épouse

Décembre 1112. chérie, qui mouillait de ses pleurs la couche douloureuse où reposait son époux expirant; il recommanda à cette fidèle et royale compagne (1) dont la tendresse et les soins délicats avaient souvent dissipé les sombres soucis dont la guerre et l'ambition avaient environné ses jours, et qui lui avait rendu plus chers des triomphes et des prospérités, qui n'avaient eu de prix à ses yeux, qu'autant qu'il avait pu lui en faire hommage, il lui recommanda d'épouser un prince dont les heureuses et brillantes qualités promettaient autant de bonheur que de gloire à la femme qui unirait sa destinée à la sienne. Les vœux de Tancrède furent accomplis; mais comme s'il eût craint de n'avoir pas assez de titres à l'amour d'une veuve, qui pouvait se montrer jalouse de conserver le beau nom de veuve de Tancrède, le comte de Tripoli, avant d'obtenir la main de Cécile, voulut pouvoir s'offrir à ses yeux paré de quelque gloire personnelle acquise dans les combats. Cette noble ambition est presque toujours un sûr garant de la victoire. Il

---

(1) Cécile, femme de Tancrède, était fille naturelle de Philippe I.er, roi de France, et de Bertrade de Montfort, mariée au comte d'Anjou.

eut bientôt une occasion de signaler cette bouillante ardeur qui tourmente un jeune courage. L'infatigable Baudouin, à qui le seul espoir de s'agrandir par de nouvelles conquêtes, avait pu faire abandonner son riche comté d'Edesse, pour le stérile royaume de Jérusalem, venait d'être battu dans les plaines voisines du Mont-Thabor par les sultans de Damas, de Mossoul et par plusieurs émirs Juillet 1113.
de la Mésopotamie, qui, après avoir rassemblé une armée de trente mille hommes, avaient pénétré dans la Galilée par les montagnes du Liban. Le comte de Tripoli vola (1) au secours du roi de Jérusalem, et son extrême jeunesse ne l'empêcha pas de donner à ce prince des conseils dont la sagesse ne fut pas dédaignée par le frère de Godefroi. A peine eut-il aidé Baudouin à réparer sa défaite, qu'il accourut au secours de Roger de Sicile, qui gouvernait la principauté d'Antioche, depuis la mort de Tancrède, et que les Turcs menaçaient d'assiéger dans sa capitale. De concert avec le roi de Jérusalem, Pons leur livra plusieurs sanglantes batailles (2) et se trouva,

(1) Albert d'Aix, liv. 12, chap. 11 et 19.

(2) Sur les exploits de Pons, comte de Tripoli, on peut consulter les livres 12, 13 et 14 de l'histoire de Guillaume de Tyr.

quelques années après, au siége de Tyr, dont la conquête fut due en grande partie à sa valeur. Il était occupé à repousser les invasions du prince d'Alep, dont les possessions étaient limitrophes du comté de Tripoli, lorsqu'il fut trahi par quelques naturels du pays qui servaient dans son armée et qui le livrèrent aux Musulmans. De barbares ennemis firent subir une mort cruelle, et peut-être ignominieuse, à ce jeune et brillant seigneur, qui avait mis un héroïque empressement à l'affronter, toutes les fois qu'elle s'était offerte à ses regards avec le prestige et les séduisantes illusions dont la gloire l'environne.

Une destinée non moins déplorable était réservée à son fils Raymond I.er, qu'il avait eu de son mariage avec Cécile, veuve de Tancrède, et qui lui succéda dans le comté de Tripoli. Il y avait déjà plus de dix années que Raymond avait perdu son père, et il était bien jeune encore lorsque Louis VII arriva dans la Terre Sainte, en 1148, et séjourna quelque temps à la cour de Tripoli. Contrarié dans son ambition par le monarque français, dont les projets ne s'accordaient pas avec les siens, troublé dans son intérieur domestique par la jalousie qu'il avait conçue

de sa femme Hodierne, fille de Baudouin II, roi de Jérusalem, et presque toujours malheureux dans les guerres qu'il eut à soutenir, Raymond finit par une mort non moins tragique que celle de son père, une vie trop longue puisqu'elle fut dévorée par les chagrins, et terminée par un assassinat.

Je ne m'arrêterais pas à rapporter les circonstances de sa mort, si ce triste événement ne me fournissait l'occasion de faire connaître un peuple, ou plutôt une secte, dont l'existence fut long temps un sujet d'effroi pour les princes de l'Orient, et qui était déjà établie sur le territoire de Tripoli, lorsque la maison de Toulouse fut appelée à régner sur cette principauté. Cette secte était celle des Ismaéliens, peuples sortis du fond de la Perse, et qui rangés depuis long-temps au nombre des sectateurs d'Ali, gendre de Mahomet, prétendaient que *l'imamat*, c'est-à-dire, la puissance spirituelle et temporelle avait été transmise par une suite non interrompue des descendants d'Ali, à un prince nommé Ismaël, d'où ils avaient pris le nom d'Ismaéliens. Ce peuple, dominé comme le sont toutes les sectes religieuses, par ce besoin impérieux de répandre et de propager leurs croyances et leurs dogmes, avait ses missionnaires qui

allaient dans toutes les parties du monde Musulman; ces missionnaires se répandirent sur-tout en Syrie; ils y étaient depuis long-temps établis, lorsque les croisés y arrivèrent; leurs prosélytes s'élevaient au nombre d'environ soixante mille, et possédaient sept forteresses dans le voisinage de Tripoli. On les redoutait tellement, qu'ils enlevaient au milieu des rues les femmes, les enfans, sans qu'on eût le courage de s'opposer à leurs violences. Ils dépouillaient publiquement les gens d'une autre secte que la leur, donnaient asile aux plus grands criminels, et voyaient dans l'impunité un motif pour commettre de nouveaux crimes. Ces barbares portaient même l'audace jusqu'à s'emparer, à main armée, des villes et châteaux forts; c'est ainsi qu'ils entrèrent dans Apamée, d'où Tancrède les chassa.

Ces audacieux sectaires avaient pour chef, un prince que les historiens appellent *le vieux* ou *le seigneur de la montagne* (1), dont ils exécutaient aveuglément toutes les volontés. Ce maître absolu des biens et de

---

(1) *Chéik Aldjébal*, seigneur de la montagne, parce que son château était placé au milieu des montagnes. *Chéik*, signifie également seigneur et vieillard. Les historiens des croisades, lui donnent presque toujours le titre de *vieux de la montagne*.

la vie de ses sujets, pouvait leur commander toute espèce de sacrifices, sans crainte d'être désobéi. L'histoire nous apprend qu'Henri, comte de Champagne, ayant rendu visite au roi des Ismaéliens, ce prince le promena dans tous les lieux de son séjour, et l'ayant conduit à une tour très élevée, sur chaque créneau de laquelle étaient des hommes vêtus de blanc : « sans doute, dit-il à son hôte, vous n'avez pas de sujets aussi obéissants que les miens ». En même-temps il fit un signe et deux de ces hommes se précipitèrent du haut de la tour et expirèrent à l'instant. Le chef des Ismaéliens ajouta : « si vous le désirez, au moindre signal de ma part, ceux que vous voyez se précipiteront également. » En se séparant de Henri, non sans lui faire de riches présens, il lui dit : « si vous avez quelque ennemi qui en veuille à votre couronne, adressez-vous à moi, et je le ferai poignarder par mes serviteurs. »

Par quels moyens les chefs Ismaéliens étaient-ils parvenus à inspirer à leurs *fédaïs* (1) cet ardent fanatisme, qui leur faisait commettre le crime avec autant d'audace que

---

(1) Le mot de *fédaï*, dans sa signification propre, signifie *homme dévoué*.

de sang froid? « Un voyageur (1), dont la véracité est généralement reconnue, dit M.r Sylvestre de Sacy, nous apprend que le chef des Ismaéliens faisait élever des jeunes gens, choisis parmi les habitans les plus robustes des lieux de sa domination, pour en faire les exécuteurs de ses barbares arrêts. Toute leur éducation avait pour objet de les convaincre qu'en obéissant aveuglément aux ordres de leur chef, ils s'assuraient, après leur mort, la jouissance de tous les plaisirs qui peuvent flatter les sens. Pour parvenir à ce but, ce prince avait fait faire auprès de son palais des jardins délicieux. Là, dans des pavillons, décorés de tout ce que le luxe Asiatique peut imaginer de plus riche et de plus brillant, habitaient de jeunes beautés, uniquement consacrées aux plaisirs de ceux auxquels étaient destinés ces lieux enchanteurs. C'était là, que les princes Ismaéliens faisaient transporter, de temps à autres, les jeunes gens dont ils voulaient faire les ministres aveugles de leurs volontés. Après leur avoir fait avaler un breuvage, qui les plongeait dans un profond sommeil, et les privait pour quelque temps de l'usage de

(1) Marc-Paul.

leurs facultés, ils les faisaient introduire dans ces pavillons dignes des jardins d'Armide. A leur réveil, tout ce qui frappait leurs oreilles et leurs yeux, les jettaient dans un ravissement qui ne laissait à la raison aucun empire dans leurs âmes. Incertains s'ils étaient déjà entrés en jouissance de la félicité dont on avait si souvent offert le tableau à leur imagination, ils se livraient avec transport à tous les genres de séduction dont ils étaient environnés. Avaient-ils passé quelques jours dans ces jardins, le même moyen dont on s'était servi pour les y introduire sans qu'ils s'en aperçussent, était de nouveau mis en usage pour les en retirer. On profitait avec soin des premiers instans d'un réveil qui avait fait cesser pour eux le charme de tant de jouissances, pour leur faire raconter devant leurs jeunes compagnons les merveilles dont ils avaient été témoins, et ils étaient convaincus que le bonheur dont ils avaient joui pendant quelques jours, trop rapidement écoulés, n'était que le prélude et comme l'avant-goût de celui dont ils pouvaient s'assurer la possession éternelle par leur soumission aux ordres de leur prince. »

Ce breuvage, doué d'un pouvoir si mer-

veilleux, n'était autre que le *hachich* (1), dont le chef de la secte connaissait les vertus, et dont l'usage ne se répandit que dans les siècles postérieurs.

Les Ismaéliens croyaient à un paradis dont les délices étaient éternelles; les habitans de ces lieux enchantés étaient immortels; ils ne connaissaient ni les infirmités, ni les pleurs, ni les ris, ni les prières, ni le jeûne. C'est l'espérance d'habiter un jour ce séjour enchanté, qui excitait en eux l'audace et la persévérance avec laquelle ils exécutaient les ordres de leurs princes; c'est cette même espérance qui leur donnait ce courage imperturbable, qui les portait à endurer la mort, sans que les souffrances les plus fortes pussent leur arracher aucun aveu. Les califes, les émirs tombaient sous leurs coups dans les mosquées, dans les rues, sous les lambris des palais, au milieu de la foule du peuple et des grands. Étaient-ils pris le couteau à la main, ils remerciaient le ciel qui les approchait du terme de leurs désirs,

(1) C'est de ce mot que dérive le nom *assassins*, donné aux Ismaéliens, qui ne sont jamais désignés que sous ce nom dans les historiens latins des croisades.

et la mort était pour eux le premier degré de la félicité. Moudoud et Sancar-Albourski, princes de Mossoul, sont assassinés au sortir de la grande mosquée de la ville, et quoique entourés de leurs officiers et de leurs domestiques. Ahmed-Bal, gouverneur de plusieurs châteaux de l'Azerbaidjan, s'était déclaré plusieurs fois l'ennemi du seigneur de la montagne; il reçoit la mort au milieu de la salle d'audience du sultan Mohammed à Bagdad. Le grand Saladin avait refusé d'embrasser ou de protéger la doctrine Ismaélienne, et avait annoncé l'intention de la détruire. Tandis qu'il faisait le siége de Ptolémaïs, un fédaï se jette sur lui et lui porte un coup de poignard à la tête. Saladin le saisit par le bras, mais le meurtrier ne cessa de frapper que lorsqu'il eut été tué. Un second, un troisième fédaï lui succédèrent sans obtenir plus de succès. Néanmoins, Saladin se retira dans sa tente saisi d'une grande frayeur (1).

---

(1) Je me fais un devoir de déclarer que tous ces détails concernant l'origine, les attentats et les dogmes des Ismaéliens, sont entièrement puisés dans une lettre de M.r Jourdain, savant orientaliste, à qui nous devons un excellent ouvrage,

Tels étaient les redoutables ennemis que les comtes de Tripoli avaient à craindre jusques sur les terres de leur propre domination. Raymond ne tarda pas à tomber sous les coups de ces fanatiques. J'ignore quels furent les motifs qui le firent désigner aux poignards des émissaires *du vieux de la montagne*. Les circonstances qui accompagnèrent son assassinat, semblèrent accuser sa femme, et même Baudouin, roi de Jérusalem. Malgré l'étroite alliance qui unissait le roi de Jérusalem et le comte de Tripoli, puisque Raymond et Foulques d'Anjou, père de Baudouin, avaient épousé deux sœurs, filles de Baudouin II, la discorde avait éclaté entre ces princes; Foulques et Raymond s'étaient fait la guerre, avec d'autant plus d'acharnement, que les intérêts qui les divisaient étaient des intérêts de famille. Les dissentions domestiques, survenues par suite de la jalousie qu'avait inspiré à Raymond sa femme Hodierne, avaient encore aigri les

---

sur la Perse, son histoire, son gouvernement, sa littérature, les mœurs et les coutumes de ses habitans. M.r Michaud, a placé cette lettre au nombre des pièces justificatives qui accompagnent son second volume de l'histoire des croisades.

mutuels ressentimens des deux familles; cependant le roi de Jérusalem parut vouloir opérer un rapprochement entre les deux époux; il se rendit à Tripoli, en 1152, avec la reine Melisende, sa mère, sœur d'Hodierne; mais les efforts que Baudouin eut l'air de tenter furent inutiles. Il revint à Jérusalem avec sa mère, emmenant Hodierne, qui en les suivant, semblait vouloir fuir la présence d'un odieux époux. Raymond les avait accompagnés jusqu'à une petite distance de Tripoli, lorsqu'il fut massacré par deux fédaï, comme il rentrait dans la ville.

C'est sous ces funestes auspices, qu'un enfant de douze ans fut mis en possession du sanglant héritage de sa famille. Les discordes qui depuis long-temps avaient éclaté parmi les chrétiens d'Orient, environnèrent son berceau, et les murs de son palais et de sa capitale, teints du sang de son père, durent laisser dans son esprit de tristes pressentimens. Cependant les premières années de Raymond II s'écoulèrent paisiblement sous la tutelle de sa mère Hodierne, mais il ne tarda pas à signaler ce caractère actif, audacieux et entreprenant, qui le fit craindre, non-seulement des Musulmans, mais des chrétiens eux-mêmes. A la hardiesse qu'il porta dans

sa première entreprise, on dut juger que les puissances même les plus formidables ne l'offenseraient pas impunément. Manuel Comnène, empereur de Constantinople, après avoir recherché la main de Mélisende, sœur du comte de Tripoli, avait refusé d'épouser (1) cette princesse; le jeune Raymond, impatient de venger l'injure faite à sa sœur, arma des galères, se mit en mer et ravagea les îles et les côtes de l'empire Grec. Raymond eut bientôt à combattre un ennemi bien plus redoutable que l'empereur de Constantinople : c'était Noureddin (2), dont la puissance s'était accrue, grâce aux funestes divisions qui affaiblissaient de plus en plus les chrétiens. Son père Zengui, fils d'Aksancar, l'un des plus habiles capitaines de son temps, avait obtenu la principauté de Mossoul, après la mort du dernier sultan, assassiné par ordre *du vieux de la montagne ;* il y avait réuni les villes d'Émesse, d'Alep et plusieurs autres villes de Syrie, et avait fondé la dynastie des Atabecks. Son empire s'étendit bientôt depuis Mossoul jusqu'aux

---

(1) Guil. de Tyr, liv. 18, chap. 31, 33 et suivants.

(2) La plupart des historiens modernes écrivent Noradin.

frontières de Damas. Noureddin, surpassa encore la gloire et la renommée de son père, par des exploits et des vertus qui firent placer son nom à côté des noms des califes les plus célèbres.

Continuellement occupé à étendre les conquêtes faites par son père, Noureddin dirigea ses expéditions vers le comté de Tripoli. Battu d'abord en plusieurs rencontres par les chrétiens, Noureddin leur fit essuyer à son tour de sanglantes défaites, dans une desquelles Raymond fut fait prisonnier. Huit années de captivité éprouvèrent la constance du comte de Tripoli et ajoutèrent au malheur qui poursuivait sa famille. Lorsqu'il sortit de sa prison, d'où il ne fut délivré qu'en payant une forte rançon, des événemens imprévus avaient changé la face des affaires. Du sein de la mollesse et des voluptés dans lesquelles il paraissait entièrement plongé, un homme s'était annoncé à l'Orient comme le libérateur, qui devait affranchir les nations Musulmanes du joug que les chrétiens leur faisaient subir (1). C'est dans un pays qui après avoir été l'antique ber-

(1) Voir la vie de Saladin, écrite en français, par Marin.

ceau des conquérans, excita dans la suite l'ambition de la plupart de leurs successeurs, c'est dans l'Egypte, récemment conquise par les lieutenans de Noureddin, que le jeune Saladin préluda au rôle éclatant que la destinée lui réservait. La place de visir, qu'il occupait auprès du calife d'Egypte, lui fournit les moyens de se faire connaître et d'exercer cette puissante influence, qui bientôt devait s'étendre sur tout l'Univers. Une révolution religieuse, prudemment consommée et qui anéantit la secte des Fatimites, fut le coup d'essai d'un ministre qui pendant long-temps n'avait été connu à la cour des califes que par son goût pour les plaisirs, et par les dissipations de sa vie. Saladin avait déjà tout disposé pour soustraire l'Egypte à la domination de Noureddin et pour s'y faire investir de l'autorité souveraine, lorsque le sultan de Mossoul mourut au moment où sa tardive prévoyance venait de lui faire sentir la nécessité d'arrêter l'essor d'un jeune ambitieux.

Délivré par la mort du redoutable sultan des obstacles qui pouvaient arrêter le cours de sa brillante fortune, Saladin espéra réunir bientôt de nouvelles contrées aux fertiles provinces arrosées par le Nil. Son ambition lui

lui fit même concevoir la possibilité de réunir dans ses mains toutes les provinces qui composaient l'empire des Atabecks. Pour y parvenir, il fallait détruire ou affaiblir la puissance des chrétiens en Asie. Le royaume de Jérusalem et le comté de Tripoli étaient des barrières qui séparaient l'Egypte des principautés d'Alep et de Damas, soumises au jeune fils de Noureddin, et sur lesquelles Saladin brûlait d'étendre sa domination. Le royaume de Jérusalem était dans sa décadence; le frère et le successeur de Baudouin III, Amaury était mort, ne laissant pour occuper son trône qu'un enfant de treize ans, malade et couvert de lèpre. Comme le plus proche parent du nouveau monarque, Raymond fut investi de la régence du royaume pendant sa minorité. Son administration fut signalée par de nombreux faits d'armes (1), qui suspendirent plusieurs fois le cours des prospérités de Saladin, mais qui excitèrent l'envie des courtisans et la jalouse défiance du roi de Jérusalem. Ce monarque, malgré ses infirmités, n'avait pas craint, à l'époque de sa majorité, de se charger du poids du gouvernement; les envieux

(1) Voir Guillaume de Tyr, livres 21 et 22.

qu'importunait la gloire du comte de Tripoli, eurent soin d'entretenir dans l'esprit du roi les injustes soupçons que ce prince conservait pour Raymond; il leur fut facile de persuader au monarque que son malheur et ses souffrances rendaient susceptible des plus tristes ombrages, que le comte de Tripoli aspirait secrétement à la couronne; le courroux de Baudouin éclata d'une manière injurieuse et offensante pour son ancien ministre; il lui fit interdire la liberté de se présenter devant lui et de séjourner même dans les limites de son royaume. Le caractère irascible et audacieux de Raymond, fit craindre quelque fâcheux événement. Le monarque, accablé de l'excès de sa maladie, et que la lèpre privait déjà de l'usage de la vue, fut conseillé d'appaiser les ressentimens qu'il avait provoqués; il se réconcilia avec le comte de Tripoli. Baudouin termina bientôt sa malheureuse carrière, ne laissant pour occuper le trône de Jérusalem qu'un enfant de cinq ans, né du mariage de Sybille, sa sœur, avec le marquis de Montferrat, surnommé *Longue-Épée.*

A la mort de Baudouin IV, le royaume se trouvait dans la situation la plus déplorable, et le comte de Tripoli était désigné

comme le seul qui fût capable de gouverner l'état au milieu de la crise qui le travaillait ; Baudouin avant de mourir avait même jeté les yeux sur lui, et il fut choisi par le conseil des barons pour sauver, s'il était possible, l'héritage de Jésus-Christ. Raymond n'accepta la régence que sous la condition qu'il ne serait pas chargé de la garde du jeune roi, afin de ne pas donner à ses ennemis le malin plaisir de pouvoir l'accuser de la mort d'un prince dont la santé faible et languissante laissait peu d'espoir de le conserver. L'événement justifia la prévoyance du comte de Tripoli ; Baudouin V succomba en 1186 sous une violente maladie, dans la ville de Ptolémaïs, où Josselin, comte de Joppé, à qui sa garde et son éducation avaient été confiées, l'avait emmené. On accusa de sa mort, tous ceux qui aspiraient à l'autorité : *époque malheureuse*, dit un historien, *où de pareilles accusations étaient vraisemblables, et où tout un peuple pouvait reprocher à une reine le trépas de son fils !*

Les discordes qui agitaient le royaume de Jérusalem, s'accrurent alors de toutes les animosités que fit naître ce malheureux événement. Toutes les passions furent mises en

jeu pour s'élever ou pour contrarier des ambitions rivales. Tandis que le comte de Tripoli faisait rassembler à Naplouse les barons et les grands du royaume, et qu'il faisait offrir la couronne à Honfroi de Thoron, qui venait d'épouser Isabelle, fille du feu roi Amaury et sœur de Sybille, cette dernière qui était son aînée, et à qui la qualité de mère du dernier roi semblait donner des droits incontestables, faisait couronner dans l'église du Saint-Sépulcre, Guy de Lusignan, qu'elle avait épousé après la mort de Guillaume, *Longue-Épée*, son premier mari. Indigné d'un tel choix, le comte de Tripoli se retira dans le comté de Tibériade, dont la souveraineté appartenait à sa femme, veuve de Gautier, prince de Galilée; Guy de Lusignan se mit en mesure pour aller l'y assiéger; dans l'excès de sa colère, Raymond implora le secours de Saladin, et le redoutable ennemi des chrétiens vit avec une joie inexprimable approcher le moment où ses ennemis, affaiblis par leurs propres divisions, ne seraient plus en état de s'opposer à l'accomplissement de ses projets.

Mais à la vue des dangers dont les colonies chrétiennes étaient menacées, le roi de Jérusalem et le comte de Tripoli s'entirent

enfin la nécessité de se rapprocher et de réunir leurs efforts contre l'ennemi commun. Raymond se rendit à Jérusalem, et Guy de Lusignan vint au-devant de lui et le reçut avec les témoignages de la plus vive affection. Pendant ce temps-là, Saladin, après avoir traversé le Jourdain, s'avançait dans la Galilée à la tête de quatre-vingts mille hommes. Il emporta d'assaut la ville de Tibériade, et menaçait la citadelle où s'étaient enfermés la femme et les enfans du comte de Tripoli. Les chrétiens qui s'étaient rassemblés dans la plaine de Séphouri se disposaient à marcher contre Saladin, lorsque Raymond osa proposer d'abandonner Tibériade aux Musulmans et de réserver toutes les forces de l'armée chrétienne pour la défense du royaume de Jérusalem. « Je vais ouvrir, dit-il à l'assemblée, un avis qui va vous surprendre; mais je l'exprime avec d'autant plus de confiance qu'il est contraire à mes intérêts. Mon pays désolé, mes villes en cendres, mes sujets prêts à subir la mort ou l'esclavage, ma femme exposée aux outrages des Musulmans, implorent aujourd'hui vos secours et les miens; mais je dois m'occuper du salut de toutes les villes chrétiennes qui sont restées sans garnison. Cette armée,

assemblée dans la plaine de Séphouri, est le seul espoir qui reste aux chrétiens d'Orient. Vous voyez ici tous les soldats de Jésus-Christ, tous les défenseurs de Jérusalem; s'ils périssent, les Musulmans n'ont plus d'ennemis à redouter. Gardez-vous donc de conduire cette multitude d'hommes et de chevaux dans un pays sec et aride, où la saison, la soif et la faim les livreront sans défense à l'ennemi.

» Le nombre même des soldats chrétiens m'effraye plus qu'il ne me rassure. Ils n'offrent qu'une troupe confuse d'hommes, assemblés à la hâte, et qui ne supporteront point la fatigue. Les archers Musulmans sont plus habiles que nos soldats à lancer des javelots, et peuvent nous harceler dans notre marche, sans que nous puissions nous défendre; la cavalerie de Saladin est plus nombreuse, mieux exercée que celle des chrétiens, et peut nous attaquer avec avantage dans les plaines que nous allons traverser. Abandonnez, croyez-moi, Tibériade aux Musulmans, et sauvons une armée qui pourra réparer nos pertes.

» Je jure aujourd'hui devant Dieu et devant les hommes que j'abandonnerais volontiers le comté de Tripoli, et toutes les terres que je possède, pour sauver la ville de Jésus-

Christ. Notre seul intérêt est de détruire la puissance de Saladin, et de conserver des défenseurs au royaume de Jérusalem. Si nous allons au-devant de l'ennemi et que nous soyons vaincus, Dieu lui-même ne pourra sauver les chrétiens et permettra que nous soyons tous livrés aux infidèles. Si l'ennemi au contraire vient s'offrir à nos coups, toutes nos pertes seront réparées et les maux qui tomberont sur moi deviendront pour moi-même une source de biens, puisque je les aurai soufferts pour la cause de Jésus-Christ et le salut de son peuple. Je me soumets au supplice de la mort, si les choses n'arrivent pas comme je l'ai dit (1). »

En écoutant ce discours, le roi de Jérusalem, les barons et les chevaliers qui composaient l'assemblée se sentirent frappés d'étonnement et d'admiration. Le maître des templiers osa seul l'interrompre par des paroles où respirait la haine que lui inspirait le comte de Tripoli, et lorsque l'assemblée fut séparée, il employa les plus perfides insinuations pour affaiblir dans l'esprit de Lusignan l'impression que ce dis-

(1) Voir l'histoire des croisades, par M.r Michaud, tom. 2, pag. 278.

cours avait produite, et pour présenter même sous des couleurs odieuses l'intention qui l'avait dicté. La résolution que le comte de Tripoli était parvenu à faire adopter, fut révoquée dans un conseil secret, où le maître des templiers jouit du triste avantage de faire prévaloir un avis qui allait causer l'entière ruine des chrétiens. L'armée se mit en marche et s'avança vers la plaine de Batouf pour combattre l'armée Musulmane, qui était campée derrière le lac de Tibériade. Le comte de Tripoli commandait l'avant garde de l'armée chrétienne, le roi de Jérusalem était au centre, et les templiers formaient l'arrière-garde. Le 4 juillet 1187, les deux armées en vinrent aux mains. Le comte de Tripoli eut à essuyer les premières attaques des Musulmans, avec des soldats, que la fatigue, une chaleur excessive et une soif dévorante, rendaient peu propres à soutenir un long combat : cependant la nuit seule put séparer les deux armées, et le lendemain le combat recommença. A peine le soleil eut-il embrasé l'horizon, que Saladin donna le signal, et la cavalerie Musulmane se précipita sur l'armée chrétienne. Long-temps les chevaliers du temple et ceux de St.-Jean, repoussèrent les plus terribles efforts des

Sarrasins. Le comte de Tripoli qui avait combattu pendant une grande partie de la journée, s'ouvrit un passage à travers l'armée Musulmane et gagna la ville de Tyr, où Saladin, après sa victoire, s'empressa de le poursuivre, sans oser pourtant l'y assiéger. Tout plia sous la loi du vainqueur; les villes de Sidon et de Giblet furent emportées d'assaut; Ptolémaïs ne résista que deux jours; presque toutes les villes de la Palestine ouvrirent leurs portes à l'heureux Saladin, et la perte de Jérusalem fut le résultat inévitable de la funeste bataille de Tibériade.

Il serait difficile de peindre la consternation qui se répandit chez les nations chrétiennes à la nouvelle de ce lamentable événement. Le pape Urbain III, ne put résister à l'excès de la douleur que lui causa la prise de Jérusalem; le comte de Tripoli, que des hommes animés par d'injustes préventions (1) ou par des haines implacables,

---

(1) On a lieu d'être étonné qu'un historien aussi instruit et aussi distingué que M.r le comte de Ségur, renouvelle de vieilles accusations dans son abrégé de l'histoire universelle. M.r Michaud, que je ne me lasse point de citer, parce qu'il est aisé de s'apercevoir, en le lisant, qu'il a puisé à toutes les sources, et qu'il est plein de la lecture des

punissaient de l'excès de générosité avec laquelle il s'était exprimé dans le conseil des princes, mourut de désespoir en déplorant les injustices de ceux qui lui reprochaient d'avoir trahi la cause des chrétiens. En lui finit la branche des comtes de Tripoli de la maison de Toulouse; il eut pour successeurs, dans la principauté fondée par la valeur de ses ancêtres, les seigneurs de la maison de Poitiers qui régnaient sur la principauté d'Antioche, et qui possédèrent le comté de Tripoli jusques vers la fin du 13.me siècle, époque où les chrétiens furent entièrement chassés de la Terre Sainte.

Tel fut pour la maison de Toulouse le résultat d'un siècle de travaux et de sacri-

---

auteurs originaux, disculpe complétement le comte de Tripoli des accusations dont plusieurs historiens chrétiens ont chargé sa mémoire. Les historiens Musulmans, dit M.r Michaud, parlent de Raymond comme du plus cruel ennemi des Sarrasins. Le continuateur de Tabary, M.r Marin, dans son histoire de Saladin et Abulféda, dans la courte description qu'il donne de la journée d'Hétin, rapportent des preuves non équivoques de l'innocence du comte de Tripoli; cette preuve se retrouve même dans une lettre écrite au nom de Saladin, après la bataille de Tibériade,

fices : des trois successeurs de Bertrand, qui occupèrent après lui le siége des comtes de Tripoli, le premier succomba victime d'une trahison, qui le livra au fer de ses ennemis; le second expira sous les poignards des émissaires *du vieux de la montagne ;* le troisième mourut de désespoir, avec la crainte de voir sa mémoire chargée des odieuses accusations, que les préventions contemporaines ne font que trop souvent adopter par la postérité.

Mais en traçant cette rapide esquisse de la vie et des actions des comtes de Tripoli, je me suis éloigné de près de quatre-vingts ans de l'époque où je dois reprendre l'histoire des comtes de Toulouse. Les derniers événemens que je viens de raconter, appartiennent à l'année 1188, et je dois maintenant me reporter au moment où Bertrand partit de Toulouse à la tête de l'armée qui s'était croisée pour la Terre Sainte, c'est-à-dire, à l'année 1109.

Il y a quelque chose d'étrange et de romanesque dans ces inconcevables déterminations, qui portèrent un prince, né en Languedoc, à renoncer à ses magnifiques possessions Européennes, pour aller régner en Orient, tandis qu'un enfant que l'Orient avait vu naître, et qui était encore au berceau, était conduit

à travers les tempêtes, vers les rives de l'Occitanie, que son frère abandonnait.

Deux ans avant le départ de Bertrand, quelques croisés, à la tête desquels était Guillaume V, seigneur de Montpellier, avaient emmené en France un enfant de quatre ans, né en Syrie, du mariage de Raymond de St. Gilles avec Elvire de Castille. Il avait reçu en naissant le nom d'Alphonse, qui était celui du roi de Castille, son aïeul maternel, et il fut surnommé Jourdain, pour avoir été baptisé dans les eaux du fleuve, révéré des chrétiens. Peut-être que dans des temps ordinaires l'apparition de ce nouveau rejeton de la maison de Toulouse, eût inspiré de coupables desseins, ou au moins une inquiète jalousie à l'heureux possesseur de tant de riches provinces; mais à la vue d'un jeune frère, qui pouvait un jour devenir un dangereux rival, Bertrand n'avait manifesté aucun de ces mouvemens par lesquels les cœurs ambitieux décèlent de secrètes et criminelles pensées. Tout occupé des préparatifs de son voyage d'outre-mer, il avait vu sans joie et sans alarmes l'arrivée d'un prince que des esprits mécontens pouvaient lui opposer, et dont le nom pouvait servir de ralliement au milieu des dissentions publiques qui avaient

long-temps troublé la ville et le comté de Toulouse depuis le départ de Raymond de St. Gilles. Comment eût-il pu craindre un enfant de six ans, lorsqu'en partant pour la Palestine, il laissait ses états exposés aux entreprises du duc d'Aquitaine, qui n'attendait que son départ pour tenter une nouvelle invasion? Guillaume différa cependant son invasion jusqu'en l'année 1114, où la nouvelle de la mort de Bertrand dut parvenir en Europe. Toulouse le vit de nouveau, revendiquer le fer à la main, le droit de dicter des lois dans ses murs. Le sang coula dans des combats qui se livrèrent dans les rues de la ville. Les plus puissans vassaux de la maison de Toulouse, et notamment Bernard-Aton, vicomte d'Albi, qui, quinze ans avant, s'était croisé pour aller dans la Terre Sainte, se réunir au comte de St. Gilles, son oncle, abandonnèrent dans cette occasion les intérêts du fils et du légitime héritier de leurs anciens seigneurs, pour reconnaître l'autorité de l'usurpateur. Par un contraste digne de ces temps, pendant que la guerre civile désolait ces malheureuses contrées, le bienheureux Robert d'Arbrissel, fondait des monastères dans la forêt de l'Espinasse, que lui avait donné la duchesse d'Aquitaine. Sa bien-

faitrice, elle-même, sanctifiait les derniers instans de sa vie par les pratiques de la plus austère pénitence; elle prenait l'habit religieux dans l'abbaye de Fontevraud, tandis que son mari tranchait du souverain et faisait craindre dans Toulouse les ressentimens d'un maître irrité.

Pendant que le crime heureux triomphait sur les bords de la Garonne, l'héritier des comtes de Toulouse cherchait en Provence et à la cour des rois de Castille et d'Aragon, un asile contre le persécuteur de sa maison. Errant et proscrit, ce ne fut que plusieurs années après qu'Alphonse recouvra l'antique
1121. héritage de ses pères, grâce au dévouement (1) des Toulousains, qui chassèrent Guillaume de Montmorel, qui commandait dans Toulouse pour le duc d'Aquitaine. Ce prince, toujours dominé par son caractère inconstant

(1) On lit, au sujet d'Alphonse, dans un ancien manuscrit en langage Gascon : Foc détengut en Auran (dans la ville d'Orange) è los de Tolosa l'y trametegnen grand multitudo de gens : talomen que lo recrouberen, et lou tourneren à Tolosa triomphant, et cognoc l'amour que son pople l'y portava, et lour dounet plusiours douns et libertats, com es plus amplament contengut al libré de las canonicas.

et aventurier, était parti pour aller combattre les Sarrasins en Espagne, comme il était parti vingt ans avant pour aller les combattre en Palestine. Non moins célèbre par son talent pour la poésie provençale que par ses aventures et les inconstances de sa vie, Guillaume mourut bientôt après, et sa mort assura au jeune comte de Toulouse la paisible possession des états de sa famille.

Alphonse avait cependant un autre compétiteur qui lui disputait non pas le comté de Toulouse, mais une portion considérable de la Provence; ce compétiteur était Raymond-Béranger, comte de Barcelonne, à qui son mariage avec Douce, héritière du comté d'Arles, avait donné des droits sur une partie de cette province. Après une guerre, dans laquelle Alphonse fut soutenu par les comtes de Foix et de Comminges, les deux compétiteurs convinrent d'un partage (1), qui termina leurs différens; par ce partage, le comte de Toulouse domina sur toute la haute Provence, située entre l'Isère, les Alpes, la Durance et le Rhône, qui porta dès-lors le titre de marquisat de Provence, et la basse Provence, qui,

(1) Voir cet acte de partage dans Catel, histoire des comtes de Toulouse, pag. 188 et suivantes.

d'après le même acte de partage, échut au comte de Barcelonne, prit le titre de comté d'Arles ou de Provence.

Paisible possesseur, après ce partage de toutes les provinces qui avaient appartenu à son père, Alphonse se livra à des occupations conformes à la douceur de ses mœurs, et à la simplicité de ses goûts. Il fonda la ville de Montauban; il accorda de nombreux priviléges à ses sujets; il fit rédiger par écrit les coutumes qui les régissaient; il tint souvent au milieu de sa cour et dans les principales villes de ses domaines, *des plaids* (1), dans lesquels il jugeait les différens qui s'élevaient entre les divers seigneurs; la sagesse qu'il portait dans ses décisions lui acquit une si grande réputation dans les cours étrangères, que les rois ses voisins, le choisirent souvent pour arbitre de leurs démêlés, et il eut plusieurs fois à prononcer entre les rois d'Aragon et de Castille, et entre ces derniers et les rois de Navarre. Mais ce qui met le comble à la gloire de ce bon prince, c'est qu'il aima son peuple et qu'il en fut aimé. Il jouissait d'un bonheur, que les traverses essuyées dans sa première jeunesse avaient semblé vouloir lui refuser,

(1) Des audiences.

et dont son mariage avec Faydide, de la maison des seigneurs d'Usez lui avait fait goûter les prémices, lorsque l'union de sa cousine, Eléonore d'Aquitaine, avec Louis le Jeune, vint le menacer des mêmes calamités, qui l'avaient assailli au commencement de sa carrière.

Eléonore d'Aquitaine était petite fille de Mathilde de Toulouse, et de Guillaume IX, à qui son mariage avec cette princesse avait fourni un prétexte pour envahir les états de la maison de Toulouse. Guillaume X, père d'Eléonore, venait de mourir à la fleur de son âge, après avoir recommandé aux seigneurs de sa cour, d'accomplir ses dernières volontés en unissant sa jeune héritière au fils de Louis le Gros. Ce mariage, qui contribua si puissamment à la grandeur de la France, fut célébré dans Bordeaux, peu de temps après la mort de Guillaume X, avec toute la magnificence qui régnait alors à la cour des ducs d'Aquitaine. Les fêtes nuptiales 1137.
étaient à peine terminées, lorsque Louis le Jeune parvint à la couronne, que la mort de son père plaça sur sa tête. Alphonse, que Louis le Gros avait fait ajourner, en 1122, dans l'abbaye de St.-Benoît de Castres, pour lui rendre hommage à raison du comté de

Toulouse, ne vit pas sans quelques mouvemens de crainte, les droits de la maison d'Aquitaine, réunis à ceux de la maison royale. Le prince qui venait de monter sur le trône, ne manifestait, il est vrai, ni le goût des conquêtes, ni des passions ambitieuses; mais il était jeune, et les états de la maison de Toulouse pouvaient inspirer des sentimens d'envie, même à un roi de France. Louis ne tarda pas à les éprouver; il s'arma pour revendiquer les prétendus droits de sa femme Eléonore, quoique le père de cette princesse ne les eût jamais réclamés durant le cours de sa vie, et que son aïeul s'en fût plusieurs fois désisté, après avoir envahi le comté de Toulouse. La justice des rois ne ressemble point à la justice ordinaire; Louis s'avança dans la province, et mit le siége devant Toulouse, en 1141; mais sa tentative ne fut pas heureuse, et il se vit obligé de renoncer à son entreprise.

Les deux princes qui s'étaient combattus sous les murs de Toulouse devaient bientôt marcher sous les mêmes drapeaux, dans une des plus fatales expéditions que les Français aient jamais tentées en Orient. Les malheurs de la première croisade n'avaient point désabusé les rois et les peuples de l'Europe,

de leur funeste penchant pour ces expéditions lointaines, qui avaient été pour eux une source de calamités. Incapable de concevoir et de diriger une vaste entreprise, Louis le Jeune fut cependant poussé, non par enthousiasme, mais par les terreurs d'une conscience agitée, à se mettre à la tête d'une nouvelle croisade. Le monarque français, pour se venger de Thibault, comte de Champagne, avait porté le fer et la flamme dans ses états; il avait assiégé la ville de Vitry et incendié
une église, dans laquelle les habitans s'étaient 1143.
réfugiés, et où périrent plus de treize cents personnes; Louis éprouva des remords, des songes effrayans troublèrent son sommeil; un homme nourri dans la solitude, et dont les paroles étaient considérées comme des oracles, St.-Bernard, lui montra les puissances du ciel irritées contre lui; à cette voix terrible, le faible monarque désespéra de son salut; une langueur mortelle faillit abréger ses jours; la France se vit menacée de perdre son roi. Les consolations de St.-Bernard calmèrent enfin cette âme épouvantée; pour se reconcilier avec le ciel, Louis fit vœu de se croiser pour la Terre Sainte, c'est-à-dire, que pour expier le crime d'avoir fait périr treize cents personnes dans l'église de Vitry, il promit

d'en sacrifier quatre-vingts mille dans les campagnes de la Syrie et de l'Asie mineure.

L'ardent promoteur de la première croisade, l'ermite Pierre, n'était qu'un pauvre solitaire, sans lettres, sans réputation et dépourvu de tous les avantages extérieurs qui font tant d'impression sur la multitude; mais tel n'était pas le nouveau missionnaire, qui se chargea de prêcher la seconde croisade: St.-Bernard était le plus bel esprit de son siècle; quoique voué au cloître, l'abbé de Clairvaux, conservait dans ses manières la politesse et la dignité d'un homme qui avait une longue habitude des cours; la flamme du génie brillait dans ses regards, et son éloquence n'était pas moins propre à entraîner une multitude grossière, qu'à séduire par ses formes élégantes, une assemblée composée de princes, de seigneurs et d'évêques. Nous admirons les triomphes que l'éloquence obtint dans les anciennes républiques; mais ils sont loin de pouvoir être comparés aux prodiges opérés par St.-Bernard. Ce moine de Clairvaux, exerça plus d'empire sur son siècle, que le plus grand orateur de la Grèce, n'en exerça jadis sur le peuple dont il était l'oracle et qui le considérait comme son génie tutélaire. Le même enthousiasme que le pape

Urbain II, avait excité cinquante ans auparavant dans le concile de Clermont, St.-Bernard le fit éprouver à l'assemblée, qui s'était réunie dans la plaine de Vézelai en Bourgogne, et 1146.
où fut résolue la seconde croisade. A la voix de St.-Bernard, on vit se présenter pour recevoir la croix de ses mains, Henri, fils de Thibault, comte de Champagne; Thieri, comte de flandre; Gui, comte de Nevers, et son frère Renaud, comte de Tonnerre; Ives, comte de Soissons; Guillaume, comte de Ponthieu; Guillaume, comte de Varennes; Archambaud de Bourbon, Enguerrand de Couci, Hugues de Lusignan; le comte de Dreux, frère du roi, et son oncle; le comte de Maurienne; les évêques de Noyon, de Langres, d'Arras, de Lisieux. Mais tous les regards se portaient sur le comte de Toulouse; un mouvement inattendu se manifesta dans l'assemblée, lorsqu'on vit Alphonse, s'avancer pour prendre la croix, après la reine Eléonore, qui s'était présentée après son auguste époux.

Eléonore, cette beauté célèbre, dont les intrigues et les amours, eurent une si grande influence sur les destinées des peuples, et sur les malheurs domestiques des deux rois, qui furent successivement ses époux, n'était cer-

tainement pas entraînée par l'ardeur des sentimens religieux, mais l'exemple et la nouveauté la gouvernaient. Elle séduisit tous les princes de l'Europe, par l'enjouement de son esprit, par les charmes de sa figure, et par une coquéterie vive et pleine de grâce. Tant qu'elle fut sur le trône de France, elle sembla se faire un jeu d'exciter l'humeur jalouse du roi, son époux, et de jetter du ridicule sur l'austère dévotion, et la monotone gravité d'un mari qui fatiguait sa cour, par une piété plus digne d'un moine, que d'un roi. En suivant Louis le Jeune dans la croisade, Eléonore avait plutôt l'air de marcher à une fête, qu'à la délivrance du saint tombeau. Les nombreux adorateurs qui se pressaient sur ses pas, bravaient la triste défiance et les regards jaloux de Louis. Cette brillante élite de tout ce que la France avait de plus illustres chevaliers, ne suffisait pas même à l'ardent désir de plaire qui dominait toutes les pensées d'Eléonore. En quittant le beau pays de France, son imagination voluptueuse lui représentait les régions lointaines de l'Orient, comme un séjour enchanté, où elle pourrait se livrer à tous les plaisirs, et s'affranchir du cérémonial gênant et de la triste étiquette qui l'avaient souvent obsédée à la cour de

France. Peu flattée des respects qui étaient dus à son rang suprême, il n'était point pour elle de bonheur égal, au bonheur de plaire et de séduire. Son caractère volage et passionné, ne lui permettait guère la constance en amour. Les croyances religieuses, si puissantes dans ce siècle, exercèrent même si peu d'empire sur son cœur, qu'un jeune Musulman, dont la beauté avait frappé ses regards, fut long-temps aux yeux de toute l'armée, l'amant privilégié de cette reine chrétienne. A son goût, pour les fêtes, les plaisirs et la gaieté, il était facile de reconnaître la petite fille de Guillaume IX, qui avait long-temps couru le monde pour chanter et pour tromper les dames, et qui s'était croisé pour la Terre Sainte, moins pour faire des conquêtes sur les Sarrasins, que pour chercher des aventures et de nouveaux sujets pour ses chansons. Il est vrai que cette même princesse, était arrière petite fille, par son aïeule Mathilde, de Guillaume IV, comte de Toulouse, dont le caractère grave, et l'austère piété, ne lui eussent pas permis d'envisager sans effroi, les qualités brillantes, et les mœurs trop faciles de la jeune Eléonore.

Suivie d'un cortège analogue à ses goûts et à son caractère, Eléonore voyageait, en-

tourée de tout ce que la France avait de femmes les plus distinguées par l'esprit, la naissance et la beauté. On voyait auprès d'elle, la jeune duchesse de Bouïllon, et la belle comtesse de Blois ; la comtesse de Roussy et Sybille de Flandre, que l'exemple de la reine de France avait entraînées sous les bannières de la croix. Faydide d'Usez, comtesse de Toulouse, accompagnait son époux. Alphonse
1147. s'était embarqué sur le Rhône pour se rendre, par mer, en Palestine, tandis que Louis le Jeune s'engageait dans la route longue, pénible et dangereuse qu'avaient suivie les premiers croisés. Le but de la nouvelle croisade était de reprendre la ville d'Edesse, dont Noureddin s'était emparé, et d'où il menaçait les diverses colonies chrétiennes, établies en Asie. De tous les princes de l'Occident, dont les Francs, fixés en Orient, avaient imploré le secours, le comte de Toulouse était celui qui était le plus ardemment désiré (1). Les exploits et la renommée de son père, faisaient encore le sujet de tous les entretiens, et les croisés croyaient voir dans le fils, le représentant du vieux compagnon de Tancrède et de Gode-

---

(1) Guillaume de Tyr, liv. 16, chap. 28. Gesta lud. VII, chap. 16.

froi de Bouillon. Ils étaient fiers de pouvoir opposer aux Sarrasins un guerrier, héritier de la valeur du fameux comte de St. Gilles, dont le nom avait tant de fois répandu l'effroi parmi les troupes infidelles. Il y avait même dans la vie et le caractère d'Alphonse, je ne sais quoi de merveilleux et d'extraordinaire, qui devait plaire à des hommes amoureux d'aventures et de périls. L'existence d'Alphonse était presque miraculeuse : né en Syrie, baptisé dans les eaux du Jourdain, protégé au berceau par le courage de quelques chevaliers français, ramené à travers les tempêtes sur les rives du Rhône, il avait, en abordant sur les côtes de France, rencontré des ennemis non moins dangereux que ceux que son père avait eu à combattre en Asie. Cette terre qui l'avait vu naître, et qu'il allait affranchir, possédait les cendres de son père, de sa mère, de son oncle, de son frère; mais Alphonse ne sembla avoir été emmené dans des lieux chers à son cœur et pleins de tant de pieux souvenirs, que pour saluer les tombeaux de sa famille; il touchait à peine au rivage, illustré par les victoires de son père, que le poison, versé par la main d'une reine, termina la vie de ce loyal et valeureux che- 1148.
valier, qui n'avait encore fourni que la moitié de sa carrière.

Les historiens ne sont pas d'accord sur l'auteur du crime qui priva l'armée chrétienne d'un guerrier aussi ardemment désiré que l'était le comte de Toulouse; les uns, accusent la reine de France, Eléonore, et les autres, Mélisende, reine de Jérusalem. Les accusations, élevées contre la reine de France, sont-elles fondées? Je ne le crois pas. Eléonore eut toutes les passions de son sexe, mais dans le cours de sa vie, elle ne commit jamais aucune action, qui ait pu la faire soupçonner d'un crime aussi noir, que celui qui lui est imputé. Le motif qui aurait pu lui faire commettre ce crime, n'existait plus; après le mauvais succès de l'invasion que Louis le Jeune avait tentée dans le comté de Toulouse, Eléonore avait renoncé, ainsi que son époux, aux injustes prétentions qui leur avaient fait prendre les armes. Toute occupée, pendant son séjour en Asie, de ses intrigues avec le prince d'Antioche, cette femme séduisante, à qui sa jeunesse, ses goûts frivoles et sa coquetterie, ne permettaient guère d'éprouver les tourmens de l'ambition, eût-elle voulu satisfaire une implacable vengeance, qui ne s'accorde, ni avec son caractère, ni avec ses penchans, ni avec l'idée que ses contemporains nous ont laissé de cette jeune et brillante reine?

Ce n'est pas sur de vagues imputations, et après six cents ans écoulés sur la tombe d'une aimable princesse, que l'historien des preux chevaliers flétrira la mémoire d'une reine, dont Aspasie eût envié les grâces dans les plus beaux jours de sa vie.

Les accusations dirigées contre la reine de Jérusalem, sont-elles mieux fondées? Je dois avouer qu'il serait beaucoup plus facile de les justifier. La reine de Jérusalem, accusée d'avoir fait empoisonner le comte de Toulouse, est cette même Mélisende, belle sœur de Raymond I.er, comte de Tripoli, qui tomba (1) sous les poignards des émissaires *du vieux de la montagne*, presque sous les yeux de cette reine ambitieuse et vindicative. L'honneur du diadème prescrit, sans doute, de grands ménagemens; mais les indices qui semblèrent accuser cette princesse, le roi son fils et sa sœur Hodierne, femme de Raymond, du meurtre de cet infortuné seigneur, peuvent bien la faire soupçonner de l'empoisonnement du comte de Toulouse. Si elle fut capable de diriger le poignard des assassins contre son beau frère, le comte de Tripoli, elle put bien faire empoisonner, dans le comte de Toulouse,

---

(1) J'ai raconté cet assassinat, pag. 189.

le proche parent et le protecteur naturel de ce prince ; elle devait même y être d'autant plus excitée, qu'en arrivant en Asie, à la tête d'une armée considérable, le premier intérêt d'Alphonse, était d'étendre la puissance de la maison de Tripoli, rivale de la maison d'Anjou, qui régnait sur le trône de Jérusalem.

Lorsque la nouvelle de cet horrible attentat parvint dans Toulouse, le fils et l'héritier d'Alphonse n'était guère capable encore de gouverner ses états, qui s'étendaient comme sous ces prédécesseurs, depuis les Alpes jusqu'aux extrémités du Périgord et depuis les montagnes d'Auvergne jusqu'aux Pyrenées. Raymond V n'avait que quatorze ans à l'époque de la mort de son père. Roger-Bernard, comte de Foix, et Raymond-Trencavel, vicomte d'Albi, de Carcassonne et de Béziers, profitèrent de son extrême jeunesse pour se soustraire à sa domination, et pour reconnaître la suzeraineté du comte de Barcelonne. Le jeune comte de Toulouse, commença l'exercice de l'autorité souveraine en marchant pour punir la félonie du vicomte de Carcassonne.
1153. Ses premières armes furent heureuses; après avoir guerroyé son vassal et l'avoir fait prisonnier, il lui fit subir une captivité de plusieurs années. Trencavel n'obtint sa liberté

qu'en payant une forte rançon de trois mille marcs d'argent, en cédant plusieurs places et en reconnaissant le comte de Toulouse pour son suzerain dans toute l'étendue de ses domaines. En affermissant son autorité par cet exemple de fermeté, Raymond V voulut la consolider encore par une alliance qui rendit sa puissance plus chère et plus respectable aux peuples soumis à sa domination. Une reine, encore dans la fleur de la jeunesse, venait de descendre du trône d'Angleterre; c'était Constance, sœur de Louis le Jeune, mariée à Eustache de Blois, couronné roi d'Angleterre du vivant du roi Etienne, son père. Eustache était mort depuis quelques années lorsque le comte de Toulouse fit demander la main de sa veuve. Les Toulousains célébrèrent le mariage de leur seigneur par des joutes et des tournois, qui 1154.
attirèrent une affluence considérable de nationaux et d'étrangers, et qui durent inspirer à la princesse qui était l'objet de ces fêtes magnifiques, une haute idée de l'amour et du dévouement qu'éprouvaient pour leurs souverains, les peuples sur lesquels elle venait régner. Si de funestes pressentimens pouvaient s'offrir à la pensée, lorsque le cœur est ému par l'image du bonheur, et par le spectacle

d'un peuple empressé d'en faire jouir les êtres chers à sa reconnaissance, la fille infortunée de Louis le Gros, dut sans doute laisser échapper quelques larmes au milieu de ces fêtes brillantes; mais quelle triste et fatale connaissance de l'avenir eût pu lui dévoiler les infortunes de sa vie, dans ces jours d'alégresse, et lorsque les arts, les plaisirs et la galanterie s'empressaient de réunir tous les moyens de lui plaire! Quelle voix prophétique et cruelle, eût osé annoncer à la sensible Constance, qu'à la fleur de son âge, délaissée par son époux, elle irait, après être descendue du trône d'Angleterre, dans une solitude profonde, au milieu des rochers de Burlats, consumer les belles années de sa vie, dans les ennuis d'un amour malheureux!

Mais pendant que la sœur du roi de France descendait du trône d'Angleterre, son infidelle épouse était au moment d'y monter. Louis le Jeune, de retour de sa malheureuse croisade, s'était empressé de faire rompre le mariage qui l'unissait à la belle duchesse d'Aquitaine. Plus sensible aux offenses qu'il avait reçues de sa femme, qu'aux désastres de son expédition, le monarque avait sacrifié les intérêts de sa couronne, aux délicates susceptibilités de l'époux. C'est en vain, que

le plus sage des ministres, c'est en vain, que l'abbé Suger, dont la voix était puissante sur le cœur de Louis, voulut opposer la raison d'état, aux funestes résolutions de son maître; pour le malheur de la France, ce prince, d'un caractère faible, se montra inébranlable. Si Louis eut été moins honnête homme, peut-être qu'en répudiant Eléonore, il eut retenu l'Aquitaine et le Poitou, que cette princesse lui avait apportés en dot; ses courtisans lui en donnaient le conseil; Louis refusa de le suivre. Bien différent du monarque français, Henri, fils de Géoffroi, comte d'Anjou, ne craignit point d'épouser une reine volage, infidelle et galante, qui lui donnait deux belles provinces. Ce chef, de la race des Plantagenet, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Henri II, non moins célèbre par ses malheurs domestiques, que par les prospérités de son règne, et qui dominait déjà sur la Saintonge, l'Auvergne, le Limousin, le Périgord, l'Engoumois, l'Anjou, le Maine, la Touraine et la Normandie, ne fut pas plutôt assis sur le trône d'Angleterre, qu'il voulut faire valoir les prétentions qu'Éléonore avait autrefois élevées sur le comté de Toulouse. Les conjonctures étaient favorables; Raymond-Trencavel s'était de nouveau révolté;

après sa réconciliation avec le comte de Toulouse, le vicomte d'Albi avait semblé vouloir reprendre pour ce prince les sentimens d'un vassal respectueux et soumis; mais l'inflexible orgueil féodal, et la turbulence naturelle à ce gouvernement bizarre et capricieux, ne tardèrent pas à jetter dans les factions et les complots, un seigneur d'autant plus remuant, qu'il avait de vastes domaines et de nombreux vassaux. Le roi d'Angleterre rechercha son amitié, ainsi que celle du comte de Barcelonne et du seigneur de Montpellier; une ligue, dès long-temps préparée, menaça le comte de Toulouse;
1159. Henri II, qui en était le chef, s'avança à la tête d'une armée pour ravager ses états et vint mettre le siége devant sa capitale. L'armée du roi d'Angleterre était composée d'Anglais, de Normands, d'Aquitains. Malcome, roi d'Écosse, servait avec l'élite de ses troupes sous les ordres de Henri, et prodiguait son sang pour mériter la distinction si enviée dans ce siècle, d'être armé chevalier sur le champ de bataille. A l'approche de cette formidable armée qui portait la dévastation dans le midi de la France, Louis courut se jetter dans Toulouse, afin de défendre son beau frère et son vassal

contre

contre les entreprises du puissant ennemi de sa couronne. Le siége durait depuis trois mois, lorsque Henri, fatigué de renouveller des tentatives infructueuses, prétexta le respect (1) qu'il devait au roi de France, son suzerain, pour renoncer à une entreprise que le mauvais succès et le découragement lui faisaient abandonner.

A peine délivré du redoutable ennemi qui lui avait fait craindre pour sa capitale et pour ses états, le comte de Toulouse s'abandonna à son goût pour les plaisirs, que son âge, ses penchants, et les séductions dont il était environné, ne lui permettaient guère de vaincre. L'historien passerait sous silence, des désordres qui s'allient souvent dans une jeunesse ardente et fougueuse aux sentimens les plus honorables, et aux plus nobles inspirations du cœur, si ces désordres n'avaient compromis le bonheur d'une auguste princesse, que ses vertus et le souvenir du diadème qu'elle avait porté, rendaient si digne des égards et des respects de son époux. La cour de Rome retentit des plaintes d'une

(1) Ipsam civitatem non assallivit ob reverentiam regis Francorum.

Roger de Hoveden.

reine, dont des courtisanes avaient profané le lit; la cour de France fit craindre les armes et la colère d'un roi qui ressentait vivement les injures faites à une sœur tendrement chérie; mais, ni les menaces du roi de France, ni les censures du pontife Romain, ne purent rétablir l'union entre les deux époux. Tandis que la fille de Louis le Gros cachait ses infortunes dans la solitude de Burlats, et qu'elle allait même jusques dans la Palestine chercher dans les consolations religieuses un adoucissement aux amertumes dont elle était abreuvée, Raymond se livrait à de nouvelles amours. L'ambition d'étendre ses possessions en Provence, lui fit même rechercher la main de la veuve de Raymond-Béranger, comte de Provence, après avoir marié son fils avec la fille de ce prince. En vertu de ce double mariage, Raymond s'était déjà mis en possession de toute cette partie de la basse Provence, qui s'étend depuis Nice jusqu'au Rhône, lorsqu'un puissant compétiteur se mit en mesure de la lui disputer. Alphonse, roi d'Aragon, cousin de Raymond-Béranger, passa les Pyrenées, descendit dans
1166. l'île de Camargue, pénétra dans la Provence, et fut assez heureux pour s'y maintenir.

Le comte de Toulouse se vit bientôt en-

touré d'ennemis; l'Angleterre continuait ses hostilités de temps à autres, et le roi d'Aragon allait susciter des ennemis à son compétiteur, jusques dans les montagnes de la Savoie. Le souverain de ce dernier pays, arma ses indigens et robustes montagnards, et leur fit ravager le Dauphiné, qui appartenait à la maison de Toulouse, d'après le traité par lequel le fils puîné de Raymond devait épouser l'héritière de cette province. Un jeune prince, à qui la mort de son père, récemment assassiné, inspirait tous les sentimens d'une légitime vengeance, Roger, fils de Raymond-Trencavel, vicomte d'Albi et de Carcassonne, vint encore augmenter le nombre des ennemis du comte de Toulouse. Trencavel avait été frappé, dans la cathédrale de Béziers, au milieu des principaux seigneurs de sa cour, par des hommes qui lui reprochaient de n'avoir pas vengé l'injure qui leur avait été faite par quelques chevaliers qui servaient dans son armée. Lorsque Trencavel succomba sous les poignards de ses assassins, il venait d'embrasser le parti du roi d'Aragon; il n'en fallut pas davantage pour faire croire que la mort de ce seigneur était un effet de la vengeance du comte de Toulouse. Le fils de Trencavel n'avait que

dix-huit ans, à la mort de son père. Ardent, impétueux, il se lia avec les ennemis du comte de Toulouse et reconnut le roi d'Aragon pour son suzerain. Raymond, pour punir sa félonie, disposa des domaines de son vassal en faveur de Roger-Bernard, comte de Foix; mais la protection du roi d'Aragon maintint le vicomte de Carcassonne dans la possession de ses états, et ce jeune seigneur se crut d'autant plus obligé à signaler sa haine contre le comte de Toulouse, qu'il croyait avoir à poursuivre dans ce prince l'instigateur du meurtre de son père. Cependant la ligue qui s'était formée contre Raymond V, venait de
1169. perdre un de ses plus fermes soutiens; les rois de France et d'Angleterre avaient traité de la paix, et ce dernier avait promis de terminer les différens avec le comte de Toulouse; quoique cette promesse n'eût pas été remplie, et que la guerre eût recommencé trois ans après, elle prit bientôt fin par des accords souscrits au détriment de la France, et d'après lesquels un des plus anciens vassaux de la couronne, se soumit à la suzeraineté de l'Angleterre.

Par ce traité, le comte de Toulouse venait de reconnaître la suprématie d'un monarque, qui, pour être le plus puissant souverain de

l'Europe, n'en était pas moins le vassal de la couronne de France. L'heureux chef de la race des Plantagenet, domina, depuis les rives de la Seine et de la Loire jusqu'aux pieds des Pyrenées. Son fils Richard, héritier du duché d'Aquitaine, que sa mère Eléonore avait donné à l'Angleterre, en faisant de funestes adieux à la France, devint un des plus redoutables ennemis du comte de Toulouse. Ce jeune prince, que des passions héroïques et une ardeur insatiable de renommée devaient jeter dans les plus périlleuses entreprises, tenait alors dans Bordeaux, capitale de son duché d'Aquitaine, une cour non moins célèbre que celle des comtes de Toulouse, par le goût des lettres, des arts et des plaisirs. Richard paraissait cacher encore, sous l'extérieur d'un troubadour spirituel et galant, cet indomptable caractère, et cette frénésie guerrière qui le rendirent la terreur de l'Orient; il préludait aux exploits éclatans qui rendirent son nom si fameux, par des hostilités qui n'étaient que les premiers essais de ce nouvel Achille; le siége et la prise d'un château, n'étaient qu'un jeu pour ce bouillant courage; la guerre devint implacable entre ce prince et le comte de Toulouse; 1188.
Raymond eut sans doute succombé sous les

efforts de son adversaire, si la rivalité qui commençait à exister entre Richard et Philippe-Auguste, n'eût détourné les coups qui le menaçaient. Les deux ardens rivaux cherchaient un théâtre digne de leur valeur et de leur ambition; ces petites armées féodales, qui se combattaient en Europe pour décider du sort de quelques forteresses, n'étaient plus les armées qui convenaient à des rois qui eussent voulu se disputer l'empire du monde; c'est en Asie que ces deux grandes renommées devaient se montrer avec tout l'éclat qui accompagne la gloire et la suprême puissance; leur courage était d'autant plus excité, que les malheurs des chrétiens étaient plus grands. J'ai déjà raconté les funestes événemens survenus en Asie, après les conquêtes de Saladin; j'ai dit, comment la prise de Jérusalem fut le résultat de la bataille de Tibériade. Pour venger tant de revers, l'Europe allait, pour la troisième fois, se précipiter sur l'Orient. Le comte de Toulouse ne ressentit point, ou fut assez prudent pour ne point se livrer à ce zèle ardent qui animait de nouveau les peuples chrétiens. La plupart de ses vassaux imitèrent sa sagesse. Raymond-Roger, comte de Foix, fut presque le seul qui se rangea sous les bannières de

Philippe-Auguste. La prise de Ptolémaïs, qui soutint un siége de trois années, contre toutes les forces de l'Occident, fut l'unique résultat de cette troisième croisade. Ce n'est que six 1191.
cents ans plus tard que les Français devaient reparaître (1) sous les murs de cette héroïque cité; mais moins heureux que les antiques croisés, les vainqueurs des Pyramides ne furent point admis à l'honneur de fouler cette noble enceinte où dorment les ossemens de tant de braves; St. Jean-d'Acre put cependant reconnaître, dans le général Kléber, un autre Richard Cœur-de-Lion.

Raymond V ne survécut que peu d'années à cette mémorable expédition, qui prit fin avec le 12.me siècle. Prince aimable, ami des arts et des voluptés, il fut peut-être trop sensible au plaisir de l'amour; mais sa cour fut une des plus brillantes de l'Europe. C'est à cette cour que se rendaient des diverses provinces d'Espagne, de France et d'Italie, tous ces chevaliers, modèles de grâce et de courtoisie, qui ont fourni l'idée de ces carac-

---

(1) St. Jean-d'Acre, l'antique Ptolémaïs, fut assiégé par le général Bonaparte, qui fut obligé de lever le siége, le 20 mai 1799, après soixante jours de tranchée ouverte.

tères chevaleresques, que les poétes et les romanciers ont tant célébré depuis, et que les contemporains des preux avaient admiré au milieu des fêtes galantes et magnifiques, que ce bon prince donnait jadis dans le château Narbonnais, cette antique habitation des comtes de Toulouse, dont il ne reste aujourd'hui que de vieux débris, et quelques tours délabrées. Celui qui saurait nous représenter avec leurs vives couleurs, avec la variété et la magnificence de leurs costumes, avec la grâce et la franchise de leurs manières, ces essaims de belles et de chevaliers qui s'agitaient sous ces voutes féodales, celui-là seul, serait capable de peindre avec fidélité cette cour guerrière, aimable et voluptueuse. Aussi célèbre dans les temps féodaux, que la cour de Louis XIV le fut dans le siècle le plus renommé par la politesse et le bon goût, la cour de Raymond V devint le modèle, sur lequel se formèrent les cours des rois d'Aragon, des comtes de Poitiers, des seigneurs de Montpellier, et de ce Thibault, comte de Champagne, si connu dans le siècle suivant, par son amour romanesque et les inconstances de sa vie. Là, brillaient dans leurs beaux jours, les seigneurs de Sauve et d'Anduze; les seigneurs de la maison de

Baux ; les Guillaume de Sabran ; les Bermond de Posquières ; les Simiane ; les Roquemaure ; les Villeneuve ; les Castellane ; Sicard, vicomte de Lautrec ; Izarn, de Dourgne ; Jourdain, de l'Ille ; Arnaud, de Durfort. Les plaisirs, le goût de la poésie provençale, qui était alors fort répandu, et l'émulation qu'excitait parmi ces seigneurs leurs prouesses et leurs nombreux faits d'armes, étaient les liens de ces brillantes réunions. Au milieu de cette jeune noblesse, si vive et si passionnée, venaient prendre place, ces chantres joyeux et galans qui marchaient à la suite des princes en chantant les louanges des belles et des chevaliers ; ils chantaient en s'accompagnant de la viole, de la mandore, de la citole, de la guitare ou de la lyre. A peine avaient-ils paru sur le seuil de ces brillantes demeures, qu'un murmure flatteur les annonçait à l'assemblée, impatiente de les entendre. Les plus flatteuses distinctions, étaient la récompense de ceux qui excellaient dans l'art de *trouver ;* car il faut convenir, que si l'antiquité considérait les poétes comme des hommes divins, nos bons aïeux ne furent pas éloignés de partager cette espèce d'idolâtrie. Les seigneurs, les princes et les rois eux-mêmes, se montrèrent jaloux d'entrer

en partage de cette gloire poétique, souvent préférée aux avantages de la naissance.

Si l'on me demandait d'assigner les causes des succès, qu'obtinrent dans la poésie les hommes du 12.me siècle, je les chercherais en grande partie dans les événemens produits par les croisades. On conviendra que les voyages, les aventures, des mœurs nouvelles et des climats nouveaux, les rivages rians de l'Italie, l'aspect enchanteur des îles et du ciel de la Grèce, durent réveiller dans l'âme des croisés des idées et des sentimens qui ne les avaient pas encore frappés. Tout devait être un sujet d'alégresse et de chansons, pour des hommes qui allaient à la conquête de l'Orient, environnés de mille séductions, et bercés par les rêves et les brillantes illusions que tant d'objets divers entretenaient dans leurs esprits. La présence des femmes, qui suivaient les armées, et qui donnaient un appareil de fête à ces expéditions guerrières; le goût de la galanterie, source de tous les sentimens nobles et délicats, et qui, réuni à l'amour de la gloire, forme le caractère distinctif des français; le luxe et la magnificence des seigneurs, l'appareil de leurs joutes et la pompe de leurs tournois, toutes ces causes réunies, durent fortement contribuer

à développer ce goût si vif et si général pour la poésie, qui distingua les hommes du 12.me siècle. Avant la première croisade, les communications que les Languedociens entretenaient avec l'Espagne, où les Arabes se livraient à la culture des arts et aux plaisirs de l'esprit, avaient commencé à réveiller en eux cet instinct du génie poétique, qui n'est autre chose que le besoin de faire jouir les autres de ces délicieuses émotions, qu'un feu divin allume dans les âmes. Durant le cours de leurs expéditions en Asie, les habitans du midi de la France éprouvèrent auprès des Arabes qu'ils eurent à combattre en Orient, les mêmes influences qu'ils avaient ressenties auprès des califes qui régnaient dans Cordoue. Les Orientaux, accoutumés à exprimer par de vives et brillantes images les idées qui les frappent, durent faire une forte impression sur l'imagination ardente et sensible des Languedociens et des Provençaux. Le penchant à l'imitation, qui est commun à presque tous les hommes, et les dispositions naturelles qu'il est impossible de méconnaître chez les spirituels habitans des rives du Var, de la Garonne et de la Durance, leur firent saisir, avec une ingénieuse promptitude, tous les secrets de cet art divin que le ciel

a révélé aux hommes pour leur apprendre à calmer les douleurs de l'âme, ou à doubler les jouissances de la vie.

Consacrée d'abord à célébrer les premières émotions du cœur, ou les plaisirs innocens de la vie champêtre, la poésie provençale dut trouver dans les triomphes des croisés, de plus nobles sujets pour ses chants; aussi jamais ne brilla-t-elle d'un si vif éclat, que durant le cours de ces expéditions mémorables; jamais la France ne retentit de plus de chants, que lorsqu'elle vit les croisés de retour de leurs voyages d'outre-mer, revenir avec des palmes dans leurs mains et raconter leurs exploits au milieu des fêtes et des solennités que la religion consacrait; jamais les touchantes et pieuses solennités de nos ancêtres, n'émurent plus vivement les hommes accourus pour les contempler, que dans ces temps de gloire et de séductions poétiques; c'est la plus brillante époque de la poésie provençale.

On pense bien que les femmes, ces objets presque continuels des vers et des hommages des troubadours, ne restèrent pas indifférentes pour un art qui célébrait l'empire qu'elles exerçaient. Parmi celles qui cultivèrent la poésie provençale avec le plus de

succès, il faut placer au premier rang la comtesse de Die, qui épousa Guillaume de Poitiers, fils naturel de Guillaume IX, duc d'Aquitaine. Éprise de Raimbaud, prince d'Orange, elle déplora les infidélités de son amant dans des vers qui auraient dû ramener à ses pieds l'ingrat dont elle avait à se plaindre, puisque troubadour lui-même, Raimbaud ne pouvait être insensible aux accens passionnés de l'amour et de la poésie. C'est encore aux inspirations de l'amour, que Clara d'Anduze et Adélaïde de Porcairagues furent redevables des poésies charmantes qui firent les délices de la cour des seigneurs de Montpellier. Ces nobles et grandes dames dédaignaient quelquefois l'amour des plus puissans seigneurs pour écouter les vœux d'un simple troubadour. Les rois, eux-mêmes, moins fiers de la couronne royale que du laurier poétique, oubliaient les pompes du trône et leur préféraient la gloire des lettres: tel fut Richard Cœur-de-Lion; Richard, le plus vaillant des guerriers et le plus héroïque des rois, mais dont les muses, objets de ses prédilections, ne purent, ni calmer la fougue de ses désirs, ni tempérer l'ardeur irascible de son caractère; Tels furent Al-

phonse et Pierre, rois d'Aragon (1), dont la cour fut l'asile des poétes provençaux, et qui firent eux-mêmes des vers qui ont fait inscrire leurs noms parmi ceux des troubadours les plus célèbres. Les grands faits d'armes et la vie aventureuse de ces poétes couronnés, étaient le plus souvent les sujets de leurs chants. Abandonnant le soin de leurs états, on les voyait courir par *monts et par vaux* pour aller dans des cours étrangères, dans de simples châteaux et jusques dans les plus humbles gentilhommières, visiter la beauté dont la renommée était venue jusqu'à eux. Confondus dans la foule des chevaliers, qui tous briguaient à l'envi le bonheur d'être préférés par la châtelaine, ils s'efforçaient de mériter son amour par mille soins délicats et galants, et assis autour du foyer antique, ils égayaient les longues soirées d'hyver par des ballades et des fabliaux. Après avoir fait le charme de ces demeures féodales par leurs chansons et leurs récits d'amour, ces chantres joyeux ne crai-

---

(1) Les rois d'Aragon firenr usage de la langue provençale dans leurs poésies; Pierre I.er nous a même laissé une histoire de sa vie, écrite en langage provençal.

gnaient point de s'exposer dans les entreprises les plus périlleuses pour aller chercher des aventures merveilleuses et de nouveaux sujets pour leurs chansons. Les pélerinages lointains avaient sur-tout un singulier attrait pour nos troubadours. L'un (1), éperdument amoureux de la veuve de Gautier, prince de Galilée, mariée en secondes noces à Raymond II, comte de Tripoli, passait la mer pour avoir la satisfaction de contempler des charmes qu'il avait entendu célébrer par des pélerins revenus de la Palestine, arrivait malade auprès de cette princesse qu'il n'avait jamais vue, et mourait de saisissement à son aspect; un autre (2), accompagnait l'empereur Fréderic I.er dans sa croisade, et comme un nouveau tirthée, marchait, une lyre à la main, à la tête des phalanges guerrières. Raymond de Miraval, épris tour à tour de la dame de Penautier, femme d'un seigneur de Carcassonne, de la vicomtesse de Minerve et de la belle Adélaïde de Boissezon, les célébra dans des vers qui obtinrent de si grands applaudissemens, que sur ses seules louanges, le comte de Toulouse, le comte de Foix et

---

(1) Géoffroi Rudel.

(2) Pierre Vidal.

le roi d'Aragon, se déclarèrent leurs amans et leurs admirateurs. Un sentiment plus profond, un amour plus discret et peut-être plus heureux, inspira Arnaud de Marviell, dont la solitude de Burlats garde encore le souvenir. De doux loisirs, de belles eaux, l'aspect d'une nature sauvage et pourtant riante, le délire des vers, la présence de l'objet aimé (1), tout semblait concourir au bonheur de Marviell; il jouissait d'une félicité parfaite, lorsqu'un rival parut; ce rival était Alphonse II, roi d'Aragon. Magnifique, généreux, mais enclint à la jalousie, Alphonse laissa lire sur son front les ombrages que lui causait Marviell. Fugitif et loin des lieux où il avait passé tant de beaux jours, Marviell erra long-temps sans pouvoir se fixer; les seigneurs dont il visitait les cours faisaient de vains efforts pour retenir et pour arracher à sa mélancolie ce poéte sensible et infortuné, qui ne faisait plus entendre que des chants plaintifs et lugubres.

Une destinée moins triste fut le partage de Bernard de Ventadour. Né dans une hum-

---

(1) Marviell, aima et chanta dans ses vers Adélaïde de Toulouse, comtesse de Burlats, fille de Raymond V, et femme de Roger II, vicomte d'Albi et de Carcassonne.

ble

ble condition (1), les succès qu'il obtint dans la poésie provençale lui acquirent une si brillante réputation, que les plus illustres personnages de son temps s'honorèrent de son amitié. Les plus grandes dames étaient flattées d'être célébrées dans les vers de cet ingénieux troubadour; plusieurs récompensaient, par de tendres faveurs, les louanges que sa muse leur adressait. Bien vu du seigneur de Ventadour, il l'était encore mieux de la dame, s'il faut en croire les traditions de ce bon vieux temps. Cependant une disgrace, semblable à celle que Marviell avait essuyée, troubla le bonheur dont Bernard jouissait. Le seigneur de Ventadour fut jaloux; il fallut fuir des lieux trop chers; mais moins tendre et moins passionné que Marviell, Bernard ne porta point dans ses regrets cette sensibilité profonde et ces amertumes affreuses qu'un véritable amour peut seul faire éprouver. Inconstant et volage, il ne prit de l'amour que les plaisirs; il parcourut les cours les plus brillantes et les plus renommées, séjourna long-temps auprès d'Alix de France, duchesse de Normandie, fille du

(1) Bernard, était fils d'un fournier, du château de Ventadour.

roi Louis le Jeune, se prit d'amour pour elle, la chanta dans des vers qui touchèrent le cœur et flattèrent le goût de cette princesse spirituelle et galante; la regretta longtemps lorsqu'elle eut quitté la Normandie pour aller occuper le trône d'Angleterre, et revint en Languedoc chercher des consolations auprès du bon Raymond V, comte de Toulouse, qui accueillait toujours avec plaisir ces heureux favoris des muses, dont l'art divin a de si puissans remèdes pour les amertumes de la vie.

Mais cette heureuse existence dont jouissaient les troubadours s'évanouit bientôt, lorsque tous les fléaux d'une guerre religieuse désolèrent nos belles contrées. Fugitives et dispersées, les muses cherchèrent un autre ciel et des rives plus fortunées. L'Espagne, et sur-tout l'Italie, entendirent les premiers accens de ces chantres immortels, qui donnèrent à leur poésie nationale, la supériorité qu'elle conserva sur toutes les autres nations jusqu'aux beaux jours du règne de Louis XIV. L'éclat que la poésie provençale avait jeté, fut alors éclipsé par les productions plus pures et plus brillantes de la poésie Italienne. La cour des comtes de Toulouse, agitée par des disputes théologiques, n'offrit plus ces

plaisirs élégans et ces nobles délassemens de l'esprit, qui avaient fait le charme et la félicité des générations, qu'une triste destinée retenait encore sur la terre, après qu'elles avaient vu se dissiper un bonheur trop rapidement détruit. Moi-même, effrayé par les scènes de deuil et par les affligeantes images, qui vont succéder aux tableaux que j'ai tracés, je voudrais, en prolongeant les séduisantes illusions qui environnent des jours de bonheur et d'ivresse poétique, oublier, s'il était possible, les épouvantables calamités qu'il me reste à raconter.

Fin du troisième Livre.

HISTOIRE

DES

COMTES DE TOULOUSE.

LIVRE QUATRIÈME.

Il en est des nations comme des individus, elles ont leurs jours de deuil et leurs jours d'alégresse; des époques resplendissantes de gloire, et des temps marqués par d'affreuses calamités; elles ont leur enfance, leur âge mûr, leur vieillesse. Crédules et superstitieuses comme l'enfance, nous avons vu les anciennes générations qui vivaient sous les premiers comtes de Toulouse, méconnaître, pour ainsi dire, le prix de l'existence, et chercher une mort anticipée dans ces demeures monastiques, où pour quelques remords à expier, on faisait quelquefois violence aux affections les plus légitimes; nous avons vu un peuple d'anachorètes et de pénitens, s'exiler volontai-

rement de la vie civile; c'est la première époque de l'histoire des comtes de Toulouse. Mais ce même peuple, qui jusqu'alors n'avait montré d'autres penchans que ceux qui l'entraînaient vers le cloître, ressent tout à coup une invincible ardeur pour des expéditions lointaines; on dirait que la terre n'a pas assez d'espace pour ces mêmes hommes, qui naguère vivaient et mourraient à l'ombre des monastères, et des forteresses féodales qui dominaient leurs campagnes asservies; un instinct guerrier, que quelques prédications ont exalté, les transporte dans des régions inconnues. Après les victoires, les prodiges et les désastres dont nous avons été de nos jours les acteurs ou les témoins, les victoires, les prodiges et les désastres des antiques croisés, nous frappent encore d'étonnement et de surprise. Ces jours de gloire et de malheurs, sont les temps héroïques de l'histoire de nos ancêtres, et la seconde époque de l'histoire des comtes de Toulouse. Cependant, au milieu des horreurs de la guerre, dans les camps et presque sous le fer de leurs ennemis, les croisés ont dépouillé la sauvage rudesse de leurs mœurs et de leur langage; la riante et féconde imagination des Arabes a séduits les habitans de la vieille Gaule; ces guerriers,

qui étaient partis pour aller conquérir un tombeau, reviennent sur les bords de la Garonne et dans les champs de la Provence, en répétant des chansons composées sous les palmiers de la Syrie; les tourelles et les manoirs féodaux de la France, retentissent de chants guerriers et de chants d'amour; dans les fêtes et les tournois, où les comtes de Toulouse, les comtes de Foix, les ducs d'Aquitaine, les seigneurs de Montpellier, célèbrent la gloire de nos armes et les triomphes de la chevalerie, on commence à voir une heureuse imitation des arts de l'Orient; les précieuses étoffes, tissues dans les ateliers de Tripoli (1), de Tyr et de Constantinople, brillent dans la riche parure de nos belles et de nos chevaliers; les lieux même chers à l'enfance de nos guerriers, ont emprunté à l'Asie des noms (2) qui rappèlent le théâtre des exploits

(1) La ville de Tripoli comptait plus de quatre mille ouvriers, habiles à fabriquer des étoffes de laine, de soie, et de lin.

(2) Tel que Pamiers, par exemple, que Roger II, comte de Foix, bâtit, auprès de l'abbaye de Frédelas, à son retour de la Terre Sainte, et lui donna le nom d'Apamea ou Apamia, en mémoire de la ville d'Apamée, en Syrie.

Hist. génér. de Lang., tom. 2, pag. 358.

des paladins. La gloire des armes brille d'un nouvel éclat, depuis qu'elle est chantée par les troubadours que la Palestine a vu dans les rangs des croisés, excitant par leurs chants l'héroïsme dont ils donnaient eux-mêmes l'exemple. De retour dans leur patrie, ces nouveaux Tirthée apparaissent dans les fêtes et les solennités publiques, et ils y sont reçus comme les plus dignes appréciateurs de la gloire, et les dispensateurs de la renommée. Des princes, des seigneurs, des femmes brillantes de beauté et de jeunesse, briguent à l'envi la bienveillance et les faveurs de ces heureux favoris des muses, qui chantent sur la lire, les grands faits d'armes des paladins, ou la flamme secrète qui consume leurs amantes. Ces jours de bonheur, d'illusions et d'enchantemens, qui s'écoulèrent avec trop de rapidité durant les belles années d'Alphonse I.er et de Raymond V, forment la troisième et la plus brillante époque de l'histoire des comtes de Toulouse. L'imagination, encore émue par ces tableaux enchanteurs, ce n'est qu'avec une espèce d'effroi que j'avance vers une époque de malheurs et de dissentions, dont les images sont d'autant plus affreuses, qu'elles se présentent immédiatement après des images de plaisir et de bonheur. Des milliers d'écha-

fauds vont être dressés dans ces mêmes lieux, où peu d'années auparavant l'œil s'arrêtait pour contempler la brillante lice des joutes et des tournois; aux chants des muses, vont succéder des chants de mort; la fureur dogmatique, dont ces contrées sont embrasées, ne permet plus de reconnaître sous le beau ciel de l'Occitanie (1), la riante patrie des ménestrels et des troubadours. Dans des cités, naguères florissantes, et maintenant ruinées; dans des campagnes, désertes et saccagées, on ne marche qu'à la lueur des bûchers, ou sur les cendres fumantes des victimes. Le glaive et la croix, brillent dans des mains qui font un sacrilége usage de l'une, et un usage non moins monstrueux de l'autre. C'est avec ce glaive, béni aux pieds des autels, que l'on égorge le sexe, l'enfance et la vieillesse. Je vais tracer le tableau de cette quatrième époque de l'histoire des comtes de Toulouse, si horriblement célèbre par des attentats, commis au nom d'une religion qui les désavoue et les condamne; mais avant d'en essayer la peinture, il importe de se faire d'abord une idée de la situation de l'Europe, au moment

---

(1) Patria linguæ Occitanæ, d'où est dérivé le nom de Languedoc.

où s'engagea cette lutte sanglante qui fixa long-temps ses regards, et de connaître le génie des princes et le caractère des peuples qui furent où spectateurs impassibles, où témoins indignés de l'atrocité de ce grand drame.

Les états du nord de l'Europe, sans communication avec ceux du midi, étaient pour les Languedociens des régions inconnues, habitées par des hommes à demi sauvages. La Suède, la Pologne, la Russie, étaient encore barbares. Le christianisme, que quelques missionnaires y avaient apporté dès les 9.me et 10.me siècles, était loin d'avoir civilisé ces peuplades errantes, qui sur les bords de la Baltique, de la Vistule et du Niémen, vivaient uniquement des produits de leur chasse et de leur pêche; heureux du moins, dans cet état de nature, de pouvoir échapper aux funestes dissentions des peuples civilisés !

A l'autre extrémité de l'Europe, l'Espagne présentait un spectacle tout différent. Les arts et les sciences y étaient cultivés; on y connaissait toutes les douceurs et toutes les commodités de la vie; vingt rois chrétiens ou musulmans se partageaient ces belles provinces. Distingués par la coutume, la langue

et la religion, les Maures et les Espagnols, toujours les armes à la main, cherchaient continuellement à se surprendre et à s'enlever leurs possessions mutuelles. Les différentes nations chrétiennes qui occupaient la Péninsule, se réunissaient alors pour s'opposer aux projets du Miramolin Mahomed-Ben-Joseph, qui, à la tête de près de cent mille Sarrasins sortis de l'Afrique, venait de passer la mer pour envahir l'Espagne. De sanglants combats se livraient aux pieds de la Sierra-Moréna (1), dans le temps même où une guerre d'extermination allait commencer dans les campagnes du Languedoc. Occupés à la défense de leurs foyers, les peuples de l'Espagne ne vinrent point joindre leurs armes aux armes des Albigeois, ni à celles des croisés leurs ennemis, seulement aux derniers jours d'une lutte acharnée, le roi d'Aragon s'annonça comme le vengeur d'un prince qu'on opprimait; il vola au secours du comte de Toulouse, et mourut en combattant dans la fatale journée de Muret.

Si nous jettons les yeux sur des climats non moins favorisés de la nature, nous verrons la belle et malheureuse Italie, soumise

---

(1) La Montagne-Noire.

comme l'Espagne à vingt dominations diverses, et déchirée par les interminables querelles du sacerdoce et de l'empire. Cependant au milieu des factions qui ne cessent de l'agiter, elle fait de continuels efforts pour recouvrer sa liberté ; de nouvelles républiques s'élèvent de toutes parts dans son sein. Bologne, Florence, Sienne, Milan, Pavie se montrent les dignes émules de Gènes et de Venise. Cette dernière est déjà parvenue à un tel degré de puissance, qu'outre l'empire de la mer, elle domine sur la plus grande partie de la Terre-Ferme qui avoisine l'Adriatique; maîtresse du commerce dans le levant, elle couvre la Méditerranée de ses vaisseaux. A la vue des dissentions religieuses qui déchirent le midi de la France, elle paraît encore mieux sentir tout le prix de sa prospérité; elle se plaît à comparer les résultats de son industrieuse activité, avec les maux causés par la fureur dogmatique, qui anime les autres peuples de la chrétienté.

A l'exemple des principales villes d'Italie, les villes anséatiques du nord de l'Allemagne s'efforcent d'étendre leur commerce et de mettre leurs priviléges et leurs libertés à couvert des entreprises des empereurs. Le flegme Germanique préserve ces villes opulentes des calamités qui accablent les malheureux Albi-

geois. Trois siècles devaient encore s'écouler avant qu'elles connussent à leur tour les fléaux des guerres religieuses. Dans le calme dont elles jouissent, elles sont loin de prévoir qu'un jour leurs habitans s'armeront à la voix d'un moine de Wittemberg, et que du fond de leurs provinces, des opinions que Rome frappera d'anathèmes, s'étendront jusques dans ces mêmes contrées, que les Albigeois arrosent maintenant de leur sang.

Deux grands monarques, Othon IV et Fréderic II, se disputaient l'empire, que la mort du premier, laissa bientôt à son jeune rival. Fréderic, dont les prédécesseurs avaient essuyé tant de persécutions de la part des papes, et qui lui-même devait un jour être excommunié et déposé par eux, devint alors le souverain le plus puissant de l'Europe. Il possédait avec l'Allemagne et la Lombardie, le royaume des deux Siciles, conquis au 11.me siècle par ces brillans et intrépides aventuriers, qui, partis de la Normandie, s'étaient emparés de la Pouïlle, de la Calabre, des provinces au delà du Phare, et avaient aspiré au trône de Constantinople. Occupé du grand projet d'affaiblir l'autorité temporelle des papes et d'affermir la puissance impériale en Italie, Fréderic ne pouvait voir que d'un œil favo-

rable, les échecs que le pouvoir des pontifes Romains recevait dans une autre partie de l'Europe; mais l'anarchie qui régnait en Allemagne, la guerre non moins cruelle des Guelfes et des Gibelins (1), qui divisait les villes et les familles, et couvrait l'Italie de sang et de ruines, ne permettaient pas à Fréderic de s'intéresser autrement que par des vœux, à la cause des Albigeois. Le prince, d'ailleurs, qui se vit contraint de se croiser pour la Terre Sainte, dans la crainte de passer pour un mauvais chrétien, n'aurait pu, sans danger pour lui-même, secourir un peuple voué à tous les anathèmes de la cour de Rome.

Presque l'égal de Fréderic par sa puissance, Philippe-Auguste le surpassait par la gloire personnelle qu'il avait acquise. Depuis Charlemagne, la France n'avait pas eu de souverain aussi craint et aussi respecté. Les premiers actes de son règne l'avaient annoncé comme un roi, dont la prudence égalait le courage, comme un roi, aussi ferme dans le conseil, qu'intrépide à la tête des armées. La fierté du monarque Français n'avait pas eu moins à souffrir de l'audace du pontife Romain, que

(1) Les Guelfes étaient les partisans de la papauté, et les Gibelins ceux de l'empire.

le souverain Allemand; il avait été excommunié en 1199, et son royaume avait été mis en interdit (1); mais Philippe avait bravé la colère du pontife; il avait eu le courage de déclarer les censures de Rome insolentes et abusives; il s'était saisi du temporel des ecclésiastiques qui avaient osé obéir aux ordres du pape. Que fera-t-il aujourd'hui contre Rome, en faveur d'un prince qui est son vassal, et qui lui est uni par les liens du sang et de l'amitié? A la conduite que va tenir Philippe-Auguste, on dirait qu'il redoute ce même pontife qu'il a déjà bravé; il intercède d'une manière timide, lorsqu'il pourrait s'annoncer comme le vengeur des rois et l'arbitre des nations. Il refuse, il est vrai, de prendre les armes contre le comte de Toulouse, dont le pape l'exhorte à envahir les états, mais il permet que la noblesse de son royaume se croise contre un prince, dont Rome a juré la perte. Bientôt nous verrons son propre fils, l'héritier du trône de France, marcher à la

(1) C'est-à-dire, qu'il avait été défendu au clergé, sous peine de damnation éternelle, de dire la messe, d'administrer aucun sacrement, et de prêter son ministère à la sépulture des morts. Moyens odieux, imaginés pour soulever les peuples contre leurs souverains.

tête d'une armée contre ces malheureux Albigeois, dont tout le crime est d'avoir des croyances qui ne sont pas celles que professent leurs ennemis. En possession quelques années après du trône de Philippe-Auguste, ce même prince signalera de nouveau son zèle pour l'église, en courant exterminer un peuple pacifique, et roi chrétien, il ne rougira pas de s'enrichir des dépouilles des proscrits.

Mais au milieu de ces étonnantes vicissitudes que présentaient la plupart des états de l'Europe, c'est sur l'Angleterre que se fixaient tous les regards. Les Anglais commençaient à donner au monde le spectacle de ces révolutions singulières, dans lesquelles on vit constamment le peuple le plus opiniâtre et le plus jaloux de ses droits, faire servir au triomphe de la liberté publique, les excès mêmes qu'entraîne la guerre civile. Un roi complétement dégradé, Jean-sans-Terre, avait succédé à son frère, l'héroïque Richard. Vassal de Philippe-Auguste pour ses duchés de Guienne et de Normandie, Jean-sans-Terre venait d'être condamné à mort par les pairs de France, pour s'être emparé de la Bretagne, et pour avoir fait mourir le jeune Artur, son neveu. En commençant son règne par un crime, Jean ne s'attendait pas aux châtimens

qui le menaçaient, et aux grands événemens qui devaient en résulter. Philippe-Auguste se saisit de la Normandie, de la Guienne et du Poitou; au malheur d'être dépouillé, le roi d'Angleterre ajoute celui d'encourir la disgrace de Rome, qui met son royaume en interdit, et dispose de la couronne en faveur de ce même Philippe-Auguste, excommunié quelques années auparavant. Le lâche monarque s'humilie et se met sous la protection du St.-Siége. De nouvelles révolutions opèrent des changemens plus surprenants encore; les pairs du royaume d'Angleterre forcent le monarque, qui n'a pas craint de s'avilir, jusqu'à se rendre volontairement le vassal de l'évêque de Rome, à signer la grande charte, qui garantit leurs droits et leurs libertés. L'esclave de l'étranger, le roi qui s'est dépouillé de la puissance souveraine, et qui a reconnu un prêtre pour suzerain, se plaint à Rome de l'outrage qu'il prétend avoir reçu de ses sujets. Les pairs du royaume, appelent alors au trône d'Angleterre le fils de Philippe-Auguste; ils déclarent Jean-sans-Terre déchu de la couronne et indigne de la posséder; un prince français régne dans Londres. Les Anglais apprennent ainsi à des pontifes orgueilleux, qu'aux nations seules appartient le droit

droit d'élire leurs souverains. Ces événemens se passent dans le temps même où le comte de Toulouse fléchit le genou aux pieds de l'évêque de Rome, et se soumet à la pénitence publique au sein de ses propres états.

Des révolutions plus sanglantes et non moins extraordinaires déchiraient l'empire d'Orient, qui était alors la proie de ces croisés, qui, sous prétexte d'affranchir la Terre Sainte du joug des infidèles, envahissaient les états des princes chrétiens. Un pair de France, Baudouin, comte de Flandre, venait de s'emparer du trône de Constantinople, d'où la révolte, le meurtre et le poison, avaient fait descendre cinq empereurs dans l'espace de quelques années. Les chefs des croisés se partagèrent ce bel empire, dont Baudouin conserva la plus belle part. En considérant les résultats de ces guerres, qu'on appelait encore des guerres saintes, et qui étaient plus fatales aux chrétiens qu'aux musulmans, le comte de Toulouse ne devait-il pas trembler pour lui-même, lorsqu'il voyait des armées de croisés, conduites par ces mêmes chefs qui venaient d'assister au pillage de Constantinople, s'avancer vers sa capitale pour lui faire subir le même sort? Le pontife, qui du fond du vatican donnait le mouvement

à toutes ces révolutions, et dont la politique semblait se faire un jeu de bouleverser les empires, pouvait-il le rassurer, lorsque les rois et les peuples de l'Europe dénonçaient hautement ses attentats contre les droits du trône et la tranquillité des nations? Ce successeur des apôtres, qui se rendit si redoutable à toutes les puissances de la chrétienté, était Innocent III, qui monta sur le trône pontifical dans les dernières années du 12.me siècle, et qui s'annonça bientôt comme l'émule et l'imitateur de Grégoire VII. Après avoir élevé l'édifice de la puissance temporelle des papes dont ses prédécesseurs avaient jeté les fondemens, il conçut le dessein de faire de tous les potentats des vassaux du st. siége. C'était peu pour ce pontife orgueilleux d'avoir des rois pour feudataires; le droit que l'ancienne Rome s'était arrogé de disposer des couronnes et de citer à son tribunal les rois des nations vaincues, ce droit de la victoire, dont le sénat abusa tant de fois, Innocent III voulut l'exercer au moyen de ses bulles et de ses excommunications. Il effraya, tour-à-tour, les rois d'Angleterre, de Portugal, d'Aragon, de Sicile et de Hongrie, par l'étendue de ses prétentions, et par l'audace de ses entreprises. Nous allons voir en continuant

cette histoire, quels furent entre ses mains les abus de ce pouvoir usurpé (1) que les papes s'arrogèrent depuis Grégoire VII. En racontant les excès auxquels se livrèrent les dépositaires d'un pouvoir, qui n'a rien de commun avec le pouvoir des princes de la terre, gardons-nous d'affaiblir l'effroi que doivent inspirer aux nations les attentats commis avec un glaive, qui ne fut que trop long-temps un glaive sacré! Que le génie fier et sombre,

---

(1) En signalant les abus que les papes firent dans les 12.me et 13.me siècles, d'un pouvoir usurpé, j'ai cru qu'il était d'autant plus nécessaire de flétrir ces odieuses usurpations, qu'elles trouvent aujourd'hui de zélés défenseurs dans des hommes dont l'opinion publique et les arrêts des Tribunaux ont condamné les doctrines anarchiques. Pour faire connaître tout le danger des maximes ultramontaines, si ardemment préconisées par des écrivains d'une certaine classe, et pour en inspirer l'adversion à tout homme vraiment français, il suffit de dire, que ces maximes se réduisent à soutenir que toute puissance temporelle est subordonnée à la spirituelle, de telle sorte que les rois et les souverains, sont soumis au jugement du pape, en ce qui regarde leur souveraineté; que toute autorité ecclésiastique réside dans le pape, les conciles ne pouvant rien sans lui; qu'il peut disposer des couronnes, et que toute puissance spirituelle ou temporelle se rapporte à lui seul.

qui inspira jadis aux Romains l'horreur des tyrans, en burinant les crimes de la tyrannie, m'apprenne comme on flétrit les actions criminelles en les racontant !

Raymond VI gouvernait depuis quinze ans les états de la maison de Toulouse, lorsque pour extirper une hérésie, qu'elle n'avait pu détruire par le moyen des prédications, Innocent III fit envahir le midi de la France par une armée de croisés. C'est ainsi que les papes, oubliant le but et dénaturant l'institution des croisades, commencèrent à diriger contre les peuples chrétiens ces armées innombrables de chevaliers et de pélerins, que le désir d'affranchir le tombeau de Jésus-Christ avait autrefois rassemblées à la voix d'un ardent et pieux solitaire. L'hérésie que l'on voulait détruire n'était pas nouvelle ; née de la doctrine prêchée jadis par les Manichéens, elle renouvellait des croyances déjà condamnées par les conciles, mais qui devaient plaire à des hommes simples et enthousiastes. Les hérétiques, que l'histoire a désignés sous le nom d'Albigeois, en abjurant la doctrine professée par l'église romaine, semblaient vouloir retracer la rigidité des plus fervens anachorètes ; ils ne buvaient point de vin ; ils ne mangeaient point de viande ; ils se contentaient de la nourriture

la plus simple et la plus grossière. Continuellement occupés à la prière ou à la prédication, ils séduisaient les peuples par la rigoureuse austérité de leur vie, et par l'ostentation de leur piété. Ils niaient la nécessité du baptême, rejettaient la communion et le sacrifice de la messe, et se montraient toujours disposés à soutenir au milieu des supplices, les croyances que leurs ardentes imaginations avaient adoptées.

Comme la plupart des sectaires, ils furent des prédicateurs enthousiastes et des martyrs résignés. Une grande partie de l'Europe connut et partagea leurs opinions. Vers le milieu du 12.me siècle, ces opinions s'étaient répandues avec une étonnante rapidité dans la Provence, le Languedoc, et la Gascogne. Elles régnaient à ces époques brillantes, dont j'ai tracé le tableau, et lorsque les chants des troubadours retentissaient sous le beau ciel de l'Occitanie. St. Bernard, qui sous le pontificat d'Eugène III était venu dans la province pour y combattre l'hérésie, en obtenant tous les succès qui peuvent flatter un orateur, avait été loin d'obtenir ceux qui peuvent satisfaire un missionnaire. Ses prédications avaient attiré la foule, mais elles avaient opéré un si petit nombre de conversions, que dix-huit ans

après, en 1165, on avait reconnu la nécessité d'assembler un concile à Lombers, petite ville de l'Albigeois, où fut prononcée la condamnation des hérétiques, que tous les efforts du concile n'avaient pu ramener à la foi catholique.

Ce que l'on remarquait le plus dans ces sectaires, était un désir ardent de revenir à la simplicité de la primitive église. Un grand nombre de ces chrétiens enthousiastes ne voulaient d'autre loi que l'évangile, et leurs dogmes se réduisaient à peu de chose près, aux dogmes prêchés par les réformateurs du 16.me siècle. Leurs opinions, toujours combattues et toujours renaissantes, avaient fait des progrès étonnans, lorsque Innocent III, parvint au trône pontifical. Les armes spirituelles lui parurent insuffisantes pour soumettre les esprits rebelles; il envoya des commissaires dans la province, et il écrivit en même-temps
Avril 1198. aux princes, aux comtes, aux barons : « Nous vous ordonnons, pour la rémission de vos péchés, de traiter favorablement nos envoyés, et de les assister de toute votre autorité contre les hérétiques ; de proscrire ceux qu'ils auront excommuniés, de confisquer leurs biens et d'user envers eux d'une plus grande rigueur, s'ils persistent à vouloir

demeurer dans le pays après leur excommunication. Nous leur avons donné plein pouvoir de contraindre les seigneurs à agir de la sorte, soit par l'excommunication, soit en jettant l'interdit sur leurs terres. Nous enjoignons aussi à tous les peuples de s'armer contre les hérétiques, lorsque nos commissaires jugeront à propos de le leur ordonner; et nous accorderons à ceux qui prendront part à cette expédition pour la conservation de la foi, la même indulgence que gagnent ceux qui visitent l'église Saint-Pierre de Rome, ou celle de Saint-Jacques. Enfin, nous les avons chargés d'excommunier solennellement tous ceux qui favoriseront les hérétiques dénoncés, qui leur procureront le moindre secours, ou qui habiteront avec eux, et de leur infliger les mêmes peines ».

Plusieurs légats étaient venus dans la province sans que leur mission eût produit aucun résultat, lorsque le 13 décembre 1203, de nouveaux commissaires, munis des pouvoirs les plus étendus arrivèrent à Toulouse, qu'on leur avait représenté comme le foyer de l'hérésie. C'était Raoul et Pierre de Castelnau, tous deux religieux dans l'abbaye de Fontfroide, au diocèse de Narbonne, auxquels le

pape adjoignit bientôt après Arnaud, abbé de Citeaux, qui, durant tout le cours de cette mission se rendit odieux aux peuples par le faste qu'il étalait. Deux hommes vraiment apostoliques, dont l'un donnait l'exemple des vertus les plus pures, et dont l'autre annonçait déja cet excès de zèle qui devait rendre son nom fameux, se réunirent aux légats que le pape avait envoyés et travaillèrent de concert avec eux à la conversion des albigeois. Le premier était Diégo d'Azebez, évêque d'Osma en Espagne, et l'autre Dominique, sous-prieur de son église, qui quelques années après fonda dans Toulouse le premier monastère de l'ordre qui porte son nom. Si tous ceux qui composaient cette légation avaient eu la sagesse de l'évêque d'Osma, il est probable que leurs efforts eussent été plus heureux; mais loin d'imiter sa douceur, Pierre de Castelnau s'attira la haine des peuples par sa violence et ses emportemens. Il porta l'audace jusqu'à excommunier le comte de Toulouse, qui redoutant les entreprises d'un moine que la cour de Rome avait investi de tous ses pouvoirs se soumit à ses volontés; cette indigne condescendance de la part de Raymond ne fit qu'accroître l'insolence de son ennemi qui l'excommunia de nouveau,

après l'avoir publiquement accablé d'outrages et de menaces.

Un officier du comte de Toulouse, indigné sans doute de la conduite du légat, et croyant venger son maître, tua ce moine, comme il partait de St.-Gilles. Son corps fut trouvé sur les bords du Rhône, percé de plusieurs coups de lance. A la nouvelle de ce meurtre, le pape ne garda plus de mesure. Le pontife délia les sujets de Raymond du serment de fidélité; permit à tous catholiques non-seulement de poursuivre sa personne, mais encore d'occuper et de garder ses domaines. écrivit à Philippe-Auguste, pour l'engager à envahir au plutôt les états du comte de Toulouse, exhorta les princes, les comtes, les barons des diverses provinces du royaume, à s'enrôler sous les bannières du roi de France, afin d'obtenir les indulgences, qu'il accordait à tous ceux qui se croiseraient contre le comte de Toulouse.

Milon, nouveau légat du pape, venait d'arriver à Valence en Dauphiné. Son premier soin fut d'intimer au comte de Toulouse, d'avoir à comparaître devant lui pour s'y entendre déclarer les volontés du st.-siége. Raymond comparut devant le légat, et promit d'exécuter tout ce qu'on exigerait de lui,

On lui demanda de livrer à la disposition de l'église romaine sept châteaux (1), de faire amende honorable et de se croiser lui-même contre ses sujets. Raymond s'engagea par serment à faire tout ce qu'on venait de lui prescrire. On voulut bien alors lui donner l'absolution dont on régla la cérémonie de manière à en faire un spectacle d'ignominie pour ce malheureux prince. Elle eut lieu devant l'église de l'abbaye de St.-Gilles, en présence de vingt-deux prélats et d'une foule immence de peuple. Le comte de Toulouse parut devant le légat, qui présidait l'assemblée, nu jusqu'à la ceinture, un diacre lui mit une corde au cou, et le légat en ayant pris les deux bouts introduisit le comte dans l'église, tandis qu'un autre diacre le fouettait avec une poignée de verges.

Après avoir consommé l'avilissement du prince, on se prépara à commencer la ruine du peuple. Une armée formidable était
1209. déjà rassemblée sous les murs de Lyon. On voyait dans ses rangs les archevêques de

---

(1) On désignait par le nom de château, tout bourg fortifié ou accompagné d'une espèce de citadelle, parce qu'on n'appelait cité ou ville, que les villes épiscopales.

Reims, de Sens, de Rouen, les évêques d'Autun, de Clermont, de Nevers, de Bayeux, de Lizieux, de Chartres, rivalisant d'audace avec des guerriers, tels que le duc de Bourgogne, et les comtes de Nevers et de St. Paul. Cette armée, dont les divers corps étaient commandés par des princes et des prélats, avait pour généralissime un moine ambitieux et hautain; c'était ce même Arnaud, abbé de Citeaux, qui, nourri dans le cloître, effaçait les plus grands seigneurs par le luxe et le faste dont il était environné. Le comte de Toulouse marchait humblement à sa suite, comme un esclave timide, portant, cousu sur ses habits, le signe des croisés, qui n'était pour lui que la marque de sa servitude.

L'armée passa le Rhône et s'avança vers Montpellier. Les beaux et vastes domaines de Roger, vicomte de Béziers, tentèrent la cupidité des chefs de la croisade. Ce prince, neveu du comte de Toulouse, et qui reconnaissait le roi d'Aragon pour son suzerain, était, après le comte de Toulouse, le plus puissant seigneur de la province. Il réunissait à la vicomté de Béziers, celles d'Albi, de Carcassonne et de Rasez. Il était jeune, brave, magnanime. Il fallait un prétexte pour envahir ses états et pour s'en emparer. On

l'accusa de favoriser les hérétiques Albigeois, établis dans ses domaines; le vicomte de Béziers, à qui l'exemple de son oncle avait appris combien une pareille accusation est puissante dans la bouche de ces hommes qui ne parlent sans cesse des intérêts du ciel qu'afin de mieux saisir la terre, tenta vainement de se justifier. On avait résolu de le trouver coupable pour s'enrichir de ses dépouilles; sa justification ne fut pas écoutée. Ne doutant plus que sa perte eût été jurée par ses ennemis, le vicomte Roger disposa tout pour la défense de Béziers et courut se jetter dans Carcassonne, déterminé à s'ensevelir sous ses ruines. Le 21 juillet 1209, les croisés campèrent devant la première de ces deux places et se préparèrent à en faire le siége. Béziers renfermait dans une enceinte bien plus vaste qu'elle ne l'est de nos jours, une nombreuse population, qui s'était encore accrue de la population des bourgs et des campagnes voisines, à qui la frayeur avait fait chercher un refuge dans une ville que l'art et de longs travaux avaient fortifiée. Mais cette foule qui entraînait avec elle une grande quantité de femmes, d'enfans et de vieillards, était plus nuisible qu'utile à la défense de Béziers. Elle couvrait les places

publiques, remplissait les églises, et présentait plus d'hommes résignés au martyre, que de soldats résolus à se défendre. Après une faible résistance, Béziers fut emporté par les croisés; un massacre général suivit la prise de la ville; on ne fit nulle distinction pour l'âge, le sexe, ni la condition des victimes: chose incroyable, si elle n'était attestée par tous les historiens! Dans une guerre entreprise pour assurer le triomphe de la foi catholique, le catholicisme le plus avéré ne préserva point du commun massacre les habitans dont la foi n'avait jamais varié. *Tuez-les tous*, s'écriait l'abbé de Citeaux, *Dieu connaît les siens, et la mort qui sera une punition pour les uns, deviendra un glorieux martyre pour les autres!* Paroles exécrables, sorties de la bouche d'un prêtre, et qui eussent épouvanté les bourreaux du 2 septembre, et fait frémir les cœurs les plus impitoyables, au milieu même des proscriptions de Marius et de Sylla! Des conquérans farouches ont souvent écouté l'humanité et fait cesser le carnage, lorsque la soumission des vaincus mettait fin au combat, et le ministre d'un Dieu, dont les miséricordes sont infinies, trouvait un affreux plaisir à faire couler le sang aux pieds des autels de ce même Dieu

qui voulut mourir pour le salut des hommes!

C'est le 21 juillet que l'armée des croisés s'était présentée devant Béziers, et le 22 cette malheureuse cité n'existait plus. Tout ce qui échappa au fer fut consumé par les flammes. Durant plusieurs jours, les croisés purent contempler l'incendie et entendre les gémissemens des innombrables victimes qu'il dévorait, et qui formaient un affreux contraste avec les cantiques par lesquels les croisés célébrèrent cet horrible triomphe.

Ce premier exploit de l'armée catholique, fut comme le prélude de cette guerre atroce qui pendant vingt années couvrit de sang et de ruines les belles provinces du midi de la France. L'incendie de Béziers durait encore lorsque l'armée s'avança vers Carcassonne. Le vicomte Roger y avait rassemblé l'élite de ses troupes, résolu de s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. La ville était forte, non-seulement par sa position, mais encore par les ouvrages et les fortifications qu'on avait élevés autour de son enceinte. Toutes les ressources de l'art furent mises en usage pour les détruire. Tandis que les assiégeans battaient les murailles, à l'aide de grosses tours placées sur quatre roues, et couvertes de peaux de bœufs, les assiégés faisaient

pleuvoir sur leurs têtes des pierres et de l'eau bouillante, et s'efforçaient de détruire leurs machines, en jettant dessus des poutres enflammées. Cependant les croisés après avoir emporté les deux faubourgs, étaient déjà parvenus aux pieds des murs de la cité, qui, placée sur un rocher, présentait des obstacles qui paraissaient invincibles. Pour les éluder on eut recours à la trahison. On fit proposer une capitulation au vicomte Roger, qui, incapable de soupçonner une perfidie, vint sans défiance au milieu de ses ennemis. A peine y fût-il arrivé qu'on se saisit de sa personne, on l'enferma dans une des tours de Carcassonne, où ce malheureux prince mourut bientôt après, des suites du poison, que les historiens assurent lui avoir été donné par Simon de Montfort, qui va désormais fixer tous les regards, par sa rapide fortune et son épouvantable renommée.

Simon de Montfort, comte de Leycester, était peut-être de tous les croisés, celui dont le caractère convenait le mieux au rôle qu'il allait jouer. Lorsque Montfort s'enrôla pour la croisade, sous les enseignes du duc de Bourgogne, sa fortune et sa renommée étaient loin d'être au niveau de son ambition. Il était résolu de tout entreprendre et de tout oser

pour la satisfaire. Avec tous les avantages que donnent une haute naissance et une valeur prodigieuse, il avait long-temps couru le monde, sans obtenir les succès qu'espérait son âme avide. En 1204, il avait assisté à la prise de Constantinople, et ce n'est pas sans une secrète envie, qu'il avait vu élever Baudouin sur le trône de l'empire grec. Désespéré de n'avoir pu, à l'exemple de son heureux compagnon d'armes, obtenir quelque principauté en Grèce ou en Syrie, il était revenu en Europe, lorsque la cour de Rome se disposait à faire envahir le midi de la France, par une armée de croisés. Quelle belle occasion pour courir à la fortune, lorsqu'on paraît ne s'armer que pour la cause de la religion! Montfort sut la saisir avec toute l'habileté d'un politique profond, et d'un ambitieux qui n'est arrêté par aucune espèce de scrupule; une guerre d'extermination n'effraya point la pensée d'un guerrier, revêtu de l'habit d'un chevalier français!

Que ceux dont le cœur s'est ému au souvenir de la clémence et de l'humanité de quelques vainqueurs généreux, détournent les yeux de la sanglante carrière que va parcourir le farouche Montfort! Aussi affable après la victoire, qu'il a été terrible durant le combat,

Alexandre

Alexandre relève et console l'ennemi vaincu qui embrasse ses genoux ; César vainqueur, verse des larmes sur le sort de Pompée, trahi par la fortune; Scipion, et son digne émule, le chevalier Bayard, brisent les fers et protégent l'honneur de leurs jeunes et belles captives; mais Montfort n'est jamais plus implacable que lorsque la victoire a couronné ses entreprises. S'il se prépare au combat par la prière et par de fréquens exercices de piété, il ne sort du combat que pour ordonner les apprêts des supplices. A sa voix sinistre les hâches des bourreaux, ou les bûchers des inquisiteurs, exterminent ceux qu'a respecté le fer des batailles. Montfort est atroce dans la plus atroce des expéditions. Tout en lui annonce un instinct de férocité qui le dévore. Il n'a rien de cette race généreuse des Francs, dont le sang coule pourtant dans ses veines, et qui fut toujours si féconde en guerriers magnanimes. A son aspect, on croit voir un des farouches compagnons des Alaric et des Attila. Il a leur ambition insatiable, et la cruauté froide d'un sicambre. La nature semble l'avoir créé à dessein pour en faire un chef de hordes barbares, telles que celles qui ravagèrent les Gaules et l'Italie. Elle l'a doué d'une haute stature et d'une force extraordinaire. Sem-

blable aux géants ou aux dimi-dieux de la fable, sa tête s'élève au-dessus de celles de ses compagnons d'armes. Parmi les guerriers qui le suivent, il n'en est point qui ne fléchissent sous le poids de sa redoutable armure; mais lorsque cet homme d'un aspect si terrible dépose ses armes, et commence ses exercices religieux, vous le prendriez pour le plus humble anachorète. Agenouillé sous sa tente, et le front prosterné dans la poussière, il assiste chaque jour au sacrifice vénéré des chrétiens. Ses traits mâles, où respire habituellement une fierté sauvage, portent alors l'empreinte d'une douleur et d'une componction profondes; des larmes coulent de ses yeux, et vous diriez que la plus ardente charité inspire sa prière; le bruit des trompettes et des clairons, qui annoncent l'approche de l'ennemi, ne peut ni troubler, ni interrompre sa méditation religieuse; il achève tranquillement sa prière, se relève et reprend tout-à-coup son attitude martiale. Ce n'est plus alors cet humble chrétien, qui portait aux pieds des autels les pleurs de la pénitence; c'est le plus farouche des guerriers, et ses paroles altières, sa voix tonnante, ses regards pleins de feu, viennent de révéler à l'armée la présence du démon des batailles.

Tel parut dans les campagnes dévastées du Languedoc cet effroyable conquérant, à qui ses panégyristes donnèrent le surnom de Machabée. Après la conquête de Carcassonne et la mort du jeune et infortuné seigneur, dont le poison venait de terminer les jours, l'abbé de Citeaux qui remplissait toujours l'emploi de généralissime de l'armée catholique, et qui disposait avec un pouvoir absolu, au nom de l'église romaine, des conquêtes faites par les croisés, avait successivement offert les états du vicomte Roger au duc de Bourgogne, au comte de Nevers, et au comte de St.-Paul, qui refusèrent avec indignation les dépouilles d'un prince malheureux ; Montfort les accepta. A peine en possession des états, que son ambition convoitait, il voulut en étendre les limites. Le départ des principaux chefs de la croisade venait de le placer au premier rang. Quoique l'armée se trouvât extrémement réduite, il se remit en campagne ; Limoux, Montréal, Fanjaux, Alzonne, Castres firent leur soumission, ou se rendirent après une faible résistance. Le château de Cabaret, situé dans les montagnes du diocèse de Carcassonne, fut le premier qui eut la gloire par sa défense héroïque, de faire essuyer à Montfort des revers auxquels il n'était pas encore accoutumé.

Ce premier revers étonna Montfort sans le décourager. En possession des riches domaines de la maison de Trencavel, préludant à la conquête de ceux du comte de Toulouse, son ambition convoite encore ceux du comte de Foix. Les domaines de ce dernier s'étendaient aux pieds des Pyrenées, sur les deux rives de l'Ariège. Ils avaient pour seigneur Raymond-Roger, prince affable, brave et courtois; aimé de ces vassaux et craint de ses ennemis, il faisait chérir une domination qui n'avait rien de tyrannique, et d'oppressif. Sensible à la gloire comme aux plaisirs, dans sa première jeunesse, il s'était croisé pour la Terre Sainte, sous les bannières de Philippe-Auguste, et de retour dans sa patrie, il avait consacré de doux loisirs au commerce des muses. Inflexible dans ses ressentimens et fidèle dans ses amitiés, il fut un des plus implacables ennemis de Montfort, et un des plus fermes soutiens du comte de Toulouse. Le jeune fils du vicomte de Carcassonne, dont Montfort avait fait mourir le père, trouva dans Raymond-Roger un noble protecteur, qui se fit un devoir de manifester hautement son dévouement en présence du redoutable ennemi de sa maison. Il l'accueillit après les malheurs de sa famille, le fit élever sous ses yeux avec

les soins d'un père, et la générosité d'un bienfaiteur, et aussi fier qu'intrépide, il soutint les revers avec une fermeté d'âme, que la fortune se lassa enfin de mettre à de continuelles épreuves.

Si Montfort eut rencontré beaucoup d'ennemis de ce caractère, il est probable que la fortune de ses armes eut été moins rapide. Il savait que le sang, l'amitié et une conformité de sentimens unissaient le comte de Foix au comte de Toulouse. Il lui fut facile de trouver un homme dont la voix s'élevât pour l'accuser d'hérésie. Cet homme, il ne le chercha, ni dans les camps, ni parmi les anciens adversaires du comte de Foix ; il le trouva à l'ombre des autels. Ce fut l'abbé de Pamiers qui dénonça son seigneur. Une accusation d'hérésie était nécessaire à Montfort pour servir de prétexte à son invasion. Une partie de l'armée des croisés se mit en marche sous les ordres de Gui de Levis, maréchal de l'armée catholique, qui jettait dans un temps de dissentions et de calamités les fondemens d'une illustration, qui eut mérité d'avoir une autre origine, mais dont les nobles descendans ont fait oublier par l'éclat de leurs services et la loyauté de leur caractère la tache qui pourrait l'obscurcir. Cette armée

s'avança sur les terres du comte de Foix; Mirepoix résiste à peine; la trahison ouvre les portes de Pamiers et de Saverdun. En possession de ces trois places, Montfort court se saisir de celles qui restaient encore à la maison de Trencavel, dont l'unique rejeton était sous la garde du comte de Foix. Le château de Lombers et la ville d'Albi se soumirent, épouvantés par la terreur que répandaient au loin les armes de Montfort.

L'apparente soumission que les peuples manifestaient à l'approche des croisés était loin d'être sincère; on eut bientôt occasion de s'en convaincre. Les diocèses de Béziers, de Carcassonne, d'Albi s'insurgèrent dès qu'ils purent le faire avec quelques succès. Montfort ne conserva qu'une faible partie de ses conquêtes. La défection devint si générale à la fin de l'année 1209, que Simon perdit dans un très-petit espace de temps plus de quarante châteaux. De nombreux renforts lui ayant été emmenés par Alix de Montmorenci, sa femme, intrépide amazonne, qui dédaignait les paisibles occupations de son sexe, pour se livrer aux inclinations guerrières, qu'autorisaient les mœurs et les exemples de son siècle, il se saisit du château de Bram dans le Lauraguais, de celui d'Alayrac dont des rochers et des

précipices semblaient défendre les approches, et alla échouer devant le château de Foix, dont la brave garnison le contraignit à chercher son salut dans la fuite.

Mais parmi ce grand nombre de forts et de châteaux qui couvraient les campagnes, et qui s'élevaient de toutes parts dans les gorges des montagnes, et sur la crète des rochers, il en était deux sur-tout renommés dans ces siècles féodaux comme les plus redoutables boulevards de nos contrées : c'étaient le château de Minerve et celui de Termes, véritables modèles de ces forteresses inaccessibles, créés par l'imagination des poétes et des romanciers, pour donner plus d'éclat à la valeur des paladins. Situés tous les deux dans les montagnes du diocèse de Narbonne, l'avantage de leur position les faisait regarder comme imprenables. Le premier était élevé sur un rocher escarpé et environné de précipices qui lui servaient de fossés. Le second était placé sur une haute montagne qu'entouraient de toutes parts des vallées profondes, des ravines et des rochers affreux. L'un et l'autre de ces deux châteaux étaient défendus par de fortes garnisons. Montfort ne craignit point d'en entreprendre le siége et le succès couronna sa témérité. Le château de Minerve se rendit

après un siége de sept semaines. La capitulation ne sauva point du bûcher les malheureux habitans, qu'une accusation d'hérésie fit condamner à mourir dans les flammes. Cent quatre-vingts furent envoyés au supplice en un seul jour. La plupart se précipitèrent eux-mêmes dans le bûcher et saluèrent la mort par des hymnes, où respiraient toute la ferveur et tout l'enthousiasme des martyrs de l'église primitive. Le château de Termes soutint un siége beaucoup plus long; il était défendu par Raymond de Termes, intrépide guerrier, dont les exploits furent encore surpassés par les exploits de son fils, Olivier de Termes, qui devait un jour acquérir à sa famille une plus grande illustration sur les rives du Nil, et dont nous admirerons la constance et l'indomptable valeur, lorsque nous aurons à suivre le dernier comte de Toulouse dans la croisade dirigée par St. Louis. Le château de Termes subit la loi que lui imposa l'impitoyable Montfort. Le vaillant capitaine qui l'avait long-temps défendu, expia dans les fers sa résistance courageuse; tout fléchit devant le vainqueur; la consternation se répandit dans les villes et dans les campagnes; des forteresses jadis invincibles tombèrent en peu de jours devant les croisés, étonnés de la facilité avec laquelle ils faisaient de

si rapides conquêtes. Nul fort n'osait tenir après la prise des châteaux de Termes et de Minerve. Ceux qui avaient déjà secoué le joug s'empressaient de rentrer sous l'obéissance. Montfort se saisit en courant des places de Constaussa, d'Albas, de Puyvert, de Castres, de Lombers : les unes avaient été abandonnées par leurs garnisons, les autres avaient fait des actes de soumission.

Pendant que la fortune favorisait ainsi les armes de Montfort, les légats du pape assemblaient un concile dans la ville d'Arles. Quelques grands que fussent les abus de l'autorité ecclésiastique, on était loin de savoir encore jusqu'à quels excès elle pouvait porter l'audace de ses entreprises. Le comte de Toulouse eut ordre de comparaître devant ce concile, pour s'y voir signifier ses volontés absolues. Il y comparut, non point comme un souverain, qui conserve encore quelques restes de son ancienne dignité, mais comme un prince que l'opprobre et les malheurs ont dégradé. La sentence qui fut prononcée par le concile, lui ordonna de licencier toutes les troupes armées pour sa défense; de détruire toutes les fortifications élevées dans l'étendue de ses domaines; de livrer à la discrétion du légat tous les hérétiques qui lui seraient désignés;

de payer une forte contribution à l'église romaine; de se croiser enfin, après avoir rempli toutes ces conditions, pour aller en Palestine combattre les infidèles, sans pouvoir revenir dans ses états, que lorsque le légat le lui permettrait.

Le comte de Toulouse, à qui l'indignation venait de rendre quelques sentimens de fierté, se mit en mesure, sans se déclarer encore ouvertement, de résister à ses ennemis. Il fit un appel à ses sujets; il convoqua ses vassaux, parmi lesquels on vit paraître les comtes de Foix et de Comminges, Gaston, vicomte de Béarn, et Savari de Mauléon, sénéchal d'Aquitaine pour le roi d'Angleterre. Montfort, de son côté, voyait tous les jours renforcer son armée par une foule de nouveaux croisés qui arrivaient des provinces septentrionales du royaume, pour gagner, au moyen de quarante jours de services, les indulgences que le pape accordait à tous ceux qui se croiseraient contre les Albigeois. Il ouvrit la campagne en faisant le siége de Lavaur. L'enceinte de cette ville, qui n'avait encore que le titre de château, devait être bien plus étendue qu'elle ne l'est de nos jours, puisque le général des croisés, malgré les nombreux renforts qu'il avait reçus, n'eut pas d'abord

assez de troupes pour faire la circonvallation de la place, et qu'il ne parvint à l'investir entièrement, que lorsque l'évêque de Lizieux, celui de Bayeux et Pierre de Courtenai, qui commandaient chacun un corps de croisés, l'eurent joint sous les murs de la ville. L'attaque et la défense furent également vives et opiniâtres. Après six mois de siége, la ville fut emportée le 3 mai 1211. On vit se renouveller sur les décombres fumans de Lavaur, le spectacle donné par les croisés lors de la prise du château de Minerve. Les habitans furent livrés aux flammes sans distinction d'âge, ni de sexe. Quatre-vingts chevaliers qui s'étaient jetés dans la place pour la défendre, suspendus d'abord à des fourches patibulaires, en furent détachés pour être passés au fil de l'épée, sous les yeux de Simon de Montfort. Un genre de supplice bien plus épouvantable fut réservé pour une femme. La seigneuresse du château de Lavaur, jetée vivante dans une fosse, qu'on ferma sur elle avec de grosses pierres, fut condamnée à mourir lentement dans cette horrible situation. Tout son crime était sans doute d'avoir eu le courage de préférer une glorieuse résistance, à la honte de fléchir sous la loi d'un barbare vainqueur.

Après la prise de Lavaur, Montfort ne garda plus de mesure. Jusqu'alors il n'avait encore fait qu'une guerre sourde au comte de Toulouse. Les divers pays dont il s'était emparé ne faisaient point partie du domaine immédiat de ce prince; ils étaient sous la domination du vicomte de Béziers et du comte de Foix. Montfort avait senti le besoin d'user de quelques ménagemens envers un prince, qui, malgré la défaveur dont l'avaient frappé les diverses excommunications lancées contre lui, pouvait trouver d'immenses ressources dans le dévouement de ses sujets; mais les riches provinces, soumises à la maison de Toulouse, excitaient trop vivement l'ambition de Montfort. Après la prise de Lavaur, il dirigea tous ses efforts contre le plus puissant feudataire de la couronne de France. Il assiégea d'abord le château de Casser, à demi lieue de St.-Félix de Caraman, et ceux de Montferrand et de Castelnaudary, situés à une petite distance l'un de l'autre. Lorsqu'il s'en fut emparé, il marcha avec son armée du côté du Tarn, qu'il passa à Rabastens. Ce château fit sa soumission, ainsi que ceux de Montaigu, Gaillac, Cahuzac, la Garde, Puicelsi, St.-Marcel, la Guépie et St.-Antonin.

Montfort, qui dans sa course rapide voyait

tomber devant lui les nombreuses forteresses qui couvraient le pays, s'était avancé jusqu'aux portes de Toulouse, après avoir éprouvé de faibles obstacles au passage de la petite rivière de Lers. Parvenu aux pieds des murailles, il attaqua le faubourg situé près de l'église de St.-Sernin. Vivement Juin 1211.
repoussé dans plusieurs sorties dirigées par le comte de Toulouse et par le comte de Foix, qui fit des prodiges de valeur à la tête des Béarnais et des Navarrais, Montfort se vit contraint de lever le siége, et courut se venger sur les terres du comte de Foix, des revers que ce seigneur lui avait fait éprouver. Il s'empara d'Hauterive sur l'Ariège, qu'il livra aux flammes, s'avança jusqu'aux pieds du château de Foix, dévasta le pays, incendia les habitations; passa en Querci, après avoir mis tout à feu et à sang sur les bords de l'Ariège; se saisit en passant du château de Caylus, qu'il brûla suivant son habitude, poussa jusqu'à Roquemadour, vers les frontières du Limousin, revint avec sa rapidité ordinaire dans le comté de Foix, où il assiégea et prit plusieurs places, et alla se jeter dans Castelnaudary, afin d'arrêter derrière les murs de cette ville le comte de Toulouse, qui à la tête de la plus nom-

breuse armée qu'il eût encore levée dans ses états, et suivi des comtes de Foix et de Comminges, de Gaston, vicomte de Béarn, de Savari de Mauléon, et d'un nombre infini de seigneurs, ses vassaux ou arrières-vassaux, s'avançait pour envelopper son ennemi.

Le comte de Toulouse, arrivé devant Castelnaudary dans les derniers jours de septembre, et maître du faubourg que les habitans lui avaient livré, fit dresser les machines de guerre pour battre les murailles du château. Il serait probablement parvenu à forcer les ennemis dans leurs retranchemens, sans les secours que reçurent les croisés, et qui contraignirent Raymond à lever le siége.

Malgré le peu de succès du siége de Castelnaudary, le comte de Toulouse trouva la fortune disposée à seconder ses entreprises. En peu de jours il vit rentrer sous son obéissance les nombreux châteaux dont Montfort s'était emparé avec tant de promptitude. Les habitans couraient au-devant de lui et forçaient les garnisons à livrer les places qu'elles occupaient aux soldats du comte de Toulouse. Raymond n'eut qu'à se présenter dans le diocèse d'Albi pour voir tous les châteaux qui couvraient les rives du Tarn ouvrir leurs portes et reconnaître en lui leur seigneur bien-

aimé. Pendant que la fortune lui prodigue des faveurs inattendues, Philippe-Auguste paraît vouloir sortir enfin du rôle contraint et de la funeste inaction, que lui imposent, ou une politique peu généreuse, ou une lâche condescendance ; il se plaint au pape de ce qu'on opprime un prince qui relève de sa couronne; il paraît vouloir revenir à des sentimens plus dignes de sa gloire; on dirait qu'il veut se laver du reproche d'avoir été long-temps le témoin impassible de la plus odieuse usurpation.

L'intercession de Philippe-Auguste était encore bien équivoque; mais il existait parmi les rois que le sang ou les alliances unissaient au comte de Toulouse, un prince d'une âme vraiment royale et capable de porter son dévouement jusqu'aux plus généreux sacrifices; c'était Pierre, roi d'Arragon. Roi-chevalier, il fut digne de marcher sur les traces d'Alphonse, son père. Il l'imita, le surpassa même dans les exercices de l'esprit, comme dans les travaux de la guerre. Connu par son goût pour la poésie provençale, qu'il cultiva avec succès, elle lui eut acquis une grande renommée, si la destinée l'eût fait naître dans une condition privée et l'eût affranchi des soucis du trône. Son âme, ardente et fière, était le

modèle de toutes les brillantes qualités dont ses rêves poétiques lui avaient fait embellir les héros de son invention. S'il eut toutes les faiblesses de l'amour, ses excès en ce genre furent surpassés par l'excès de son héroïsme. Sa vie, quoique courte, ne fut qu'un long combat. Plein de zèle et d'ardeur pour les princes opprimés, il s'offrit toujours pour les défendre. A la bravoure du soldat, il allia le courage plus rare dans le siècle où il vivait, de résister au pouvoir formidable des pontifes romains, et de résister dans des intérêts qui n'étaient pas les siens. Il va bientôt donner l'exemple d'une noble désobéissance, en volant au secours du comte de Toulouse, que le pape lui avait ordonné d'abandonner, et c'est en désobéissant qu'il mettra le comble à la réputation du plus brave, et du plus loyal des chevaliers.

Cependant l'infatigable Montfort, après avoir célébré dans Castres la fète de la Noël, avec ce grand éxtérieur de piété qui convenait si bien au rôle dont il était chargé, continuait le cours de ses expéditions. Il faut remarquer, à la gloire de ce fameux capitaine, qu'il manqua rarement de se trouver en per-
1211. sonne à l'attaque ou à la défense des places, dont il connaissait les dangers et les difficultés.

La

La première qu'il attaqua, au commencement de l'année 1212, fut le château d'Hautpoul, situé sur les flancs de la montagne noire, dans une position qui paraissait inaccessible, et où l'on voit encore les restes des murailles que les siècles ont noircies et qui tombèrent sous les efforts des croisés Après un tel succès, les châteaux de Cuq, de Montmaur, de St.-Félix, de Casser, de Montferrand, d'Avignonet, de St.-Michel, ne pouvaient l'arrêter long-temps. Plusieurs de ceux qui, après avoir été pris par les croisés, s'étaient remis sous l'obéissance du comte de Toulouse, furent détruits et rasés. St.-Antonin, situé sur l'Aveyron, opposa une vive résistance, et en fut puni par le massacre de ses principaux habitans. La conquête de l'Agenais, pays que le comte de Toulouse avait reçu en dot de Jeanne d'Angleterre, sa femme, suivit la prise de cette place. Le château de Penne, un des plus forts de l'Agenais, fut le seul qui s'honora par une résistance prolongée. Après d'héroïques efforts, la garnison, épuisée par la soif et par des chaleurs excessives, se vit contrainte de capituler Marmande, était encore du domaine direct du comte de Toulouse, Montfort s'en saisit. Voici un trait qui peut servir à faire connaître le caractère de ce général : il venait de mettre

le siége devant le château de Biron, où commandait un chevalier, qui, après avoir servi dans son parti, l'avait quitté pour embrasser celui du comte de Toulouse ; la garnison demande à capituler ; Montfort exige qu'on lui livre le gouverneur. On l'emmène devant lui ; il lui permet de se confesser ; le fait ensuite attacher à la queue de son cheval ; le promène ensuite dans tout le camp, et ordonne qu'on le pende à ses yeux.

Si ces traits servent à peindre les hommes, il en est d'autres qui ne sont pas moins propres à caractériser les temps, où ces hommes vivaient. Nous avons vu dans les siècles précédans quelques évêques combattre dans les rangs des croisés, mais ils étaient en petit nombre ; l'évêque d'Orange et Adhémar de Monteil, évêque du Puy, qui signalèrent leur courage durant le cours de la première croisade, n'eurent que fort peu d'imitateurs. Jamais armée chrétienne ne vit autant de prélats endosser la cuirasse, que l'armée catholique qui ravageait le Languedoc. Les évêques de Paris, de Chartres, de Lisieux, de Bayeux, avaient déjà combattu sous les murs de Béziers, de Carcassonne et de Lavaur. On vit au siége de Moissac que Montfort entreprit après avoir soumis l'Agenais, de quelle fureur

guerrière étaient animés des hommes, voués à un ministère de paix et de charité; l'archidiacre de Paris, l'archevêque de Reims, les évêques de Toul, d'Albi, de Carcassonne dirigèrent les machines de guerre, et montèrent aux assauts; la comtesse de Montfort, Alix de Montmorency, combattait non loin de son mari, et la tête de cette amazoune n'était pas moins exposée que la mitre des évêques.

Au milieu de tant d'ennemis, malgré le dévouement de ses sujets et la généreuse intervention du roi d'Aragon, le comte de Toulouse voyait ses dangers s'accroître de jour en jour. C'est en vain, qu'ébranlé par les remontrances du monarque espagnol, le pape avait consenti à suspendre momentanément la croisade; un concile, assemblé à Lavaur, plus Janv. 1213.
sévère que le pontife lui-même, avait interdit au comte de Toulouse jusqu'à la faculté d'être reçu à se justifier. Le roi d'Aragon qui avait porté ses plaintes à Rome par ses embassadeurs, et qui s'était présenté en personne devant le concile de Lavaur, pour y plaider la cause du comte de Toulouse, honteux d'être descendu jusqu'au rôle de suppliant, se montra impatient de prendre une attitude plus digne de lui, et de répondre à l'attente des peuples, qui l'avaient salué comme leur appui et leur vengeur.

Peu de mois suffirent au roi d'Aragon pour rassembler l'élite de ses troupes. Bientôt elles franchirent les Pyrenées, et vinrent se réunir aux troupes commandées par les comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges. A la vue de ces redoutables lances qui étincélent dans les mains des chevaliers Aragonais, Montfort semble, pour la première fois, se défier de la fortune et du sort des combats; il intercède avant de courir aux armes; au lieu d'envoyer, suivant son habitude, un défi au roi d'Aragon, il le fait prier de vouloir bien se retirer du champ de bataille; il lui rappelle la défense qui lui a été faite par le pape de s'armer pour la querelle du comte de Toulouse; le monarque Espagnol s'étonne de l'étrange prière qui lui est adressée, et il s'étonne d'avantage de recevoir les messagers non moins étranges qui lui sont envoyés par Montfort. On pense bien que ce ne sont point des chevaliers qui se sont chargés d'un tel message; ce sont des moines; ils ont espéré enchaîner la valeur du héros Aragonais; mais ils n'ont fait que hâter le moment où ce monarque va tout perdre par l'excès même de son courage.

Le 12 septembre 1213, les deux armées se trouvèrent en présence sous les remparts de

Muret, petite ville capitale du comté de Comminges. Dans le camp des croisés on voyait, à la tête des combattans, Baudouin, qui avait trahi la cause du comte de Toulouse, son frère, pour obtenir une portion de ses dépouilles; le vicomte de Corbeil, que les prières et les instances de la comtesse de Montfort avaient retenu sous les bannières de la croisade, qu'il était à la veille d'abandonner; Guillaume d'Encontre, Alain de Rouci et Bouchard de Montmorency, guerriers dont la valeur eût mérité de s'exercer sur un autre théâtre, et dans une guerre moins odieuse. A côté de ces guerriers, que l'on distingue à l'éclat de leurs brillantes armures et à la richesse de leurs bannières, on voyait les évêques de Toulouse et de Comminges, la mitre en tête et revêtus de leurs habits pontificaux, qui portaient de rang en rang, pour l'offrir aux adorations des soldats, un morceau de la vraie croix; dans ce même moment, Montfort, long-temps prosterné aux pieds des autels, dans l'église de Muret, descendait dans la plaine où ses troupes étaient rangées en bataille.

Dans les rangs opposés, et sous les bannières du roi d'Aragon, et des comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges, on voyait tout ce qui faisait alors la force des armées, une nom-

breuse cavalerie. Deux mille chevaliers, suivis de leurs sergens, présentaient des forces imposantes. Couverts d'acier et montés sur des chevaux bardés de fer, les chevaliers étaient des hommes presqu'invulnérables. L'infanterie, composée de milices la plupart Toulousaines, fut destinée à la garde du camp. Le roi d'Aragon, placé aux premiers rangs de son avant-garde, se montra impatient d'engager l'action. L'ardeur qui l'animait ne lui permettait pas d'écouter les représentations du comte de Toulouse, qui lui proposait d'attendre l'ennemi dans leurs retranchemens. Le monarque rejetta hautement cet avis; il allait donner le signal du combat, lorsqu'il fut prévenu par Montfort, qui, ayant fait un détour, se hâta de porter les premiers coups vers l'endroit où était placé le roi d'Aragon. A la manière dont Montfort disposa son attaque, on eût dit que le roi d'Aragon formait à lui seul toute la force de l'armée confédérée. Environné de toutes parts, le monarque Espagnol se défendit long-temps, et renversa à grands coups de hâches d'armes tout ce qui s'offrit à lui; il se jetta au plus fort de la mêlée, et fit des prodiges de valeur. Le bruit des armes qui se fit en ce moment, dit Guillaume de Puylaurens, était semblable à celui que

fait une troupe de bûcherons, lorsqu'ils abattent à grands coups de coignée les arbres des forêts. Accablé par le nombre de ses ennemis, le héros Aragonais succomba malgré les efforts de quelques chevaliers qui lui firent longtemps un rempart de leurs corps; après la bataille, on le trouva étendu parmi les morts, et Simon ne put s'empêcher de verser quelques larmes, en contemplant le front pâle et ensanglanté de son brave et généreux adversaire. (1)

Privé d'un tel soutien, le comte de Tou-

---

(1) Je n'ai pas cru devoir surcharger mon récit d'une foule de petites circonstances, qui peuvent avoir beaucoup d'intérêt le lendemain d'une bataille, mais qui deviennent puériles aux yeux de la postérité. Quant à l'énorme disproportion que les historiens, la plupart ardens fanatiques, mettent entre les deux armées, il est évident qu'elle est calculée de manière à pouvoir réhausser la gloire de Montfort, qui, d'après plusieurs de ces historiens, n'avait que douze cents hommes sous les drapeaux, tandis que le roi d'Aragon en avait plus de cent mille. Ces mensonges ont pu faire crier les imbéciles au miracle; mais les hommes de guerre ont ri de ces contes ridicules, et les ont traités d'absurdités, comme le dit fort bien Voltaire.

louse s'empressa de faire sa soumission entre les mains du légat du pape; vaine cérémonie qui n'empêcha pas Montfort de profiter de sa victoire pour étendre ses conquêtes et pour envahir les pays qui étaient encore sous l'autorité de la maison de Toulouse! De nombreux croisés accoururent en foule de toutes les parties de la France, pour prendre part au butin, et pour gagner les indulgences, attachées aux quarante jours de services. Ces nouveaux croisés inondèrent l'Agenais, le Rouergue, le Querci, le Périgord, brûlant par tout les hérétiques et dévastant le pays. L'autorité ecclésiastique sanctionna tous les abus de la conquête. Le légat du st. siége prit possession de Toulouse et du château de Foix, au nom de l'église romaine. Les évêques de la province s'emparèrent des fiefs, confisqués sur les proscrits. Un concile, tenu à Montpellier, disposa en faveur de Simon de Montfort des domaines du comte de Toulouse. L'arrière petit-fils de ce Raymond de St.-Gilles, qui avait abandonné ses états à la voix des pontifes romains, pour se mettre à la tête de la première croisade, se vit contraint de les abandonner à son tour, non point comme son bisayeul pour aller chercher des périls et de la gloire, mais un refuge

dans une cour étrangère. En choisissant la cour d'Angleterre pour son azile, Raymond ne pouvait guère espérer d'y trouver des exemples d'héroïsme, ni des conseils magnanimes. Il sembla n'y être appelé que pour offrir aux yeux des peuples le spectacle de deux princes, victimes tous deux des attentats des papes, mais qui dans leurs malheurs se présentaient sous des aspects bien différens. Déchu par excès de faiblesse, avili sans être criminel, le comte de Toulouse pouvait être considéré comme une déplorable victime des attentats de l'ambition et du fanatisme; esclave de Rome, bourreau de ses proches et tyran de son peuple, unissant le crime à l'opprobre, Jean-Sans-Terre, était un objet de mépris et d'horreur pour sa nation et pour l'Europe; et cependant il occupait le trône, tandis que son infortuné beau frère, traînait au milieu de sa cour, la destinée d'un prince proscrit et dépouillé.

Pendant que Raymond gémissait ainsi dans Londres, Montfort donnait des lois dans Toulouse. Fortifié dans le château Narbonnais, il faisait abattre les murailles de la ville, et tranchait du souverain dans toute l'étendue du pays conquis; le concile de Montpellier en avait disposé en sa faveur; mais les décrets

de ce concile allaient être confirmés ou révoqués par une nouvelle assemblée que le pape devait tenir en personne dans l'église St. Jean de Latran. Les combats avaient cessé dans la province, et les chemins naguère remplis de soldats et de machines de guerre, étaient maintenant couverts d'évêques et de prélats (1), qui se rendaient dans la capitale du monde chrétien. Les esprits n'étaient occupés que des résolutions qu'allait prendre le nouveau concile. Aux intérêts des comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges, étaient attachés les intérêts d'une foule de seigneurs, vassaux ou arrières-vassaux de ces grandes dominations; tout prenait parti; les barons, les chevaliers, les chatelains, avaient, suivant la diversité de leurs intérêts, arboré les couleurs de Toulouse ou de Montfort. Il y eut alors comme dans beaucoup d'autres temps, de beaux dévouemens et de lâches défections; il y eut des caractères dégradés et des âmes nobles et pures; il y eut des hommes généreux, qui éprouvèrent pour la puissance déchue ce respect involontaire et profond, qui s'attache aux grandes infortunes. Affable et d'une

(1) On donnait le titre de prélats aux abbés placés à la tête des monastères.

bonté facile, Raymond s'était fait aimer; il conserva des amis dans les jours de l'adversité. Les camps lui avaient offert d'intrépides et zélés défenseurs; il en trouva encore jusques dans les palais des princes, et dans les assemblées où la politique impose silence aux affections humaines. Quelques voix éloquentes et généreuses, s'élevèrent en sa faveur dans le concile de Latran; mais les créatures et les partisans de Montfort l'emportèrent. Ils 1215.
parlaient dans une assemblée, composée de plus de douze cents évêques ou prélats, la plupart ennemis du comte de Toulouse, par intérêt, par passion, ou par préjugé. L'infortuné Raymond comparut devant le concile, avec cette attitude suppliante, que le malheur avait autrefois imposée aux rois vaincus, que le sort de la guerre emmenait aux pieds du sénat romain; le malheureux prince, laissa lire sur son front, les tristes pressentimens qui remplissaient son cœur.

La sentence prononcée par le concile confirma ce qui avait déjà été décidé par le sort des armes; Montfort conserva toutes ses conquêtes, c'est-à-dire tout le pays compris depuis Béziers et Carcassonne, jusqu'à l'Océan, les Pyrenées et la Dordogne. En dépouillant l'in-

fortuné Raymond, on sembla craindre néanmoins d'anéantir entièrement cette puissante maison de Toulouse, que le sang et les alliances unissaient aux plus grands souverains de l'Europe. Une partie de son magnifique héritage fut conservé pour être rendu au fils du prince dépouillé, lorsqu'on se serait assuré de sa soumission envers le st. siége; elle se composait du Marquisat de Provence, du pays Venaissin, et de la partie Orientale du duché de Narbonne. Le jeune Raymond, était dans l'âge heureux, où les passions héroïques commencent à fermenter dans les cœurs; mais la nature n'avait pas mis dans le sien, la constance et la fermeté, qualités indispensables, pour l'accomplissement des grandes entreprises. Brave dans un jour d'action, mais faible et timide dans le conseil, nous le verrons bientôt consommer la ruine de sa maison, après avoir reconquis la plus grande partie de ses états, et mourir couvert d'opprobres, après avoir combattu avec courage.

Abandonné par les rois et dépouillé par les conciles, le comte de Toulouse trouva d'intrépides vengeurs dans les peuples, qui avaient appris à chérir la douceur de son gouvernement. Il revenait de Rome avec son fils, et avait à peine abordé au rivage de Marseille,

que les ardens Provençaux donnèrent le signal de l'insurrection. En peu de jours une armée se trouva rassemblée sous les murs d'Avignon. A l'enthousiasme qu'on faisait éclater à la vue du comte de Toulouse et de son fils, on eût dit que les calamités d'une guerre religieuse étaient incapables d'affaiblir le dévouement d'un peuple, qui mettait son orgueil à donner des preuves éclatantes de sa fidélité, par cela même qu'elles étaient environnées de dangers. Les habitans de Beaucaire se pressèrent sur les pas de leurs anciens seigneurs, et leur livrèrent la ville, où Montfort avait établi garnison. Montfort, accouru subitement pour s'opposer aux progrès de son ennemi, ne parut que pour être témoin de la reddition du château de Beaucaire, et du triomphe du jeune comte de Toulouse, à qui son père avait confié le commandement de l'armée.

Humilié par ce revers inattendu, le farouche Montfort revint sur ses pas, et se présenta devant Toulouse, comme un maître irrité. Les cachots du château Narbonnais se remplirent de tout ce que la ville avait de plus notables habitans. Le crime qu'on leur imputait, était d'avoir entretenu de secrètes intelligences avec les habitans de Beaucaire. Le véritable motif était la nécessité de contenir par la terreur,

un peuple impatient de secouer le joug, et jaloux d'imiter les fidèles Provençaux. Un homme, qui n'aurait dû paraître que comme un ministre de paix et de réconciliation, Foulques, évêque de Toulouse, était celui-là même, qui excitait Montfort à la vengeance. Signalé par sa haine contre la maison de Toulouse, il avait long-temps combattu dans les rangs des croisés. Ni les lettres qu'il avait cultivées, et qui lui avaient obtenu de flatteuses distinctions, ni les camps qui lui avaient offert de nobles exemples de franchise et de loyauté, n'avaient pu calmer les passions irascibles, que le cloître où il avait vécu avant de parvenir à l'épiscopat avait exaltées dans ce fougueux prélat. Peu délicat sur les moyens, le succès les justifiait toujours à ses yeux. Digne compagnon de Montfort, il plaisait à ce chef des croisés, par l'habitude qu'il avait de donner des conseils violens, et de proposer des mesures sanguinaires. Le caractère dont il était revêtu, ne l'avait jamais empêché d'exécuter les projets les plus incompatibles avec la sainteté de l'épiscopat. Exécrable pasteur, il médite maintenant le massacre du troupeau qui lui est confié; il propose, ce que Montfort n'eût osé concevoir, car l'âme du guerrier le plus impitoyable s'indigne à l'idée d'une

perfidie, qui porte atteinte à l'honneur du soldat; il propose d'aller lui-même dans la ville exhorter les Toulousains à venir implorer la clémence de Montfort, afin de donner au chef des croisés la facilité de faire saisir et jeter dans les fers, tous ceux dont ils ont juré la perte. Cet horrible projet commençait à recevoir son exécution, lorsque des hommes qui eurent le bonheur d'échapper aux satellites de Montfort, coururent prévenir ceux qui étaient encore dans la ville, du sort qui les attendait. L'indignation donne des forces à ce peuple abattu; il court aux armes, s'attroupe dans les rues et s'y barricade; chaque place publique, chaque carrefour devient un champ de bataille; on se bat à la lueur de l'incendie qui dévore les divers quartiers de la ville; vaincus et vainqueurs, tour à tour, les Toulousains et les croisés s'égorgent jusques dans les églises.

L'heure de la délivrance n'avait pas encore sonné pour les malheureux Toulousains. La renommée leur faisait connaître chaque jour quelques nouveaux exploits du jeune Raymond, qui tenait la campagne sur les bords du Rhône, pendant que son père rassemblait une armée de Catalans et d'Aragonais, au de là des Pyrenées. Montfort étant sorti de Toulouse pour s'opposer aux progrès du fils,

les Toulousains jugèrent que l'occasion était favorable pour appeler le père au milieu d'eux. Ce prince parut bientôt sous les murs de Toulouse, accompagné des comtes de Foix et de Comminges ; le 13 septembre 1217, il fit son entrée dans la capitale de ses états, où Montfort s'empressa de venir l'assiéger.

Il attaqua d'abord la ville du côté du château Narbonnais et de la porte de Montolieu, mais voyant les difficultés qu'il y avait à diriger l'attaque de ce côté, qui était extrêmement fortifié, il résolut de tenter une seconde attaque à la porte du faubourg St. Cyprien. Par tout il se vit repoussé avec une perte considérable, et il put se faire une idée de l'ardeur avec laquelle les Toulousains combattaient pour la défense de leur ville et pour la cause de leur seigneur. Toute la noblesse des provinces voisines s'était jetée dans Toulouse, pour partager la fortune et les périls de Raymond. Le siége durait déjà depuis neuf mois, et l'espoir de s'emparer de la place diminuait de plus en plus dans l'esprit de Montfort. On remarquait même dans ce général un découragement qu'il s'efforçait vainement de dissimuler; cette âme habituellement si ferme et si intrépide éprouvait, pour la première fois, ces dégoûts inquiets et profonds qui rongent les cœurs ambitieux ;
il

il implorait la mort, et paraissait impatient de la trouver dans un combat; ses voeux furent bientôt exaucés. On vint lui annoncer que les Toulousains étaient au moment de faire une sortie; il se fait apporter ses armes et court d'abord se recueillir aux pieds des autels. Le choc et le bruit des combattans parviennent jusques à lui sans l'émouvoir et sans troubler son recueillement. Ses officiers accourent lui apprendre que le danger s'accroît à chaque instant, et que dans leur sortie les Toulousains ont tout renversé devant eux; Montfort les écoute à peine; les yeux fixés sur le saint sacrifice qui se consomme sur l'autel, il ne se lévera que lorsqu'il aura vu son rédempteur. Il part enfin, il s'avance dans la mêlée; son courage avait ranimé celui des croisés, et rétabli le combat; il avait fait reculer les Toulousains jusques dans les fossés, lorsqu'une pierre, lancée dit-on par la main d'une femme, étendit sur la poussière ce fameux capitaine, qui fut long-temps pour son siècle un objet d'admiration et d'effroi.

25 Juin 1218.

Après la mort de son père, Amaury de Montfort leva le siége de Toulouse, et emporta à Carcassonne le corps du grand capitaine que les croisés venaient de perdre. En héritant de l'autorité de Simon, Amaury fut loin d'hé-

riter de son génie. Incapable de soutenir le poids de la renommée de son père et de conserver ses conquêtes, il les offrit à Philippe-Auguste, qui ne crut pas que la prudence lui permît de les accepter. Ce puissant monarque était déjà à la fin de sa carrière, et la santé faible de son fils lui faisait craindre d'exposer l'héritier du trône, dans une expédition dont les dangers et les difficultés l'avaient toujours vivement frappé; Amaury de Montfort n'éprouvait que des échecs, et la victoire se montrait fidèle aux drapeaux du jeune Raymond. Philippe mourut, et son fils qui était ambitieux sans avoir le génie qu'exige l'ambition, ne tarda pas d'accepter la cession que lui offrait Amaury de Montfort.

Raymond VI était mort depuis deux ans, lorsque l'héritier de Simon de Montfort fit
1224. cession de ses conquêtes au fils de Philippe-Auguste. Doué de toutes les qualités d'un bon prince, Raymond éprouva tous les malheurs que s'attirent les princes dont le caractère faible n'est point en harmonie avec les circonstances difficiles où le sort les a placés. La cour galante et voluptueuse de son père, avait laissé dans son âme une mollesse qui lui devint fatale, lorsque de terribles calamités assaillirent son peuple et sa maison. Excellent

seigneur, il eût été le plus heureux des hommes dans des temps paisibles. Par son mariage avec sa première femme, Ermessinde, fille du comte Bernard Pélet, Raymond avait réuni le comté de Melgueil, au comté de Toulouse. Après la mort d'Ermessinde, il avait successivement épousé et répudié Béatrix, sœur du vicomte de Béziers, et une jeune princesse, fille d'Amaury de Lusignan, roi de Chypre, lorsqu'en 1196 il contracta un nouveau mariage avec Jeanne d'Angleterre, qui lui apporta en dot l'Agenais. Cette princesse, digne par son courage d'être la sœur de l'héroïque Richard, manqua malheureusement au comte de Toulouse, dans un temps où ses exemples et ses conseils lui eussent été les plus nécessaires; elle mourut à la fleur de l'âge trois ans après son mariage avec Raymond, et fut inhumée dans l'abbaye de Fonteyraud, aux pieds du roi Henri II son père, et à côté de sa mère, Eléonore d'Aquitaine, et de son frère Richard.

Eléonore d'Aragon, que le comte de Toulouse épousa en cinquièmes noces, peu de temps après la mort de Jeanne d'Angleterre, fut sans doute la plus infortunée des cinq femmes qui partagèrent sa couche, puisqu'elle sembla n'avoir été unie à Raymond que pour

éprouver toute l'amertume attachée à la dernière moitié de sa vie; elle fut une victime d'autant plus déplorable des malheurs qui accablaient la maison de Toulouse, que son extrême jeunesse, sa douceur, et ses grâces modestes la rendaient plus chère et plus intéressante.

Usé par les passions et par le malheur, dépourvu de cette force de caractère qui fait triompher des grands revers, Raymond VI eut cependant partagé l'intérêt qu'inspirait sa jeune compagne, s'il avait su ennoblir ses malheurs par des résolutions magnanimes. Le dévouement de ses peuples soutient quelquefois son courage, mais il ne sut que bien rarement le puiser dans les inspirations de son cœur. Il serait bien peu digne d'indulgence, si l'excessive bonté de son caractère, n'avait fait le meilleur des hommes, de celui que l'histoire doit signaler comme le plus faible et le plus médiocre des princes.

Ce prince qui nous révolte souvent par l'excès de sa faiblesse, se montra sévère une fois en sa vie; il fut même cruel, car la voix du sang et les droits de la nature, doivent encore être écoutés au milieu des guerres civiles. Indigné de se voir trahi par son frère Baudouin, qu'il avait comblé de bienfaits, et qui

lui faisait une guerre implacable après s'être jetté dans le parti de Simon de Montfort, il se saisit de sa personne et le fit mettre impitoyablement à mort sous ses yeux (1).

Enfin, ce malheureux prince, après une des vies les plus agitées qu'il soit possible de traîner sur la terre, disparut subitement au 1222.
milieu des orages qui grondaient autour de lui. Il revenait de l'église de la Daurade, lorsqu'un coup de sang le priva de l'usage de la parole. Les chevaliers de St.-Jean étant accourus, ils jettèrent sur lui le manteau de leur ordre avec la croix, qu'il baisa en exprimant par des signes le vif désir qu'il avait d'être réconcilié avec l'église. Rome lui refusa la sépulture ecclésiastique, et son corps resta toujours privé des honneurs que la charité chrétienne ne permet point de refuser au dernier des hommes.

Ses derniers momens purent cependant être

---

(1) C'est de Baudouin, frère de Raymond VI, que prétendent descendre les diverses branches de la maison qui porte encore le nom de Toulouse. Quoiqu'il y ait de la vraisemblance dans cette descendance, il n'en existe cependant aucune preuve, disent les auteurs de l'histoire générale de Languedoc, tom. 3, pag. 258.

consolés par les espérances que lui faisaient concevoir les exploits de son fils. Raymond VII poursuivait le cours de ses expéditions, et la victoire continuait à lui être fidèle, tandis qu'Amaury de Montfort se voyait abandonné de ses troupes, et réduit à solliciter une trève; bientôt il quitta pour toujours le pays conquis et dévasté par son père, après avoir cédé à Louis VIII tous les droits que Simon lui avaient laissés en mourant.

Sous le règne de Philippe-Auguste, le prince Louis, après s'être croisé contre les Albigeois et avoir renoncé à son entreprise, était revenu à son premier dessein. Accompagné des comtes de St. Paul et de Ponthieu, du vicomte de Melun et du connétable Mathieu de Montmorency, il était arrivé à Lyon à la tête d'une armée de croisés dans les premiers jours du printemps de l'année 1215. Simon de Montfort qui était allé se réunir à lui sous les murs de Vienne, n'avait pas tardé à éloigner ce dangereux concurrent, et le prince Louis, après avoir fait démanteler Toulouse, s'était empressé d'abandonner la province, n'emportant pour tout fruit de son expédition, que quelques portions des reliques de St. Vincent, que les habitans de Castres conservaient précieusement, dans l'église qu'ils possédaient

dans leurs murs, sous l'invocation de ce saint. Montfort les avait obtenues à sa prière, des religieux de l'abbaye de St. Vincent, et il se trouva heureux de pouvoir éloigner à ce prix, un prince que l'on pouvait contenter avec des reliques. Le fils de philippe-Auguste s'éloignait à peine du théâtre d'une guerre religieuse, que les suffrages des Anglais l'appelèrent à jouer un rôle plus éclatant sur le théâtre orageux des révolutions politiques. Les pairs du royaume d'Angleterre venaient de prononcer la déchéance d'un roi parjure, et de confier à l'héritier du trône de France les destinées de la grande charte, que Jean-Sans-Terre avait violée après avoir juré de la maintenir; mais à la mort de Jean, survenue bientôt après, la crainte qu'éprouvèrent les Anglais d'un joug étranger, et le génie du comte de Pembroke, maréchal du royaume, firent restituer la couronne au fils du dernier roi. Le prince qui n'avait pu se soutenir sur le trône d'Angleterre, et que le pape avait excommunié pour s'y être assis, reparut à la tête de la croisade contre les Albigeois, et sembla vouloir se venger sur les campagnes du Languedoc, des revers qu'il avait éprouvés sur les bords de la Tamise. Il s'avança vers l'Aquitaine, et courut prêter son appui au

fils de Simon de Montfort, dont l'armée venait d'être battue par le jeune comte de
1219. Toulouse à la bataille de Basiège. Louis s'empara de Marmande, mit le siége devant Toulouse, et reconnut bientôt l'impossibilité de vaincre la résistance d'une ville, qui pendant neuf mois avait rendu inutiles tous les efforts du plus grand capitaine du siècle. N'ayant, ni les talens, ni l'ambition de son père, Amaury de Montfort désespéra de se maintenir dans les conquêtes qui avaient élevé si haut la puissance de sa maison. Ses armes éprouvèrent de nombreux échecs, ses soldats l'abandonnèrent, et bientôt il ne lui resta presque plus rien de tant de pays conquis par Simon. Ne pouvant conserver ces belles provinces, il les avait offertes, comme je l'ai déjà dit, à Philippe-Auguste, dont la politique prévoyante n'avait vu dans cette offre, que les inconvéniens et les dangers d'une nouvelle conquête.
1223. Ce grand monarque venait de mourir; quelle conduite tiendra son successeur? L'honneur national, l'honneur de sa couronne et l'intérêt de sa propre gloire lui prescrivaient de diriger tous ses efforts contre les Anglais, qui possédaient encore Bordeaux et une partie de l'Aquitaine; mais entraîné par l'appât d'un subside et par l'attrait d'une conquête, il accepta la

cession que son père avait refusée. Il consentit à exterminer les hérétiques moyennant une taxe que le pape lui permit de lever sur le clergé de France. Une armée, composée de plus de cinquante mille hommes de cavalerie, et d'un nombre plus considérable de fantassins, fut rassemblée aux environs de Bourges; presque tous les prélats, et toute la noblesse du royaume s'étaient croisés. On vit accourir, pour prendre part à une guerre, qui ne devait offrir rien d'héroïque, ces guerriers, orgueil de la France, dont les noms rappèlent encore dans nos esprits les prouesses de l'antique chevalerie : Robert de Dreux, les comtes de St. Paul et de Vendôme, Robert de Courtenay, Enguerrand et Robert de Couci, Jean de Nesle, Etienne de Sancerre, Archambaud de Bourbon, Bouchard de Marli et son illustre frère, le connétable Mathieu II de Montmorency, tout resplendissant encore des glorieux souvenirs de Bouvines (1). A l'approche de cette formidable armée, qui s'avançait vers le Languedoc en suivant le cours du Rhône,

---

(1) Mathieu II de Montmorency, ajouta, par ordre de Philippe-Auguste, douze alérions à ses armes, pour avoir enlevé douze aigles impériales à la bataille de Bouvines.

les peuples, frappés de terreur, s'empressaient de faire leurs soumissions. A l'exception d'Avignon qui soutint un siége, tout le pays depuis le Rhône jusqu'à quatre lieues de Toulouse, se soumit à Louis sans qu'il eût besoin de tirer l'épée. Des succès si rapides eurent bientôt un terme; le roi mourut presque subitement
1226. au château de Montpensier, en Auvergne, avec la réputation d'un prince brave, mais plus dévot que politique.

Placé entre Philippe-Auguste et St. Louis, l'image de Louis VIII pâlit devant l'image de ces deux grands monarques; la postérité a de la peine à saisir son véritable caractère, et à distinguer ses traits dans la foule des rois; il est comme effacé par les grandes qualités de son père, et par les vertus non moins admirables de son fils. Mais sur son trône, brille une femme digne de porter le sceptre et de gouverner un empire : c'est Blanche de Castille, sa royale épouse. Belle et jeune encore, le soin de plaire lui paraît frivole, elle n'aspire qu'à la gloire de bien régner. En la voyant on est séduit, car elle a toutes les grâces de son sexe; en l'écoutant on admire sa prudence consommée. A la fierté d'une Espagnole, elle réunit la réserve d'un homme d'état. Dans le conseil, les

vieux ministres qui ont vu régner Philippe-Auguste sont étonnés de la force et de la grandeur de ses résolutions. Veuve dans un âge où les passions ont encore toute la vivacité de la jeunesse, elle semble n'écouter qu'avec indifférence un prince galant et magnifique, c'est Thibault, Roi de Navarre et comte de Champagne, célèbre par ses vers, ses aventures et ses amours (1). Sans compromettre son austère vertu, Blanche sait employer la plus adroite coquetterie pour désarmer un prince qui se présente tantôt comme

---

(1) Quelques écrivains ont voulu jeter du doute sur l'amour de Thibault pour la reine Blanche, et leur grande raison est que Blanche avait quinze ou seize ans de plus que le comte de Champagne, qui était alors dans sa première jeunesse. Cette raison n'est pas plus forte, pour détruire un fait généralement reconnu, qu'elle l'eût été pour combattre ou détruire la passion de Thibault. La grande chronique de St-Denis ne laisse aucun doute sur l'amour du comte de Champagne pour la reine Blanche; elle rapporte que Thibault lui ayant demandé une entrevue, il s'écria en la voyant: *Par ma foi, ma dame, mon cœur vous appartient et toute ma terre est à votre commandement. Ne n'est rien qui vous pust plaire, si que je ne fisse volontiers, et jamez, si Dieu plait, contre vous, ni les vostres, ne n'irai.* D'illec se partit tout pensif et lui venoit souvent en remembrance le doux regard de la roine, et sa belle contenence; lors si entra dans son cœur la douceur amoureuse; mais quand il lui souvenait qu'elle était si haute Dame, de si bonne renommée, et de si bonne vie et nette, si muoit sa douce pensée en grande tristesse.

l'amant le plus soumis, tantôt comme un des plus redoutables adversaires de l'autorité royale. Il lui suffit d'un regard pour ramener à ses pieds un vassal révolté, qui éprouve avec transport le plaisir de se soumettre à à l'empire d'une princesse dont il est épris, mais dont l'orgueil féodal, se plait à braver l'autorité de la régente du royaume de France. assise aux pieds du trône qu'elle soutient, au milieu des orages d'une minorité dont elle fait une époque de gloire pour la monarchie, elle prévient ou déconcerte la ligue des grands vassaux qui conspirent avec les ennemis de l'état, pour renverser sa puissance; elle marche en personne à la tête des armées, et jamais la majesté royale ne parut unie à tant de grâce que lorsque la mère de St. Louis se montra dans les camps parée de toute la décence, toute de la dignité d'une reine. Si je marrête, avec trop de prédilection à tracer le portrait de cette admirable princesse, on voudra bien me le pardonner, car il me serait impossible d'oublier qu'elle fut la mère du dernier comte de Toulouse.

La politique habile de la reine Blanche, mit à profit les désastres de la maison de Toulouse, et si elle les fit servir à l'agrandissement de sa famille, elle eut la gloire de les

faire servir à la splendeur du trône, et à la grandeur de la France. Louis VIII avait épuisé le royaume pour fournir à ses dispendieuses expéditions; Blanche de Castille répara avec habileté les fautes de l'administration de son mari. Confiant à Humbert de Beaujeu le soin de maintenir dans l'obéissance le pays qui s'était soumis à Louis VIII, et de continuer la guerre en Languedoc, elle employa toutes les ressources de son esprit à donner au drame sanglant, qui depuis vingt ans tenait l'Europe attentive, un dénouement dont le résultat fut d'assurer à la France les belles provinces que Simon de Montfort croyait avoir conquises pour sa famille. Tandis qu'Humbert de Beaujeu disputait aux généraux du comte de Toulouse quelques forteresses ruinées ou sans défense, Blanche de Castille préparait dans Paris, avec les conseils du cardinal de St.-Ange, du chancelier Guérin et du vieux connétable Mathieu de Montmorency, un traité qui allait enrichir la couronne des dépouilles du plus ancien et du plus puissant de ses feudataires. La guerre continuait cependant encore; mais les peuples, épuisés par vingt années de calamités, souhaitaient vivement de voir enfin un terme à leurs longues souffrances. Les plus grands

seigneurs de la province avaient fait leur soumission. Quelques-uns avaient encore les armes à la main, et se montraient jaloux de conserver une fidélité à toute épreuve au comte de Toulouse. C'est un devoir pour l'historien que de citer à la tête de ces derniers, un des noms les plus recommandables qui s'honorèrent dans cette guerre désastreuse: je veux parler de Pons de Villeneuve, à qui ses exploits méritèrent le surnom de grand capitaine. Distinguée depuis long-temps dans l'exercice des charges les plus éminentes, la famille Villeneuve avait paru avec éclat à la cour des comtes de Toulouse. Bienfaiteurs des établissemens publics, arbitres des plus grands différens, zélés défenseurs des droits les plus légitimes, on retrouve les membres de cette famille, dans toutes les occasions où il y a de l'honneur à acquérir et de beaux exemples à donner. Après huit cents ans, leur nom glorieusement porté par leurs descendants, brille encore, environné des plus flatteuses distinctions, dans la triple carrière des léttres, des armes et de l'administration.

Malgré le zèle et le courage de ses défenseurs, la maison de Toulouse touchait aux derniers instans de sa glorieuse existence; ce
Mai 1228. fut presque au sein d'une victoire éclatante

qu'il venait de remporter sous les murs de Castelsarasin, que Raymond VII fut emmené à signer le traité le plus humiliant. Des conférences avaient été tenues à Meaux, en présence de Thibault, comte de Champagne, que Raymond avait choisi pour médiateur; le comte de Toulouse s'y était rendu avec l'archevêque de Narbonne, plusieurs évêques de la province, et un certain nombre de députés de la ville de Toulouse. Le cardinal de St.-Ange, légat du st.-siége, prélat entièrement dévoué à la reine Blanche, dont il était le conseil et le confident, obtint dans ces conférences tous les avantages que devaient nécessairement lui donner son caractère insinuant et son esprit délié et fécond en ressources. La présence de la régente pouvait exercer une influence plus grande encore. Puisque Thibault soutenait les intérêts du comte de Toulouse, Blanche aurait-elle manqué d'employer l'ascendant qu'elle exerçait sur le plus romanesque des amans, pour le détacher de la cause d'un prince qu'on voulait avilir et dépouiller. Les négociateurs se transportèrent à Paris, et le traité fut conclu Avril 1229.
sous les yeux de Blanche, qui parut dans les conférences accompagnée du roi son fils, qui avait à peine quinze ans. Par ce honteux

traité, le descendant du fier Raymond de St.-Giles s'engagea à combattre les hérétiques, c'est-a-dire, tous ceux de ses sujets, qui jusqu'alors avaient versé leur sang pour sa défense, fussent-ils ses proches, ses amis ou ses vassaux; d'en faire une prompte justice, et de payer un salaire aux délateurs qui viendraient les lui dénoncer; de contraindre les excommuniés par le moyen de la confiscation à rentrer dans le sein de l'église, et d'abandonner à cette mère commune tous les biens des proscrits; de payer douze mille marc d'argent à diverses églises, et à l'abbaye de Citeaux, dont le chef, après avoir été le généralissime de la croisade, avait obtenu, pour prix de ses pieux travaux, l'archevêché et le duché de Narbonne; deux mille cinq cents marc aux abbayes de Clairvaux, de Grandselve, de Belleperche et de Candeil; six mille pour réparer le château Narbonnais, qu'il remettait aux mains de ses oppresseurs; de payer encore quatre mille marc d'argent, pour entretenir, pendant dix ans, quatre maîtres en théologie, deux en droit canonique, six maitres-ès-arts, et deux régens de grammaire, qui professeraient ces sciences à Toulouse; de prendre enfin la croix des mains du légat, aussitôt que ce prélat lui

aurait

aurait donné l'absolution; d'aller servir ensuite outre-mer pendant cinq années consécutives contre les Sarrasins, pour l'expiation de ses péchés, et de partir pour ce pélerinage, dans l'intervale du passage qui devait se faire depuis le mois d'août prochain jusqu'au mois d'août de l'année suivante.

Quant aux nombreux domaines qui avaient élevé si haut la puissance de la maison de Toulouse, le traité en fit trois parts : la première, composée de tout le territoire qui appartenait à Raymond au delà du Rhône, fut dévolue à l'église romaine, qui s'en mit en possession par les mains du cardinal de St. Ange; la seconde, composée des plus belles provinces que le comte de Toulouse possédait en deçà du même fleuve, fut cédée à perpétuité au roi et à ses héritiers; la troisième, c'est-à-dire, le diocèse de Toulouse, l'Agenais, le Rouergue, la partie de l'Albigeois qui est en deçà du Tarn, du côté de Gaillac, jusqu'au milieu de la rivière, le Querci, excepté la ville de Cahors, furent laissés à Raymond, qui les tint en fief du roi de France, sous la condition de l'hommage et du serment de fidélité.

Raymond s'engageait en outre à détruire entièrement les murs, et à combler les fossés

de Toulouse, et de trente des principales villes de ses domaines, suivant les ordres et la volonté du légat ; à remettre entre les mains du roi, pour l'exécution de ces articles, le château Narbonnais, et les châteaux de Castelnaudari, de Lavaur, de Montcuc, de Penne l'Agenais, de Cordes, de Peyrusse, de Verdun et de Villemur, que ce monarque devait garder pendant dix ans, et dont Raymond devait payer les frais de garde pendant cinq ans.

Enfin, Raymond s'engageait à remettre sa fille unique entre les mains du roi, pour être mariée à un des frères du monarque, qui venait de lui imposer un si honteux traité ; avec condition qu'après sa mort, Toulouse et le territoire qui formait son diocèse, avec les divers pays qui lui étaient laissés par le traité, appartiendraient au frère du roi qui aurait épousé sa fille, et à leurs enfans, et que si sa fille venait à mourir sans enfans, ils appartiendraient au roi et à ses successeurs, à l'exclusion des enfans qui pourraient survenir au comte de Toulouse.

Après que Raymond eut signé ce honteux traité, on voulut bien lui donner l'absolution, et le reconnaître pour bon catholique. Le spectacle d'ignominie que son père avait offert

vingt ans auparavant devant l'église de l'abbaye de St. Gilles, Raymond le renouvella devant l'église de notre-dame de Paris. Conduit en chemise et nu-pieds jusqu'à l'autel, il demanda pardon à la Ste. Vierge d'avoir long-temps porté les armes contre l'église, implora humblement l'absolution du légat, qui présidait à cette cérémonie, et qui, en humiliant un souverain, dut dire avec tout l'orgueil d'un prêtre : La puissante maison de Toulouse n'existe plus.

Fin du quatrième Livre.



HISTOIRE

DES

COMTES DE TOULOUSE.

LIVRE CINQUIÈME.

La monarchie Française venait de recevoir en un jour, des mains d'une princesse Espagnole et d'un prélat Italien, un surcroît de puissance qu'elle eut à peine obtenue de toutes les victoires de Philippe-Auguste. Après trois siècles et demi, les rois de la troisième dynastie rentraient en possession des provinces enlevées par les héritiers de Frédelon aux faibles successeurs de Charlemagne; le trône triomphait de la féodalité, et réparait les vieilles brèches que lui avaient faites de redoutables feudataires. Le royaume des francs, réduit sous les derniers Carlovingiens aux seules villes de Laon et de Soissons, vengeait toutes ses pertes

et s'accroissait en mettant à profit les malheurs de la maison de Toulouse et les calamités d'une guerre religieuse; et c'est au moment même, où de grands vassaux, tels que les comtes de Champagne, de Bretagne et de la Marche s'efforçaient de remettre la royauté sous le joug du gouvernement féodal, que l'habile régente, après avoir déconcerté leurs entreprises, leur montrait le trône environné de ses nouvelles conquêtes, resplendissant de gloire sous l'administration d'une femme, digne de gouverner la première monarchie de l'Univers et de préparer le beau règne de St. Louis.

Le comte de Toulouse, après l'humiliante cérémonie qui venait d'imprimer sur son front un opprobre éternel, s'était constitué prisonnier dans le château du louvre, en déclarant qu'il y demeurerait jusqu'à ce qu'il eût fait remettre sa fille, entre les mains des commissaires du roi, et qu'il eût opéré la délivrance des forteresses qu'on avait exigées pour garant de sa parole. Au sortir de sa prison et afin sans doute de lui faire oublier le honteux spectacle qu'il venait d'offrir à l'Europe, le roi l'arma chevalier au milieu de sa cour, avec toute la pompe usitée dans ces fastueuses cérémonies. Bientôt on célébra

par de brillantes fiançailles le prochain mariage de la jeune fille du comte de Toulouse, avec Alphonse, frère du roi, mais les nôces furent remises à une époque plus éloignée à cause de l'extrême jeunesse des futurs époux. Raymond s'efforça vainement de faire paraître au milieu de ces réjouissances qui contrastaient avec sa douleur profonde, un contentement que le prince déchu ne savait pas encore exprimer en courtisan. Il lui tardait de se dérober aux bruyans éclats d'une alégresse, qui faisait violence à sa douleur ; il partit, et revint à Toulouse, suivi de près par le cardinal de St. Ange, qui, en s'attachant aux pas de sa victime, s'emblait vouloir faire épuiser le calice d'ignominie, à un prince qui méritait l'opprobre dont on le couvrait, puisqu'il s'était laissé avilir au sein de la victoire.

Mais la cour de Rome, attachée à sa proie, n'était pas encore satisfaite. Il ne lui suffisait pas d'avoir anéanti la puissance de la maison de Toulouse, elle voulait élever un monument qui éternisât le souvenir de sa vengeance et de son pouvoir. La mission du cardinal de St. Ange était d'instituer dans Toulouse, cet affreux tribunal, que l'Europe abhorra dans le temps même où elle était le plus humiliée sous un joug, dont elle n'est pas encore

entièrement affranchie. L'inquisition qui devait être l'opprobre et l'effroi des nations, prit naissance dans un concile tenu à Toulouse, immédiatement après l'arrivée du cardinal de St. Ange.

Ce fut dans ce concile que fut organisé ce pouvoir monstrueux, que des hommes osèrent s'arroger, au nom du ciel qu'ils outrageaient, et dont ils ne confièrent l'exercice qu'aux délateurs et aux bourreaux. Un peuple, décimé par vingt années de guerre, acquit la funeste certitude qu'il pouvait exister un fléau plus terrible que la guerre civile. Les inquisiteurs poursuivirent ce malheureux peuple dans ses plus secrètes pensées, dans ses affections les plus intimes, comme dans les réduits les plus retirés et les plus obscurs de son intérieur domestique. La terreur pénétra dans toutes les âmes, lorsqu'on vit sortir des cachots de longues files de proscrits, qui s'avançaient à la mort, au milieu des chants atroces, par lesquels on leur annonçait leur agonie. Ma plume se refuse à retracer l'image de ces horribles (1) auto-da-fés, dont des prêtres sangui-

(1) Dans ce même temps, cent quatre-vingts hérétiques furent brûlés, en Champagne, en présence de dix-huit évêques, et *nul holocauste*, dit un moine contemporain, *ne fut plus agréable à Dieu.*

naires offraient journellement le spectacle à un peuple qui, dans sa stupide résignation, regardait sans être révolté ces énormes crucifix élevés en présence des bûchers, et ces figures calmes des inquisiteurs, dont l'affreuse impassibilité contrastait avec les cris des victimes qui sortaient de la flamme des bûchers!

La patience du peuple ne fut cependant pas égale à l'ignominie du prince; la fureur des Toulousains éclata contre les inquisiteurs, et leurs mains vengèrent, dans le sang de leurs bourreaux, le sang de leurs parens et de leurs amis, tandis que Raymond traînait une existence avilie sous les yeux de ce même peuple, qui avait été tant de fois témoin dans les combats de son brillant courage, et de son ardeur chevaleresque. Le comte de Toulouse attendait-il qu'il se présentât une occasion de pouvoir venger ses injures? Cette âme faible et pusillanime n'était guère capable d'une résolution courageuse. Occupé à complaire à ses oppresseurs, sa lâche condescendance le porta même plusieurs fois à s'employer à la recherche des hérétiques, que le Tribunal de l'inquisition l'invitait de livrer à sa vengeance. Au moyen de cette odieuse complaisance, il obtint la permission de différer son voyage en

Palestine, que le traité de Paris lui avait imposé. Mais s'il lui était permis de le différer, il ne pouvait guère espérer qu'on le dispensât entièrement de ce fatal pélérinage; on avait trop d'intérêt à éloigner un prince qui conservait encore de nombreux partisans, et qu'on pouvait croire aigri par le souvenir de sa récente humiliation. Comment d'ailleurs dans un temps où les plus grands vassaux de la couronne élevaient la prétention de réduire les prérogatives de la royauté, et de lui ravir la puissance qu'elle avait acquise sous les derniers règnes, un feudataire odieusement dépouillé, s'abstiendrait-il d'entrer dans une ligue qui lui donnait la consolante espérance de le venger et de le rétablir dans son ancien pouvoir? Hugues de Lusignan, comte de la marche, avait levé l'étendard de la révolte; sa femme Isabelle, veuve de Jean-Sans-Terre, l'excitait à la résistance. Cette femme hautaine et ambitieuse, ne se voyait pas sans un profond dépit, réduite à un rang sécondaire, après avoir occupé le trône d'Angleterre. « Que craignez-vous, disait-elle à son mari? Louis n'est pas encore affermi sur son trône; il est facile de l'ébranler, de le renverser et de se venger sur lui de toutes les usurpations de Philippe-Auguste.

Osez donc l'attaquer : dès que vous aurez pris les armes, vous verrez les comtes de Toulouse, de Comminges, d'Armagnac, de Foix, les rois de Castille, d'Aragon, d'Angleterre, voler à votre secours et joindre leurs forces aux vôtres, pour arracher la couronne au jeune fils de Blanche. »

La princesse qui donnait un tel conseil à son mari était la mère du roi d'Angleterre; il lui fut d'autant plus facile d'obtenir sur son fils l'ascendant qu'elle exerçait sur son mari, que le monarque Anglais nourrissait l'ardent désir de recouvrer les anciennes possessions dont sa nation avait précédemment joui sur le continent. Quoique le parlement lui eût refusé les subsides nécessaires à l'exécution de son entreprise, Henri III ne craignit point de commencer la guerre en opérant un
1242. débarquement en France. Le comte de Toulouse résolu de profiter des conjonctures pour rentrer dans les provinces que le dernier traité lui avaient enlevées, avait dès le mois d'octobre précédent conclu une ligue offensive et défensive avec le roi d'Angleterre et le comte de la Marche; mais il crut devoir garder un profond secret jusqu'à ce que le temps d'éclater fut arrivé. Il eut soin de faire entrer dans la ligue, les rois de Navarre, de Castille et

d'Aragon, et le vicomte Trencavel. La plupart des vassaux du comte de Toulouse imitèrent l'exemple donné par ces princes; ils se montrèrent impatiens de courir aux armes. Le comte de Foix paraissait le plus animé à soutenir une guerre, dont il était loin de prévoir la fatale issue. Cependant le roi d'Angleterre, inquiet de ne pas voir arriver les nombreux alliés qui lui étaient promis, se plaint au comte de la Marche du retard qu'on lui fait éprouver. « Où sont donc ces rois de Castille, d'Aragon, de Navarre, ce comte de Toulouse, et ces nombreuses armées à la tête desquelles nous devions détrôner le roi de France ? » Les momens étaient pressans, car Louis IX s'avançait rapidement vers les rives de la Charente. On sait que la bataille de Taillebourg dissipa toutes les espérances des princes ligués, et qu'elle couvrit de gloire le jeune vainqueur dont le courage égalait la sagesse. Le comte de Toulouse et les seigneurs qui s'étaient rangés sous ses enseignes, ou qui s'étaient laissés entraîner par son exemple, n'eurent point l'honneur de combattre dans une journée qui déconcerta tous leurs projets. Tandis que Louis IX triomphait à Taillebourg du roi d'Angleterre et du comte de la Marche, Raymond s'emparait d'Albi, de Narbonne

et s'assurait d'une assez vaste étendue de pays; mais à la nouvelle de la victoire que le roi de France venait de remporter, Raymond, qui avait déjà repris le titre de duc de Narbonne, se vit abandonné par ses alliés qui désertèrent ses drapeaux, en disant qu'il ne leur était plus permis de faire cause commune avec un prince, dans le palais duquel un inquisiteur et plusieurs prêtres venaient d'être poignardés.

Après la défaite de ses alliés et la défection de ses vassaux, le comte de Toulouse plaça tout son espoir dans la clémence de Louis; il sollicita sa grâce et l'obtint par l'intercession de la reine Blanche.

Cependant le roi qui venait de triompher de ses ennemis dans les plaines de Saintes et de Taillebourg, tomba dangereusement malade, et fit vœu de se croiser pour la Terre Sainte, si Dieu le rappelait à la vie. Le mal se dissipe peu à peu; Louis se croit rappelé du séjour des morts et s'empresse de demander la croix à l'évêque de Paris, qui, après avoir vainement combattu sa funeste résolution, se voit contraint de céder aux instances du monarque, qui avait refusé de prendre aucune nourriture jusqu'à ce qu'il
1244. eut reçu la croix. « Quand la bonne reine

Blanche, dit le sire de Joinville, vit son fils croisé, elle fut aussi troublée comme si elle le véoit mort. » Mais la tendresse maternelle fut impuissante devant l'infléxible résolution de Louis ; c'est en vain que Blanche s'efforça de mettre sous les yeux de son fils le tableau des malheurs qui allaient accabler sa famille et son royaume s'il persistait dans son fatal projet : « Dieu, en me faisant un devoir, lui dit-elle, de veiller sur votre enfance, m'a peut-être aussi donné le droit de vous rappeler les obligations que vous impose la couronne; mais j'aime mieux vous faire entendre les accens d'une tendre mère, que les raisonnemens de la politique. Votre départ ne me présente que la triste idée d'une éternelle séparation : vous m'enlevez mon bonheur.

» Si vous êtes insensible à mes chagrins, pouvez-vous oublier vos enfans ? Avez-vous pris irrévocablement le parti cruel de les abandonner au berceau, privés de vos leçons et de votre appui, et vous sont-ils enfin moins chers que ces chrétiens de la Terre Sainte pour lesquels vous voulez combattre ? Si pourtant des factieux, pendant votre absence, exposaient votre famille aux plus grands périls, ne quitteriez-vous pas à l'ins-

tant l'Asie pour venir les délivrer? Eh bien, ces périls qui vous rappelleraient en France, c'est votre départ qui doit les faire naître.

» Pourquoi vouloir faire éclater si loin votre vaillance et votre piété? Dieu vous donne assez d'occasions, sans vous éloigner du trône, pour montrer votre dévouement à la religion et pour faire briller vos vertus royales. Le Seigneur, dites-vous, exige qu'on délivre son tombeau; eh bien, prodiguez vos trésors, envoyez en Orient de nombreuses troupes. Dieu bénira vos armes; mais ainsi qu'il n'a pas voulu qu'Abraham achevât de consommer son cruel sacrifice, croyez qu'il ne vous permet point d'accomplir celui que vous êtes décidé à lui faire d'une vie à laquelle sont attachés le sort de votre famille et le salut de votre royaume. »

Tous les efforts de la reine Blanche furent inutiles; Louis persista dans sa résolution, et avec lui se croisèrent ses trois frères, Robert, comte d'Artois; Alphonse, comte de Poitiers, marié à Jeanne, fille du comte de Toulouse, et Charles, duc d'Anjou, qui monta depuis sur le trône de Naples. Louis emmenait également dans sa croisade, la plupart de ces grands vassaux qui avaient long-temps combattu son autorité : les comtes de

Bretagne et de la Marche; le duc de Bourgogne, Guillaume, comte de Flandre; Hugues, comte de St.-Paul, et Enguerrand de Couci. La reine Margueritte, *gentille, bonne reine, pleine de grand simplesse* (1), accompagnait son royal époux, et Jeanne, contesse de Toulouse, n'avait pas voulu se séparer d'Alphonse, son mari.

Jeanne était dans tout l'éclat de la première jeunesse; ses traits voilés par une douce tristesse, portaient encore l'empreinte que leur avait laissé les malheurs de sa famille. Forte, pieuse, résignée elle semblait attendre sans crainte les rudes épreuves de l'adversité; la gloire de son époux était l'objet de ses plus vives sollicitudes; elle la consolait de ses infortunes personnelles. Pacifique par caractère et guerrier par devoir, Alphonse était des quatre fils de la reine Blanche, celui qui avait le moins ressenti l'ardeur belliqueuse qui poussait de nouveau les Français vers l'Orient; il n'avait ni le courage indomptable de St. Louis, ni la valeur impétueuse du comte d'Artois, mais il n'avait pas aussi l'humeur hautaine et l'ambition dévorante du duc d'Anjou. La

(1) Robert de Sainceriaux.

nature semblait l'avoir fait naître moins pour faire des conquêtes, que pour préparer le bonheur des peuples au milieu des douceurs de la paix. Le calme et la solitude avaient des charmes pour cette âme paisible. Alphonse se plaisait surtout au château de Vincennes. On dirait qu'avec les mêmes vertus, les mêmes goûts et les mêmes inclinations que le roi son frère, Alphonse se plaisait aux mêmes lieux, et le sire de Joinville eût pu dire de lui, ce qu'il disait de St. Louis : « Maintes fois ay vû que le bon saint, après qu'il avoit ouy messe en esté, il se alloit esbattre au bois de Vincennes, et se séoit au pié d'un chesne, et nous faisoit séoir tous auprès de lui : et tous ceulx qui avoient affaire à lui venoient à lui parler, sans que auscun huissier ne autre leur donnat empechement; et demandoit haultement de sa bouche, s'il y avoit nul qui eust partie. Et quant il y en avoient auscun, il leur disoit : amys, taisez-vous, et on vous délivrera l'un après l'autre. Puis souventes fois appeloit monseigneur Pierre de Fontaines, et monseigneur Geoffroi de Villete et leur disoit : délivrez moi ces parties; et quand il veoit quelque chose à amender en la parole de ceulx qui parloient pour autrui, lui même gracieusement de sa bouche

les

les resprenoit. Aussi plusieurs fois ay vû, que au dist temps d'esté le bon roy venoit au jardin de Paris, une cotte de camelot vestuë, ung sarcot de tiretaine sans manches, et un mantel par dessus de sandel noir : et faisoit là estendre des tappis pour nous seoir emprès lui, et la faisoit despécher son peuple diligemment, comme vous ay devant dit du bois de Vincennes (1) ».

Le comte de Toulouse, à qui le traité de Paris avait imposé l'obligation d'aller servir pendant cinq ans en Palestine, ne jugea pas à propos de suivre sa fille et son gendre dans la croisade. Ses valeureux ancêtres avaient autrefois dirigé ces périlleuses expéditions; mais le descendant de ces antiques croisés, victime récente d'une guerre qu'on avait aussi appelé une croisade, ira-t-il, pour complaire à ses oppresseurs, suivre des bannières qui ne sont plus pour lui que les bannières de la servitude? Le roi et la reine Blanche s'efforcèrent vainement d'entraîner Raymond; ils craignaient ce seigneur autrefois si puissant, et qui pouvait encore se faire craindre, en profitant de l'absence de l'armée qui allait

(1) Joinville, histoire de St.-Louis, édit. de Paris, pag. 23.

partir pour l'Orient; il fut mandé ainsi que la plupart des barons et des grands vassaux, et s'étant rendu à la cour, le roi l'invita à se croiser. Il s'excusa sur le défaut d'argent; mais afin de lui ôter tout prétexte, la reine mère lui prêta une somme considérable, et Raymond prit la croix avec la ferme résolution de ne point quitter le sol de la France. Quoique la plus grande partie de la noblesse provençale et languedocienne eût péri dans la guerre désastreuse qu'elle avait eu à soutenir pour la défense de ses foyers, et que la plupart des anciens seigneurs qui avaient combattu dans les rangs du comte de Toulouse fussent entièrement ruinés, on vit cependant un assez grand nombre de ces guerriers s'offrir volontairement pour aller combattre en Orient. L'héritier du dernier Trencavel, empoisonné par Montfort, et qui à la fin de la guerre avait eu le bonheur de rentrer dans l'héritage de sa famille, courut chercher de plus illustres champs de bataille, que ceux que le Languedoc avait offert aux Albigeois. Olivier de Termes l'avait dévancé dans sa résolution. Cet intrépide seigneur ne quitta jamais le roi, et fut constamment à ses côtés durant les plus grands périls; *lequel messire Olivier*, dit Joinville, *estoit l'un des plus vaillans et des plus hardis*

hommes que oncques je cogneusse en la Sainte Terre. Désespéré de n'avoir encore exercé son courage que dans une guerre civile, fléau de son pays, il brûlait de s'élancer en Orient sur les traces des antiques croisés qui avaient élevé si haut le renom de la valeur française. Il trouva de dignes émules de ses prouesses, dans ce même Joinville, qui, tour à tour, historien et guerrier, nous charme par la naïveté de ses vieux récits, après s'être fait aimer de ses compagnons d'armes par sa vaillance et sa courtoisie; dans Sargines et Chatillon, ces beaux modèles du caractère français, qui offrirent aux respects et à l'admiration de l'Orient les lois de la chevalerie dont leur cœur était le sanctuaire. On vit se réunir sous les drapeaux de cette croisade, des hommes qui s'étaient combattus dans les campagnes du Languedoc. Philippe de Montfort, seigneur de Castres, et Guy de Montfort, son frère, seigneur de Lombers, marchaient sous les mêmes enseignes avec Trencavel et Olivier de Termes. Ainsi qu'on l'a récemment vu de nos jours, la réconciliation de ces guerriers, long-temps ennemis, s'opéra sous la tente; les vertus de St.-Louis opérèrent ce prodige. Dix-huit cents vaisseaux transportèrent une des plus florissantes armées

oût 1248. qu'on eût levé en France. Une partie de la flotte partit de Marseille, l'autre d'Aigues-Mortes, dont St.-Louis avait fait creuser le port, qui se trouve aujourd'hui à une lieue de la mer. Raymond, qui s'était rendu dans cette dernière ville, pour avoir une conférence avec St.-Louis, et pour obtenir sans doute la permission de différer son voyage, fit ses adieux à l'armée et promit d'aller bientôt partager ses travaux. La mort se disposait à l'affranchir d'une promesse qui n'avait rien de sincère; il venait de donner ses derniers embrassemens à sa fille et à son gendre, impatiens de se réunir aux croisés qui faisaient voile sur la méditerranée, lorsque les mêmes malheurs et les mêmes tribulations qui avaient abrégé la vie de son père, terminèrent la sienne dans un âge (1) où la nature semblait lui promettre encore de longues années.

Dans ce prince finit la postérité masculine des comtes de Toulouse, qui avaient régné pendant quatre cents ans sur la plus belle moitié de la France.

Sa fille et son gendre arrivaient en Egypte, pendant qu'il rendait le dernier soupir dans la
ept. 1249. ville de Milhau en Rouergue. Alphonse, que le

---

(1) A 52 ans.

roi, son frère, avait fait comte de Poitiers, en le mariant à Jeanne, prit alors le titre de comte de Toulouse, que lui assurait le traité de Paris. Sa navigation n'avait pas été heureuse; après avoir essuyé une forte tempête, qui l'avait contraint de relacher à St.-Jean-d'Acre, il était cependant parvenu à gagner le rivage de Damiette, où il se réunit à son frère, qu'Henri de Lusignan, roi de Chypre, avait retenu tout l'hiver dans son royaume, pendant que Louis délibérait avec son conseil s'il conduirait d'abord son armée en Palestine ou en Egypte.

Les avis avaient été long-temps partagés. Les uns voulaient que le roi portât un prompt secours aux chrétiens d'Asie, qui gémissaient sous l'oppression des Musulmans; les autres soutenaient qu'il importait d'abord de s'emparer de l'Egypte, afin d'anéantir la puissance du soudan, qui faisait tout l'espoir et toute la force des infidèles en Asie.

St.-Louis adopta ce dernier avis, et il envoya des hérauts au soudan d'Egypte, chargés d'une lettre par laquelle il menaçait le soudan de la guerre, à moins qu'il ne consentît à embrasser le christianisme.

« Les Français, répondit le fier Malech-Sala, seraient moins confiants dans leurs

armes, s'ils avaient vu de près le tranchant des cimeterres musulmans, dont les coups viennent de briser les remparts chrétiens en Palestine. Dieu donne souvent la victoire au petit nombre, aux humbles, aux patiens; les événemens que vos menaces me font prévoir, seront, ainsi que l'annonce l'alcoran, le sujet des entretiens de la postérité. Apprenez que jamais on ne brava impunément l'Egypte, et soyez certains que la première journée où vous attaquerez les Musulmans, sera la dernière des chrétiens. »

En recevant cette réponse, Louis se montra impatient d'opérer une descente en Egypte; il aborda au rivage de Damiette. « Quand le bon roy St. Louis, dit le sire de Joinville, sceut que l'enseigne St. Dénis (1) fut arrivée à terre il sortit de son vessel, qui ja estoit près de la rive, et n'eust pas loisir que le vessel où il estoit fust à terre : ains se jetta outre le gré du légat, qui estoit avec lui, en la mer, et fust en eau jusqu'aux espaules, et s'en alla à eulx l'escu au col, son heaume en la teste, et son glaive au poing. Et quant il fust à sa gent, il cogueut les Sarrasins de leur cousté, et demanda quels gens s'estoient, et on lui

(1) L'oriflamme.

dit que c'étoient Turcs et Sarrasins. Et il cuida prendre courre sur eulx tout seullet, pour leur courir sus; mais ses gens le firent arréter et demourer, jusquà ce que tous ses gens-d'armes fussent en leur places, et tous armez. »

L'imprudente mais intrépide hardiesse du roi venait d'électriser l'armée; elle se précipite sur ses pas aux cris mille fois répétés de *Mont-Joie, St. Denis*, et les Sarrasins sont dispersés en un instant.

Le jour de la descente des Français fut pour eux un jour de triomphe; la victoire leur ouvrit les portes de Damiette; ils y trouvèrent un butin immense; ils y reçurent de nombreux renforts, que la tempête qu'ils avaient essuyée après leur sortie de l'île de Chypre, leur rendait extrêmement nécessaires, car elle leur avait enlevé les deux tiers de leurs vaisseaux et de leurs soldats. Le comte de Poitiers, qui n'avait pas eu moins à souffrir de la tempête, arriva à Damiette pendant que l'armée se réjouissait de sa victoire, et que le roi qui le croyait mort ou en grand péril s'entretenait du triste sort d'un frère qu'il aimait. *Quand le comte de Poitiers fut arrivé*, dit Joinville, *grande joie s'esmut en toute l'armée.* Alphonse ignorait encore la

mort du comte de Toulouse, son beau-père; et l'armée l'ignorait aussi; elle espérait le voir bientôt arriver avec des secours considérables. On apprit sa mort pendant qu'on était encore à Damiette; sa fille et son gendre prirent le deuil dans le temps même où les Français célébraient leur victoire par des réjouissances.

Il était permis à des Français, après le triomphe qu'ils venaient d'obtenir, d'espérer l'entière conquête de l'Egypte. Peu de temps après l'arrivée du comte de Poitiers, qui portera dorénavent le titre de comte de Toulouse, le roi avait assemblé son conseil dans la ville de Damiette. Indécis encore s'il marcherait d'abord sur Alexandrie ou sur le Caire, il avait voulu prendre l'avis de son conseil avant de se décider. Les avis furent partagés, et le roi qui avait d'abord eu l'intention de s'emparer d'Alexandrie, abandonna malheureusement ce sage dessein, et prit la résolution de marcher sur le Caire. L'armée, composée de quarante mille hommes d'infanterie et de vingt mille cavaliers, partit de Damiette; une flotte, chargée de provisions, remonta le Nil.

L'armée arriva près de la ville de la Massoure, où les deux branches du Nil se réunissent, et trouva celle qu'on appelait le Tanis,

fortement défendue, et se vit obligée de faire 1250.
des efforts prodigieux pour la franchir. Le comte de Toulouse, son frère; le comte d'Anjou, et le sire de Joinville, qui nous a laissé une relation si animée de la funeste bataille qui suivit le passage du fleuve, contribuèrent par leur courage à vaincre la résistance que les Musulmans leur opposaient sur les bords du Tanis. Dans ce terrible passage, l'armée française eut beaucoup à souffrir des ravages causés par le *feu grégeois*, que les ennemis lançaient au moyen de fortes machines de la dimension d'un grand tonneau. Ce feu redoutable incendiait les bâtimens, pénétrait dans les armures, et consumait en peu de temps les hommes ainsi que les chevaux : rien ne pouvait éteindre cette flamme, que le sable ou le vinaigre.

Après vingt combats livrés pour se frayer un passage, l'armée passa le fleuve. Le comte d'Artois commandait l'avant-garde; il avait sollicité l'honneur de tenter le premier ce périlleux passage. L'imprudence héroïque de ce jeune prince causa tous les malheurs de l'armée. Sa bouillante ardeur, ne lui permit pas d'écouter les représentations du grand maître des templiers; avec une faible troupe de quatorze cents chevaux, le comte d'Artois

renverse tous les escadrons ennemis, et poursuivant les fuyards, il entre pêle-mêle avec eux dans la ville de la Massoure.

Cependant les Musulmans se sont aperçus du petit nombre de leurs ennemis; ils se rallient, les attaquent et les font fuir à leur tour. Le plus grand désastre va succéder à l'ivresse de la victoire. Le roi, averti trop tard du péril où se trouvait le comte d'Artois, accourt pour secourir son frère, et pour fixer la victoire qui abandonne les Français. C'est ici qu'il faut écouter une partie de la relation que le sire de Joinville a fait de cette mémorable et douloureuse journée, car l'histoire que nous a laissé le sire de Joinville, est peut-être la plus fidelle peinture de ces temps héroïques; c'est un récit plein de candeur et de simplicité, tracé par la main d'un soldat qui a blanchi dans les camps, et qui, dans sa vieillesse, se plait à raconter au milieu de sa famille et de ses vassaux, les prouesses de son jeune âge, et les exploits de ses compagnons d'armes.

« Et tantoust je vy venir le roy et toute sa gent, qui venoit à ung terrible tempeste de trompettes, clerons, et cors. Et se arresta sur ung hault chemin aveeques tout ses gens d'armes, pour quelque chose qu'il avoit à

dire. Et vous promets que oncques si bel homme armé ne veis. Car il paressoit par dessus tous depuis les espaulles en amont. Son heaume qui était doré et moult bel, avait-il sur la teste, et une espée d'almaigne en sa main. Et tantoust qu'il fut arresté plusieurs de ses chevaliers apperçurent en la bataille des turcs grant quantité d'autres chevaliers, et des gens du roi : et il se vont lancer parmi la bataille avec les autres. Et devez savoir que à cette fois-là furent faits les plus beaux faits d'armes que oncques furent faits ou véage d'oultre mer, tant d'une part que d'autre. Car nul ne tiroit d'arc, d'arbaleste, ne d'autre artillerie. Mais estoient les loups qu'on donnoit l'un sur l'autre, à belles masses, espées, et fustz de lances, tout meslé l'un parmi l'autre. Et de ce que je veoie, moult tardoit à mes chevaliers et à moi, tous bleciez comme nos estions , que n'estions dedans la bataille avec les autres. Et-veez-cy tantoust-venir à moy ung mien escuyer, qui s'en estoit fuy avec tout ma bannière par une fois , et me amena ung de mes dextriers flamant et fut tantoust monté. L'ors me tiré couste à couste du roy ; là fut le bon preudomme messire Jehan de Valery qui véoit bien que le roy se vouloit aller frapper ou fort de la bataille :

et lui conseilla qu'il se tirast à cousté la main destre devers le fleuve, affin que si dangier y avoit, qu'il peust avoir secours du duc de Bourgoine, et de l'armée qui gardoit son ost, que nous avions lessez; et aussi à ce que ses gens se peussent rafraichir, et avoir a boire. Car le chault étoit-ja moult eslevé. Le roy manda quérir et faire retirer ses barons, chevaliers et autres ses gens du conseil qui estoient en la bataille des Turcs. Es tantoust qu'ils furent venus, il leur demanda conseil de ce qui estoit de faire. Es plusieurs respondirent que le bon chevalier messire Jehan de Valery, qu'il avoit avecque lui, le conseilleroit moult bien. L'ors selon le conseil d'icelui Valery, que plusieurs accordèrent estre bon, le roy se tira à cousté de main destre vers le fleuve. Et Veez-ci venir messire Humbert de Beaujeu (1), connestable de France, qui dist au roi, que son frère le comte d'Artois étoit en grant presse en une maison à la Massourre, et se déffendoit à merveilles! Mais nonobstant, qu'il avoit bon besoing d'estre secouru. Et pria le roi de l'aller ayder. Et le roi dist: connestable, picquez devant, et je vous sui-

(1) Le même qui commandait en Languedoc pour la reine Blanche.

vrai de près. Et à semblable moy de Joinville dys au connestable que ce seroie ung de ses chevaliers, et le suivrais à tel affaire. dont il me mercia de bon cœur. Et tantoust chascun de nous commence a férir des esperons droit à celle Massoure, parmy la bataille des Turcs. Est furent tantoust plusieurs de nostre compaignie desseurez et departis de la présence l'un de l'autre, entre la force des Turcs et des Sarrazins.

» Et ung peu après, veez-cy venir ung sergent à masse au connestable, avec qui j'estois, et lui dist que le roy estoit arresté des Turcs et en grant dangier de sa personne. Qui fut esbahy ce fut nous, et a grand effroi. Car entre le lieu ou estoit le roy avec les Turcs, et nous, y avoit bien mil ou douze cens Turcs, et nous n'estions que six de notre part. Lors je dis au connestable, puisque nous n'avions povoir de passer parmy telle foulle de Turcs, qu'il nous valoit mieulx aller passer par amont au dessus d'eulx. Et ainsi tout subit le fismes nous. Et y avoit un grant foussé par le chemin que nous prismes entre nous et les Sarrasins. Es-saichez, que s'ils se fussent prins garde de nous, tantoust ils nous eussent tous tués et occis! Mais ils entendaient au roy et aux autres grosses batailles. Es aussi qu'ils

cuidoient que nous fussions de leurs gens. Et ainsi que nous arrivions de devers le fleuve, tirant en bas entre le ruel es le fleuve, nous vismes que le roy s'estoit retiré ou hault du fleuve, et que les Turcs en emmenoient les autres batailles. Es se assemblerent toutes leurs batailles avecque les batailles du roy sur le fleuve, et là y eut piteuse desconvenue. Car la pluspart de nos gens qui se trouvoient les plus febles cuidoient passer à nous devers l'ost où estoit le duc de Bourgoigne. Mais il n'estoit possible. Car leurs chevaulx estoient si las es travaillez. Es faisoit une chaleur extresme. Et en descendant à val le fleuve, nous voyons l'eauë toute couverte de picques, lances, escuz, gens et chevaulx qui perissoient et noyoient. Quant nous vismes la fortune et le piteux estat qui couroit sur nos gens, je commençai à dire au connestable, que nous demourasson deça le fleuve, pour garder à un poncel, qui estoit illecques près. Car si nous le laissons lui fis-je, ils viendront charger sur le roi par deça : es si nos gens sont assaillez par deux lieux, nous pourrons trop avoir du pire. Et ainsi demourasme nous. Es soyez certains que le bon roy fit celle journée des plus grands faits d'armes que jamais j'aye veu faire en toutes les batailles où je

fus oncq. Es dit-on, que si n'eust esté sa personne, en celle journée nous essions esté tous perdus es destruits. Mais je crois que la vertu et puissance qu'il avoit lui doubla lors de moitié par la puissance de Dieu. Car il se boutoit ou meilleu, là où il veoit ses gens en destresse, es donnoit de masses et d'espées des grans coups à merveilles. Et me conterent un jour le sire de Courtenay et messire Jehan de Salenay, que six Turcs vindrent au roy celui jour, et le prindrent par le frain de son cheval, et l'emmenoient à force. Mais le vertueux prince s'esvertue de tout son povoir et de si grant courage frappoit sur ces six Turcs, que lui seul se delivra. Es ainsi que plusieurs virent, qu'il faisoit tels faits d'armes, et qu'il se deffendoit si vaillement, prindrent courage en eux, et abandonnerent le passage qu'ils gardoient, et allerent secourir le roy. (1) »

Le comte de Toulouse commandait l'aile gauche, qui était entièrement composée d'infanterie. L'infanterie alors méprisée formait la partie faible des armées. Les Sarrasins

---

(1) Le sire de Joinville, histoire de St.-Louis, pag. 90 et suivantes.

employèrent cependant les plus grands efforts pour enfoncer cette masse d'infanterie qui résista long-temps au choc de leur cavalerie; mais étant parvenus à l'envelopper, ils la taillèrent en pièces et eurent même le bonheur de faire le comte de Toulouse prisonnier. Ils l'emmenaient et célébraient leur triomphe par de grands cris de joie, lorsque la honte et la douleur que les Français éprouvèrent de voir emmener leur général prisonnier, ranima le courage des combattans. Un cri de fureur éclate, et l'on voit non-seulement les chevaliers, les soldats, mais encore les vivandiers, les valets et les femmes du camp voler à son secours, et le ramener en triomphe.

Mais la famine et les maladies contagieuses semblèrent réunir leurs efforts à ceux des Sarrasins, pour accabler les Français; Louis se vit forcé de demander la paix; il consentait à donner pour otage un de ses frères; le soudan exigeait que ce fût la personne même du roi : l'armée, indignée, répondit par ce cri unanime : *Il faut vaincre ou périr.*

On repassa le Tanis; le roi, que la maladie avait mis dans un état de faiblesse extrême, voulut cependant se placer à l'arrière-garde, et fut conduit, toujours en combattant, jusqu'à la ville de Sarmozac, où l'épuisement

de

de ses forces le contraignit de s'arrêter dans la maison d'une femme Parisienne, établie en Egypte. Le brave Chatillon venait de mourir en combattant à côté du roi. Philippe de Montfort, seigneur de Castres, fut chargé de défendre la ville avec les débris de l'arrière-garde. Le monarque lui donna ordre de conclure une trève avec les Sarrasins. Montfort était déjà en conférence avec le chef des Musulmans, lorsque un héraut, nommé Marcel, s'écria : « Seigneurs et chevaliers, le roi me charge de vous engager à vous rendre tous, afin de sauver ses jours. » A cet ordre, signifié de la part du roi, les français rendent leurs armes et se constituent prisonniers.

Un détachement de Sarrasins alla s'emparer de la personne du roi et de ses frères. Princes, seigneurs, chevaliers, soldats, tous subirent le même sort; les prisonniers, l'oriflamme, et les bagages furent conduits en triomphe à la Massoure.

Cependant le respect qu'inspirait aux Sarrasins les vertus et le caractère magnanime du roi de France, portèrent bientôt le soudan à accorder la paix à ce monarque; il fut convenu que Louis rendrait la ville de Damiette, payerait un million de besans d'or, et que le comte de Toulouse resterait pri-

sonnier entre les mains des Sarrasins jusqu'à l'entier paiement de la somme promise.

Le roi se montra empressé de délivrer son frère, malgré les conseils qu'on lui donnait de n'achever le paiement que lorsque le comte de Poitiers lui serait rendu; mais il leur répondait que puisqu'il avait fait une promesse il voulait la tenir. Sur ces entrefaites arriva Philippe de Montfort, qui dit au roi qu'en faisant le paiement on avait trompé les Sarrasins du poids d'une balance, pesant environ dix mille besans. *Le roi se courraça asprement*, dit Joinville, *et commanda audit messire Philippe de Montfort, sur la foy qu'il lui devoit, comme son homme de foy, qu'il fist payer les dix mille besans aux Sarrasins, s'ils n'éstoient payéz.*

Les deux augustes frères goutèrent alors le plaisir de se revoir; Louis était déjà sur ses vaisseaux, lorsque Philippe de Montfort lui annonça l'arrivée de son frère, le comte de Toulouse. L'armée mit à la voile pour St. Jean-d'Acre. La reine Marguerite, et sa belle-sœur, la comtesse de Toulouse, purent éprouver quelques momens de joie, après les longues tribulations qu'elles avaient eu à souffrir. Restées dans la ville de Damiette, pendant que l'armée combattait dans les pleines de

la Massourre, elles s'étaient vu long-temps exposées aux plus grands dangers. Douée d'un caractère moins fort que celui de Jeanne, la douce et sensible Marguerite avait cependant donné l'exemple du plus grand courage; pendant son séjour à Damiette, enceinte et souffrante dans une ville infidèle, gardée par un petit nombre de Français, et par quelques troupes Italiennes qui paraissaient résolues à l'abandonner, elle prodiguait vainement ses trésors pour ranimer leur constance et pour empêcher leur départ. Ce qui sur-tout la glaçait d'horreur, c'était la crainte de voir sa pudeur outragée par les barbares, dont les nombreux escadrons environnaient les remparts.

Un chevalier Français, dévoué, intrépide et octogénaire, la veillait jour et nuit. « Jurez-moi, lui dit-elle un soir, de me rendre le service que je vais vous demander ».

Il le jura. « Eh bien, reprit-elle, sire chevalier, je requiers sur votre foi que, si les Sarrasins entrent dans la ville, vous me coupiez la tête avant qu'ils n'arrivent ». — Je le ferai volontiers, répondit naïvement le chevalier, et déjà j'y avais songé. »

Joinville, qui dans son vieux langage (1) rapporte un peu plus longuement le dialogue de la reine Marguerite avec son chevalier, nous fait aussi connaître un trait de caractère qui sert à peindre les temps et les hommes dont ce naïf historien nous trace le tableau. « Il y avoit ung moult vaillant homme en nostre ost, dit Joinville, qui avoit nom Messire Jacques de Chastel, évéque de Soissons: lequél quant il vit que nous nous en revenions vers Damiette, et que chacun s'en vouloit revenir en France, il aima mieulx demourer avecque Dieu, que de s'en retourner au lieu dont il estoit né. Et se alla frapper lui seullet dedans les Turcs; comme s'il les eut voulu combattre tout seul. Mais tantoust l'envoyérent à Dieu, et le misdrent en la compagnie des anges, car ils le tuérent en peu d'heures ».

Ce n'était cependant pas vers la France, mais vers St.-Jean-d'Acre que l'armée allait faire
1250. voile. A peine y fut-elle arrivée, que Louis

(1) Je ne crois cependant pas que l'histoire de St.-Louis, telle que nous la possédons, soit l'ouvrage de Joinville, ce n'est qu'une traduction de cet auteur, faite sous les règnes de Louis XII ou de François I.er Je pense comme Voltaire, que nous n'entendrions pas aujourd'hui le langage de Joinville.

rassembla ses barons pour délibérer sur le parti qu'il avait à prendre; la plupart désiraient ardemment de revoir leùr patrie, et opinèrent hautement dans ce sens. Le comte de Jaffa, Joinville et Guillaume de Beaumont osèrent donner un conseil opposé. Le roi, adoptant l'avis de la minorité, déclara aux barons qu'il était décidé à rester en Palestine. Son trésor n'était pas encore entamé; il lui donna les moyens de lever des troupes en Grèce et en Syrie; il parcourut la Palestine et mit en état de défense les places que les chrétiens y possédaient encore. Il visita Tyr, Nazareth et Césarée, releva leurs murs et les fortifia, ainsi que ceux de Jaffa dont il dirigea lui-même les travaux, donnant l'exemple du travail à ses soldats, en portant la hotte et la pioche.

Plusieurs batailles que St. Louis livra aux Syriens, et aux Soltans d'Egypte et de Damas, qui avaient réuni leurs forces pour l'accabler, firent reprendre à la France l'ascendant qu'elle avait long-temps exercé en Asie. Le comte de Toulouse ne fut pas témoin de ces nouveaux triomphes de l'armée Française. Les ordres du roi l'avaient obligé de revenir en Europe, ainsi que son frère, Charles d'Anjou. A leur arrivée, ces princes avaient comprimé une

rébellion qui avait éclaté en Provence; de là, ils étaient allés en Angleterre dans le dessein de solliciter des secours pour les chrétiens de la Palestine; mais ils n'y obtinrent que de vagues promesses.

La reine Blanche, après la mort de Raymond VII, avait fait prendre possession (1) du comté de Toulouse, au nom d'Alphonse et de la comtesse Jeanne. De retour de son voyage d'Angleterre, Alphonse s'empressa de visiter ses nouveaux états. Il prit la route du Rhône avec la comtesse sa femme, et ils
Mai 1251. arrivèrent en Provence, dont le pape avait restitué une partie au comte Raymond, après l'en avoir dépouillé par le traité de Paris. Ils parcoururent ensuite le Toulousain, l'Albigeois, le Querci et le Rouergue. Étant arrivés à Toulouse, ils firent assembler le peuple en la maison de ville, le dimanche après l'ascension, et en public parlement, c'est-à-dire, tout le peuple ayant été appelé à son de trompe, ils confirmèrent (2) les libertés et coutumes du comté de Toulouse, et se montrérent dans la suite fort soigneux de

---

(1) On peut voir dans Catel, page 378, la commission expédiée à ce sujet par la reine Blanche.

(2) Voir l'acte confirmatif dans Catel, pag. 380.

les observer. Le nouveau seigneur ne fit pas un long séjour à Toulouse; le bois de Vincennes lui était devenu encore plus cher, depuis que ses yeux avaient pu faire la comparaison de ses sites agrestes, et si délicieusement ombragés, avec les plages sablonneuses et les montagnes arides de la Palestine. Alphonse fit sa demeure ordinaire de cette habitation royale, que la présence de la reine Blanche, sa mère, et le souvenir des vertus de St.-Louis, devaient lui rendre encore plus chère.

Mais l'illustre reine qui avait donné ces deux bons princes à la France était au terme d'une carrière dont tous les instans avaient été consacrés à la gloire du trône et au bonheur des peuples confiés à ses soins; la vertueuse princesse, qui avait gouverné l'état pendant l'absence de son fils, tomba malade
et prit l'habit des religieuses de Citeaux. 1253.
Couverte d'une robe de serge, elle se fit porter sur un lit de paille et mourut avec tous les sentimens d'humilité chrétienne, qu'elle avait su si bien allier pendant le cours de sa vie avec les devoirs et les rigoureuses obligations qu'impose le trône. Tant que sa mère avait vécu, tranquille au milieu des combats, sur le sort de la France, St. Louis n'avait pas

encore songé à revoir une patrie, qui fesait des vœux si ardens pour son retour; mais en apprenant la mort de sa mère, il se hâta de revenir; il s'embarqua à St.-Jean-d'Acre, dont il confia la défense au brave Sargines, et arriva à Hières en Provence, le 10 juillet 1254.

Deux années s'étaient à peine écoulées depuis le retour de St. Louis, que le comte de Toulouse se disposait déjà à revenir en Palestine, et le roi son frère se montrait constamment dans Paris avec la fatale croix cousue sur ses habits. Cependant, malgré le funeste penchant qui l'entraînait vers l'Orient, Louis consacra quinze années à l'administration de son royaume, et le comte de Toulouse, dont l'ardeur guerrière n'avait pas tout le degré d'exaltation qui enflammait celle du roi, put prolonger son séjour dans le château de Vincennes. Quelles douces et antiques couleurs ne faudrait-il pas pour peindre les mœurs simples et patriarchales de cette royale famille, que Vincennes vit autrefois se réunir à l'ombre de ses vieux chênes, mêlée aux bons villageois dont elle partageait les jeux et les plaisirs innocens! Ces princes, naguères la terreur de l'Asie, n'étaient plus que des seigneurs affables, et des maîtres pleins de bonté. Louis

gouvernait l'état, comme un bon père gouverne sa famille. Ce prince, qui sera toujours le modèle des rois, n'était cependant pas dépourvu d'une sage politique; sa politique était même profonde, sans jamais être séparée d'une justice exacte. La province de Languedoc, pendant le séjour que Louis fit enFrance, éprouva les heureux effets de cette politique prévoyante, qui s'occupait du bonheur des peuples jusques dans l'avenir. Sous le bizarre système du gouvernement féodal, on avait vu les rois d'Aragon, réclamer des droits du suzeraineté sur des villes et des portions de territoire enclavés dans les limites de la province de Languedoc; ces réclamations toujours soutenues les armes à la main, n'avaient jamais eu de base bien fixe et bien connue; mais il importait de les faire cesser. La couronne de France, ne pouvait point d'ailleurs se soumettre à reconnaître la suzeraineté de la couronne d'Aragon.

Un traité termina les différens qui existaient entre les deux monarques. Le roi d'Aragon renonça à ses prétentions sur Carcassonne, Béziers, Agde, Albi, Rodez, Cahors, Narbonne, Nîmes, ainsi que sur le Minervais, le Lauraguais, le Rouergue, le Querci, l'Agenais et le Gévaudan, et la France céda

à ce prince ses droits sur Barcelonne, Urgel, Gironne, le Roussillon, une partie de la Cerdagne, et quelques autres terres peu considérables. Le roi d'Aragon ne conserva en de-çà des Pyrenées, que la seigneurie de Montpellier avec ses dépendances, et la suzeraineté sur la vicomté de Carlad, en Auvergne, qu'il se réserva, et qui faisait partie du domaine des anciens vicomtes de Milhaud, ses ancêtres maternels.

Cependant tout se disposait pour une nouvelle croisade, et tandis que l'ambition de monter sur le trône de Naples occupait toutes les pensées du comte d'Anjou, ses deux frères, Louis et Alphonse, étaient animés d'un esprit bien différent. Le premier, s'efforçait d'inspirer à ses peuples l'ardeur dont il était dévoré pour la délivrance de la Terre Sainte, et le second, retiré dans sa solitude de Long Pont, goûtait un repos dont les malheurs de l'expédition qui se préparait devaient bientôt lui faire apprécier la douceur. La France, heureuse sous le gouvernement paternel de Louis, et dont toute la crainte était de voir le monarque s'engager de nouveau dans une périlleuse entreprise, la France semblait exprimer par la tiédeur qu'elle mettait à seconder les vues du roi, combien elle préférait le sage repos

et les goûts paisibles du comte de Toulouse, à l'ardeur belliqueuse et aux passions chevaleresques de son frère. Depuis près de deux siècles que la passion des croisades avait commencé à agiter l'Europe, qu'avait recueilli la France de tant de sang répandu, et de tant de trésors prodigués dans ces fatales expéditions? d'effroyables calamités; et un roi, le père de son peuple, un roi, dont tous les instans étaient consacrés au soulagement de ses sujets, allait pourtant rouvrir cette sanglante carrière, dont ses yeux avaient déjà vu tous les désastres! St.-Louis convoqua dans Paris tous les grands, les évêques et les barons de son royaume; le roi parut dans l'assemblée portant dans ses mains la couronne d'épines de Jésus-Christ; mais l'enthousiasme qui avait opéré tant de prodiges dans le concile de Clermont et dans l'assemblée de Vézelai, n'agissait plus sur des hommes cruellement désabusés par les malheurs qu'ils avaient éprouvés; on ne s'écriait plus comme autrefois : *Diex le volt, Diex le volt! Dieu le veut, Dieu le veut!* Mais comme l'observe un historien, chacun, en se disant alors *le roi le veut*, croyait obéir aux inspirations de l'honneur, et suivait malgré lui l'exemple donné par le monarque.

Malgré la répugnance qu'on éprouvait généralement à s'engager dans la nouvelle croisade, l'exemple donné par le monarque exerce une si grande puissance en France, qu'on vit encore des femmes se présenter pour prendre la croix. La comtesse de Toulouse fut la première qui se présenta; elle fut suivie par Isabelle de France, reine de Navarre, par la comtesse de Bretagne, par Iolande de Bourgogne, par Amicie de Courtenay. On vit même les rois de Navarre et d'Aragon, et d'autres princes étrangers, tels qu'Edouard d'Angleterre et Gaston de Béarn, se laisser entraîner par les sollicitations de St. Louis, qui, moins heureux auprès de ses grands vassaux, ne parvint à ranimer leur zèle refroidi qu'en faisant les plus grands sacrifices. La plupart alléguaient l'impossibilité de payer les frais d'une si dispendieuse expédition. Pour décider le duc de Bourgogne à marcher avec vingt bannières et quarante chevaliers, le roi lui donnait vingt-deux mille livres. Il entretint de même les chevaliers de Valeri, de Beaujeu et de Mailli. L'évêque de Langres et l'archevêque de Rheims recevaient de lui quatre mille livres chacun pour quinze chevaliers. La totalité des sommes qu'il payait se montait à cent soixante-dix mille livres (1);

(1) Somme exorbitante pour ce temps-là.

de plus, il était obligé de nourrir ces différentes troupes. Chaque jour cent trente chevaliers étaient admis à sa table. Les Génois lui vendirent chèrement la flotte nombreuse nécessaire aux transports des croisés.

La situation des chrétiens en Orient était vraiment déplorable; Henri de Lusignan avait repris le sceptre de Jérusalem, mais son sceptre était sans force et sans éclat. Un guerrier, non moins heureux que Saladin, et qui, à son exemple, était parvenu au faîte de la puissance en assassinant ses maîtres, Bondocdar, possédait une grande partie du royaume sur lequel Lusignan affectait une souveraineté qui flattait plus son orgueil, qu'elle ne servait la cause des chrétiens; Bondocdar réunissait sous ses lois l'Egypte, la Syrie, la Palestine et l'Arabie. En présence de ce puissant ennemi, les chrétiens se livraient sans cesse à ces funestes dissentions qui leur avaient toujours été plus fatales que le fer musulman; ils possédaient encore quelques forteresses. Sargines à qui St. Louis avait confié la défense de St. Jean-d'Acre, à la tête d'un petit nombre de braves avait repoussé toutes les attaques des Sarrasins, et il était parvenu à conserver à la France ce boulevard de l'Asie, qui dans le siècle précédent avait arrêté pendant trois

ans toutes les forces de l'Occident, dirigées par des guerriers tels que Philippe-Auguste, et Richard-Cœur-de-Lion. Cependant Bondocdar venait de détruire la ville de Nazareth, il avait assiégé et pris Césarée, emporté la ville de Saphet, et il était occupé à faire l'investissement de St.-Jean-d'Acre, glorieux asile où la valeur de nos preux, déconcerta tant de fois les efforts des armées les plus redoutables! A la nouvelle des périls qui menaçaient les intrépides chevaliers, commandés par Sargines, St. Louis hâta les préparatifs de son départ. En partant pour l'Orient, il ne pouvait plus, comme à l'époque de sa première expédition, se reposer du soin de l'administration de son royaume, sur une mère pleine de sollicitude pour le bonheur des peuples et pour la gloire de l'état; la douleur que lui avait causé la mort de la reine Blanche était loin d'être affaiblie dans le cœur de son fils; Louis dut sans doute en éprouver de nouvelles atteintes à la vue de la France qu'il abandonnait, sans pouvoir comme autrefois la confier à la sagesse et à la prudence consommée d'une princesse digne de former des rois, et de les instruire dans le grand art de gouverner. L'abbé Suger avait administré l'état pendant l'absence de Louis le Jeune, et

la gloire qu'il avait acquise dans cette difficile et périlleuse entreprise, était encore vivante dans le souvenir des Français. Un grand homme d'état était sorti du cloître de l'abbaye de St. Denis. L'arrière petit fils de Louis le Jeune, ne pourrait-il point, à l'exemple de son bisaïeul, trouver dans ces demeures monastiques un imitateur du Sulli du 12.me siècle? Je ne sais si en choisissant Mathieu de Vendôme, abbé de St. Denis, pour administrer l'état en son absence, Louis espéra rencontrer en lui un autre abbé Suger; mais il crut devoir lui adjoindre le sire de Nesle. Ces deux grands personnages furent chargés de la régence.

Après être allé chercher aux pieds des autels de l'abbaye de St. Denis un des dépositaires de son pouvoir, Louis renouvella l'antique cérémonie dans laquelle nos rois allaient implorer pour la prospérité de leurs armes la protection du saint patron de la France. Ainsi que Louis le Jeune et Philippe-Auguste, St. Louis en entrant dans la majestueuse basilique où dormaient les ossemens de ses ancêtres, put contempler sur les vitraux colorés qui la décoraient les images des premiers croisés, qui, deux siècles avant lui, étaient allé prendre sous ses voûtes l'oriflam-

me (1) qui les guidait dans les combats. St. Louis reçut des mains de Mathieu de Vendôme, abbé de St. Denis, ce vénérable étendard que les Français pressaient sur leur cœur, lorsque prêts à succomber, ils voulaient ranimer leur courage en présence du danger! Ce vénérable étendard dont la seule vue enflammait leur ardeur, et qui fut encore sacré pour eux, lorsque voilé d'un crêpe funéraire, il eut le malheur d'être témoin des désastres de Créci, de Poitiers et d'Azincourt!

Comme les anciens croisés, le comte de Toulouse se prépara à son dernier pelérinage, en faisant d'abondantes aumônes, en ordonnant des restitutions dans toute l'étendue de ses domaines, en accordant la liberté aux serfs qui ne jouissaient pas de cet inestimable avantage. Vieux soldat de Jesus-Christ, il voulut rendre les hommes libres, avant de marcher sous les bannières de celui qui avait annoncé à la terre, que l'homme était né pour

---

(1) Cette bannière, que l'on commence à voir paraître dans nos armées sous le règne de Louis-le-Gros, et qui cessa d'y paraître sous le règne de Charles VI (à la funeste bataille d'Azincourt) était un étendard de soie, attaché au bout d'une lance : *il était d'un vermeil samit, à guise de gonfanon à trois queues et avait autour des houppes de soie verte.*

la

la liberté! non-seulement, à la veille de son départ, Alphonse répara les torts qu'il aurait pu avoir commis envers ses sujets où ses vassaux, mais il voulut que les autres les réparassent aussi; il ordonna *à son féal*, le comte de Comminges, de réparer le tort que ses gens avaient fait au comte de Foix, dont ils avaient ravagé les terres, tandis que ce comte était en chemin pour se rendre au parlement, auquel le roi l'avait appelé. Il ordonna également à Pons d'Astoaud et à Odon de Moutonier, ses commissaires, de faire réparer les excès que ses juges, baillis et autres officiers avaient commis dans la sénéchaussée de Toulouse (1). Alphonse voulait être sans reproche avant de s'engager dans une expédition dont il prévoyait la fatale issue. St. Louis était déjà arrivé à Aigues- Févr. 1270.
Mortes où devaient s'embarquer les nouveaux croisés. Le comte et la comtesse de Toulouse y arrivent bientôt après. Ils séjournèrent quelque temps à Aymargues en attendant que la flotte que les Génois avaient emmenée fut prête à opérer le transport de l'armée. Sur le retour de l'âge, à cette époque de la vie où l'homme long-temps battu de la tem-

(1) Hist. générale de Languedoc, tom. 3, pag. 511.

pête, n'aspire qu'à jouir du repos que ses anciennes traverses et ses malheurs passés lui rendent plus doux et plus cher, ils allaient donc à cinquante ans s'élancer de nouveau dans la carrière orageuse du croisé ! A la vue des flots, prêts à les transporter sur des rives inconnues, ils voulurent marquer l'asile de l'éternel repos sur cette terre que leurs yeux ne devaient plus revoir; par une disposition testamentaire, Jeanne choisit sa sépulture dans l'abbaye des religieuses de Notre-Dame de Gerci, au diocèse de Paris, et Alphonse dans l'abbaye St. Denis. Deux monastères de France possédèrent bientôt les cendres de ces derniers martyrs de la passion des croisades, qui ne savaient pas encore qu'ils allaient chercher le germe de la mort au milieu des ruines de Carthage !

Vingt-deux ans s'étaient écoulés depuis qu'ils s'étaient embarqués pour la première fois dans ce même port d'Aigues-Mortes, pour une expédition, dont les résultats avaient cruellement trompé les espérances de la plupart des croisés. Les flots de la méditerranée, si souvent sillonnés par les pélerins, avaient failli mille fois les engloutir; les tempêtes les avaient long-temps ballottés sur cette mer orageuse; exposés sur les rives du Nil à des dangers plus grands encore, que ceux auxquels

ils avaient miraculeusement échappé sur la méditerranée, ils n'étaient revenus en France qu'après avoir vu la mort suspendue sur leurs têtes à chaque instant de leur long et fatal pélerinage. Où allaient-ils maintenant que l'expérience de l'âge et du malheur aurait dû les retenir à l'ombre des vieux bois de Vincennes et de Long-Pont ? L'armée l'ignorait encore; le roi lui-même, incertain sur le parti qu'il avait à prendre, n'avait pas encore choisi le théâtre de ses nouveaux exploits; il avait fait délibérer son conseil. Les uns voulaient qu'on courut directement au secours de la Palestine; les autres qu'on descendît en Egypte pour y réparer sans doute, les désastres de la précédente expédition; d'autres enfin conseillaient de débarquer en Afrique sur les côtes de Carthage, afin de se rendre promptement maîtres de cette contrée et priver l'Egypte et la Syrie des secours qu'elles en tiraient.

St. Louis se rengea à ce dernier avis. Ce qui l'y détermina fut, dit-on, l'espérance de convertir à la foi chrétienne le roi de Tunis, Muley-Mostanka. On l'avait entendu s'écrier : « Quelle consolation pour moi si je pouvais jamais être le parrain d'un roi Mahométan ! »

Les croisés mirent à la voile vers le com-

mencement de juillet, et l'armée jetta l'ancre sur une plage située entre Alger et Tunis, près des ruines de Carthage; les descendans des Gaulois, plantèrent l'oriflamme non loin de ces mêmes ruines, sur lesquelles avaient plané les aigles Romaines!

St.-Louis trouva une ville naissante et un château flanqué de tours au milieu des ruines de cette fameuse rivale de Rome, qui ne présente aujourd'hui que des débris épars aux yeux des voyageurs (1). Tunis, que les anciens

---

(1) M.r de Chateaubriand fait la description de ces débris dans son itinéraire de Paris à Jérusalem, tom. 3, pag. 188 et suivantes, de la troisième édition : « Nous trouvons d'abord, dit-il, les débris d'un très grand édifice, qui semble avoir fait partie d'un palais et d'un théâtre. Au-dessus de cet édifice, en montant à l'ouest, on arrive aux belles citernes qui passent généralement pour être les seuls restes de Carthage; elles reçoivent peut-être les eaux d'un aqueduc dont on voit les fragmens dans la campagne. Cet aqueduc parcourait un espace de cinquante mille, et se rendait aux sources de Zawan et de Zungar. Il y avait des temples au-dessus de ces sources; les plus grandes arches de l'aqueduc ont soixante-dix pieds de haut, et les piliers de ces arches emportent seize pieds sur chaque face. Les citernes sont immenses; elles forment une suite de voûtes qui prennent naissance les unes dans les autres, et qui sont bornées dans toute leur lon-

appelaient Tunes, est à douze mille de Carthage. St. Louis résolut de prendre cette dernière avant d'assiéger Tunis, qui était alors une ville riche, commerçante et fortifiée. L'armée opéra sa descente, et comme en Egypte les premières attaques des Français furent si impétueuses que rien ne put résister à leurs coups. La forteresse qui défendait les ruines de Carthage fut emportée d'assaut; ce fut là le premier et le dernier triomphe des croisés. Assaillis bientôt par une foule innombrable d'Africains, ils se virent obligés de se retrancher dans l'Irshme, où l'armée fut attaquée d'une maladie contagieuse, qui, en peu de jours, emporta la moitié des soldats. Atteint lui-même par la funeste contagion, St. Louis à ses derniers instans comme dans tout le

---

gueur par un corridor : c'est véritablement un magnifique ouvrage.

» Pour aller des citernes publiques à la colline de Byrsa, on trouve un chemin raboteux. Au pied de la colline on trouve un cimetière et un misérable village.

» Du sommet de Byrsa, l'œil embrasse les ruines de Carthage, qui sont plus nombreuses qu'on ne le pense généralement : elles ressemblent à celles de Sparte, n'ayant rien de bien conservé, mais occupant un espace considérable. »

cours de sa vie, donna l'exemple des plus sublimes vertus. Il n'appartenait qu'au plus grand écrivain du siècle de peindre sur les lieux mêmes, jadis témoins de cette scène de désolation, le déchirant spectacle qu'offrirent les croisés à la vue de St. Louis mourant sur la cendre. Cette admirable peinture du juste, en présence de la mort, répandra sur ma narration un intérêt que ma plume ne saurait lui donner. La beauté du tableau me dispensera de nommer son auteur; qui ne reconnaîtrait le peintre à la magnificence de ses couleurs!

« Déjà les comtes de Nemours, de Montmorency et de Vendôme n'étaient plus; le roi avait vu mourir dans ses bras son fils chéri, le comte de Nevers. Il se sentit lui-même frappé. Il s'aperçut dès le premier moment que le coup était mortel; que le coup abattrait facilement un corps usé par les fatigues de la guerre, par les soucis du trône, et par les veilles religieuses et royales que Louis consacrait à son Dieu et à son peuple. Il tacha néanmoins de dissimuler son mal et de cacher la douleur qu'il ressentait de la perte de son fils. On le voyait, la mort sur le front, visiter les hôpitaux, comme un de ces pères de la merci, consacrés dans les mêmes lieux à la rédemption

des captifs et au salut des pestiférés. Des œuvres du saint il passait aux devoirs du roi, veillait à la sûreté du camp, montrait à l'ennemi un visage intrépide, ou assis devant sa tente, rendait la justice à ses sujets, comme sous le chêne de Vincennes.

» La maladie faisant des progrès, Louis demanda l'extrême-onction. Il répondit aux prières des agonisans avec une voix aussi ferme que s'il eût donné des ordres sur un champ de bataille. Il se mit à genoux au pied de son lit pour recevoir le Saint Viatique, et on fut obligé de soutenir par les bras ce nouveau St.-Jérôme, dans cette dernière communion. Depuis ce moment il mit fin aux pensées de la terre, et se crut acquitté envers ses peuples. Eh, quel monarque avait jamais mieux rempli ses devoirs! Sa charité s'étendit alors à tous les hommes : il pria pour les infidèles qui firent à la fois la gloire et le malheur de sa vie; il invoqua les saints patrons de la France, de cette France si chère à son âme royale. Le lundi matin, 25 août, sentant que son heure approchait, il se fit coucher sur un lit de cendres, où il demeura étendu, les bras croisés sur la poitrine, et les yeux levés au Ciel.

» On n'a vu qu'une fois, et l'on ne reverra

jamais un pareil spectacle : la flotte du roi de Sicile se montrait à l'horizon ; la campagne et les collines étaient couvertes de l'armée des Maures. Au milieu des débris de Carthage, le camp des chrétiens offrait l'image de la plus affreuse douleur : aucun bruit ne s'y faisait entendre ; les soldats moribonds sortaient des hôpitaux, se traînaient à travers les ruines, pour s'approcher de leur roi expirant. Louis était entouré de sa famille en larmes, des princes consternés, des princesses défaillantes. Les députés de l'empereur de Constantinople se trouvèrent présens à cette scène : ils purent raconter à la Grèce la merveille d'un trépas que Socrate aurait admiré. Du lit de cendres où Louis rendait le dernier soupir, on découvrait le rivage d'Utique : chacun pouvait faire la comparaison de la mort du philosophe stoïcien et du philosophe chrétien. Plus heureux que Caton, St. Louis ne fut point obligé de lire un traité de l'immortalité de l'âme, pour se convaincre de l'existence d'une vie future : il en trouvait la preuve invincible dans sa religion, ses vertus et ses malheurs. Enfin, vers les trois heures de l'après-midi, le roi jettant un grand soupir prononça distinctement ces paroles : *Seigneur, j'entrerai dans votre maison, et je vous*

adorerai dans votre saint temple (1); et son âme s'envola dans le saint temple qu'elle était digne d'habiter.

» On entend alors retentir la trompette des croisés de Sicile : leur flotte arrive pleine de joie et chargée d'inutiles secours. On ne répond point à leur signal. Charles d'Anjou s'étonne et commence à craindre quelque malheur. Il aborde au rivage, il voit des sentinelles la pique renversée, exprimant encore moins leur douleur par ce deuil militaire que par l'abattement de leur visage; il vole à la tente du roi, son frère : il le trouve étendu mort sur la cendre. Il se jette sur les reliques sacrées, les arose de ses larmes, baise avec respect les pieds du saint, et donne des marques de tendresse et de respect qu'on n'aurait point attendues d'une âme si hautaine. Le visage de Louis avait encore toutes les couleurs de la vie, et ses lèvres même étaient vermeilles. »

Plongés dans la consternation que leur causait la mort de leur frère et de leur roi, le comte et la comtesse de Toulouse s'arrachèrent avec violence de ces lieux où venait de

---

(1) Pseaumes.

s'accomplir le plus grand malheur de leur vie. Atteints comme le roi de la funeste contagion, ils portaient dans leur sein le germe de la mort, et ne pouvaient se résoudre à fuir des lieux où reposaient encore les restes de la royale victime. Autour deux, abîmés dans la douleur commune, on voyait errer comme des fantômes, ces vaillans chevaliers, qui naguères rassuraient l'armée par leur contenance fière, comme ils en imposaient à l'ennemi par leurs intrépides regards. Lambert de Limoux, Gérard de Campendu, Guillaume de Cohardon, Philippe II de Montfort, le maréchal de Mirepoix, et cet Olivier de Termes, qui, à la première nouvelle de la prochaine arrivée des Français en Afrique, s'était empressé de quitter la Palestine, pour venir partager les dangers de son roi, tous ces nobles guerriers s'efforçaient encore de montrer un visage serein au milieu de l'extrême péril dont ils étaient environnés; ils se pressaient autour du comte et de la comtesse de Toulouse et s'emblaient vouloir leur faire un rempart de leurs corps, comme pour écarter de leurs personnes augustes la fatale maladie sous laquelle ils devaient eux-mêmes succomber. Tous, ou presque tous s'éteignirent sous le ciel brûlant de l'Afrique

et ne goûtèrent point le bonheur de revoir le doux ciel de la France. Quelques-uns parvinrent jusqu'aux rivages tant désirés renfermés dans le cercueil qui devait les déposer dans le sein de la terre natale.

Le dernier comte de Toulouse et son héroïque compagne n'eurent point un sort plus heureux. Ils partirent de Carthage avec les débris de l'armée, et séjournèrent quelque temps dans l'île de Sicile pour y attendre des vents plus favorables, ou pour y rétablir leurs forces épuisées par la maladie. Arrivés en Italie, ils se virent contraints de s'arrêter aux environs de Gênes. Les pressentimens qui leur avaient inspiré leurs dernières dispositions au moment de s'embarquer dans le port d'Aigues-Mortes, allaient se réaliser; ils moururent loin de leur patrie, et un espace de trois jours marqua le seul intervalle qui sépara la mort des deux augustes époux. Août 1271.

Tel fut le résultat de cette malheureuse expédition, qui priva la France d'une de ses plus belles armées, d'un roi chéri et respecté, et la maison de Toulouse de ses derniers souverains. Elle fut la plus déplorable de toutes les croisades, mais les malheurs qui l'accompagnèrent furent peut-être un bien pour l'Europe, car ils guérirent à jamais les

chrétiens de cette longue frénésie, que la cour de Rome s'efforça vainement de ranimer dans les siècles suivans. L'Europe put désormais mettre à profit tout ce que les croisades avaient produit d'heureux résultats, sans s'exposer de nouveau aux suites calamiteuses de ces imprudentes expéditions. En présence des opinions ennemies qui se sont formées sur les croisades, je conserverai l'impartialité dont mon caractère d'historien me fait un devoir. Après avoir raconté les malheurs et les catastrophes qu'elles emmenèrent pour les peuples qui se laissèrent entraîner à l'enthousiasme général, j'avouerai avec un grand historien (1), que « ces expéditions, tout extravagantes qu'elles étaient, produisirent cependant d'heureux effets, qu'on n'avait pu, ni attendre, ni prévoir. Les croisés, en marchant vers la Terre Sainte, traversèrent des pays mieux cultivés et des états mieux civilisés que les

---

(1) Robertson, histoire du règne de Charles-Quint, introduction, section 1.re

Ceux qui voudront connaître avec plus de détail ce qui n'est qu'indiqué dans l'ouvrage de Robertson, peuvent lire les excellens ouvrages sur l'influence des croisades, l'un de M.r de Choisseul d'Aillecourt, in 8.°, Paris 1809; l'autre de M.r Heeren, trad. par M.r Charles Villers, in 8.°, Paris 1808.

leurs. C'était en Italie qu'ils se rassemblaient dans les commencemens; Vénise, Gênes, Pise et d'autres villes avaient commencé à cultiver le commerce, et se polissaient en s'enrichissant. Les croisés allaient ensuite par mer en Dalmatie, d'où ils continuaient leur route par terre jusqu'à Constantinople... Il était impossible que les croisés parcourussent tant de pays, qu'ils vissent des lois et des coutumes si diverses, sans acquérir de l'instruction et des connaissances nouvelles. Leurs vues s'étendirent; leurs préjugés s'affaiblirent; de nouvelles idées germèrent dans leurs têtes; ils virent en mille occasions, combien leurs mœurs étaient grossières, en comparaison de celles des orientaux policés; et ces impressions étaient trop fortes pour s'effacer de leur mémoire lorsqu'ils étaient de retour dans leur pays natal. D'ailleurs il y eut pendant deux siècles entiers, un commerce assez suivi entre l'orient et l'occident; de nouvelles armées marchaient continuellement d'Europe en Asie, tandis que les premiers aventuriers revenaient chez eux et y rapportaient quelques-unes des coutumes, avec lesquelles ils s'étaient familiarisés par un long séjour dans ces terres étrangères. Aussi l'on peut remarquer que peu de temps après le

commencement des croisades, il y eut plus de magnificence à la cour des princes, plus de pompe dans les cérémonies publiques, plus d'élégance dans les plaisirs et dans les fêtes; le goût même des aventures devint plus romanesque et s'accrut sensiblement dans toute l'Europe. C'est à ces bizarres expéditions, l'effet de la superstition et de la folie, que nous devons les premiers rayons de lumière (1), qui commencèrent à dissiper les ombres de l'ignorance et de la barbarie ».

A l'appui du témoignage du grand historien que je viens de citer, ajouterai-je l'autorité d'un écrivain (2) que l'on dirait avoir été destiné dans le cours de sa glorieuse carrière à méditer sur les grands résultats de l'histoire pour en faire l'application à nos besoins actuels et aux époques mémorables de notre restauration : « N'apercevoir dans les croisades, dit cet écrivain homme d'état, que des pélerins armés qui courent délivrer un tombeau en Palestine, c'est montrer une vue très-bornée en histoire. Il s'agissait non-seulement de la délivrance de ce tombeau

---

(1) Et les premières semences de liberté, aurait pu ajouter le savant et judicieux Robertson.

(2) M.r de Chateaubriand.

sacré, mais encore de savoir qui devait l'emporter sur la terre, ou d'un culte ennemi de la civilisation, favorable par système à l'ignorance, au despotisme, à l'esclavage, ou d'un culte qui a fait revivre chez les modernes le génie de la docte antiquité, et aboli la servitude. Il suffit de lire le discours du pape, Urbain II, au concile de Clermont, pour se convaincre que les chefs de ces entreprises guerrières n'avaient pas les petites idées qu'on leur suppose, et qu'ils pensaient à sauver le monde d'une inondation de nouveaux barbares. »

Les comtes de Toulouse jouiront éternellement de la gloire d'avoir ouvert les premiers la carrière illustre et infortunée où ils parurent avec tout l'éclat de nos antiques preux. Depuis Godefroi de Bouillon jusqu'à St. Louis, nous les avons vu constamment les premiers à la tête de ces mémorables expéditions. Dans le lointain où ils nous apparaissent aujourd'hui, mêlés à la foule des guerriers du moyen âge, nous les distinguons encore à leurs brillantes physionomies, à leurs caractères fortement prononcés, à leur ardeur pour les combats et pour la gloire. Si aux derniers jours de ces grandes luttes où se déployèrent toutes les forces de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique,

leurs efforts paraissent s'affaiblir, nous devons sans doute l'attribuer à la lassitude des peuples et à l'expérience des malheurs passés. Souverains absolus à la fin du 11.me siècle, d'un état plus considérable que la plupart des royaumes existans en Europe à cette même époque, ils semblent n'avoir travaillé pendant deux cents ans à accroître leur puissance, que pour l'employer toute entière à la réussite de la grande entreprise dans laquelle ils se signalèrent par tant d'exploits et de sacrifices. Mais ces princes, qui ont prodigué leur sang et leurs trésors dans des guerres qui avaient pour but de venger le nom chrétien, sont bientôt exposés à toutes les attaques des puissances de la chrétienté; cette croix, qu'ils avaient arborée au milieu de l'enthousiasme général qui régnait en Occident, et qui guidait leurs bataillons dans les champs de l'Asie mineure, de la Palestine et de la Syrie, guide maintenant les phalanges chrétiennes contre les plus anciens, les plus zélés et les plus héroïques défenseurs de la croix; les descendants de ce comte de Toulouse, valeureux chef de la première croisade, deviennent les victimes d'une guerre d'extermination, faite par des hommes qui prennent encore le signe des antiques croisés pour cacher l'ambition

tion qui les dirige, et pour satisfaire leurs passions sous le manteau d'une religion qu'ils eussent déshonorée, si la religion de Jésus eût pu l'être. Le pontife, qui prétend tenir son pouvoir de celui qui a dit, *que son empire n'était pas de ce monde*, se saisit cependant de l'héritage d'un prince de la terre; le chef des chrétiens demande sa part des dépouilles d'un proscrit; la cour de Rome partage avec la cour de France les états de la maison de Toulouse; ce qu'on laisse au prince dépouillé doit encore revenir à ceux qui le dépouillent : la politique a consommé les attentats de la guerre. Dans cet état de décadence, ou plutôt d'humiliation profonde où se trouve l'ancienne maison de Toulouse, on voit encore son unique héritière, renouvellant les exemples des siècles passés, marcher à la tête de ces mêmes croisades qui firent autrefois la gloire et le malheur de ses ancêtres; cette princesse, dont le berceau avait été environné de toutes les horreurs de la guerre, cette princesse, qui avait vu le fer et la flamme portés jusques dans le palais de ses pères, et la croix dans les rangs de ses implacables ennemis; cette princesse, parvenue à l'âge où l'âme conserve un sentiment profond des malheurs injustement soufferts, ne craint point de s'exposer

à des malheurs nouveaux sous les bannières de cette même croix, si fatale à sa famille. Dans sa personne s'accomplit la rigoureuse destinée qui condamna la plupart des princes de la maison de Toulouse à mourir sur des terres étrangères; avec elle disparut une race antique, et un état appauvri, démembré, mais long-temps renommé dans le monde par le rôle éclatant qu'il avait joué au milieu du grand mouvement que les croisades avaient imprimé aux nations de l'Occident. A la mort de Jeanne et de son royal époux, la France, conformément au traité de Paris, se mit en possession de tout le territoire que le même traité avait laissé à la maison de Toulouse. La France, épuisée par la fatale et dispendieuse expédition, dont elle sortait à peine, se hâta de chercher dans l'accroissement que recevait sa puissance, un dédommagement aux grands sacrifices qu'elle venait de faire. Philippe-le-Hardi, récemment arrivé d'Afrique, dont il avait rapporté les ossemens de son père, pour les déposer dans les tombes royales de St.-Dénis, ayant appris à Compiègne la mort du comte Alphonse, son oncle, et de la comtesse Jeanne, chargea Guillaume de Cohardon, sénéchal de Carcassonne, de prendre possession, en
1271. son nom, du comté de Toulouse. Le 16 sep-

tembre, Cohardon reçut, dans le château Narbonnais, le serment de fidélité des consuls et des habitans, qui reconnurent le roi comme seigneur, et comme héritier de leurs anciens comtes.

Le comté de Toulouse, dont nos rois jouirent comme seigneurs particuliers, ne fut pas d'abord réuni à la couronne; ce ne fut que quatre-vingt-dix ans après, que le roi Jean, pour faire sans doute oublier à une nation, profondément humiliée, les blessures qu'elle venait de recevoir du funeste traité (1) de Brétigni, rendit la célèbre ordonnance qui réunit à la couronne le duché de Normandie, et les comtés de Champagne et de Toulouse. Ce monarque, plein de loyauté, mais qui mérita d'être le plus malheureux des rois, puisqu'il en fut le plus téméraire et le plus imprudent, travailla cependant à la grandeur de la France, après l'avoir si fortement compromise; son père, en lui transmettant un trône récemment acquis, ne lui avait pas

(1) Par le traité de Brétigni, le roi Jean, pour recouvrer sa liberté, céda à l'Angleterre : le Poitou, la Saintonge, l'Agenais, le Périgord, le Limousin, le Querci, l'Angoumois, le Rouergue, et tout ce qu'elle avait pris autour de Calais, le tout en souveraineté, sans hommage.

transmis la sagesse et la politique prévoyante, les premières vertus des rois ; mais le chef de la branche des Valois avait déjà réuni à la couronne le Dauphiné, le Roussillon, et la seigneurie de Montpellier, lorsque le roi Jean, son fils, rendit l'ordonnance portant réunion des comtés de Toulouse, de Champagne, et du duché de Normandie. Né pour réparer toutes les fautes de son père et de son aïeul, du fond de son cabinet, le prudent Charles V, sans jamais avoir paru à la tête des armées, dépouilla les Anglais de toutes les provinces que ses prédécesseurs avaient perdues sur les champs de bataille; à sa mort (1), il ne restait plus aux éternels ennemis de la France, que les villes de Bordeaux, de Calais, et quelques forteresses. Tel qu'un fleuve, grossi par le concours de vingt rivières différentes, la France, accrue par la réunion d'un grand nombre de provinces, pouvait justement prétendre au premier rang parmi les nations occidentales; mais sous le règne calamiteux de Charles VI, la perte de la bataille d'Azincourt (2), les sanglantes discordes des ducs

(1) En 1380.

(2) En 1415.

de Bourgogne et d'Orléans, la maladie du roi, les exactions de ses oncles, l'inconduite de la reine, font perdre le fruit de l'habile politique de Charles V, et des victoires de Du Guesclin. Une nation, la rivale constante et trop souvent l'implacable ennemie de la France, profite de nos malheurs publics; Henri V, reconnu pour roi, règne paisiblement dans Paris, et le beau royaume de France n'est plus qu'une province de l'Angleterre.

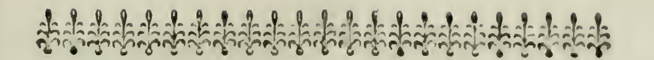
Cependant les victoires de Charles VII et la politique profonde de Louis XI, réparèrent tout ce que le règne calamiteux de Charles VI avait eu de funeste pour nous; les Anglais furent presque entièrement chassés de la France, et il ne resta plus dans le royaume que deux grands fiefs, la Bourgogne et la Bretagne, qui fissent encore revivre cet ancien esprit du gouvernement féodal, dont les comtes de Toulouse s'étaient long-temps montrés les zélés conservateurs. Ainsi, dans la succession des âges, disparaissaient tous ces grands pouvoirs, qui s'étaient élevés sur les débris de l'autorité royale, et qui tombaient à leur tour par l'inévitable effet des révolutions humaines, pour faire place à un nouvel ordre de choses, plus simple, plus

régulier, et qui ne devait faire qu'une patrie commune de cet ancien royaume des Francs, que le caprice, la conquête, et les usurpations seigneuriales avaient morcelé en une foule d'états différens. La France, lentement affranchie des bizarres entraves de son gouvernement féodal, peut être aujourd'hui présentée à ses amis et à ses ennemis, comme le pays de la terre le plus digne d'être le séjour du bonheur et de la liberté, sans laquelle il n'est point de bonheur pour les hommes. Elle a changé de caractère, sans changer le principe qui constitue tout ce qu'il y a de beau, de noble, de grand, dans l'existence des sociétés humaines. Le pays où la vaillance et la courtoisie furent toujours honorées par nos ancêtres, sera constamment le pays où les hommes viendront recueillir des exemples de liberté, d'honneur, de fidélité et de patriotisme. Déjà toutes les nations se sont réunies pour célébrer la gloire de cette France, qu'ont élevé si haut le génie des lettres, et le génie de la victoire, et qui par l'universalité de sa langue, l'incontestable supériorité de sa littérature, le nombre de ses chef-d'œuvres dans tous les genres, la fertilité de son sol, la beauté de son ciel, l'activité de son industrie, l'éclat de ses triom-

phes, la magnificence de ses monumens et le génie de ses grands hommes, marche à la tête de la civilisation ! Cette France, qui n'est pas moins fière des tragédies de Corneille et de Racine, que des victoires du Turenne et de Condé, et qui, dans les fêtes du théâtre, se plut à couronner d'un même laurier l'auteur de Mérope et le vainqueur de Fontenoi; cette France, qui confond dans son amour comme dans son orgueil, toutes les gloires, toutes les illustrations des siècles passés et du siècle présent; qui place Montebello à côté de Montmorenci, et Désaix à côté de Bayard; cette France, que tous les hommes voudraient avoir pour patrie, dont ses enfans n'ont jamais perdu le souvenir sur les terres étrangères, et qu'on apprend à chérir davantage à mesure qu'on avance dans la vie; cette France, si noble, si belle, si grande et si magnanime, dont la seule image faisait battre le cœur de St.-Louis dans les fers des infidèles, de François I.er dans sa prison de Madrid, de leurs augustes héritiers au milieu des tribulations et des malheurs de l'exil; de cette France enfin, qui malgré les terribles secousses, qui dans nos jours chargés d'orages, avaient ébranlé les antiques fondemens de la monarchie, est

sortie de ses ruines plus brillante et plus belle, pour être encore dans une longue série de siècles, le plus glorieux empire qu'éclaire le grand astre du monde !

Fin du Cinquième Livre.



HISTOIRE

DES

COMTES DE TOULOUSE.

LIVRE SIXIÈME.

Si l'histoire n'était que le récit des événemens mémorables, si l'historien pouvait croire avoir rempli sa tâche lorsqu'il a raconté les guerres et décrit les révolutions qui ont troublé le monde, je pourrais terminer ici un tableau que rien ne distinguerait de mille tableaux semblables, puisque les histoires de tous les peuples ne se ressemblent que trop par les peintures qu'on y trouve sans cesse de ces grandes calamités qui dans tous les siècles ont affligé l'espèce humaine. Les nations, comme l'observe un ingénieux écrivain (1), ont cepen-

(1) M.r de Marchangy, Gaule poétique, tom. 2, pag. 200.

dant entr'elles des différences bien sensibles qu'on trouve sur-tout près du foyer et de la table des citoyens, parmi leurs travaux, leurs arts et leurs plaisirs. C'est par ces détails intéressans et puisés autant dans la vie privée que dans la situation politique des hommes; c'est par la peinture des mœurs et des usages, que je veux distinguer le peuple dont je viens de raconter l'histoire, de la foule des autres peuples. Je vais entrer dans ces détails de mœurs qui ont tant d'attrait dans les anciens historiens, et qui sont la véritable source de l'intérêt qu'inspirent leurs ouvrages. Qui n'a éprouvé en les lisant tout le charme attaché à la peinture des mœurs antiques? voudrai-je en me privant de ce grand moyen de répandre de l'intérêt sur l'histoire de nos pères, enlever leurs plus doux attraits aux vieux souvenirs de notre belle patrie!

Tout a changé en France depuis la destruction du gouvernement féodal; ces changemens se sont opérés non-seulement dans les lois et les institutions politiques qui régissaient les peuples, mais jusques dans les mœurs et les usages de la vie civile. L'art de la guerre, la tactique, les armures, l'administration de la justice, ont subi des révolutions complettes. La chevalerie, les tournois, les institutions

monastiques, sont des peuples du moyen âge, des peuples entièrement différens des peuples de nos jours. Les sciences, les arts et la langue des 12.me et 13.me siècles, ne sont plus les sciences, les arts et la langue des Français du 19.me, c'est dire assez, combien il importe de caractériser par des traits distinctifs, ces siècles reculés, qui à la distance où nous sommes placés se confondent aux yeux de ceux qui ignorent l'histoire du moyen âge, avec les siècles barbares qui précédèrent et suivirent l'établissement de la monarchie Française dans les Gaules.

Les savans, qui ont consacré leurs veilles à l'étude de nos anciens monumens historiques, et qui ont acquis par de longs travaux des notions exactes et des connaissances approfondies, touchant l'état de la société, aux diverses époques dont je viens de raconter l'histoire, ont éprouvé, comme je l'éprouve à mon tour, qu'il est beaucoup plus facile de faire connaître la situation politique de ces sociétés, leurs lois, leur gouvernement, que de se faire de justes idées des usages de la vie civile. Le nouvel Anacharsis qui voudrait découvrir quelle était aux époques que nous avons parcouru l'état de la société chez nos ancêtres, comment on vivait dans l'intérieur des familles, quels arts étaient cultivés,

se trouverait bientôt arrêté dans ses recherches, et gémirait sans doute sur le manque absolu de documens propres à lui donner quelques lumières sur tant de détails, objets de sa curiosité. Ce défaut de documens se fait sur-tout sentir jusques vers la fin de la seconde race, et durant une partie de la troisième. Il ne faut pas demander quelle était la situation des sciences et des lettres à ces époques malheureuses. Ceux qui auraient pu être abusés par le titre de restaurateur des lettres, donné à Charlemagne, seraient cruellement détrompés si on leur traçait le tableau littéraire et scientifique de la France (1), dans un siècle où le génie d'un seul homme était presque l'unique flambeau qui brillât au milieu des ténèbres épaisses dans lesquelles l'esprit humain était plongé. Eginhard, Alcuin et Pierre de Pise, apparaissent à peine dans cette nuit profonde pour seconder les efforts de Charlemagne. Historien et confident du grand homme, dont il nous a transmis les actions immortelles, le premier est sans contredit celui de ces trois hommes célèbres,

---

(1) On peut voir dans l'histoire littéraire de la France, par les bénédictins, tom. 4, quel était l'état des lettres dans les 8.me et 9.me siècles.

qui a le plus de droits à notre reconnaissance. Alcuin et Pierre de Pise furent sans doute vivement animés du désir de propager le goût des lettres; mais, qu'enseignèrent-ils à leur siècle ? la grammaire et le chant d'église. Les écrits des pères étaient les seuls qu'il fut permis de lire ; la lecture de Cicéron était interdite, et Virgile passait pour un corrupteur de la morale chrétienne. Si tel était l'état des lettres à la cour de Charlemagne, qu'on imagine ce qu'elles pouvaient être à la cour des comtes de Toulouse.

Durant tout le cours de la seconde race, ces vieilles générations, dont plusieurs siècles de barbarie nous ont dérobé des détails précieux sur l'état de la société civile, ne peuvent donc être interrogées que sur ces institutions, que les siècles féodaux virent naître et mourir, et qui, fortement empreintes de l'esprit de leur temps, plaisent encore à l'observateur attentif, par les singuliers contrastes et par quelques heureuses similitudes qu'elles présentent avec les institutions des peuples modernes.

Une mémorable révolution, préparée et consommée dans les premières années du 10.me siècle, avait rendu les comtes de Toulouse, d'amovibles qu'ils étaient d'abord, souverains

indépendans d'un territoire qu'ils accrurent successivement sous les faibles successeurs de Charlemagne. C'est à cette même époque que j'ai fait remarquer la naissance presque subite du gouvernement féodal, et sa rapide propagation dans l'empire de Charlemagne. Chaque province eut alors ses comtes et ses ducs héréditaires, qui, jouissant d'une autorité souveraine et absolue, ne donnèrent d'autres marques de dépendance envers les rois, que l'obligation où ils étaient de marcher avec des troupes à leur secours. Tel seigneur devait quarante jours de service; tel autre vingt-cinq. La France se trouva partagée en vassaux et arrières-vassaux. Chacun marchait aux ordres de son seigneur immédiat; c'est le temps du gouvernement féodal; c'est le temps de la toute puissance des comtes de Toulouse. C'est alors que s'établit l'usage de rendre la foi et hommage. Cet hommage était rendu à la couronne par les grands fiefs, tels que les duchés de Bourgogne, d'Aquitaine, de Normandie, les comtés de Toulouse, de Flandres, de Champagne, de Dreux, de Nevers, de Boulogne, de St. Paul, de Ponthieu, etc. Ces grands fiefs, recevaient à leur tour la foi et hommage d'une foule d'arrières-vassaux, tous aux ordres de leurs souverains respectifs.

C'est ainsi que ce forma ce gouvernement féodal, dernier effort de l'esprit humain, selon quelques publicistes; conception monstrueuse et bizarre, si l'on consulte l'opinion du plus grand nombre.

Parmi ces grands feudataires, qui relevaient immédiatement de la couronne, les comtes de Toulouse tenaient incontestablement le premier rang par l'étendue de leurs domaines. Plus puissans que les rois de France, ils étaient sans contredit les plus grands terriens du royaume, et nous avons vu que dans le 13.me siècle, un des plus grands monarques qui aient régné sur la France, celui peut-être qui par ses conquêtes ou ses acquisitions (1) avait le plus reculé les bornes de ses états, Philippe-Auguste, ne pouvait encore rivaliser en puissance territoriale avec des feudataires aussi redoutables que les comtes de Toulouse.

Mais ces comtes de Toulouse, qui exerçaient une domination si absolue sur la plus grande partie du midi de la France, sans toutefois que leur autorité fût entièrement indépendante, étaient, par la dignité même qui les

---

(1) Philippe-Auguste augmenta son royaume de la Normandie, du Maine et du Poitou.

distinguait, soumis à la couronne dont ils auraient pu balancer ou surpasser le pouvoir; ils étaient pairs de France, c'est-à-dire qu'ils étaient les égaux (1) des grands vassaux, et qu'en cette qualité ils jouissaient des éminentes prérogatives attachées à la haute dignité dont ils étaient revêtus, et dont une des premières était de ne pouvoir être jugés que par leurs pairs, et d'être à leur tour les juges-nés de toutes les contestations qui intéressaient les grands vassaux.

On ne sait pas toujours fait des idées bien distinctes de cette haute dignité (2) de pair de France, qui brille d'un si grand éclat dans l'histoire de notre vieille monarchie. Nos publicistes ne sont d'accord ni sur l'origine, ni sur le rang que devaient occuper entr'eux, ni même sur la nature des fonctions de ces grands dignitaires. On ne peut pas même fixer d'une manière précise l'époque de la réduction des anciens pairs de France au nombre de douze. Tout ce que l'on sait, c'est que cette réduction doit être placée

---

(1) Le terme de pair vient du mot latin *par*, qui signifie égal ou confrère. Voir Ducange, sur ce mot.

(2) Voir le laboureur, histoire de la pairie.

vers

vers le commencement du 13.me siècle. Avant la réduction, on entendait par pair de France, tous les barons du royaume, *barones Franciæ*, c'est-à-dire, tous les vassaux immédiats de la couronne. On fixe en général au 10.me siècle le commencement de la pairie, quoique des savans (1) en attribuent l'établissement à Charlemagne. Quant aux motifs qui firent réduire le nombre des pairs à douze, on pense qu'ils furent pris dans le besoin de distinguer par quelques marques honorables, les plus grands vassaux de la couronne, de ceux dont la puissance était inférieure, et comme on n'en trouva que six dont le domaine méritât cette insigne distinction, on se détermina à ne pas en admettre un plus grand nombre (2) parmi les ecclésiastiques, afin de conserver aux deux premiers ordres de l'état

---

(1) Voir Pasquier, recherches sur la France.

(2) Voici comme Du Tillet classe les douze pairs de France :

Les Pairs-ducs ;	Les Pairs-laïçs ;
L'archevêque de Rheims,	Le duc de Bourgogne,
L'évêque de Laon,	Le duc de Normandie,
L'évêque de Langres.	Le duc d'Aquitaine.
Les Clercs-comtes ;	Les Comtes ;
L'évêque de Beauvais,	Le comte de Toulouse,
L'évêque de Châlons,	Le comte de Flandre,
L'évêque de Noyon.	Le comte de Champagne.

une égalité de suffrages dans les assemblées, et de leur partager les prérogatives de la pairie.

Peu d'accord sur l'origine de la pairie, et sur le rang que les pairs devaient occuper entr'eux (1), les publicistes éprouvent quelquefois de la difficulté à déterminer quels étaient ces pairs dont la dignité était si élevée et les fonctions si éminentes. Le règne de Philippe-Auguste est l'époque où la pairie brilla de son plus vif éclat, et cependant les historiens ne peuvent pas nous dire avec certitude quels furent les pairs qui sous ce règne exercèrent un des plus grands actes de leur juridiction, puisqu'ils condamnèrent à mort un puissant monarque. Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre, s'étant emparé de la Bretagne, qui appartenait à son neveu Artur, les pairs de France lui firent son procès. La comtesse de Bretagne, mère d'Artur, fit présenter, à la cour des pairs de France, une requête, signée des barons de Bretagne. Le roi d'Angleterre fut sommé par les pairs de comparaître. La citation lui fut signifiée à Londres par des sergens d'armes. Le roi accusé envoya un évêque demander à Philippe-Auguste un

(1) Quelques auteurs placent les comtes de Toulouse au premier rang des pairs laïcs.

sauf-conduit. *Qu'il vienne*, dit le roi, *il le peut. Y aura-t-il sureté pour le retour?* demanda l'évêque. *Oui, si le jugement des pairs le permet*, répondit le roi. L'accusé n'ayant point comparu, les pairs de France le condamnèrent à mort, déclarèrent toutes ses terres situées en France acquises confisquées au roi. Mais qui étaient ces pairs, qui condamnèrent un roi d'Angleterre à mort, se demande Voltaire, après avoir raconté ce singulier événement? Ce n'étaient point les ecclésiastiques, dit-il, lesquels ne peuvent assister à un jugement criminel. On ne dit point qu'il y eut alors à Paris un comte de Toulouse, et jamais on ne vit aucun acte de ces pairs signé par ces comtes. Baudouïn IX, comte de Flandre, était alors à Constantinople, où il briguait les débris de l'empire d'Orient. Le comte de Champagne était mort, et sa succession était disputée. C'était l'accusé lui-même qui était duc de Guienne et de Normandie. L'assemblée des pairs fut composée de hauts barons, relevant immédiatement de la couronne. C'est un point très-important que nos historiens auraient dû examiner, au lieu de ranger à leur gré des armées en bataille, et de s'appesantir sur les siéges de quelques châteaux qui n'existent plus.

Ces observations de Voltaire, en constatant la négligence des historiens, prouvent encore qu'il n'y avait rien de bien fixe et de bien déterminé touchant les droits et les attributions de la pairie. Lorsque sous une institution semblable, et dans un cas aussi extraordinaire que celui qui vient d'être cité, les historiens ne font pas même connaître les noms des éminens personnages qui prirent séance dans la cour des pairs, il faut bien croire que les fonctions et les prérogatives de la pairie, n'étaient guère mieux déterminées que le rang des grands dignitaires, investis de cette haute magistrature. Tout ce que l'on sait de plus positif, c'est qu'une de leurs premières et de leurs plus importantes fonctions, était d'assister nos rois dans la cérémonie du sacre. Mais dans cette auguste cérémonie, dont la pompe eut toujours tant de charmes pour les Français, je ne sache point qu'on ait jamais vu dans l'appareil de sa dignité, un comte de Toulouse, porter le sceptre ou soutenir la couronne sur la tête du monarque consacré. Dans le nombre de ces imposantes cérémonies, nulle n'a laissé de plus longs et de plus profonds souvenirs, que le sacre de Philippe-Auguste. Il se fit du vivant du roi Louis-le-Jeune, son père, qui en avait réglé le cérémonial, et qui

avait ordonné qu'à l'avenir ce cérémonial serait observé au couronnement des rois de France. *C'est la première fois*, nous disent les historiens (1), *qu'on ait vu avec ordre et détail les pairs de France;* cependant le comte de Toulouse n'y assista point; il est vrai que l'on assure que Raymond V en fut empêché par la guerre qu'il eut à soutenir en 1179.

Si les comtes de Toulouse ne se présentent à nos regards, en leur qualité de pairs de France, qu'environnés d'un nuage qui ne nous permet point de distinguer d'une manière bien précise, le rang qu'ils doivent occuper parmi ces grands dignitaires, comme souverains, ils se présentent à nos souvenirs sous un aspect plus imposant. L'appareil de la puissance souveraine qui les environnait, s'annonçait par une représentation toute royale. Ils avaient leur garde, composée de sergens et d'arbalétriers; leurs grands officiers du palais, connétables (2), chanceliers, écuyers, chapelains ou aumôniers. Ils avaient en outre des séné-

---

(1) Histoire générale des grands officiers de la couronne, tom. 2, pag. 3.

(2) La dignité de connétable des comtes de Toulouse fut long-temps héréditaire dans la maison de Sabran.

chaux, placés à la tête des diverses provinces, pour veiller à l'administration de leurs domaines; des viguiers, *vicarii comitis*, chargés de rendre la justice en leur nom. Affables envers leurs sujets, et magnifiques envers les étrangers qui les visitaient, ils portaient à la guerre, et dans leurs voyages, la magnificence qui régnait dans leurs palais. Dans certaines occasions, ils tenaient des assemblées ou cours plénières, qui peuvent nous donner une idée de l'espèce du luxe qui distinguait les seigneurs d'alors. Un auteur contemporain (1) nous fournit des détails sur une de ces assemblées tenue à Beaucaire, en 1174, par Raymond V, au sujet de la paix qu'il voulait conclure avec le roi d'Aragon: « les princes et les seigneurs provençaux, dit cet auteur, qui s'étaient rendus en grand nombre pendant l'été au château de Beaucaire, y célébrèrent diverses fêtes. Le roi d'Angleterre avait indiqué cette assemblée pour y négocier la réconciliation de Raymond, duc de Narbonne, avec Alphonse, roi d'Aragon : mais les deux rois ne s'y trouvèrent pas pour certaines raisons; de sorte que tout cet appareil ne servit de rien. Le comte de Toulouse

(1) Gaufrid, vos. pag. 321.

y donna cent mille sols (1) à Raymond d'Agout, chevalier, qui, étant fort libéral, les distribua aussitôt à environ dix mille chevaliers qui assistèrent à cette cour. Bertrand Raimbaud fit labourer tous les environs du château, et y fit semer jusqu'à trente mille sols en deniers. On rapporte que Guillaume Gros de Martel, qui avait trois cents chevaliers à sa suite, fit apprêter tous les mets dans sa cuisine avec des flambeaux de cire. La comtesse d'Urgel y envoya une couronne, estimée quarante mille sols : on avait résolu d'y établir pour roi de tous les batteleurs un nommé Guillaume Mite, s'il ne se fut absenté. Raymond de Venoux fit brûler par ostentation trente de ses chevaux devant toute l'assemblée ».

Ce genre de luxe et ces usages inconnus dans nos sociétés modernes, cette multitude de chevaliers, marchant à la suite de Guillaume de Martel, qui n'était probablement qu'un simple baron, toute cette pompe féodale, nous donne une singulière idée des mœurs de ce siècle, et de la magnificence qu'on étalait dans les cérémonies publiques.

Les comtes de Toulouse, si renommés pour

---

(1) Cinquante sols valaient alors un marc d'argent fin.

leur magnificence et leur galanterie, auraient eu moins de droits à l'amour et à la vénération des peuples, si à de brillantes qualités, ils n'avaient réuni des vertus solides. La plupart d'entr'eux se rendirent recommandables par leur amour pour la justice. Les vieilles chroniques qui nous restent de ces temps reculés déposent de cette vérité. Elles ont grand soin de signaler ceux de ces princes qui suivant le langage d'alors étaient de *grands justiciers*. Dans les premiers temps, ils rendaient eux-mêmes la justice. Mais lorsque les fiefs furent devenus héréditaires, lorsque surtout les seigneurs se furent emparés des droits régaliens, les comtes de Toulouse, à l'exemple des autres seigneurs qui avaient jetté dans les diverses contrées de leur domination, les fondemens d'une autorité souveraine et indépendante, établirent des cours de justice. Il est vrai que les officiers préposés pour la rendre n'étaient le plus souvent que de simples assesseurs, obligés de se trouver aux assises pour assister les comtes dans l'administration de la justice. Sous la seconde race, les comtes tenaient leurs *plaids* (1) ou audiences publiques, assistés de ces assesseurs, qu'on appelait

(1) Placitum.

juniores, pour les distinguer des juges revêtus d'une autorité supérieure, qu'on nommait *seniores*, d'où le terme français de seigneur a pris son origine (1). Les affaires les plus importantes étaient portées à ces audiences; les causes moins considérables étaient jugées dans des tribunaux inférieurs.

Les fonctions de juge étaient en si grande vénération, qu'elles étaient regardées comme une des plus nobles prérogatives de la royauté. Louis-le-Débonnaire rendait lui-même la justice dans Toulouse, assisté des prélats et des grands de son royaume. Ce prince, modèle de toutes les vertus paisibles, consacrait trois jours de la semaine à juger les procès de ses sujets avec la plus paternelle équité. Le souvenir de ce bon roi était sans doute présent à la pensée de St. Louis, lorsque assis sous le chêne de Vincennes, il voyait accourir à ses pieds les pauvres villageois, qui venaient lui soumettre leurs différens, et qui écoutaient avec un saint respect et une soumission profonde, les sentences prononcées par sa bouche auguste !

Ces mœurs patriarchales et cette belle sim-

---

(1) Histoire générale du Languedoc, tome 1.er page 437.

plicité des premiers âges disparurent peu à peu quand le gouvernement féodal eut donné naissance à cette foule de justices seigneuriales dont les juridictions s'établirent sur les ruines de l'autorité royale. Les seigneurs, non contens de donner en fief diverses parties de leurs domaines, donnèrent à ce titre jusqu'à la justice même. Le privilège de l'administrer devint une espèce de patrimoine pour les familles à qui il fut concédé; en sorte que, les offices de juge furent de véritables fiefs qui se transmettaient héréditairement. De nouvelles mœurs et de nouvelles maximes s'introduisirent chez nos ancêtres. Une noblesse, exclusivement consacrée aux travaux de la guerre, commença à regarder avec mépris des fonctions autrefois si respectées. Les seigneurs descendirent de leur tribunal et abandonnèrent aux hommes de robe le soin de juger, dont leurs pères avaient été si jaloux. Zélés observateurs des antiques usages, les comtes de Toulouse ne perdirent jamais l'honorable habitude de rendre eux-mêmes la justice à leurs peuples; il existe des réglemens des 12.me et 13.me siècles, qui attestent qu'en beaucoup d'occasions ils l'administraient en personne (1).

(1) Si quelqu'un offense un habitant de Toulouse, *ducatur comiti, vel ejus vicario*, porte un réglement de 1152.

Certaines affaires criminelles ne pouvaient être soumises qu'au jugement du comte et de sa cour, *judicio comitis et suæ curiæ* (1). Dans les affaires même où les comtes s'en reposaient sur leurs viguiers, qui en leur absence étaient les présidens de leur cour de justice, ils se réservaient le droit de connaître par appel des sentences qui avaient été rendues, et nous savons qu'Alphonse, dernier comte de Toulouse, ne laissa jamais périr en ses mains cette antique et belle prérogative.

On se tromperait fort, si imbu des idées généralement répandues sur les abus de la puissance féodale, on se représentait les comtes de Toulouse comme des princes despotiques, continuellement armés d'un pouvoir absolu. Le pouvoir dont ils jouissaient était limité par des coutumes dès long-temps établies et fidèlement observées; par des privilèges dont les peuples étaient en possession et qu'ils se montrèrent toujours jaloux de maintenir. Les affaires publiques étaient soumises à un conseil, composé d'un certain nombre d'habitans, appelés à délibérer conjointement avec les vingt-quatre capitouls, qui se partageaient alors dans Toulouse l'autorité municipale.

(1) Réglement de 1159.

Dans les grandes occasions, le peuple était appelé à des assemblées générales qui se tenaient en plate campagne, afin que tous les habitans pussent y assister (1) et que les comtes pussent conférer avec eux sur les besoins et les intérêts publics. Les comices des anciens Romains, ces assemblées qui ont servi de modèle à la plupart des peuples qui ont adopté les formes du gouvernement républicain, n'avaient rien de plus populaire que ces *parlemens publics*, (2) pour me servir de l'expression consacrée dans le temps, véritables assemblées délibérantes, existant long-temps avant que l'Angleterre eut donné au monde l'exemple de ce gouvernement représentatif (3), dont les honorables défenseurs seraient sans doute fort étonnés de trouver des vestiges au milieu des vieux débris de nos institutions féodales.

---

(1) Catel, hist. des comtes de Toulouse, pag. 35, rapporte plusieurs actes qui font connaître les lieux où se tenaient ces assemblées et la manière dont elles étaient convoquées.

(2) Publicum parlementum.

(3) La grande charte, fondement de la constitution Anglaise, ne date que de l'année 1215, sous le règne de Jean-Sans-Terre. En France, les communes ne furent appelées aux états généraux qu'en 1301, sous Philippe-le-Bel.

Le pouvoir des comtes de Toulouse était donc limité par les coutumes et les privilèges dont les peuples étaient en possession et qui constituaient leur gouvernement politique. D'après plusieurs de ces coutumes, les seigneurs ne pouvaient imposer aucun subside sans le consentement de leurs vassaux. Il est même expressément déclaré dans les coutumes de Toulouse, Montpellier, Carcassonne, Béziers, etc., que les habitans sont exempts de *gueste*, de *prêt-forcé* et de *taille forcée*. Dès les premières années du 12.me siècle, le tiers-état jouissait d'une honorable existence dans les principales villes de la province; il était en possession de ses *franchises* et de ses *libertés*, qui n'étaient, il est vrai, de la part de ceux qui les avaient concédées, qu'une tardive mais noble reconnaissance (1), de cette liberté originelle, dont les puissantes inspirations furent trop long-temps étouffées parmi les descendans des Francs et des Gaulois. Il suffisait même quelquefois d'habiter une de ces villes pour obtenir la liberté dont on ne jouissait pas auparavant, tel que Béziers, par exemple, qui avait obtenu du vicomte Roger, son

(1) *Naturâ omnes homines sunt liberi*, dit une charte d'affranchissement, octroyée par Alphonse, dernier comte de Toulouse.

seigneur, que tout homme qui viendrait s'y établir serait libre de toute servitude, comme les autres habitans de Béziers, soit envers le vicomte, soit envers tout autre seigneur. La plupart de ces villes étaient régies par des lois municipales, précieux restes des libertés publiques qu'elles avaient possédées sous la domination romaine; elles étaient gouvernées par des magistrats de leur choix qui prenaient séance avec les chevaliers dans la cour des comtes ou des autres seigneurs. Cette portion du peuple, désignée sous le nom de tiers-état, et qui formait le corps de la bourgeoisie avait même acquis une telle considération, que *les bourgeois honorables qui avaient coutume de vivre en chevaliers jouissaient des mêmes privilèges que ces derniers* (1). Enfin, « rien ne prouve mieux la liberté dont jouissaient les principales villes de la province du 12.me siècle, disent les auteurs de l'histoire générale de Languedoc (2), que leurs associations pour le commerce avec plusieurs villes d'Italie, qui se gouvernaient en républiques, et dont l'une des plus anciennes est celle que l'archevêque, la vicomtesse

---

(1) Fantani, histoire d'Avignon, liv. 1.er, pag. 3.

(2) Tom. 2, pag. 515.

et *le peuple* de Narbonne firent en 1166, avec la république de Gènes ».

Mais cette précieuse liberté, cet inestimable bienfait que la nature accorde à tous les hommes, n'était sous le gouvernement féodal le partage que de certaines classes, telles que la noblesse et le corps de la bourgeoisie; la masse de la population gémissait dans la plus honteuse servitude; les serfs attachés à la glèbe, n'étaient point distingués des animaux destinés à la culture; l'esclave était vendu avec le domaine qu'il cultivait comme le reste du bétail. L'espèce humaine languit dans cette déplorable abjection jusqu'au règne de Philippe-le-Bel, qui abolit entièrement la servitude dans toute l'étendue de la province.

Quoiqu'on distinguât l'homme libre de serf, dit un écrivain (1) profondément versé dans la connaissance des lois et des usages de notre vieille monarchie, cette distinction ne laissait presqu'aucune différence réelle entr'eux. Chaque terre fut une véritable prison pour ses habitans. Ici, ces prétendus hommes libres ne pouvaient disposer de leurs biens, ni par

(1) Mably, observations sur l'histoire de France, liv. 3, chap. 1.er

testament, ni par acte entre-vifs, et leur seigneur était leur héritier, au défaut d'enfans domiciliés dans son fief. Là, il ne leur était permis de disposer que d'une partie médiocre de leurs immeubles ou de leur mobilier. Ailleurs, ils ne pouvaient se marier qu'après en avoir acheté la permission. Chargés partout de corvées fatiguantes, de devoirs humilians et de contributions ruineuses, ils avaient continuellement à craindre quelqu'amende, quelque taxe arbitraire, ou la confiscation entière de leurs biens. La qualité d'homme libre était devenue à charge à une foule de malheureux. Les uns vendirent par désespoir leur liberté à des maîtres qui furent du moins intéressés à les faire subsister; et d'autres qui s'étaient soumis pour eux et pour leur postérité à des devoirs serviles envers une église ou un monastère, consentirent sans peine que leur dévotion devint un titre de leur esclavage.

C'est en vain qu'en se réfugiant dans les villes, ces malheureux espéraient échapper aux vexations sans nombre auxquelles étaient exposés les habitans des campagnes; partout ils se voyaient poursuivis par un fisc inexorable, qui les soumettait à des impôts plus ou moins onéreux, parmi lesquels il faut placer les amendes, les confiscations, le droit

de

de vendre et de débiter le sel, les émolumens des greffes et du tabellionage, les profits sur les monnoies qu'ils faisaient fabriquer (1) et sur-tout les péages qu'ils levaient sur les grands chemins. Si l'on veut savoir quels étaient, relativement aux péages seulement, les abus de cette puissance qui pesa si long-temps sur les peuples, il faut arrêter un moment ses regards sur le tableau qu'en trace M.r de Marchangy. L'autorité d'un écrivain, qui en beaucoup de choses a embelli des couleurs les plus favorables, et quelquefois les plus vraies, la peinture des mœurs féodales, ne sera sans doute pas recusée, lorsqu'il s'agit d'apprécier les abus d'un pouvoir trop long-temps respecté. « Toutes les chaussées, élevées au-dessus des lacs et des marais, qui baignaient des lieues entières de pays, dit M.r de Marchangy, étaient dominées par des poteaux, par des fourches patibulaires, indices du droit de justice. Les péages étaient si nombreux, qu'on les prenait au premier coup d'œil pour des bornes milliaires. Le tarif des péages réglait toute sorte de rétributions. Si l'on ne répugnait pas à emprunter le langage barbare de cette jurisprudence anarchique et de cette puissance exercée sur

(1) Hist. générale de Languedoc, tom. 2, pag. 511.

les grands chemins et au coin des bois, il serait curieux d'entendre l'énumération de ces mille et mille droits. Des moutons passaient-ils sur la terre d'un seigneur ? le maître payait le droit de pulvérage, à cause de la poussière que causait son troupeau. Un pêcheur amarrait-il sa barque au rivage? il devait se rendre à l'échoppe de l'agent fiscal. Si le voyageur était à pied et sans fardeau, il en était quitte pour un simple droit; mais s'il portait un fardeau, ou s'il était à cheval, ou s'il conduisait une voiture, et si cette voiture était vide ou chargée, si elle était attelée d'une seule ou de plusieurs bêtes de somme, et si elle allait au pas ou avec rapidité, les droits variaient selon ces diverses circonstances. Ils étaient également modifiés, selon qu'on passait sur un pont, dans un bac, sur une chaussée, et sur un chemin pavé.

« Aussitôt que le voyageur avait payé à la frontière du domaine inféodé, les préposés du seigneur lui donnaient une escorte et répondaient de lui jusqu'au coucher du soleil. Arrivé aux limites de ce domaine, le voyageur arrivait sur un territoire où il devait acheter d'un nouveau suzerain le droit de passage et protection. Il parcourait ainsi la France d'escorte en escorte. Heureux, en répandant

son or, s'il n'était pas quelquefois attaqué par ceux même qui devaient le défendre, et si ses mulets, ses coffrets et ses ballots, n'étaient point convoités par le baron ou le châtelain qui les avait entrevus des créneaux et des poternes de son manoir ! (1) ».

On éprouve une douce satisfaction, lorsque fatigué des mœurs sauvages et des coutumes barbares de ces temps féodaux, on retrouve, au milieu de leur vieille anarchie, quelques-unes de ces lois admirables, que la sagesse même dicta aux législateurs de l'ancienne Rome et qui régnèrent dans l'Univers par la seule autorité que la raison exerce sur les hommes; on ressent la même surprise qu'éprouve le voyageur, lorsqu'après avoir long-temps parcouru un pays où les monumens de l'architecture gothique se sont offerts continuellement à ses regards, il rencontre à côté de leurs masses pompeusement bizarres, quelques restes de l'architecture romaine, qui, par l'élégance et la pureté des formes, rendent plus sensible aux yeux le faux goût et les ornemens recherchés de l'architecture du moyen âge. Tel est l'effet que produit la belle simplicité des lois romaines à côté des bizarres dispositions des

(1) Gaule poétique, tom. 4, pag. 364.

lois féodales. On sait qu'habitées successivement par les Romains, les Gots et les Francs, nos provinces méridionales furent soumises aux lois de ces trois peuples, et l'on conçoit que du mélange de ces diverses lois, devait se former la plus singulière législation qui eût jamais régi un peuple. Aussi voyons-nous le peuple, né de ces trois peuples différens, obéir aux lois les plus sages, comme aux lois les plus barbares; et pendant que la loi romaine réglait les donations, les successions, les testamens, les contrats de mariage; les combats judiciaires, qu'on appelait *les jugemens de Dieu*, l'épreuve du fer chaud, l'épreuve de l'eau froide, et celle de l'eau bouillante, décidaient de l'innocence ou de la culpabilité des hommes, de la possession d'un héritage et de la plupart des contestations qui pouvaient s'élever. Un savant (1) nous a conservé les cérémonies qui étaient observées dans ces étranges jugemens, et rien n'est plus propre à nous donner une idée des mœurs et du génie de nos ancêtres, que ces coutumes barbares et ces pratiques superstitieuses, introduites en France par les peuples du nord.

Dans les combats judiciaires, appelés *juge-*

(1) Etienne Baluze.

mens de Dieu, les deux parties adverses comparaissaient au jour assigné dans une lice de quatre-vingts pas de long et de quarante de large, gardée par des sergens d'armes. Ils arrivaient *à cheval, visière baissée, écu au col, glaive au poing, épées et dagues ceintes.* Il leur était enjoint de porter un crucifix, ou l'image de la vierge, ou celle d'un saint dans leurs bannières. Les héraults d'armes faisaient ranger les spectateurs tous à pied autour des lices, il était défendu d'être à cheval au spectacle sous peine pour un noble de perdre sa monture, et pour un bourgeois de perdre une oreille.

Le maréchal du camp, aidé d'un prêtre, faisait jurer les deux combattans sur un crucifix que leur droit était bon, et qu'ils n'avaient point d'armes enchantées; ils en prenaient à témoin M. St. George, et renonçaient au paradis s'ils étaient menteurs. Ces blasphêmes étant prononcés, le maréchal criait : *laissez-les aller;* il jetait un gant; les combattans partaient, et les armes du vaincu appartenaient au Maréchal.

Les accusés étaient aussi soumis à l'épreuve de l'eau froide, de l'eau bouillante, ou du fer ardent. Ces diverses épreuves commençaient toujours par la messe; on y communiait l'ac-

cusé. On bénissait l'eau froide; on l'exorcisait; ensuite l'accusé était jetté garroté dans l'eau. S'il tombait au fond, il était réputé innocent; s'il surnageait, il était jugé coupable.

Le jugement de Dieu, par l'eau bouillante, s'exécutait en faisant plonger le bras nu de l'accusé dans une cuve d'eau bouillante. Il fallait prendre au fond de la cuve un anneau béni. Le juge, en présence des prêtres et du peuple, enfermait, dans un, sac le bras du patient, scellait le sac de son cachet, et si, trois jours après, il ne paraissait sur le bras aucune marque de brûlure, l'innocence était reconnue.

La troisième épreuve était celle d'une barre de fer ardent, qu'il fallait porter dans les mains l'espace de neuf pas. Celui qui sortait sain et sauf de cette redoutable épreuve, était réputé innocent (1).

On ne condamnait presque jamais à mort, car les crimes se rachetaient à prix d'argent. Le viol, l'inceste, le meurtre, l'empoisonnement étaient évalués. Celui qui tuait un évêque, en était quitte pour quatre cents sols, c'est-à-dire quatre cents écus. Il en coutait deux

---

(1) Voltaire, essai sur les mœurs et l'esprit des nations.

cents pour la vie d'un prêtre, autant pour le viol, autant pour avoir empoisonné. Ces usages se conservèrent pendant tout le cours de la seconde race. Dans la suite et notamment dans les 12.me et 13.me siècles, les peines devinrent arbitraires; la punition des homicides et des autres crimes qui méritaient la mort, était abandonnée à la décision des seigneurs et des assesseurs qui composaient leur cour de justice.

Ces lois et ces coutumes barbares, tombées peu à peu en désuétude, n'avaient pas entièrement cessé d'être en usage, lorsque *les établissemens de St. Louis* (1) les firent disparaître en partie. La nouvelle législation substitua l'information au jugement si étrangement nommé *le jugement de Dieu;* les preuves par témoins et par titres, remplacèrent les combats par lesquels on vidait auparavant les contestations. Mais dans ces *établissemens,* précieux monument de la

---

(1) Le recueil de lois et de réglemens, connu sous le nom *d'établissemens de St. Louis*, fut publié par ce monarque en 1269, peu de temps avant son départ pour l'Afrique. Une édition de ce recueil parut en 1786, par les soins du conseiller d'état, abbé de Saint Martin.

législation du 13.me siècle, on chercherait vainement cette équitable sollicitude et cette protection générale que le législateur doit accorder à tous les hommes. Il est facile de s'apercevoir, en les parcourant, que le bon roi qui les conçut et qui eut la gloire, en les promulguant, d'opérer d'utiles réformes, est en général trop dominé par les idées de son siècle, et fait trop sentir la distance que le sort à mise entre le noble qui opprime, et le roturier qui souffre patiemment l'oppression. Les droits de l'humanité sont trop souvent méconnus, et les priviléges du gentilhomme sont consacrés d'une manière trop odieuse dans ce code, où la timide circonspection de St. Louis, fit de trop grandes concessions aux exigences de l'orgueil féodal. D'après ce code, le seigneur pouvait aller dire à sa vassale si elle était veuve, lorsqu'elle voulait marier sa fille : *le parti qui vous est proposé ne me convient pas, je vous en offre un qui est plus convenable*, et la veuve était contrainte de donner surêté qu'elle ne conclurait pas le mariage projetté. Le cheval, spécialement réservé pour l'usage des nobles, participait en quelque sorte aux priviléges de la noblesse; il était plus précieux que

la vie de l'homme des champs; le voleur d'un cheval était puni de mort, comme l'incendiaire, l'empoisonneur et le meurtrier; tandis que *le roturier* ne pouvait se plaindre de son seigneur qui l'aurait injustement condamné. Tout homme qui n'eût été noble que par sa mère, et qui se serait fait armer chevalier, ne l'eût pas été de droit, car le ventre n'ennoblissait pas. Dans ce cas, le roi ou le baron pouvait faire arrêter le nouveau chevalier, faire couper ses éperons sur un fumier, et saisir ses meubles.

Aujourd'hui que la noblesse purement honorifique ne jouit d'aucune prééminence dans l'état, il nous est difficile de nous faire une juste idée des immenses prérogatives dont elle était en possession sous le gouvernement féodal; dépouillée de sa puissance réelle, il ne lui reste que le prestige des grands noms, qui se trouve même considérablement affaibli par l'éclat des illustrations nouvelles. La noblesse est encore la décoration du trône, mais elle n'est plus *le nerf et la force du royaume*, si l'on emploi ces expressions dans la signification qu'elles avaient il y a six cents ans. Nous croyons assez généralement aujourd'hui qu'une noblesse héréditaire est indispensable à toute bonne organisation du

gouvernement monarchique; il est cependant démontré que la noblesse n'existait point aux époques mémorables où le trône brilla de tant de gloire sous le sceptre de Pépin et de Charlemagne; car il serait impossible de partager l'opinion de ceux qui veulent absolument que la noblesse ait existé dès le commencement de la seconde race. Un noble historien, dont les diverses productions ne se font pas moins remarquer par l'exactitude des recherches et par la sagacité de l'homme d'état que par les formes brillantes et les aperçus ingénieux de l'homme de cour, M.r le comte de Ségur (1), observe avec raison que nos jeunes publicistes se trompent, comme quelques-uns de leus prédécesseurs, en croyant trouver au temps de Charlemagne la noblesse déjà établie. A cette époque, on ne faisait encore qu'en entrevoir les germes. Ceux que les capitulaires appellent *optimates*et *proceres*, n'étaient que les possesseurs de charges éminentes, d'offices importans mais révocables.

Il est seulement vrai de dire, ajoute le noble pair, que quelques guerriers audacieux, puissans et heureux, avaient trouvé le moyen

(1) Abrégé de l'histoire universelle, tome XXXVI, page 121.

de rendre leur pouvoir indépendant et héréditaire. Tels étaient, en France, les ducs d'Acquitaine, les comtes de Gascogne; au dehors, les comtes de Frise, les ducs de Bavière; en Italie, les ducs de Frioul et de Bénévent.

A leur exemple, sous les faibles successeurs de Louis-le-Débonnaire, chaque duc, chaque comte ou senior, profitant des querelles des princes et du désordre des guerres civiles, usurpa l'hérédité des offices et la fit enfin reconnaître et consacrer par Charles-le-Chauve.

C'était un grand pas; mais il fallait encore pour donner quelque existence à la noblesse, née du système féodal, que ces nobles de fait pour perpétuer leur illustration dans leur race, substituassent des noms de duché, de comté, de seigneurie, de fief, de ville, de bourg, enfin, des noms de famille aux noms de baptême, jusque-là seuls usités.

Cet usage ne s'établit que dans les 11.me et 12.me siècles, époque de l'organisation de la hiérarchie féodale : mais il n'est point parmi-nous de famille noble qui puisse, avec quelque fondement, prétendre retrouver plus haut des titres, des preuves, ou même des traces de son origine.

La noblesse avait commencé avec les fiefs,

suivant l'observation d'un savant magistrat(1), et ce ſut la possession des terres données en ſief qui ſit les nobles, parce qu'elle leur donna des espèces de sujets nommés *vassaux*, qui s'en donnèrent à leur tour par des *sous-inféodations;* et ce droit des seigneurs fut tel, que les vassaux étaient obligés dans certains cas, de les suivre à la guerre, contre le roi lui-même. Le service militaire, fut encore une autre source de noblesse.

Les grands possesseurs de ſiefs régnèrent bientôt en souverains sur ces mêmes domaines, qui d'abord ne leur avaient été donnés qu'à vie, mais qu'ils eurent l'adresse de rendre héréditaires dans leurs familles; ces hommes puissans, qui avaient sous leur dépendance des comtés et des provinces entières, voulurent aussi avoir des vassaux sous leurs ordres; ils inféodèrent une partie de leurs domaines, et ceux qui les acquéraient ainsi à titre de ſief, se soumettaient aux mêmes conditions auxquelles les premiers possesseurs s'étaient engagées envers le souverain.

Parmi ces conditions, les principales étaient la prestation *de la ſoi et hommage*, et l'obli-

---

(1) Le président Hénaut, abrégé chronol. de l'hist. de France, tome 1., pag. 167.

gation du service militaire, qui peut être considéré comme le grand ressort du gouvernement féodal.

C'est ici le moment de faire connaître l'organisation du service militaire dans ces temps féodaux, où la guerre fut toujours l'unique occupation d'une noblesse, qui était loin d'imaginer qu'il put exister pour l'homme, né d'un sang noble, d'autres titres d'illustration que ceux acquis dans la carrière des armes.

« Chaque seigneur, selon la nature et la condition de son fief, devait un service au roi pour l'aider à repousser l'ennemi du royaume, ou à soumettre des rebelles.

» Chaque vassal devait également un service à son seigneur, pour raison des *arrière-fiefs*.

» Quand le roi avait intimé à ses grands vassaux l'ordre de se trouver en tel endroit, pour de là partir en guerre, ceux-ci à leur tour, pressés par le mandement de leur suzerain, faisaient publier, dans l'étendue de leur terre, que *leurs hommes* eussent à se trouver en armes au lieu indiqué, pour se rendre à *l'ost* du roi, et ce, à peine d'amende et de privation de leurs fiefs.

» A cette semonce, tous les vassaux, jaloux

de garder *leur honneur, leurs corps et leurs terres*, se disposaient à *la chevauchée*, selon leurs obligations; et dès-lors on ne voyait par voies et par chemins que brigadiers, vidames, sergents, messagers, troupes à pied et à cheval, charriots et bagages.

» L'importance du fief réglait, non-seulement le nombre des hommes exigés de chaque seigneur, mais encore le genre des services et des *prestations*, les différentes pièces de l'armure et la qualité des équipages.

» Les hauts et puissans seigneurs, tels que les ducs de Bourgogne et de Bretagne; les comtes de Flandre, de Ponthieu, de Blois, amenaient un grand nombre de chevaliers et de bannerets. Chaque banneret avait sous lui vingt-cinq hommes d'armes, complétement équipés (1). Chaque homme d'armes était suivi de deux archers bien montés, et en outre de trois chevaux, l'un pour lui, le second pour son page, qui portait sa lance, le troisième pour son *varlet*.

» Celui qui avait dans son fief *terre et châ-*

(1) Un banneret devait avoir un château et au moins vingt-quatre feux, et le moyen d'entretenir une troupe de gens à cheval. Il fallait de plus, pour lever bannière, être noble et chevalier. Loiseau, *Traité des ordres*.

teau, devait le service à *armes pleines*, et ne pouvait se présenter au rendez-vous qu'avec une cuirasse, un armet ou *bourguignote*, des gantelets, des gardes-bras ou brassards, des harnois de jambes, un casque à visière, une épée et une lance. Celui qui n'avait qu'un simple fief d'écuyer, venait sur un roussin avec l'écu et la lance.

» Tel ou tel pays fournissait un corps de telle ou telle arme; là, c'étaient des *vougers*, ainsi nommés, parce qu'ils portaient des *vouges* ou *épieux*; ici, s'organisait une troupe de *coutilliers*, qui portaient des *coutilles*, espèce de glaive long, menu et tranchant; plus loin, se formaient des phalanges d'archers et d'arbalétriers; ceux-ci avaient la trousse ou carquois de dix-huit flèches, des casques sans visière, une dague, une casaque, ou tissu de mailles de fer, et par-dessus un hoqueton de gros drap, où étaient brodées les armoiries de leurs villes ou de leurs seigneurs. Les archers étaient couverts d'un tricot d'acier; ils portaient une hache à la main, une dague à leur ceinture, et leurs harnois étaient garnis d'argent.

» Les autres corps, selon le genre de combat auxquels ils étaient destinés, portaient diverses armes. On se servait outre la lance

et l'épée, de *massues*, de *brandaciers*, de *badelaires*, de *couteaux*, de *hallebardes*, de *hanicroches*, de *fourches-fières*, de *pieux* et de *pertuisanes*.

» Tous ceux qui étaient tenus, à raison de leurs fiefs, du ban et de l'arrière-ban, devaient à leurs frais un service de trois mois dans le royaume, et de quarante jours au-de là des frontières, sans compter le temps de se rendre au camp. Les femmes qui tenaient des fiefs, étaient obligées d'envoyer des hommes d'armes en leur nom. Les évêques, abbés, et autres gens d'église, qui avaient des seigneuries, relevant d'une puissance supérieure, étaient contraints de se rendre en personne à l'assemblée du ban. *Il n'y avait ecclésiastique*, dit Belleforêt, *tant grand et saint fût-il, qui ne vint faire service, à peine de voir son fief saisi.* Ils y venaient revêtus de leurs ornemens sacerdotaux, coiffés d'un casque et ceints d'une épée. Souvent, à la vérité, on ne les employait dans les armées qu'à célébrer les saints mystères, à bénir les drapeaux, et à persuader aux guerriers que Dieu combattait pour eux; mais plus souvent encore, les ecclésiastiques servaient d'une manière active. Comme les chevaliers, ils se distinguaient sur la brèche et dans la mêlée; et

nos

nos prélats, pour emprunter ici l'expression de Monstrelet, portaient *un bassinet pour mitre, une pièce d'acier pour chasuble, et pour crosse une hache d'armes.* Les plus scrupuleux se servaient de massues au lieu d'épées, en disant qu'assommer ce n'était point répandre le sang. Les ecclésiastiques *tenant fiefs*, qui *admonetés* pour le service du roi, négligeaient de se rendre à l'assemblée du ban, étaient notés et privés de leur temporel. On sentit par la suite qu'il était peu convenable d'en requérir un service militaire; mais tout en les dispensant de marcher en personne, on les astreignait néanmoins à se faire représenter, ou à fournir des charriots, charrêtes, sommiers, et autres pièces d'équipages.

» A mesure que les sénéchaux arrivaient au lieu assigné pour *l'ost*, ils faisaient *montre* ou preuve de leurs contigens (1) ».

Les moindres possesseurs de châtellenies ne se mettaient en campagne qu'avec le plus de chevaux qu'ils pouvaient; et le faste consistait alors à mener avec soi des écuyers, qu'on appela *vaslets*, du mot *vasselet*, petit vassal. L'honneur étant donc mis à ne com-

(1) Marchangy, gaule poétique, tom. 4, pag. 321 et suiv.

battre qu'à cheval, on prit l'habitude de porter une armure complette de fer qui eut accablé un homme à pied de son poids. Les brassards, les cuissards furent une partie de l'habillement (1).

Ici, l'imagination nous représente aussitôt ces guerriers des anciens jours, qui, avec leurs longues épées et leurs haches d'armes, arrêtaient des escadrons et des armées entières dans les gorges des montagnes, où sur les pont-levis des châteaux. Un attrait irrésistible s'attache encore aux souvenirs de la chevalerie, de cette belle institution, une des plus nobles et des plus bienfaisantes que les hommes aient créées. On aime à connaître les mœurs, les lois, les cérémonies de ces hommes pleins de vaillance et de courtoisie, et dont la renommée célébrait jadis les amours et les grands faits d'armes.

Dans ces jours de crimes et de malheurs, où le brigandage et l'anarchie désolaient la terre, alors que la plupart des états de l'Europe étaient sans police et sans lois, des hommes braves et généreux s'associèrent pour défendre les dames, les faibles et les

(1) Voltaire, essai sur les mœurs et l'esprit des nations, chap. XXXVIII.

opprimés. La reconnaissance publique environna bientôt d'honneurs et de prérogatives, ces mortels bienfaisans qui sacrifiaient si généreusement leur repos et leur vie même, pour secourir des êtres qui leur étaient unis par les liens trop souvent méconnus de l'humanité et de la fraternité chrétienne. L'émulation, l'ardeur de se signaler, exaltèrent le courage des chevaliers et leur firent braver tous les périls. La dignité de chevalier devint un si grand titre d'honneur, qu'elle fut briguée par les rois eux-mêmes. Pour la mériter, les princes courraient le monde, cherchant les occasions d'acquérir un grand renom dans des expéditions guerrières ou par des aventures galantes et romanesques. Nous avons vu par combien d'exploits les chevaliers se rendirent célèbres durant tout le cours des croisades. C'est par une éducation toute guerrière, que les jeunes gentilshommes se préparaient au noble apprentissage de la chevalerie. Encore enfans, on les voyait autour du manoir paternel, s'exercer à la joute, à la défense ou à l'attaque des châteaux. Armés d'un pieu et la tête couverte d'un casque, ils préludaient à des combats réels, par des combats innocents, dans lesquels se déployaient l'adresse et la force du corps. A peine étaient-

ils entrés dans leur quatorzième année, que leurs pères les envoyaient en qualité de pages, à la cour de quelque prince, comte ou baron (1), pour qu'ils s'instruisissent des lois et des pratiques de la chevalerie. Le damoisel partait, monté sur un palefroi, et suivi d'un ancien serviteur; il arrivait dans le château de son patron (2). A la cour du châtelain, au milieu des pages, des écuyers et des chevaliers, il entendait parler d'armes et d'amour; *il se prenait à faire ballades, rondeaux, virelets et complaintes d'amoureux sentimens* (3). De page, il devenait bientôt écuyer. En cette nouvelle qualité, il devait avoir soin des coursiers et des armes de son maître; faire la ronde à minuit dans toutes les chambres et les cours du château. Quand son maître allait en voyage, l'écuyer devait l'accompagner, lui tenir l'étrier, porter son bouclier, le suivre à la guerre, dans les tournois, dans les cours étrangères.

Ce n'est qu'après avoir subi toutes les épreuves accoutumées, qu'il aspirait enfin à

(1) On peut consulter la Curne-de-Sainte-Palaye, dans ses mémoires sur l'ancienne chevalerie.

(2) Marchangy, gaule poétique, tom. 6, page 15.

(3) Histoire du maréchal de Boucicaut, chap. 9, pag. 30.

la dignité de chevalier, qui lui était ordinairement conférée la veille d'une grande fête, ou dans quelque circonstance solennelle (1), après qu'il avait fait *sa veille d'armes* dans une église, c'est-à-dire après avoir passé la nuit en oraison, agenouillé devant l'autel de la vierge ou du saint qu'il avait pour patron.

Au sortir de l'église, on le conduisait vêtu d'une tunique blanche et portant à son col une écharpe où était pendue son épée, dont la poignée avait la forme d'une croix, vers le prêtre qui devait bénir son arme. Dès que cette cérémonie était terminée, on le revêtait d'un pourpoint brun, puis d'une camise de gaze, brochée en or; sur ce vêtement léger, on mettait le haubert, et sur ce tissu de mailles de fer, on passait la chlamyde, com-

---

(1) Guillaume de Puylaurens, chapitre 47 de sa chronique, rapporte qu'en l'année 1244, Raymond VII tint à Toulouse une cour plénière, où il créa deux cents chevaliers; voici ses termes : anno autem Domini 1244, tempore autumni comes Tolosanus reversus ad propria, curiam tenuit magnam Tolosæ in natali Domini, accintis cingulo militiæ novæ ducentis viris, vel circa, et fuit curia illa sumptuosa plurimum et pomposa,

posée des couleurs et des livrées du chevalier (1).

Paré du noble habit du chevalier, il était introduit auprès des dames et des seigneurs, qui devaient être les témoins du serment qu'il allait prononcer, d'observer soigneusement les lois de la chevalerie; d'être fidèle à Dieu, à son roi, à sa mie; d'assister à la messe, de faire l'aumône, d'honorer les dames, et de ne jamais souffrir qu'on en médît.

A peine le récipiendaire avait-il prononcé ce serment, que le seigneur, qui devait l'armer chevalier, tirait son épée et en frappait l'épaule du récipiendaire; on lui chaussait les éperons d'or, une dame, de ses belles mains, lui nouait l'écharpe, lui attachait le panache de son cimier et lui ceignait l'épée; alors tous les hérauts sonnaient à la fois de la trompette aux fenêtres du château, et la réception du nouveau chevalier était suivie de fêtes et de tournois.

C'est dans ces tournois, dans ces brillantes lices, qu'entouraient une foule de spectateurs, que le nouveau chevalier s'empressait de faire preuve de sa force et son adresse, sous les yeux des dames, des princes et des seigneurs,

---

(1) Marchangy, gaule poétique, tom. 6, page 57.

qui s'y rendaient des provinces les plus éloignées. Ces jeux guerriers des tournois avaient leurs lois particulières, qui, dans la suite, furent rédigées par le bon roi René, par ce prince spirituel et galant, qui se consolait de la perte de son royaume de Sicile, et de son duché de Lorraine, en faisant des lois pour ces joutes guerrières, pour ces tournois si chers à la valeureuse noblesse de son siècle. *Les tournois*, disait-il, *peuvent être moult utiles ; car, par aventure, il pourra advenir que tel jeune chevalier ou écuyer pour y bien faire acquerra grâce ou augmentation d'amour de sa dame* (1).

C'était peu pour le chevalier que de combattre dans les tournois sous les yeux de sa dame; c'est-elle qui lui ouvrait la barrière, et c'est de ses mains qu'il recevait le prix de la victoire. Malheur à celui qui, par des actions indignes d'un chevalier français, eut manqué au respect dû aux dames! Malheur à celui qui, par ses discours, eut porté atteinte à leur réputation! Il se voyait exclu de la lice et privé de l'honneur de combattre.

---

(1) La Colombière, dans son ouvrage intitulé : théâtre d'honneur et de chevalerie, donne un extrait de l'ouvrage du roi René.

Mais ce n'était pas seulement dans la lice des tournois, et au milieu des applaudissemens d'une brillante et nombreuse assemblée, que le chevalier se montrait jaloux de combattre; souvent il faisait vœu d'aller chercher des aventures dans les royaumes étrangers; il partait, armé de pied en cap, après avoir fait annoncer qu'il se battrait à outrance, *avec l'aide de Dieu, de la Sainte Vierge, de monsieur St. Géorge et de sa dame.* On a souvent cité le trait d'un chevalier qui, par suite d'un vœu, parcourut les royaumes de France, d'Angleterre, d'Ecosse et d'Espagne, avec le portrait, de sa maîtresse peint en émail sur son écu. Lorsqu'il rencontrait dans ses courses des chevaliers de belle apparence, il les sommait de déclarer que la femme dont il leur montrait l'effigie, était la plus belle de l'Univers. S'ils se refusaient à cet aveu, le chevalier plantait sa lance, y suspendait le portrait de sa maîtresse, et le combat s'engageait.

On vit quelquefois de ces chevaliers partir de leur pays pour aller chercher un duel dans un autre, sans autre raison que l'envie de se signaler. Le duc de Bourbonnais fit déclarer, *qu'il irait en Angleterre, avec seize chevaliers, combattre à outrance pour éviter*

l'oisiveté, et pour mériter la grâce de la très-belle dont il était serviteur.

Ces lois de la chevalerie, si chères à nos ancêtres, seraient moins respectables sans doute, si, au culte qu'elles rendaient à la beauté, elles n'avaient joint la protection généreuse qu'elles accordaient à la faiblesse et au malheur. Les temps de la première croisade, que j'ai présentés comme une des plus brillantes époques de la chevalerie, revendiquent encore la gloire d'avoir vu naître les ordres militaires et religieux, dont la Palestine fut le berceau, et qui, consacrés d'abord à soulager l'humanité souffrante, unirent à l'héroïsme de la charité chrétienne, le courage guerrier, qui les rendit le boulevard de l'Europe et l'effroi des Musulmans.

Trois ordres fameux prirent naissance presque en même-temps : l'ordre de St.-Jean de Jérusalem ou de Malthe, l'ordre du Temple et l'ordre Teutonique.

Chacun de ces trois ordres ne fut d'abord qu'une réunion de quelques gentilshommes, qui, touchés du triste sort des pélerins qui se rendaient à Jérusalem, s'engagèrent à les protéger contre les Arabes du désert, et à les

recevoir dans des hospices établis en Orient pour les chrétiens (1).

Respectables par le but de leur institution, par les grands hommes qu'ils produisirent, et par les services qu'ils rendirent à la chrétienté, ces trois ordres ont disparu successivement : l'ordre du Temple, victime d'une persécution dont l'histoire à flétri les auteurs; l'ordre Teutonique, par l'abus des conquêtes; l'ordre de Malthe, par l'effet inévitable des révolutions humaines.

Étranger à nos contrées méridionales, l'ordre Teutonique ne fut établi que dans le nord de l'Allemagne; il donna des lois à la Prusse, à la Livonie, à la Poméranie, et construisit sur les bords de la Baltique, les forteresses de Kœnisberg, d'Elbing, de Marienbourg et de Dantzick (2).

Mais la Provence, le Languedoc, l'Auvergne, le Dauphiné, virent fleurir les ordres du Temple et de St.-Jean de Jérusalem ou de Malthe, qui après avoir pris naissance dans un humble hospice, devinrent des puissances redoutables,

---

(1) On peut consulter l'histoire de l'ordre de Malthe, par l'abbé Vertot.

(2) Histoire de l'ordre de Malthe, par l'abbé Vertot.

continuellement armées pour la défense de la chrétienté. Immédiatement après la conquête de Jérusalem, par les compagnons du comte de Toulouse et de Godefroi de Bouillon, et dès les premières années du 12.me siècle, St. Gilles et Montpellier possédaient déjà dans leurs murs ces nobles retraites, ces vénérables monastères (1) qui, consacrés à la valeur et à la piété, furent l'asile d'où sortirent ces soldats de la croix, ces héros chrétiens qui, sur les remparts de Tyr, de St.-Jean-d'Acre, de Jaffa, ou dans les champs de Tibériade et de Massoure, étonnèrent la valeur Musulmane par des prodiges que l'on croirait à peine, si on ne les avait vu renouveller de nos jours par les émules des anciens chevaliers, dans les mémorables journées des Pyramides et du Mont-Thabor. On vit ces guerriers indomptables, nous dit un véridi-

---

(1) Le grand prieuré de St. Gilles fut incontestablement le premier de l'ordre de St.-Jean ou de Malthe, établi en Occident; il existait dès l'année 1112, et l'on sait que Guillaume V, seigneur de Montpellier, fonda dans cette ville, à son retour de la croisade, une maison pour les chevaliers du Temple, qui fut toujours une des plus considérables de l'ordre.

que historien (1), après avoir épuisé leurs flèches, arracher de leurs corps celles dont ils étaient percés, et les lancer à l'ennemi. On les vit, altérés par la chaleur et la fatigue, s'abreuver de leur sang, et reprendre des forces par les moyens mêmes qui devaient les affaiblir. On les vit enfin, après avoir brisé leurs lances et leurs épées, s'élancer sur les ennemis, se battre corps à corps, se rouler dans la poussière avec les guerriers Musulmans, et mourir en menaçant leurs vainqueurs.

C'est du sein d'une retraite monastique où le bruit des armes se mêlait aux exercices de la piété, qu'étaient sortis ces soldats invincibles, qui, revêtus de la cotte d'armes rouge des chevaliers de St.-Jean, ou du manteau blanc des chevaliers du Temple, portaient dans les armées la ferveur du cénobite et l'audace du guerrier. Les prodiges que l'histoire nous raconte des anciennes légions Romaines, qui bravaient mille morts pour la déffense de leurs aigles, nos héros chrétiens les surpassèrent peut-être, lorsque précédés par le bois de la vraie croix, qui les guidait dans les combats et dont la seule vue excitait leur

(1) M.r Michaud, hist. des croisades, tom. 2, pag. 274.

courage, on les vit, pressant leurs rangs, s'avancer avec un front intrépide et un calme imperturbable pour enfoncer des armées entières. On eût dit que ces redoutables escadrons avaient hérité de la haute valeur et de la tactique savante de la phalange Macédonienne. Après avoir étonné le monde par des prodiges que l'on aurait de la peine à croire, s'ils n'étaient attestés par l'admiration de leurs contemporains, ces généreux chevaliers reprenaient les exercices de la vie monastique, et les grands prieurés de St. Gilles et de Toulouse voyaient ces soldats de la croix, déposant leurs armes aux pieds des autels, suspendre, aux voûtes du sanctuaire, les étendards pris aux Musulmans. Frappés de cet étonnant assemblage de vaillance et de piété, les princes renonçaient aux grandeurs de la terre pour s'enrôler dans la sainte milice des chevaliers du Temple ou des chevaliers de St.-Jean. Aux derniers jours d'une vie toute entière consacrée à imiter leurs actions héroïques, les grands et les rois choisissaient leurs sépultures parmi ces intrépides défenseurs de la foi, et la mort perdait sa terreur à leurs yeux lorsqu'ils croyaient avoir mérité de reposer au milieu de ces braves des anciens jours. Ces deux ordres fameux, qui comptèrent

dans leurs rangs tout ce que l'élite de la noblesse des diverses nations de l'Europe avait de plus illustre, ne vivent plus aujourd'hui que dans les souvenirs et dans les regrets de quelques zélés admirateurs des antiques prouesses. La Grèce antique leur eût élevé des autels, et la Grèce moderne trouverait aujourd'hui des défenseurs dans ces héros de la religion, que notre siècle trop dédaigneux a déprimés par cela seul qu'ils étaient moines, comme si on devait craindre de mêler et de confondre dans son cœur l'admiration qui est due aux vertus chevaleresques, avec le respect qu'inspirent les vertus religieuses.

L'ordre de Malthe, détruit de nos jours sous les coups du conquérant, qui préluda à la destruction des puissances Européennes, par la dispersion de cette noble milice qui les avait si long-temps défendues, l'ordre de Malthe, parut vouloir sortir un moment de ses ruines pour faire revivre l'antique chevalerie; le fils et l'héritier de Cathérine se montra jaloux (1) de rehausser l'éclat de

(1) Vers la fin de 1798, la grande maîtrise de l'ordre de Malthe ou de St.-Jean de Jérusalem fut déférée à l'empereur Paul, et le 1.er Janvier 1799, il prit possession de sa nouvelle dignité, en faisant arborer le pavillon de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem sur un bastion de l'amirauté de Pétersbourg.

la pourpre impériale, en joignant aux marques de sa suprême dignité, les marques vénérées de l'ordre illustré par les Lavalette et les Daubusson. Le Moscovite et l'habitant des déserts glacés de la Sibérie, virent flotter, sur les bords de la Néva, l'étendard qui guidait jadis les armées chrétiennes dans les sables brûlans de la Syrie et de l'Idumée. Mais les vues étendues et le génie créateur qui fécondent les institutions et qui savent en faire d'heureuses applications aux besoins des peuples, ne se réunissaient point dans le magnanime empereur, aux sentimens chevaleresques qui l'animaient. Tous les efforts de Paul furent impuissans pour restituer à l'ordre de Malthe l'influence qu'il avait long-temps exercée. Frappé dans son dernier asile, sur ce rocher (1) de la méditerranée, qui dans des temps plus heureux avait été le théâtre de sa gloire, l'ordre de Malthe subit la destinée que le ciel a attachée à toutes les choses humaines.

Ainsi vinrent s'éteindre au milieu des convulsions qui signalèrent les dernières années

---

(1) Le général Bonaparte s'empara de Malthe, le 12 juin 1798, et dispersa les chevaliers.

du 18.me siècle, les restes de ces institutions du moyen âge, qui, pendant sept cents ans, avaient protégé les états chrétiens contre les entreprises des puissances Musulmanes. Étroitement liées à l'histoire des comtes de Toulouse, soutenues et propagées par la munificence de ces princes, dans les belles provinces du midi de la France, ces institutions, monuments de nos siècles héroïques, caractérisent d'une manière trop prononcée les hommes et les temps dont je viens de tracer l'histoire, pour qu'il m'eût été permis de les omettre dans cette rapide esquisse, destinée à donner une idée générale des mœurs, de lois et des usages de nos ancêtres. Disparues de ce monde, dont elles furent un des plus beaux ornemens, elles vivront dans le souvenir des hommes par le bien qu'elles opérèrent, et qui les recommandera éternellement à l'histoire, qui raconte les bienfaits dont les nations leur furent redevables, et à la postérité qui les juge.

Fin du sixième et dernier Livre.

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
405 Hilgard Avenue, Los Angeles, CA 90024-1388
Return this material to the library
from which it was borrowed.

NON-RENEWABLE

FEB 10 1997

DUE 2 WKS FROM DATE RECEIVED

wau

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 046 430 5

